



HAL
open science

En arriver à la rue : analyse du rôle des déterminants sociaux dans les trajectoires de vie sans-domicile

Antoine David

► **To cite this version:**

Antoine David. En arriver à la rue : analyse du rôle des déterminants sociaux dans les trajectoires de vie sans-domicile. Sociologie. 2021. dumas-03529662

HAL Id: dumas-03529662

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03529662v1>

Submitted on 17 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Antoine DAVID

Sous la direction d'Éliane LE DANTEC



En arriver à la rue

Analyse du rôle des déterminants sociaux dans les trajectoires de vie sans-domicile

Mémoire de Master de sociologie – modes de vie en Méditerranée



Année 2020/2021

Table des matières

Remerciements4

Introduction5

1^{ère} Partie : Présentation du sujet, de l'enquête de terrain et de la population enquêtée

I) Choix du sujet et problématique6

1.1) Choix du sujet 6

1.2) Problématisation 8

1.3) Définitions 10

II) Enquête de terrain12

2.1) Choix méthodologiques 12

2.2) Premier contact avec le terrain 15

2.3) Déroulement des entretiens et suite de l'enquête de terrain 18

2.4) Adrien et la « posture de proximité » 23

2.5) Deuxième temps du terrain : difficultés et prise de risques 26

2.6) Corpus d'enquêtés et données sociodémographiques 29

2^{ème} Partie : Analyse des données

I) Origine sociale, famille, école38

1.1) Histoires familiales difficiles : conflits, violences, délaissement 39

1.1.1) La famille : espace anxieux nourri de tensions et de conflits39

a) Tensions entre parents39

b) Tensions entre parents et enfants40

c) Tensions au sein de la fratrie43

1.1.2) Défaillances parentales : grandir dans l'insécurité de parents violents ou absents45

a) Grandir sans ses parents : quand l'état se substitue aux géniteurs45

b) Le jugement des parents : des enfants qui ne se sentent pas acceptés tels qu'ils sont46

c) Humiliations, violences, délaissement : la souffrance des enfants face au comportement des parents47

| | | |
|-------------|--|-----------|
| 1.1.3) | La famille : lieu d'apprentissage de la déviance | 48 |
| a) | Grandir dans une famille gitane : côtoyer le nomadisme depuis l'enfance | 49 |
| b) | La famille élargie et l'apprentissage de la déviance : quand les proches poussent à la délinquance | |
| | 50 | |
| 1.2) | École, travail et famille : entre stagnation et déclassement | 51 |
| 1.2.1) | Un entourage familial peu ou pas qualifié | 51 |
| 1.2.2) | Le travail des parents : précarité, exécution et reconversions..... | 52 |
| 1.2.3) | Études et diplômes des sans-domicile..... | 53 |
| a) | Prédominance des études courtes et professionnalisantes..... | 53 |
| b) | Des études rarement menées à leur terme | 54 |
| II) | Instabilité, mobilité, précarité..... | 56 |
| 2.1) | Mobilité géographique, précarité résidentielle | 56 |
| 2.1.1) | Le changement fréquent de lieu d'habitation : un mode de vie ancré avant la rue..... | 56 |
| a) | Mobilité résidentielle : le nomadisme résidentiel..... | 56 |
| b) | La mobilité résidentielle malgré la fixation à une ville | 57 |
| 2.1.2) | Le voyage : étape importante de la vie..... | 58 |
| 2.2) | « Instabilité » professionnelle et économique | 60 |
| 2.2.1) | Le parcours professionnel marqué par les mauvaises expériences..... | 60 |
| a) | Pression des supérieurs et travail aliénant : subir le « broyeur d'hommes »..... | 60 |
| b) | Restructurations et licenciements économiques : dégoût et rejet du travail à l'usine..... | 61 |
| 2.2.2) | Parcours professionnel sinueux : comme leurs parents, les enfants se reconvertissent beaucoup, mais pas pour les mêmes raisons..... | 62 |
| a) | L'apprentissage d'un métier en particulier... .. | 63 |
| b) | ... qui provoque la lassitude et le besoin de changement..... | 63 |
| c) | La drogue, origine possible de la perte d'emploi | 65 |
| 2.3) | Difficultés face aux institutions | 66 |
| 2.3.1) | La délinquance et la prison | 66 |
| 2.3.2) | La relation difficile avec les institutions : quand l'épreuve de la « paperasse administrative » est insurmontable..... | 70 |
| a) | La difficulté à surmonter la « montagne » administrative | 70 |
| b) | Les sentiments de délaissement, d'injustice et d'incompréhension face à la froideur de la machine administrative | 71 |
| III) | Santé et maladie | 74 |
| 3.1) | Alcool, drogues et dépendances..... | 74 |
| 3.1.1) | Les premiers contacts avec la drogue..... | 75 |

| | | |
|----------------------------|--|------------|
| a) | Le cannabis, première étape d'une « carrière » toxicomane..... | 75 |
| b) | Les « teufs », lieu de rencontre avec des toxicomanes..... | 76 |
| c) | Découvrir la drogue : l'importance des proches | 77 |
| 3.1.2) | Les drogues « dures » : toxicomanie et déclassement social..... | 79 |
| a) | L'amour de la drogue : le LSD, l'héroïne et les autres | 79 |
| b) | Le chemin vers l'immodération..... | 80 |
| c) | La drogue et le déclassement social | 81 |
| 3.1.3) | Automédication et dépendance : le cannabis et l'alcool, antidouleur et antidépresseur | 82 |
| a) | Soulager les douleurs physiques, calmer les autres addictions..... | 82 |
| b) | Soulager l'esprit d'une vie « difficile à supporter » | 84 |
| c) | La conscience du mal causé par les substances consommées : la figure de la « pire amie »..... | 85 |
| 3.2) | Maladies physiques et mentales | 87 |
| 3.2.1) | Les maladies mentales surreprésentées parmi les sans-domicile | 87 |
| a) | La maladie mentale, conséquence possible des sévices durant l'enfance..... | 87 |
| b) | La dépression, révélatrice d'un mal-être | 88 |
| 3.2.2) | La maladie, l'infirmité et l'incapacité de travail | 90 |
| IV) | Arriver à la rue : hésitations, intermittence et fixation | 93 |
| 4.1) | L'arrivée à la rue : intégration d'un nouveau milieu, développement d'une nouvelle identité | 93 |
| 4.1.1) | La genèse de la rue : étouffement, lassitude et ruptures biographiques | 93 |
| a) | Perte de l'intérêt et refus du mode de vie actuel..... | 94 |
| b) | Ruptures biographiques..... | 96 |
| 4.1.2) | La rencontre avec le milieu de la « rue » : intériorisation de nouvelles normes, pratiques et pensées | 99 |
| a) | L'intégration de nouvelles normes... .. | 99 |
| b) | ... qui conduit à l'intériorisation de nouvelles pratiques..... | 100 |
| 4.2) | Le passage et la fixation à la rue : des processus longs et discontinus marqués par des tentatives de reconnexion | 103 |
| 4.2.1) | L'intermittence, révélatrice de doutes et de tentatives de reconnexion à la famille..... | 103 |
| 4.2.2) | L'arrivée à la rue : une situation réfléchie et voulue ?..... | 105 |
| Conclusion..... | 110 | |
| Bibliographie | 113 | |
| Annexes | 118 | |

Remerciements

Ce travail a constitué une véritable épreuve dans mon parcours de vie. J'ai connu des difficultés méthodologiques, des complications sur le terrain et des situations parfois effrayantes. Je tiens à remercier toutes les personnes qui m'ont aidé à surmonter ces obstacles et qui m'ont permis de définir des questionnements, de récolter des données et d'écrire ce mémoire.

Tout d'abord, je tiens à remercier Adrien, Aymeric, Jurgen, Patrick et Steven pour leur temps, pour la confiance et pour le courage dont ils ont fait preuve en livrant leur histoire à un inconnu. Ils m'ont permis plus que la seule réalisation de ce premier travail de recherche ; ils m'ont aidé à m'élever, à grandir en tant que personne.

Ensuite, mes remerciements vont vers les enseignants de l'UPVD. Vers Éliane Le Dantec en premier lieu, qui a été ma directrice pendant ces deux années, et dont les conseils, les orientations et l'expérience m'ont guidé et m'ont permis de mener à bien ce travail. Vers Aude Harlé et Sophie Avarquez, également, qui ont toujours été présentes pour dialoguer, pour me donner des lectures ou pour m'aider à me libérer de mes appréhensions. Enfin, je tiens à remercier Samia Benallah, maître de conférence à l'URCA, qui avait vu en moi des capacités que je ne pensais pas avoir, et dont les mots me donnent, aujourd'hui encore, le courage, la volonté et l'envie de persévérer.

Enfin, je tiens à remercier Estelle pour son implication, pour les soirées et les week-ends passés à relire, à discuter, à débattre. Pour sa patience aussi, pour ses mots qui ont su me galvaniser et me remobiliser dans les moments de doute ou de relâchement, mais surtout pour son soutien affectif et émotionnel, pour ses encouragements et pour ses félicitations, sans lesquels je n'aurais pu terminer ce travail.

Introduction

Le terme « sans-domicile fixe » (SDF) est aujourd'hui entré dans le langage courant pour désigner les personnes qui n'ont pas de logement, pas de toit, qui vivent dehors. Il fixe à un individu un état, celui de l'absence de logement. Le SDF est donc défini à travers l'idée de manque : il n'a pas d'habitation, d'abord, mais il n'a pas non plus d'argent, d'amis, de travail.

Pour autant, rares sont ceux qui sont nés SDF. Si une personne vit dehors, si elle n'a pas de maison, d'argent, d'amis ou de travail, sans doute en avait-elle à un moment de sa vie avant de tout perdre. Ainsi, si nous connaissons tous la signification du sigle SDF, nous sommes pourtant nombreux à ignorer les processus qui conduisent ces personnes à la rue. Les pré-supposés que je portais en moi, les différentes villes où j'ai vécu, mais aussi les contacts variés que j'ai pu avoir avec des personnes sans-domicile ont éveillé ma curiosité et ma conscience sur la situation de ces personnes. Je m'interrogeais systématiquement sur leur provenance sociale, sur ce qu'ils avaient connu avant d'être à la rue et sur ce qui les avait conduit à cette situation. C'est donc ce sujet que j'ai choisi de traiter, celui de la vie avant la rue, à travers la problématique suivante : « En arriver à la rue : analyse du rôle des déterminants sociaux dans les trajectoires de vie sans-domicile ». C'est à travers le prisme des parcours de vie que j'appréhende ce sujet, et j'aimerais ainsi comprendre comment ces personnes se construisent et quels processus conduisent à leur passage à la rue. Finalement, il est intéressant d'opposer deux conceptions de ces processus : d'un côté, l'opinion publique les juge comme une perte, comme un manque, comme une déconstruction progressive des socialisations et des sociabilités, voire même comme une « descente aux enfers » qui peut « arriver à tout le monde ». D'un autre côté, on peut adopter une forme d'analyse alternative, qui est celle de ce mémoire, qui trouve dans les différents parcours de vie des sans-domicile des constantes, des récurrences, et donc des facteurs favorisant le passage à l'état « sans-domicile ».

Pour arriver à comprendre les trajectoires des sans-domicile, plusieurs questions se doivent d'être posées. La première est, évidemment, « comment devient-on sans-domicile fixe ? ». Si elle peut paraître banale, cette question importante pour débiter cette recherche puisqu'elle en amène d'autres : Quels rôles jouent les différents déterminants sociaux dans les trajectoires sans-domicile ? Comment influent-ils sur les parcours de vie ? Quelle importance revêtent les choix individuels dans la situation de rue ? Et, enfin, est-ce que devenir sans-domicile fixe peut « arriver à tout le monde » ?

Il apparaît indispensable de récolter des récits de vie pour obtenir des éléments de réponse à ces questions. De ce fait, j'ai choisi de mener une enquête par entretiens libres auprès des personnes sans-domicile de Perpignan. Ce travail s'inscrit dans le courant de la sociologie clinique. Nous nous intéresserons aux déterminants sociaux à l'œuvre dans les trajectoires de vie des enquêtés, à leurs réactions face aux aléas, aux explications qu'ils donnent à leurs actes, aux choix qu'ils ont effectués, aux traumatismes qu'ils ont subis, à leurs souffrances, à leurs aspirations, à leurs vécus. De la sorte, nous tenterons d'appréhender les parcours de vie des enquêtés dans toute leur complexité, afin de mieux comprendre les processus qui ont contribué à leur arrivée à la rue. Pour arriver à cela, après avoir justifié le choix du sujet, défini la problématique et expliqué le déroulement de l'enquête de terrain, nous développerons quatre parties analytiques. La première partie traitera de l'environnement familial dans lequel ont évolué les enquêtés au cours de leur enfance. La deuxième partie traitera de trois caractéristiques récurrentes dans les parcours des enquêtés : la mobilité, la précarité et l'instabilité. Nous nous intéresserons à ces trois caractéristiques à travers les prismes des parcours résidentiels, des parcours professionnels et des rapports aux institutions. Dans la troisième partie, nous traiterons des problématiques liées à la santé des enquêtés. Nous verrons, d'abord, l'importance des addictions dans leurs parcours de vie, puis, ensuite, l'omniprésence des pathologies physiques et mentales. Enfin, dans la quatrième et dernière partie, nous nous intéresserons à l'arrivée à la rue, en développant les étapes qui la constituent.

I) Choix du sujet et problématique

1.1) Choix du sujet

Enfant déjà, voir des hommes dans la rue éveillait ma curiosité. Dans la ville où j'ai grandi, Châlons-en-Champagne, il y avait un homme sans-domicile place de la République que l'on le croisait systématiquement avec ma mère quand on allait louer des films, acheter des livres ou des vêtements ou encore faire les courses. Il m'effrayait et ma mère m'interdisait de lui parler. Elle me racontait que ma grand-mère lui avait offert un sandwich, bien des années auparavant, et qu'il l'avait insultée parce qu'il aurait préféré recevoir de l'argent. Ma mère disait faisait la manche pour boire des bières, pas pour manger. C'était le seul SDF que je voyais souvent, peut-être même le seul de la ville de Chalons à l'époque. C'est là ce qui a formé ma vision des SDF durant une bonne partie de ma vie, jusqu'à la fin de mes années de lycée.

Arrivé à Reims après le bac, je me rendais souvent en centre-ville. Il y avait quelques SDF qui faisaient la manche rue de Vesle, un des principaux axes piétons de Reims. L'un d'eux en particulier retenait mon attention : il était toujours souriant et jouait de l'accordéon en étant, dans le même temps, assis et recroquevillé sur un pas de porte. Il m'arrivait de lui donner une pièce, généralement parce que je passais devant lui avec un sac de fast food et que je ne me sentais pas capable de baisser la tête en l'ignorant. Les sentiments qui motivaient mon don étaient la culpabilité et la pitié. Pour autant, à cette époque, je ne prenais jamais le temps de discuter avec les sans-domicile.

A mes yeux, les deux mois passés à Nancy au printemps 2018 constituent une période décisive dans l'évolution de ma perception des personnes à la rue. Dans cette ville, j'avais l'impression de voir des SDF partout : sur la Place Stanislas, dans le parc de la pépinière, devant les superettes du centre-ville. Je n'en avais jamais vu autant, et j'étais frappé par le fait qu'un grand nombre d'entre eux n'était pas beaucoup plus vieux que moi (parfois même plus jeunes). C'est à ce moment que j'ai commencé à me questionner réellement sur les sans-domiciles. Je me demandais ce qui avait pu leur arriver pour qu'ils en viennent à vivre dehors. Mais surtout, je me demandais comment on pouvait vivre dans ces conditions. A l'époque, je confondais sans abris, quelqu'un qui vit dehors et qui n'a pas d'abris, et SDF, quelqu'un qui n'a pas de domicile mais qui ne passe pas nécessairement tout son temps dehors. Une nuit, après m'être disputé avec l'ami qui m'hébergeait, je décidais que c'était le bon moment pour faire une « immersion » comme je disais à l'époque, c'est à dire dormir dehors, dans un parc ou sur un banc, comme peuvent le faire les SDF. J'ai passé la nuit dehors. J'entendais les singes et les paons du parc, les SDF autour de moi tousser, le vent et les voitures. Et surtout, je découvrais ce que signifie « avoir froid ». Il faisait 2 degrés. Je suis sorti vers 1h du matin, je suis rentré chez mon ami le lendemain à 8h. Je n'ai plus jamais retenté l'expérience car après une nuit passée dehors, j'ai été malade 3 semaines. Cette expérience m'a fait développer une forme de respect pour les sans-abris qui réussissent à supporter ces conditions des années durant, respect qui tendait presque vers de l'admiration, et a encore plus attisé ma curiosité quant à l'histoire des SDF. J'ai donc commencé à discuter avec certains d'entre eux, de temps en temps, et à leur acheter une bière ou un sandwich. Je les trouvais bruyants, sales, exubérants, pourtant j'avais pour eux de plus en plus de sympathie et me sentais de moins en moins effrayé.

L'année suivante, la lecture du livre de George Orwell, *Dans la dèche à Paris et à Londres* (1982), dans lequel l'auteur évoque une partie difficile de sa vie, a été déterminante. Le livre se présente comme le journal de bord d'un pauvre au début du XX^{ème} siècle. Dans ce récit autobiographique, Orwell raconte sa vie de misère à Paris, tantôt travaillant dans des cuisines

17 heures par jour, tantôt sans emploi et contraint de mettre ses affaires « au clou » pour pouvoir manger et payer la pension dans laquelle il vit. Rentré à Londres après une offre d'emploi bien payé, Orwell doit attendre 2 mois avant de pouvoir prendre ses fonctions. Il est alors contraint de vagabonder pour survivre. Il devient un « cheminot », un sans-domicile qui vit dans les asiles de nuit. Ces asiles ne pouvant accueillir la même personne qu'une seule nuit par mois, Orwell doit donc aller tous les jours de foyer en foyer pour pouvoir manger et dormir. Dans ce livre, on peut observer la misère, le parcours qui peut y conduire et les horreurs qui l'accompagnent. La lecture de ce livre a été l'un des déclencheurs de mon travail sur les sans-domicile.

Enfin, je pense que ce qui a réellement scellé mon choix de thématique de mémoire est une prise de conscience très personnelle. Depuis plusieurs années, j'ai vécu des périodes dépressives m'amenant souvent à faire de longues introspections. Au cours de ces périodes, je me suis rendu compte que j'avais beaucoup, un logement, une famille, de la nourriture, des vêtements, mais que, malgré tout, je ne me sentais pas heureux. Courant 2019, j'ai eu l'envie d'aider un peu plus les sans-domicile, et il m'arrivait d'offrir un plat chaud ou un café à certaines personnes. Je me sentais alors très heureux, très fier d'avoir pu aider, car mes gestes semblait les mettre en joie. J'ai compris par la suite, en y repensant, que ma compassion pour les personnes sans-domicile venait du fait que moi, j'avais un logement, une famille, des revenus, sans rien faire pour les avoir tandis que eux avaient tout perdu sans forcément l'avoir voulu. C'est à cette période que j'ai décidé que si je faisais un master, mon mémoire porterait sur le vécu des SDF. C'est aussi à ce moment que j'ai découvert *Black Like Me* de John H. Griffin, un des premiers travaux ethnographiques portant sur la question des Afro-américains, dans lequel l'auteur devient véritablement noir à l'aide de médicaments et de séances UV (Griffin, 1976). Je suis admiratif devant ce genre de procédés, et je voulais le faire moi-même à Perpignan, avec les SDF.

De ce fait, à l'origine, je suis parti d'une méthodologie pour déterminer mon sujet d'enquête. C'est la volonté d'effectuer une ethnographie, liée au fait que j'ai développé un mélange d'admiration et d'interrogation pour les SDF, qui m'a fait arrêter mon choix de sujet sur la population des sans-domicile. Les objectifs de ce travail, à l'origine, étaient autant de comprendre les parcours de vie des sans-domicile que de me mettre à l'épreuve.

1.2) Problématisation

Une fois le choix de ma thématique de recherche arrêté, j'ai commencé à lire des ouvrages traitant des sans-domicile. J'ai démarré par ceux qui étaient disponibles à la bibliothèque

universitaire. Certains évoquaient la place des SDF dans les médias, d'autres étaient des recueils de données statistiques analysées, d'autres encore étaient des essais sur l'exclusion. En lisant ces livres, je me suis aperçu qu'une question pour moi primordiale était laissée sans réponse concrète : comment une personne devient-elle SDF ? Parfois, les auteurs évoquaient des problèmes familiaux pour expliquer la vie dans la rue (Guillou, 1998), parfois, les problèmes étaient d'ordre économique (Brousse, 2006), et parfois encore, les problèmes étaient sentimentaux ou affectifs (Dequiré et Jovelin, 2007). Généralement, les auteurs invoquaient de multiples facteurs, mais la question « comment devient-on SDF ? » n'était que secondaire dans leurs travaux, ou était traité de manière statistique, quantitative. De ce fait, je n'avais pas les réponses que je voulais avoir.

A cause de ce qui m'apparaissait comme un vide dans la recherche, j'ai décidé de travailler sur la période précédant la perte de logement. Je m'intéressais à cette période que j'appelle « l'avant-rue », c'est à dire celle allant de la naissance de l'individu à jusqu'à son arrivée à la rue.

La lecture du livre *Zonards, une famille de rue* de Tristana Pimor (2014) a donné une orientation nouvelle à mon mémoire. Dans ce livre, Pimor suit des jeunes toxicomanes vivant dans un squat et formant une sorte de nouvelle famille, une « *famille de rue* ». Elle s'intéresse aux parcours de ces jeunes qui viennent de différents milieux mais adoptent des styles de vie similaires. Elle explique ainsi les étapes du processus qui conduit un jeune homme ou une jeune femme à devenir un « Zonard », un « punk à chien » comme ils sont appelés communément. Elle mobilise le concept de « carrière déviante » développé par Howard Becker (1985) pour expliquer comment les individus deviennent des Zonards. Pour elle, ce cheminement débute à l'adolescence et se fait par étapes : la rencontre de personnes déviantes, le premier joint, l'abandon de l'école, la première « teuf », le départ du domicile familial, etc. Elle explique aussi le fait que des « grades » existent au sein des Zonards et que les individus peuvent évoluer dans la hiérarchie, stagner ou régresser. Je trouvais ce concept de « carrière déviante » intéressant et pertinent pour mon sujet, et j'ai donc, à ce moment, choisi de le mobiliser moi aussi dans ma recherche.

Ensuite, j'ai lu dans l'ouvrage de Jacques Guillou et Louis Moreau de Bellaing (1999) que les SDF n'étaient pas des victimes, pas des sujets au sens de personnes soumises à une autorité et sans capacité d'action, mais étaient bel et bien des acteurs de leurs vies, avec des capacités de choix et d'action. Dans plusieurs ouvrages, j'ai lu que l'arrivée dans la rue pouvait être la suite de choix idéologiques (Giraud 2004 ; Guillou, 1998 ; Guillou et Moreau de Bellaing, 1999 ; Pimor, 2014). Mais, dans le même temps, de nombreuses caractéristiques semblaient

récurrentes dans les profils des SDF : père absent ou violent, contexte familial difficile, niveau d'étude peu élevé, faibles ressources financières des parents, etc. A la lecture de ces ouvrages, j'avais d'abord mobiliser l'idée de « choix de vie ». Ainsi, dans un premier temps, mon objectif était de comprendre dans quelle mesure les sans-domicile avaient choisi leur situation et s'ils l'avaient volontairement provoquée. Pour autant, après avoir fait plusieurs entretiens, je trouvais l'usage du terme « choix de vie » trop fort et inadapté à ce que j'observais.

Après avoir effectué les entretiens, j'ai jugé ma problématique de l'époque inadaptée à la réalité du terrain. De plus, j'ai pris conscience de l'importance des déterminants sociaux dans les trajectoires de ces individus. Pour Vincent de Gaulejac, « le sujet ne maîtrise pas son existence. Il est d'abord assujéti au désir de l'autre. Il est un héritier, possédé par son héritage, illusionné par l'idée que c'est lui qui le possède. Lorsque l'individu parle de son histoire, comme s'il en était propriétaire, il oublie que c'est avant tout l'histoire qui le fait. » (de Gaulejac, 2009). Ainsi, pour l'auteur, les personnes sont d'abord assujéties « aux attentes parentales, aux normes du milieu, aux contraintes institutionnelles, aux exigences familiales et professionnelles, aux conformisme ambiant et aux règles sociales. D'un côté, l'assujétissement renvoie aux conditions sociales de production d'un individu, au dépôt des visées, des attentes et des désirs dont chaque individu a été l'objet de la part de ses ascendants et de ceux qui l'entourent dès son plus jeune âge. De l'autre, il désigne l'ensemble des supports objectifs et subjectifs qui permettent à l'individu de se construire. » (de Gaulejac, 2009). A travers les écrits de Vincent de Gaulejac, j'ai compris qu'il me fallait analyser les histoires familiales de ces personnes, leurs relations aux institutions, leurs expériences scolaires et professionnelles et enfin les événements qu'ils ont vécus et qui les ont modifiés si je voulais pouvoir comprendre les origines de leurs situations à la rue.

C'est en combinant des éléments des écrits spécialisés sur les questions des sans-domicile (Brousse, 2006, Dequiré et Jovelin, 2007, Brousse *et al.*, 2008, Pimor, 2014 ; Besozzi, 2019), des éléments théoriques concernant les processus de socialisation (de Gaulejac, 2009), avec les éléments observés au cours de l'enquête de terrain que j'ai élaboré la problématique de ce mémoire : **En arriver à la rue : analyse du rôle des déterminants sociaux dans les trajectoires de vie sans-domicile.**

1.3) Définitions

Tout d'abord, définissons la population étudiée dans cette enquête : les Sans-Domicile Fixe ou « SDF ». Le terme englobe une multitude de profils, rassemblant « *les significations de sans-*

logis (privé de logement), de sans-abri (victime de catastrophe), de clochard (figure folklorique n'appelant pas d'intervention publique), de vagabond (qui fait plutôt peur) ou encore de mendiant (qui sollicite dans l'espace public) » (Damon, 1999). Toutes ces catégories renvoient à des situations vécues très différentes. Le sans-abri vit jour et nuit dans la rue. Le sans-domicile est hébergé dans des structures d'accueil ou occupe un logement illégalement (squat) et occupe généralement l'espace public pendant la journée. Le sans-logis est hébergé par un ami ou un membre de la famille et n'est pas systématiquement présent dans l'espace public. Enfin, le clochard est un sans-abri qui semble ne plus avoir conscience du monde qui l'entoure, qui apparaît comme étant « déconnecté ». Tous ces termes, qui renvoient à des situations bien différentes, ont malgré tout un trait commun : aucune des personnes qu'ils désignent ne possède de logement personnel. Dans ce mémoire, nous utiliserons les termes de sans-domicile, personne à la rue, sans-abri et SDF indifféremment pour éviter le suremploi du seul terme « sans-domicile fixe ».

Définissons à présent le terme de « déterminants sociaux ». Pour Vincent de Gaulejac, « tout individu est le produit, l'acteur et le producteur d'une histoire individuelle, immergée dans une histoire familiale qui est à son tour immergée dans une histoire sociale » (de Gaulejac, 1987). A travers l'analyse des déterminants sociaux des individus, on explore sa dimension de « produit ». « C'est la dimension de produit de l'histoire qui fait allusion au déterminisme qui conditionne la vie et l'identité de l'individu : les différentes dimensions qui le constituent (biologique, psychique, sociale, culturelle...) sont façonnées tout au long de son histoire. » (de Gaulejac, 1987). Ce sont donc ces procédés, ces constructions « qui conditionnent la vie et l'identité » que nous analyserons dans ce mémoire, et c'est à cela que renvoie le terme « déterminants sociaux ». Dans les études quantitatives (Brousse, 2006 ; Brousse, 2008) comme dans les enquêtes qualitatives (Giraud, 2004 ; Guillou, 1998), on observe des caractéristiques récurrentes dans la population SDF : milieu social d'origine modeste, peu de diplôme, instabilité professionnelle, addictions, état de santé dégradé, etc. Ce que je nomme déterminants sociaux correspond donc à toutes les variables (éducation, contexte familial, évènements aléatoires, parcours scolaire, expériences professionnelles, maladies, etc.) qui vont participer, de l'enfance à la perte de logement, à la construction de l'individu et à son arrivée à la rue.

La notion de « trajectoires de vie » renvoie à plusieurs éléments. Tout d'abord, elle fait renvoie à différents déterminants, puisque les parcours de vie se construisent « dans l'interaction entre plusieurs trajectoires, cognitive, familiale, professionnelle, de santé et de bien-être » (Sapin *et al.*, 2007). Mais, dans le même temps, elle renvoie aux choix individuels et aux décisions, puisque les trajectoires de vie sont aussi des chemins, à la fois parcourus et

construits par les enquêtés. A travers l'analyse du rôle des déterminants sociaux dans les trajectoires de vie, nous pourrions comprendre comment les enquêtés se sont construits et ont été construits, quels éléments les ont amenés à connaître les différentes situations qu'ils vivent, à comprendre les motifs des choix et des décisions qu'ils opèrent tout au long de leur parcours.

Enfin, l'emploi de l'expression « en arriver à la rue » vise à articuler toutes les différentes facettes des parcours de vie des enquêtés. Cela montre, d'un côté, une prise de décision, puisqu'ils « en arrivent » à la rue, et, d'un autre côté, l'expression renvoie au chemin qui est parcouru par les enquêtés, et donc aux différents déterminants, événements, aléas, etc. qu'ils ont connu tout au long de leurs vies.

II) Enquête de terrain

2.1) Choix méthodologiques

A la fin de l'année 2019, avant de démarrer l'enquête de terrain, la problématique que j'avais dégagée de mes lectures était la suivante : **Faire carrière dans la rue : déterminisme social et choix de vie.** L'hypothèse accompagnant cette problématique était que les SDF ne se retrouvent pas à la rue du jour au lendemain, qu'ils ne subissent pas automatiquement toute une série de processus, qu'ils sont rarement victimes d'un « accident de vie », mais qu'ils sont fabriqués et se fabriquent eux-mêmes au cours de longs procédés qui sont à l'œuvre depuis leur naissance. Je souhaitais voir dans quelle mesure les déterminants (milieu social des parents, état mental et physique, niveau d'étude, etc...) influent sur la situation actuelle des SDF, et dans quelle mesure la vie dans la rue relève d'un choix. En d'autres termes, je voulais chercher à comprendre comment on devient SDF et pourquoi on le devient.

Pour ce faire, j'ai très vite arrêté ma méthodologie sur l'enquête par entretiens ethnographiques. J'ai lu sur le sujet, notamment l'ouvrage de Daniel Bertaux, *Les récits de vie*, ainsi qu'un article de Stéphane Beaud, *l'usage de l'entretien en sciences sociales, plaidoyer pour un « entretien ethnographique »*. Ces lectures m'ont permis de comprendre le fonctionnement de l'entretien « libre », méthode que je n'avais alors jamais mobilisée, et de me préparer pour les entretiens que j'allais faire par la suite. L'article m'a été conseillé par Aude Harlé, et en discutant avec elle de l'avancement de mon terrain, j'ai pu comprendre les peurs et les appréhensions qui m'habitaient avant de démarrer l'enquête.

Pour que vous compreniez mieux la démarche et les pensées qui étaient les miennes début février, au moment de cette conversation avec Aude Harlé, je dois revenir quelques mois plus tôt, avant le début de l'année scolaire. A cette époque, je ne savais pas exactement le sujet que je voulais traiter pour mon mémoire, mais je savais que je voulais faire une ethnographie. Comme dit précédemment, je voulais faire cela à la façon de John Howard Griffin dans *Black like me* (1964) ou de Patrick Declerck dans *Les naufragés* (2001). Je voulais faire cela pour sortir de mes habitudes, me mettre à l'épreuve et découvrir des milieux qui ne sont pas les miens. J'avais développé au fil du temps beaucoup d'empathie vis-à-vis des personnes sans-domicile, et c'est donc tout naturellement que je me suis orienté vers cette population pour mon ethnographie. Mais, une fois la rentrée de septembre passée et les premières lectures et discussions avec les enseignants effectuées, j'ai compris que l'ethnographie que je souhaitais faire allait être difficilement réalisable. Tout d'abord, je me voyais mal être un jour « déguisé » en SDF pour mon mémoire, à les fréquenter, vivre comme eux, etc. et le lendemain, redevenir Antoine David. Les SDF auraient sans doute vécu cela comme une tromperie, et je n'avais pas envie de risqué d'être rejeté du terrain. Je me voyais mal également aller vers les SDF en étant habillé comme l'un d'eux mais en me présentant comme un étudiant effectuant une recherche. De plus, en réfléchissant, je me suis dit que l'idée de partir d'une méthodologie pour ensuite dégager une problématique était très mauvaise et qu'en faisant cela, je ne pourrais que rendre un mémoire médiocre.

Pour autant, je n'avais pas totalement abandonné l'idée de l'ethnographie, et je m'étais dit que je pourrais la réaliser autrement. En effet, au moment de trouver les moyens me permettant d'accéder à mon terrain, j'ai pensé qu'il serait possible de réaliser une ethnographie « intermédiaire » en m'engageant comme bénévole dans une association qui vient en aide aux personnes SDF. Je m'étais dit qu'en faisant des maraudes avec la Croix Rouge par exemple, je pourrais faire, d'un côté, l'ethnographie me permettant de sortir de ce que je connais, de mon milieu, de m'éprouver, et d'un autre côté, d'accéder aux SDF et de pouvoir nouer des premiers liens avec certains d'entre eux.

Cette « ethnographie intermédiaire » ne s'est pas réalisée pour trois raisons. Tout d'abord, je ne voulais pas créer un rapport de domination entre les SDF et moi. En faisant les maraudes pour leur donner à manger, j'avais peur d'être perçu comme celui qui vient les nourrir, celui qu'ils doivent remercier ou celui de qui ils sont redevables. Je voulais que la relation soit la plus égalitaire possible. Ensuite, je ne voulais pas être perçu comme un membre des institutions ou des associations. Si j'étais allé les voir pendant les maraudes pour échanger avec eux et leur expliquer mon enquête de terrain, j'avais peur qu'ils me perçoivent comme une personne ayant

un quelconque lien avec les institutions et qu'il ne veuillent soit pas me répondre, soit qu'ils censurent leurs discours. Enfin, je voulais conserver une indépendance dans mon enquête, pouvoir aller voir les SDF que je voulais et quand je le voulais (ceux qui, évidemment, voulaient bien me voir aussi).

J'ai donc arrêté ma méthode d'accès au terrain fin janvier, et j'ai décidé d'aller à la rencontre des SDF seul, sans passé par des associations ou des acteurs intermédiaires. Mais je ne suis allé sur le terrain réellement qu'une semaine plus tard environ. En effet, j'avais de nombreuses interrogations qui me bloquaient encore. Après la discussion avec Mme Harlé dont je parlais quelques paragraphes plus haut, je me suis rendu compte que ces questionnements étaient plutôt des peurs ou des appréhensions que des réelles réflexions. Je m'interrogeais énormément sur la posture à adopter : comment aborder les sans-domicile, comment m'habiller, est-ce que je devais les tutoyer, les vouvoyer, leur dire que j'étais étudiant en master, etc... Ce qui m'inquiétait le plus était de ne pas réussir à casser le rapport de domination qui s'exerce entre celui qui a un logement et celui qui n'en a pas, entre celui qui fait des études et celui qui n'a pas ou peu de diplôme, entre celui qui possède et celui qui est démuné. Il me tenait à cœur d'arriver à créer un réel lien entre eux et moi qui pourrait durer même après les entretiens. Je voulais leur montrer que j'avais de la considération pour eux, et par la même, me distinguer des personnes qu'ils voient au quotidien et qui les ignorent. Je reviendrai sur cette « posture de proximité » et ces conséquences un peu plus tard dans ce mémoire.

Une autre crainte que j'avais était de les déranger pendant leur manche. Je percevais la manche comme étant un travail dans le sens où c'est une activité chronophage et génératrice de revenus. En faisant une analogie simple, dans une enquête sur le salariat par exemple, on imagine mal un chercheur arriver à l'improviste dans une entreprise pour déranger les employés pendant leur travail. C'est ce que j'avais peur de faire en allant voir les SDF dans la rue pendant qu'ils faisaient la manche. J'ai donc décidé d'aller vers ceux que je voyais dans la rue non pas pour leur proposer un entretien qui aurait lieu immédiatement, mais pour me présenter, leur expliquer ce que je faisais, leur demander s'ils voulaient participer, s'ils avaient un numéro de téléphone, une place attitrée où je pourrais les retrouver, etc.

Le samedi qui a suivi la discussion avec Mme Harlé, je suis allé faire le tour de Perpignan à pied pour établir des premiers contacts avec des personnes sans-domicile.

2.2) Premier contact avec le terrain

A l'issue des réflexions dont je viens de faire part, j'ai décidé de constituer un corpus d'enquêtés seul, sans passer par diverses institutions, associations, ou autre. J'avais dans l'idée d'aller voir les SDF dans la rue, de discuter avec eux, de leur demander s'ils voulaient participer à mon enquête en réalisant un entretien avec moi, et enfin s'ils connaissaient d'autres personnes qui accepteraient ou seraient susceptible d'accepter de participer.

Pour mettre en place cela, je suis allé, samedi 1^{er} février, faire un tour au centre-ville de Perpignan et ses alentours afin d'établir des premiers contacts avec des SDF. J'ai préparé pour cela une petite présentation que j'ai améliorée, répétée et mémorisée, mais jamais écrite. Cette présentation est la suivante « Bonjour ! Comment allez-vous ? Je m'appelle Antoine, et vous ? Bonjour (prénom de la personne), je suis étudiant et je m'intéresse aux personnes qui vivent dans la rue à Perpignan, à leurs parcours et à leurs histoires. Est-ce que vous seriez intéressé pour participer ? Ça se fait sous la forme d'un entretien, qui dure autant de temps que vous le voulez. ». Suite à cette présentation, si la personne refusait, je lui demandais si elle pouvait m'orienter vers des personnes qui, à sa connaissance, pourraient accepter. Si elle acceptait, je lui expliquais plus en détails le fonctionnement des entretiens (enregistrement, rendez-vous dans un lieu plus calme, à un moment où elle ne fait pas la manche, etc). Bien sûr, je m'adaptais au contexte et à chaque personne. Il arrivait parfois que je rencontre des personnes qui soient très ouvertes à la discussion et qui me parlent d'elles quasi instantanément, après leur avoir seulement demandé comment elles allaient. Ainsi, Farid par exemple m'a raconté pendant une quinzaine de minutes ce qui lui arrivait en ce moment, l'opportunité de logement qui se présentait à lui, les problèmes de santé de son chien, ses ennuis avec la police municipale, etc. Rencontrer ce genre de personnes bavardes était intéressant pour moi pour plusieurs raisons. D'abord, cela me permettait d'appréhender un peu mieux le quotidien des sans-domicile pour mieux les comprendre et mieux savoir comment les aborder. Ensuite cela me permettait de « jauger » mon interlocuteur, son état et sa manière de s'exprimer, pour avoir une idée de l'entretien que j'allais réaliser par la suite. Enfin, discuter avant de proposer un entretien me permettait aussi de sélectionner les personnes que j'allais intégrer à mon corpus. En effet, il est possible que certains SDF soient non-francophones ou avec de forts accents, alcooliques, toxicomanes, etc... et que, par conséquent, ils soient difficile à comprendre. Par exemple, j'ai discuté avec un retraité SDF qui semblait très intéressant, avec un parcours qu'il m'aurait été utile d'enregistrer, mais le problème était que je ne comprenais absolument pas ce qu'il disait

à cause de son fort accent étranger. Je me suis donc retrouvé embarrassé et ne lui ai pas proposé d'entretien.

Pour en revenir au samedi 1^{er} février 2020, je suis sorti à 9h du matin avec pour but d'aller discuter avec tous les SDF que je croiserai. J'avais décidé d'aller voir les personnes seules ou à deux (et donc pas celles en groupe) pour deux raisons : les personnes à la rue en groupe sont souvent très alcoolisées et j'étais effrayé à l'idée de me confronter à des groupes de personnes.

La première personne que je suis allé voir était une femme, assise dans la rue de l'Ange, à côté d'une boutique de légumes, recroquevillée, la main tendue. Je suis allée la voir, je lui ai fait ma présentation telle qu'elle est écrite plus haut, mais j'ai omis 2 choses : lui demander son nom et lui demander comment elle allait. Ça n'a l'air de rien, mais faire cela permet déjà de montrer que l'on porte de l'intérêt pour la personne à qui on s'adresse. Ne pas le faire peut ainsi laisser à penser qu'on ne s'intéresse pas réellement à la personne et qu'on ne lui parle que pour lui « soutirer des informations ». Avec certaines personnes, ça n'a pas d'incidence réelle, mais avec d'autres, cette omission peut changer toute la relation par la suite. Dans le cas présent, la dame semblait très timide, réservée, gentille mais mal à l'aise, et elle a refusé l'entretien. Si je n'avais pas oublié ces simples questions au départ, elle aurait peut-être réagi différemment.

Je ne me suis pas découragé pour autant, mais démarrer mon terrain par un refus était assez déstabilisant. J'ai marché une dizaine de minute, j'ai vu un jeune homme assis par terre boulevard Clemenceau, entre un tabac, une coutellerie et des abribus, une petite coupole pleine de pièces devant lui. Je suis allé le voir, en faisant attention de ne pas reproduire les erreurs commises précédemment. Il s'appelle Mickaël, il a un peu moins de 30 ans, il vit à la rue depuis ses 18 ans. Il dit avoir été mis dehors par son beau-père à cause de son homosexualité. Je lui ai expliqué mon travail, il était d'accord pour faire un entretien avec moi. Je n'étais pas très à l'aise car, de manière générale, je ne suis pas très confiant quand je dois demander quelque chose à des inconnus. Nous avons échangé nos numéros de téléphone, il m'a expliqué qu'il n'était plus SDF, qu'il avait un appartement, mais qu'il continuait de faire la manche pour vivre. J'ai discuté quelques minutes avec lui, puis je suis parti pour le laisser faire la manche tranquillement.

J'ai continué sur le boulevard Clemenceau en direction du Castillet, et, devant le Super U, un homme était assis pour faire la manche. Je suis allé le voir, je l'ai abordé de la même manière que Mickaël. Il semblait mal à l'aise. Pourtant, dès que je lui ai parlé de mon sujet, il a commencé à me raconter son histoire : la prison, les problèmes de drogues et de santé, la perte de l'emploi, le décès de son père. J'ai été obligé de le couper pour lui expliquer le fonctionnement de mon enquête et le fait que nous devions nous effectuer un entretien enregistré.

Il m'a donné son numéro de téléphone et nous nous sommes donnés rendez-vous pour le lendemain, 11h. Il s'appelle Steven. Il a 37 ans et a été à la rue par intermittence depuis 2012. Sa femme est arrivée pendant que je discutais avec lui, visiblement très alcoolisée, et s'est montrée hostile à mon égard, en me disant « qu'elle se foutait de ma recherche », et que je « pouvais aller me faire voir ». Je lui ai donc répondu que je terminais de discuter avec Steven et que je m'en allais. Après qu'il m'ait parlé un peu de lui, je l'ai laissé faire sa manche tranquillement pour poursuivre mes recherches.

Quelques mètres plus loin, j'ai vu le retraité que je mentionnais plus haut. Je suis allé à sa rencontre, il était assis par terre, à côté d'une boulangerie, en train, lui aussi, de faire la manche. Je me suis présenté, il m'a tout de suite répondu mais malheureusement, je ne comprenais pratiquement pas ce qu'il me disait. Je n'arrivais pas à répondre à ce qu'il m'expliquait à cause de mon incompréhension, et je ne lui ai donc pas proposé d'entretien. J'ai essayé de discuter avec lui, mais j'étais incapable de le comprendre. J'ai donc essayé de faire comme si la discussion qui venait d'avoir lieu était le format habituel de mes interactions avec les sans-domicile pour ne pas qu'il se rende compte que je ne le comprenais pas. Je suis parti après l'avoir remercié et salué, mais j'étais extrêmement gêné et frustré de ne pas l'avoir compris.

Je me suis ensuite redirigé vers chez moi, place Rigaud, en centre-ville, pour voir si je trouvais des sans-domicile sur le chemin. Je savais depuis l'été 2019 que j'allais faire mon mémoire sur ce sujet, j'avais donc dès cette période commencé à repérer les lieux où je voyais régulièrement des SDF. Je savais en empruntant le chemin du retour que j'en rencontrerais probablement sur ma route, devant le Monoprix place de la Loge, devant le Carrefour City place Rigaud, place de la République, vers le boulevard Mercader ou la rue Foch. J'ai croisé Kevin, un jeune SDF de 24 ans que j'avais déjà vu plusieurs fois faire la manche debout, sollicitant les clients du Carrefour City pour avoir une pièce, sur le chemin pour rentrer chez moi. Je lui ai donc expliqué mon travail et il s'est montré assez enthousiaste à l'idée d'y participer. Il m'expliquait que certains de ses amis de la fac l'avaient interrogé pour un travail universitaire auparavant, qu'ils avaient eu leur année, et qu'il serait donc content de m'aider moi aussi. Il m'a demandé si je pouvais lui acheter une bière, et comme j'allais faire les courses pour mon repas du midi, je me voyais mal la lui refuser. Je lui ai acheté une bière, nous avons échangé nos numéros de téléphone, fixé un rendez-vous pour le lundi matin et je suis rentré chez moi.

2.3) Déroulement des entretiens et suite de l'enquête de terrain

Le lendemain, je suis allé au rendez-vous avec Steven le matin. Il m'a dit de revenir en début d'après-midi car il trouvait qu'il y'avait du monde dans les rues pour un dimanche matin et voulait donc en profiter pour se faire un peu d'argent. Je suis revenu à 14h, et il m'a dit de revenir plus tard pour pouvoir rester un peu avec sa femme qui prenait le bus à 17h. A 17h, finalement, Steven était disponible pour réaliser l'entretien. Je ne souhaitais pas mener les entretiens dans mon domicile : ce n'est pas tant le fait que les enquêtés soient des SDF qui m'a fait prendre cette décision que le fait qu'ils soient de parfaits inconnus. Je ne souhaitais pas non plus mener les entretiens dans des bars, car il y a souvent de la musique de fond, du passage, des autres discussions autour, etc. Par conséquent, j'ai mené cet entretien (et les suivants) dans la rue. Un dimanche en fin d'après-midi à Perpignan, dans un quartier relativement excentré, exceptés les voitures, les quelques passants, les gens qui promènent leurs chiens, l'ambiance est plutôt calme. Nous étions assis, face à face, sur un muret. Nous avons été interrompu au bout de 45 minutes d'entretien environ par un riverain qui faisait des travaux à la perceuse sur son balcon, juste à côté de nous. Nous sommes donc allés un peu plus loin, pour éviter le bruit.

L'entretien a duré environ 1h30min, et l'enregistrement 1h15min. Steven parlait beaucoup, je n'ai à aucun moment eu le sentiment de lui « tirer les vers du nez ». Pour autant, il déviait souvent de sujet, et quand j'essayais de recentrer la conversation vers la thématique de mon mémoire, le parcours qui a fait qu'il s'est retrouvé à la rue, il déviait à nouveau très rapidement, ce qui, sur le moment, m'a semblé problématique et m'a frustré. Tout le temps passé avec Steven, j'avais l'impression de subir l'entretien et que rien de bon n'en ressortirait.

En lui demandant clairement la chronologie des étapes l'ayant conduit à la rue, j'ai pu récolter les informations qui m'intéressaient initialement. Mais dans l'ensemble, l'entretien avec Steven était instructif puisque j'ai pu en apprendre un peu plus sur le quotidien d'un sans-abri, sur ce qui, d'après lui, fait qu'on reste SDF (la rencontre avec les « anciens », la drogue, l'alcool) et sur le fonctionnement des aides qu'il percevait. Il m'a également donné certaines de ses opinions politiques, ses philosophies de vie, m'a confié ses peurs, ses désirs pour le futur, les injustices qu'il avait vécues. La position dans laquelle je me trouvais était assez difficile pour moi, puisque j'ai tendance à m'égarer lorsqu'on me parle. Rester concentré sur une conversation est un exercice qui m'est très éprouvant et quasiment impossible. Par conséquent, je me suis senti assez peu à l'aise, je ne savais parfois pas trop comment réagir et interagir avec Steven, ni quoi lui répondre. Heureusement pour moi, il avait énormément de choses à me partager, et je n'avais que rarement besoin d'intervenir.

Dans l'ensemble, et avec le recul, je pense que cet entretien était un bon premier entretien. D'abord, parce que je n'ai pas eu à lutter pour que Steven me parle. Ensuite, parce que l'histoire de Steven pouvait être effrayante de prime abord (un ancien détenu, au visage très marqué), et que j'ai malgré tout réussi à passer outre pour créer un lien avec lui et effectuer cet entretien. Enfin, parce que, même si son discours pouvait être décousu par moment, Steven m'a donné des informations importantes quant à son parcours et aux raisons qui font qu'il est à la rue aujourd'hui.

Le lendemain, j'avais rendez-vous avec Kevin. Je suis resté 30 minutes devant son squat, rue Jean Payra, sans avoir aucun signe de lui. L'entretien n'a donc pas eu lieu. J'ai croisé régulièrement Kevin après cela, et nous nous sommes plusieurs fois fixé des rendez-vous auxquels il n'est jamais venu. Je pense que la principale difficulté pour Kevin réside dans le fait qu'il soit alcoolique et toxicomane, ce qui doit donc expliquer pourquoi il est si difficile pour lui de fixer un rendez-vous et de s'y tenir. Pour essayer de palier à cela, je proposais toujours à Kevin des entretiens le lendemain ou le surlendemain du jour où je le voyais, mais rien n'y a fait, malgré son apparente bonne volonté.

Kévin est, en apparence, assez sympathique. Il fait systématiquement le « check » poing contre poing, comme le font les SDF, lorsqu'il finit une phrase, comme pour dire « tu m'as compris ? ». Dès le début de mon enquête de terrain, j'avais comme volonté de faire un pas vers les SDF à qui je m'adressais en leur serrant la main. Pour moi, c'était un moyen de leur montrer que je n'avais pas peur d'eux, que je les considérais comme des personnes lambda. Je m'efforçais aussi de m'adresser à eux de la même manière qu'ils s'adressaient à moi, que ce soit par le tutoiement ou par le vouvoiement, pour ne pas créer une relation déséquilibrée entre nous et afin de réduire la distance qui nous séparait.

Marcher dans Perpignan pour rencontrer des SDF ne m'est arrivé qu'une seule fois. Les autres fois, je les rencontrais pendant que je sortais soit pour faire mes courses, soit pour aller à la fac, soit pour aller chez ma copine. Par conséquent, il me fallait, et il me faut toujours aujourd'hui, prévoir une marge dans mes temps de déplacements au cas où je rencontrerais un sans-domicile. Il m'est parfois arrivé de mettre une heure à aller chez ma copine qui n'habite qu'à 15 minutes de chez moi car je rencontrais sur le chemin des SDF avec qui je discutais.

J'ai rencontré Audrey, Patrick et Farid de cette manière. Audrey est une femme d'une trentaine d'années, qui, de ce que j'ai compris, n'est pas SDF stricto sensu mais plutôt sans-logis. Elle est hébergée par un ami, n'a pas de travail et fait donc la manche et n'a plus de logement à son nom. J'avais discuté avec elle à plusieurs reprises, peut-être une heure au total, mais nous discutons plutôt de son présent et de ses soucis actuels que de son passé. Je n'ai

jamais pu faire d'entretien avec elle puisqu'elle est assez difficile à joindre et qu'elle a, selon ses dires, du mal à se tenir aux rendez-vous. Nous avons fixé 2 rendez-vous différents mais elle ne s'est montrée à aucun des deux.

Patrick est un sans-domicile de 40 ans qui fait la manche avec son chien, Tilou. Il est à la rue depuis 3 ans. Il est alcoolique et toxicomane mais semble essayer de d'arrêter la drogue. Il est probablement dépendant à l'héroïne et au Subutex puisque ses mains sont enflées, gonflées et présentent plusieurs cicatrices, signes de l'usage de ces drogues. Je n'ai pu faire qu'un court entretien de 35 minutes avec lui car nous avons été interrompus par la police municipale. Les policiers nous ont demandé de partir alors que nous étions assis par terre place de la République. D'après eux, « ce n'est pas hygiénique » que Patrick se tienne à proximité de commerces alimentaires et de terrasses de café. Nous étions à une dizaine de mètres d'une terrasse vide, à 3 mètres d'une boucherie qui n'avait pourtant aucun problème avec Patrick puisqu'il y recharge régulièrement son téléphone et connaît bien le personnel qui y travaillent. J'ai été assez énervé par cet événement, d'abord parce que je trouve minable de s'adresser de cette façon à des personnes sous couvert d'un uniforme, en se dédouanant de toute responsabilité parce que « les ordres viennent d'en haut », et ensuite parce que Patrick ne voulait plus faire l'entretien à cause de cet incident. Nous nous sommes quittés en nous disant que nous allions nous revoir pour que Patrick continue son récit de vie, mais le confinement a fait que nous n'avons pas pu.

Patrick est un homme assez bourru, qui mange un peu ses mots, mais qui est en réalité très gentil, très sensible et plutôt cultivé. Il était boulanger mais a quitté son travail à la suite d'une déception amoureuse. Il était déjà toxicomane à l'époque, et il est arrivé à Perpignan avec son meilleur ami il y'a environ 7 ans. Il y'a 3 ans, il a retrouvé son meilleur ami mort dans son appartement d'une overdose. Par la suite, il a fait une dépression et s'est retrouvé à la rue.

La veille de l'entretien avec Patrick, je devais rejoindre Farid, un autre sans-domicile, mais il ne s'est jamais montré. Patrick se trouvait à quelques mètres du lieu où je devais rencontrer Farid, je suis donc allé discuter avec lui. Pendant que nous parlions, une dame d'environ 70 ans est venue voir Patrick pour lui demander s'il avait besoin de pâtés et de croquettes pour son chien. Elle est bénévole à la SPA et il arrive parfois qu'elle récupère des sacs de croquettes pour les donner aux SDF de Perpignan qu'elle connaît. Elle demandait à Patrick s'il pourrait être là le lendemain à 10h pour qu'elle lui dépose les croquettes, et comme c'était l'heure à laquelle je devais faire l'entretien avec Patrick, je lui ai proposé de passer chez elle pour les récupérer et les lui amener. C'est donc ce que j'ai fait, ce qui m'a permis, d'abord, de rendre service à une personne dans la rue et à une personne âgée, ensuite, de créer un lien de confiance entre Patrick et moi, et enfin, de pouvoir discuter avec la dame qui, visiblement, connaissait quelques SDF à

Perpignan. Je n'ai malheureusement pas pu rencontrer les personnes qu'elle me conseillait d'aller voir car le confinement a été décrété quelques jours après.

Pour ce qui est de Farid, c'est un homme d'environ 35 ans, qui parle très lentement, probablement à cause de sa dépendance au cannabis et à d'autres drogues. Je l'ai rencontré au même endroit que Patrick, devant le Monoprix place de la Loge, pendant qu'il faisait la manche assis par terre à côté de la poubelle. J'avais échangé mon numéro avec Farid, je lui ai expliqué en quoi consiste mon travail, et il avait l'air ravi à l'idée de faire un entretien dans lequel il pourrait se raconter. Nous avons discuté quelques minutes, comme je l'ai dit plus haut, des soucis de son chien, du vétérinaire sympathique qui lui fait des réductions, de son potentiel futur appartement, etc... Cette rencontre a eu lieu fin février, et la semaine qui a suivie, je n'ai pas envoyé de message à Farid pour un entretien à cause du mauvais temps. En effet, vu le cadre de déroulement de mes entretiens, il m'est impossible de mener un entretien par mauvais temps. La pluie empêcherait tout simplement le déroulement de l'entretien et le vent altère énormément la qualité des enregistrements, jusqu'à les rendre pratiquement inutilisables. La semaine qui a suivi, j'ai eu la grippe et je n'ai donc pas contacté Farid. Je l'ai croisé le lundi 9 mars au soir, alors qu'il promenait son chien, pour lui demander s'il était toujours d'accord pour faire un entretien. Il m'a fait remarquer, un peu agacé, que je ne lui avais pas donné de nouvelles, je lui ai expliqué pourquoi, et nous avons convenu d'un rendez-vous pour le lendemain. Il n'est jamais venu, n'a répondu ni à mes messages ni à mes appels.

Enfin, les 2 dernières personnes que j'ai rencontrées lors de ma première année de Master sont Jurgen et Adrien. Je les ai rencontrés mi-février. Le premier était devant le Carrefour City place Rigaud, le second devant le Carrefour City avenue Julien Panchot. Jurgen et Adrien sont tous les deux des personnes très réfléchies, très cultivées, qui vivent sans aucun revenu fixe, uniquement de la manche et de petits boulots au noir qu'ils peuvent trouver. Jurgen vit dans une tente sur un terrain à la périphérie de Perpignan. Il marche 1h chaque jour pour venir faire la manche en ville, assis à la sortie des magasins, ou pour aller chercher sa nourriture dans les différentes associations qu'il côtoie. Il continue de fonctionner ainsi depuis 3 mois avec une jambe cassée. Adrien vit sur un terrain à Pollestres dans le camion d'un autre SDF, avec son petit chien Bagheera.

J'ai vu Jurgen le 14 février à 10h. Nous sommes allés sur la place de la République et nous y sommes restés 1h 15. Il y avait du monde, un enfant courrait autour de nous ce qui m'agaçait beaucoup et m'a déconcentré durant l'entretien. Il y avait le bruit des voitures, des travaux juste à côté, au théâtre, les camions d'entretien des rues qui passaient. Les conditions n'étaient pas optimales. Jurgen est quelqu'un de très cultivé comme je l'ai dit, et il s'exprime très bien malgré

son accent allemand. Il est luxembourgeois et vit en France depuis une quinzaine d'années. Il est SDF depuis 10 ans. Il a d'abord été vagabond, il voyageait le long de la côte méditerranéenne avec sa tente, puis, il y a 5 ans, il s'est sédentarisé suite au vol de ses papiers. Comme il est luxembourgeois et qu'il n'a pas de famille, il ne peut pas refaire ses papiers car il ne peut ni attester de son identité, ni se rendre dans son pays natal. Il reste donc à Perpignan parce qu'il connaît la ville et les personnes qui peuvent l'aider.

A la fin du premier entretien, Jurgen m'a proposé de fixer un rendez-vous pour en faire un second quelques jours plus tard. J'en étais assez heureux car cela montrait qu'il n'était pas ennuyé par l'exercice que je lui demandais ni par mes questions. Nous nous sommes vus 3 fois au total, et à chaque fois il proposait un nouveau rendez-vous. J'ai été obligé de décliner à contrecœur après 3 entretiens car je devais voir d'autres personnes et je n'avais que 2 ou 3 créneaux dans la semaine me permettant de mener les entretiens. Rétrospectivement, je pense que j'aurais dû continuer de mener les entretiens avec Jurgen. Jurgen était toujours à l'heure aux entretiens et ne m'a jamais fait faux bond. Les deuxièmes et troisièmes entretiens se sont fait sur une petite place derrière le Campo Santo. A la fin du dernier entretien, Jurgen m'a proposé d'aller boire un thé avec lui au refuge Alpha, une association venant en aide aux plus démunis qui se situe juste à côté de chez moi. Je n'étais pas vraiment à l'aise quand j'y étais, j'avais l'impression de ne pas être à ma place dans ce lieu. Le thé et les tartines y sont donnés gratuitement à tous ceux qui franchissent la porte de l'établissement.

Pour ce qui est d'Adrien, c'est un jeune de 22 ans qui a été mis dehors par son beau-père et sa mère en septembre 2018. Il vit à Perpignan depuis environ un an, avec son chien, un « malinain » comme il dit (son chien est un croisé malinois-Jack Russell), nommé Baghera. Je l'ai vu pour la première fois en septembre 2019, devant le Carrefour City en bas de chez moi. Il m'avait marqué par sa jeunesse et par sa dégaine de « punk à chien » avec son petit chien croisé malinois, son treillis et son gros sac à dos. Normalement, les « Zonards » (le nom qu'a donné Tristana Pimor aux punks à chien) sont en groupe. Ils forment une « famille de rue », s'entraident, se protègent, vivent ensemble. Là, Adrien semblait perdu, désorienté, et surtout, il était seul. D'habitude, les sans-domiciles que je vois à cet endroit sont « clochardisés », c'est à dire qu'ils dorment là où ils mendient, qu'ils boivent, qu'ils ne parlent pratiquement pas aux passants, sauf pour demander des pièces ou des cigarettes, qu'ils sont comme sortis du monde dans lequel ils vivent. Pour toute ces raisons, il m'avait marqué.

Quelques mois plus tard, début février, je l'ai vu devant un autre Carrefour City auquel nous allons avec ma copine, avenue Julien Panchot. Il était assis par terre, à côté de l'entrée, avec son chien, et fumait un joint. J'avais démarré mon enquête de terrain le week-end qui

précédait donc je l'ai abordé. Je lui ai expliqué mon enquête, et il en a déduit que j'étais étudiant en sociologie. Il s'exprimait avec beaucoup de maîtrise, dans un langage tantôt soutenu, tantôt familier. Il m'a dit, à ce moment, qu'il était dehors « à cause d'un Coran et d'une boulette de shit ». Nous avons échangé nos numéros et je suis retourné à mes occupations.

Je l'ai revu une semaine plus tard environ et nous avons fixé un rendez-vous pour le 18 février. Nous nous sommes retrouvés pour faire l'entretien dans le parc à côté de la Casa Musicale. Adrien s'exprime assez étrangement. Il mélange les langages familiers et soutenus constamment, intègre des mots arabes, vulgaires même parfois, à ses phrases, et surtout, semble contrôler avec beaucoup de rigueur ce qu'il dit, presque comme s'il calculait.

L'entretien s'est déroulé dans d'assez bonnes conditions : il y avait peu de monde dans le parc, un grand soleil, peu de vent. Adrien fumait son joint pendant l'entretien qui a duré près de 2 heures. Il me disait vivre à la rue depuis 1 an et demi car ses parents l'ont mis à la porte. Son beau-père aurait trouvé un Coran et une boulette de shit sur son bureau, ce qui constituerait d'après Adrien l'élément déclencheur de sa décohabitation. Par la suite, il a voyagé de Lille à Perpignan avec son petit chien. Il ne boit pas car son père, qui le battait, est mort d'une cirrhose à l'âge de 27 ans, maladie provoquée par son alcoolisme. Il dit donc « avoir reçu le bon exemple à ne pas suivre ». Il a fait des dépressions et a été interné en institut psychiatrique pendant plusieurs mois entre ses 15 et 20 ans. Il a fait plusieurs tentatives de suicide, présente des troubles schizophrènes et des troubles dissociatifs de la personnalité. D'après lui, ces troubles ont cessé depuis qu'il a le chien, qu'il considère comme son enfant, et depuis qu'il n'est plus au contact de sa famille.

2.4) Adrien et la « posture de proximité »

Après l'entretien avec Adrien, nous avons beaucoup échangé sur nos goûts musicaux, sur nos lectures, nos opinions politiques. Je me suis rendu compte que nous avions beaucoup en commun. Nous sommes restés en contact et, quand nous nous croisons, il était fréquent que l'on passe plusieurs dizaines de minutes à discuter de tout et de rien.

Comme je l'ai dit, Adrien est un jeune qui a fait plusieurs tentatives de suicide durant son adolescence, qui avait un père alcoolique et violent, mort d'une cirrhose quand Adrien avait 8 ans, et qui vivait dans une famille avec des idées d'extrême-droite alors que lui est anarchiste. Je me reconnaissais beaucoup en Adrien, quand je parlais avec lui et que j'écoutais ses problèmes, j'avais l'impression de voir ce que j'aurais pu devenir avec moins de chance, avec

plus de mauvais choix, avec un entourage moins compréhensif. Son histoire me touchait beaucoup.

Fin mars, j'étais confiné chez ma copine. Le hasard a fait qu'un couple de l'immeuble (appelons les Richard et Nadine) l'a recueilli chez lui. Il les connaissait depuis plusieurs mois et m'avait déjà parlé d'eux, mais je n'avais pas fait le lien. Pendant deux semaines, nous nous sommes vu quotidiennement et avons discuté plusieurs heures. Je lui prêtais des livres, il les lisait rapidement et me les résumait, nous nous entendions bien. Ma petite-amie me disait qu'elle avait l'impression qu'il jouait la comédie constamment, qu'il n'était pas tout à fait franc, mais moi, assez candide et très touché par son histoire, je lui trouvais des excuses et pire, je ne la croyais pas.

Quand, après 2 semaines de confinement, il a été mis dehors par le couple qui l'hébergeait, je n'ai pas hésité une seconde à lui laisser les clefs de mon appartement vide pour qu'il se mette à l'abri et qu'il soit protégé du Covid-19. De plus, j'estimais que c'était un jeune qui avait besoin qu'on lui fasse confiance. Je pensais que lui laisser les clefs de chez moi lui permettrait de ne pas rester sur un échec et lui ferait comprendre qu'il y a des personnes qui sont prêtes à l'aider, que lorsque des portes se fermaient, d'autres s'ouvraient. Le couple chez qui il était lui a donné un ordinateur pour qu'il puisse faire les démarches nécessaires pour récupérer ses papiers d'identité. Il m'avait dit plusieurs fois qu'il voulait reprendre les études. Il avait démarré, à Lille, sa ville natale, une licence de philosophie qu'il n'a pas pu suivre car ses parents l'ont expulsé quelques jours avant la rentrée. Il me disait vouloir faire une licence de sociologie, de philosophie, de psychologie ou d'histoire. Je l'encourageais donc à faire les démarches nécessaires pour pouvoir démarrer la licence de sociologie de l'UPVD, d'autant qu'il avait l'ordinateur pour avoir tous les renseignements nécessaires.

Quand, après deux semaines chez moi, le couple qui l'avait hébergé m'a demandé comment ça se passait d'après moi, j'ai expliqué la situation. Adrien sortait un jour sur deux pour aller chez des gens, ce qui me mettait en danger tant sur le plan physique que judiciaire. Mon voisin étant insuffisant rénal, si Adrien était contaminé par le virus et le transmettait à mon voisin, j'aurais été responsable d'un cas grave de coronavirus. Il me disait avoir des pensées suicidaires, qu'il avait recommencé à se scarifier, et je ne voulais en aucun cas le retrouver mort, ni chez moi, ni ailleurs. Nadine m'a dit qu'il était plus prudent que je récupère mon logement et que je renvoie Adrien à la rue. En effet, elle s'est rendu compte en discutant avec son mari qu'Adrien était extrêmement manipulateur et qu'il cernait les personnes avec aisance pour obtenir ce qu'il voulait. Il savait, en me disant qu'il se sentait mal, seul et qu'il se scarifiait que je viendrais le voir pour lui remonter le moral (et c'est ce que j'ai fait plusieurs fois). Nadine m'expliquait que,

si je continuais à le laisser vivre chez moi, « je me ferai bouffer », et qu'Adrien allait entrer dans une phase de chantage affectif pour que je lui laisse mon appartement. Après 2 semaines, j'ai décidé de récupérer mon appartement. Je n'ai eu aucune nouvelle d'Adrien depuis.

La « posture de proximité » que j'ai développée consistait en une réduction de la distance entre l'enquêteur et l'enquêté. Pour moi, il était inconcevable qu'une personne SDF accepte de me parler d'elle si je ne me montrais pas amical et sympathique. Pourtant, les auteurs sur le sujet démontrent le contraire : « le sans-logis semble replié sur lui-même. Nous l'imaginons le plus souvent taciturne et farouchement individualiste. Or, bien des indices imposent au contraire le portrait fréquent du clochard bavard. Des témoignages d'origines très diverses, émis par des scientifiques, des bénévoles de l'action caritative ou des travailleurs sociaux, citent le même besoin de se raconter des gens de la rue » (Guibert-Lassalle, 2006)

Ce que révèle cet événement c'est qu'en décidant d'opter pour ce que j'appelle une « posture de proximité », j'ai pris de gros risques. Ces risques ne sont pas tant physiques que mentaux, affectifs, sentimentaux. En effet, en faisant cela, j'ai dès le premier moment de mon enquête commencé à instaurer une relation amicale avec Adrien (et avec certains autres enquêtés, comme Jurgen et Patrick). Ce faisant, je me suis senti de plus en plus dans l'obligation de l'aider, de plus en plus touché par son histoire, par sa situation. J'ai commencé à le considérer comme un ami et à agir comme s'il était un de mes amis dans la galère. En faisant cela, je ne me suis pas protégé psychologiquement des effets que pouvaient provoquer chez moi des histoires comme celles d'Adrien. J'ai eu de la compassion, de la tristesse, le sentiment de devoir l'aider parce que moi, j'étais moins malchanceux que lui. Mais, en réalité, je n'étais pas apte à aider Adrien, ni aucun autre SDF. Le maximum que je puisse faire est les écouter, leur montrer de la considération, là où d'autres ne les considèrent même pas comme des êtres humains, et tout au plus, leur donner un sandwich. Plus que l'aider, ce que je voulais était remettre Adrien « sur les rails », lui permettre d'avoir ce que j'ai, le sortir de la misère. Or, je ne suis absolument pas en capacité de le faire. Adrien est schizophrène et dépressif, je le savais depuis le début, mais pour autant, je l'ai considéré comme une personne saine d'esprit, en niant la dangerosité de ses troubles mentaux, en ignorant les mises en garde de ma copine et en me jetant corps et âme dans ce que je croyais être une amitié qui me permettrait de rendre à un jeune homme le contrôle sur son avenir. Si je n'avais pas été aussi bien entouré, je pense que ce qui n'est aujourd'hui qu'une expérience enrichissante aurait pu bien plus mal se terminer. J'estime que l'origine de tout cela est le fait que, dans ma posture de recherche, je n'ai jamais pris en compte ma propre protection mais uniquement le recueil de données et ma volonté de me confronter à la misère.

2.5) Deuxième temps du terrain : difficultés et prise de risques

Une fois le confinement de mars 2020 et l'été passé, j'avais réalisé 6 entretiens avec 4 personnes sans-domicile différentes. Ce n'était pas assez, et j'ai entrepris, dès la rentrée de septembre, de trouver de nouvelles personnes à interroger pour mon enquête. Mais, depuis le mois de mars et le premier confinement, il y avait moins de sans-domicile dans les rues. A quatre reprises, j'ai arpenté les rues de Perpignan, comme je l'avais fait en début d'année 2020, à la recherche de personnes sans-domicile, sans en rencontrer aucune. Je me suis senti plutôt découragé par cela. J'ai fait part de mes difficultés à mes camarades de classe, et Aurélie m'a mis en contact avec sa cousine qui travaille au CCAS de Canet-en-Roussillon. Cette dernière m'a permis d'obtenir le numéro de téléphone d'une femme sans-domicile qui vivait dans sa voiture. Malheureusement, malgré plusieurs tentatives de ma part, je ne suis jamais parvenu à entrer en contact avec cette femme. Le confinement de novembre a enterré mes derniers espoirs de la rencontrer.

Fin septembre, par hasard, j'ai croisé Kévin dans la rue. Il est venu vers moi et m'a présenté Aymeric, un de ses « colocataires » dans le squat où il vit. Il était un peu avant midi, mais tous les deux étaient fortement alcoolisés. Kévin m'a présenté à son ami, il lui a expliqué mon travail (je n'ai pas eu l'occasion de parler), et lui a dit que j'étais quelqu'un de confiance sur qui il pouvait compter. L'expérience avec Adrien m'avait permis de me libérer de ma candeur et de prendre conscience que derrière chaque acte, chaque mot, chaque compliment, se cache une intention. Kévin, que je trouvais sympathique quelques mois avant, m'apparaissait ici comme calculateur et pas forcément bien intentionné. Je reviendrai sur cela plus tard.

Nous avons échangé nos coordonnées avec Aymeric, puis nous avons continué nos routes respectives. Quelques jours plus tard, j'ai lui ai téléphoné afin de fixer une date pour faire un entretien. Nous avons fait l'entretien le jour même, soit le 9 octobre 2020 à 14h15. J'étais assez anxieux. J'aurais préféré mené l'entretien avec Aymeric le matin car j'avais à l'esprit son alcoolisme et l'état dans lequel il était la première fois que nous nous sommes rencontrés. Je pensais donc que plus l'entretien aurait lieu tôt dans la journée, moins Aymeric serait alcoolisé. Lorsque j'ai rejoint Aymeric, devant le Castillet, il ne semblait pas avoir trop bu. Il était, en tout cas, moins alcoolisé que lors de notre première rencontre. Le lieu de passation de l'entretien résulte en quelques sortes d'un *quiproquo*. Aymeric m'a proposé d'aller « dans son squat », et avec le vent et les bruits de la ville, j'ai cru qu'il me proposait d'aller au parc, qui était juste à côté. J'ai accepté et l'ai suivi. Les chemins pour aller chez lui et pour aller au parc sont dans un premier temps les mêmes, ce qui fait que lorsque j'ai compris que nous n'allions pas au « parc »

mais au « squat », nous étions déjà pratiquement arrivé et je ne pouvais plus refuser. J'ai donc suivi Aymeric à l'intérieur.

La porte d'entrée était une vieille porte en bois, avec une vitre cassée qui avait été remplacée par des planches de contreplaqué. A l'intérieur, des fils électriques courraient le long de murs et prenaient leur source dans le compteur électrique. Il était trafiqué pour permettre aux trois résidents de l'immeuble d'avoir le courant. Il n'y avait pas de verrou à la porte, elle fermait grâce à des planches en bois qui étaient callées à la diagonale du sol et de la porte. L'entrée était exiguë, sombre et jonchée de débris de bois provenant des précédentes planches-verrous qui avaient été cassées. Kévin m'avait déjà parlé de cet immeuble. Il m'avait dit qu'un meurtre y avait eu lieu plusieurs années auparavant, et que, par conséquent, les logements qui le composent n'étaient plus loués. Je connaissais donc, en partie, l'histoire du lieu. Par contre, ce qui était inattendu et qui a été réellement déstabilisant pour moi est la présence de traces visibles de cet événement. Dans la cage d'escalier de l'immeuble, entre le premier et le deuxième étage, on pouvait voir d'énormes éclaboussures de sang. Dans l'angle du mur, ces traces démarraient à un mètre soixante-dix de hauteur environ, et courraient jusqu'au sol. En observant ce mur, je me suis senti immédiatement projeté dans la scène, je voyais, devant moi, l'homme être attaqué et recevoir un coup de couteau mortel dans la gorge. Sur ce même mur, il y avait une épaisse vitre qui avait été frappée à plusieurs reprises puisqu'elle présentait plusieurs impacts. J'appris plus tard que c'était Kévin qui avait fait, quelques jours plus tôt, ces dégâts en essayant de frapper Aymeric avec une barre de fer.

Entrer dans ce lieu, assister à cela a été extrêmement déstabilisant. Le stress présent avant d'entrer dans l'immeuble était maintenant décuplé. Aymeric m'a fait entrer chez lui, au premier étage. Il y avait un salon dans lequel se trouvaient un canapé, une télévision, une cuisine équipée d'un réfrigérateur, d'une machine à café, et une chambre avec deux matelas posés au sol. Je m'assis dans le canapé, Aymeric se mis face à moi, sur une chaise. Je me trouvais dans un coin de la pièce, face à la porte, de laquelle j'étais séparé par Aymeric. L'entretien a duré pratiquement deux heures. Du début à la fin, toutes mes pensées étaient tournées vers l'extérieur. Je me sentais oppressé dans cet endroit, je voulais en sortir, mais je voulais aussi mener à bien cet entretien. J'ai donc essayé de le faire aussi bien que les conditions matérielles et mon état émotionnel me le permettaient.

Aymeric était torse nu, face à moi. Il a une dizaine de tatouages sur tout le corps. Il s'est montré assez sympathique pendant l'entretien. Il m'a proposé plusieurs fois du café (il y a une machine à café dans l'appartement de Kévin), des cigarettes, et me demandait si j'étais bien installé ou si ce qu'il me disait m'aidait. Kévin faisait régulièrement irruption dans la pièce. Il

demandait si tout se passait bien, si j'avais ce qu'il me fallait. Il me mettait mal à l'aise. Au bout de 30 minutes environ, il est entré, torse nu, dans la pièce. Il s'est assis sur une chaise, juste à côté de moi. Il m'a dit « *t'as vu dans l'escalier, y a un mec qui est mort ici.* ». En même temps, il approchait son visage du mien, jusqu'à une vingtaine de centimètre de moi environ. Il était très près, me fixait droit dans les yeux. J'avais lu dans le livre *Zonards, une famille de rue* de T. Pimor (2012) que, lorsque l'on rentre dans un squat, ses occupants nous font passer des « tests ». Pour elle, cela a été des blagues misogynes à caractère sexuel. Pour moi, c'était ça. Kévin essayait de « voir ce que j'avais dans le ventre », il me testait. J'étais réellement terrifié. Kévin est un homme d'un mètre quatre-vingt-dix. Il a de grosses mains, un visage marqué, maculé de cicatrices, un gros nez violacé plein de crevasses. Il a les doigts tordus, les mains abîmés par les coups donnés, il lui manque même, parfois, un ongle. J'avais bien compris ce que Kévin faisait ici. Il cherchait à me tester, mais pour voir quoi ? Avec le recul, je suis convaincu que Kévin cherchait à me faire peur pour mieux pouvoir me demander des services, de l'argent ou de la nourriture par la suite. Il m'a semblé que son objectif, lorsqu'il me complimentait comme il l'avait fait par le passé, lorsqu'il m'offrait une boîte de chocolats (ce qu'il a fait à la fin de l'entretien) ou lorsqu'il cherchait à me faire peur comme c'était le cas ici, était d'obtenir quelque chose de moi. Il m'a semblé qu'il jouait sur les émotions des autres pour arriver à ses fins. D'abord, il ment sur son âge. Il dit avoir 24 ans lorsqu'il fait la manche, mais en a en réalité 33. Il cherche donc à susciter la pitié. Ensuite, il veut rendre redevable, comme lorsqu'il me rend service en me présentant Aymeric (chose qu'il me rappelle systématiquement lorsque l'on se croise, en me demandant si voir Aymeric m'avait bien aidé) ou qu'il m'offre des chocolats. Enfin, il cherche à faire peur, et c'est ce qu'il voulait faire en me rappelant le décès qui avait eu lieu dans l'immeuble et en approchant son visage aussi près du mien. Mais je n'ai pas baissé les yeux, je n'ai pas laissé transparaître la peur que je ressentais, et Kévin a donc reculé et nous avons discuté quelques minutes, lui, Aymeric et moi, de manière un peu moins tendu.

Tout au long de l'entretien, j'étais hanté par cet événement. J'ai réalisé la violence de mon terrain de recherche et l'importance de m'en protéger. J'étais là, chez ces trois hommes, et je voyais de la violence partout où je posais mon regard. J'en voyais sur le visage de Aymeric : il avait le nez cassé, tordu, les arcades abîmés, les mains déformés, une cicatrice laissée par un coup de couteau sur la joue. Kévin était dans un état similaire. Il y avait un couteau sur la table basse, une grande enveloppe blanche à côté de moi sur le canapé, dans laquelle étaient cachés un couteau, une matraque télescopique, un poing américain et un pistolet. Il n'y avait pas de lumière dans les toilettes ; c'était un trou énorme dans la porte, fait à coups de poing américain,

qui servait à les éclairer. C'est ici, dans ce lieu, que j'ai compris que j'explorais un terrain dangereux et violent qui m'était inconnu. Je compris que je n'étais pas chez moi, pas dans mon monde, et que je ne pouvais pas passer de mon univers au leur avec autant de légèreté. Si j'avais réussi à me défaire de la volonté de créer de la proximité qui m'habitait au début de mon enquête, je n'avais pas réussi à me protéger de mon terrain.

L'entretien se termina sans autre événement marquant, et je me sentis à la fois libre et complètement vidé en sortant de cet endroit. C'est le dernier entretien que j'ai réalisé. Par la suite, j'ai développé un mélange de dégoût et de peur vis-à-vis de mon terrain. Si des raisons matérielles ont pu faire obstacle à la bonne poursuite de mon enquête (confinements de mars et novembre, nouvelle mairie qui semble plus hostile aux sans-domicile), mes difficultés à trouver un plus grand nombre d'enquêtés viennent surtout de ma démobilisation quant à mon sujet de recherche. Après l'entretien avec Aymeric, dans le squat, je ne me sentais plus capable d'en faire d'autres. C'est pourquoi je n'ai rencontré, au final, que 5 personnes sans-domicile.

2.6) Corpus d'enquêtés et données sociodémographiques

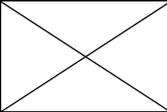
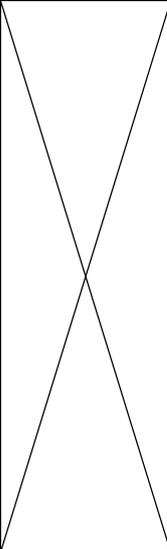
Ce travail repose sur 7 entretiens ethnographiques réalisés auprès de cinq hommes sans-domicile vivant à Perpignan. Ils sont âgés de 22 à 51 ans. Quatre d'entre eux sont français ; le cinquième, Jurgen, est Luxembourgeois. Nous nous appuyeront aussi sur un documentaire, *Sans toit ni choix*, réalisé en 2020 par Stéphane Bonnotte et David Perrot. Trois récits de vie provenant de ce reportage seront mobilisés: les histoires de Brian, Guillaume et Lohana. Pour autant, n'ayant pas rencontré ces personnes, je ne mobiliserai leurs récits que pour appuyer des éléments qualitatifs ; les éléments quantitatifs présentés dans ce mémoire se référeront toujours aux cinq enquêtés que j'ai rencontrés (Adrien, Aymeric, Jurgen, Patrick et Steven). Le corpus est exclusivement masculin du fait des difficultés rencontrées pour accéder aux femmes sans-domicile. En effet, ces dernières connaissent des conditions d'existence particulièrement rudes, notamment à cause de la « prédation » exercée par les hommes, sans-domicile ou non, à leur rencontre. De ce fait, toutes les femmes que j'ai rencontrées ont refusé de participer à l'enquête.

Les données sociodémographiques recueillies sont présentées dans le tableau suivant. Les cases dans lesquelles il y a une croix correspondent aux sujets qui n'ont pas été abordés et pour lesquels aucune information n'a été récoltée au cours des entretiens. Deux lignes regroupent les informations concernant les figures paternelles et maternelles : j'ai fait le choix de ne pas les nommer « données sur le père » et « données sur la mère » car certains n'ont pas été élevés par leurs géniteurs mais par d'autres personnes assumant le rôle de parents.

A la suite du tableau de présentation des données sociodémographiques des enquêtés, certains éléments biographiques importants seront présentés sous forme de frises chronologiques. L'objectif avec ces frises est de clarifier les développements et les analyses qui auront lieu tout au long de ce mémoire en offrant une vision d'ensemble, claire et lisible, des biographies des enquêtés. En effet, il peut être parfois difficile de comprendre le déroulements des étapes de vie des enquêtés. Par exemple, pour un même événement, il arrive que les enquêtés disent tantôt avoir 15 ans, tantôt 16 ou 17 ans. La complexité de leurs biographies est souvent renforcée par des difficultés à se remémorer avec exactitude les temporalités et les successions d'évènements. Ces frises ont été faites après un travail de « démêlage », de « décortication » des différents éléments constitutifs des histoires des enquêtés, et rendent donc compte de leurs vécus avec fidélité. Pendant la lecture de ce travail, avoir les frises en tête ou sous les yeux permettra donc au lecteur d'avoir une meilleure compréhension des événements abordés.

Tableau 1 : Tableau des données sociodémographiques

| | | Adrien | Patrick | Jurgen | Steven | Aymeric |
|------------------------------------|--------------------------|----------------------------------|---|---|---|--------------------------------|
| Données sociodémographiques | Sexe | Masculin | Masculin | Masculin | Masculin | masculin |
| | Âge | 22 ans | 40 ans | 51 ans | 37 ans | 29 ans |
| | Diplômes | Bac Littéraire | BEP Biochimie , BEP agro- alimentair e, BEP boulangeri e | CAP électricien | CAP paysagiste | Aucun |
| | Métiers | Aucun | Boulangier , travailleur saisonnier | Responsable d'usine, technicien en communicati on | Paysagiste, informaticie n, militaire | Plombier, coach sportif, |
| | Figure paternelle | Père : Ouvrier du bâtiment | X | Grand-père : Conducteur de locomotive | Père : camionneur, | Père : plombier |

| | | | | | | |
|--|----------------------------|---|---|--|---|--|
| | | Beau-père : tatoueur |  | | cuisinier, mécanicien | |
| | Figure maternelle | Mère : Bac médico-social, secrétaire médical, assistante sociale auprès d'enfant en foyer |  | Grand-mère : femme au foyer | Mère : métier et niveau d'études inconnus par l'enquête | Mère : propriétaire d'un bureau de tabac |
| | Fratrie | 1 petite sœur, 1 demi-sœur | 1 sœur cadette, gendarme | Enfant unique | 1 frère aîné, 1 frère et 1 sœur plus jeunes. Membres de la fratrie ont soit un BEP, soit un CAP. | 1 frère aîné, une sœur aînée. |
| Données de contexte complémentaires | Addiction | Cannabis. Consommation de psychotropes fréquente. | Alcool, cannabis, Subutex, héroïne. | Aucune. | Cannabis depuis l'âge de 8 ans. | Alcool, cannabis, héroïne |
| | Arrivée à la rue | Septembre 2018 | 2017 | 2009 | Par intermittence depuis 2012 | Par intermittence depuis 2010 |
| | Situation familiale | Père alcoolique et violent, décédé en | Parents divorcés depuis l'enfance. | Parents inconnus, mineurs à la naissance de | Passage en foyer dans l'enfance, raison | Parents séparés, voyageurs, départ du |

| | | | | | | |
|--|---|---|--|--|--|---|
| | | 2005 ou 2006. Plus de contact avec la famille. | Conflits avec mère et sœur, plus de contacts avec le père. | Jurgen. Élevé en internat et par les grands-parents paternels. Famille décédée ou inconnue. | inconnue de Steven. Père décédé en 2005. Contacts fréquents avec la famille. | domicile familial à 16 ans. |
| | Autres informations pertinentes. | Problèmes psychiatriques. Multiples tentatives de suicide, troubles bipolaires reconnus, schizophrénie. | | Luxembourgeois. Se dit incapable de reconnaître ses parents biologiques, ne connaît pas leur identité. | Maladies multiples et graves. Pneumothorax, nombreux AVC, perforations dans la poitrine, paralysie partielle. 3 séjours en prison. | Alcoolisme, toxicomanie : addiction au cannabis, ancienne addiction à l'héroïne |

Figure 1: Frise biographique d'Adrien

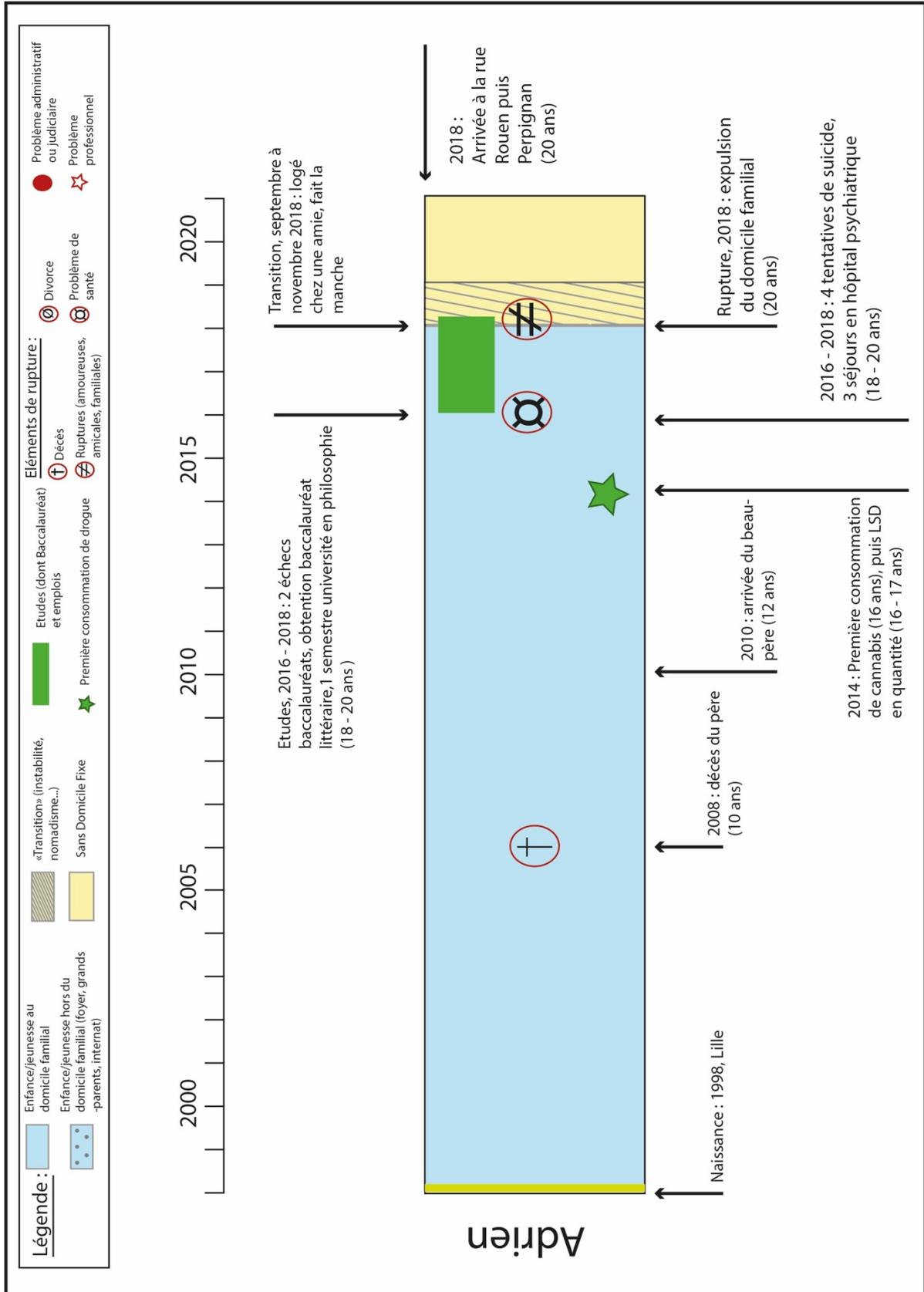


Figure 2: Frise biographique d'Aymeric

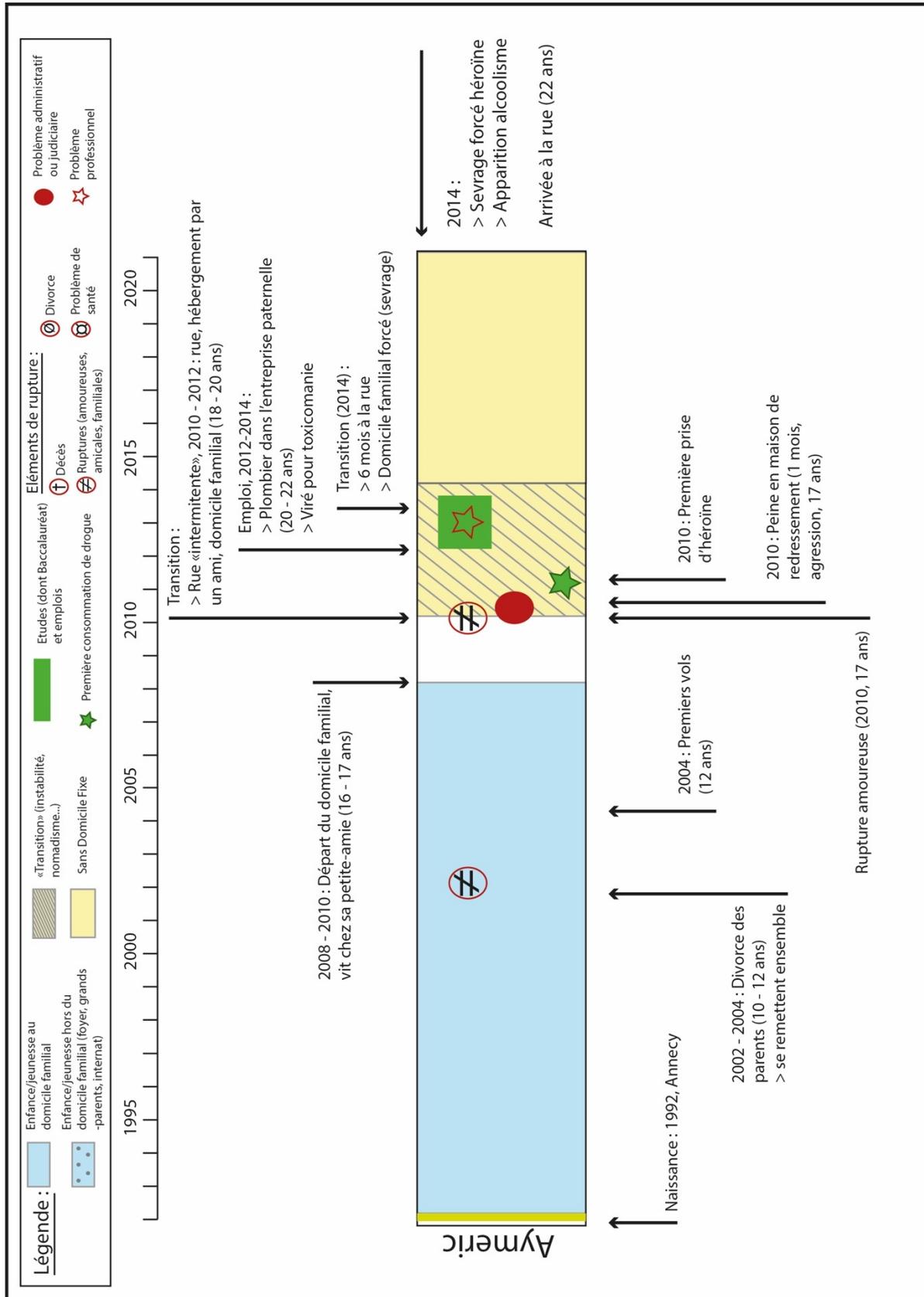


Figure 3: Frise Biographique de Jurgen

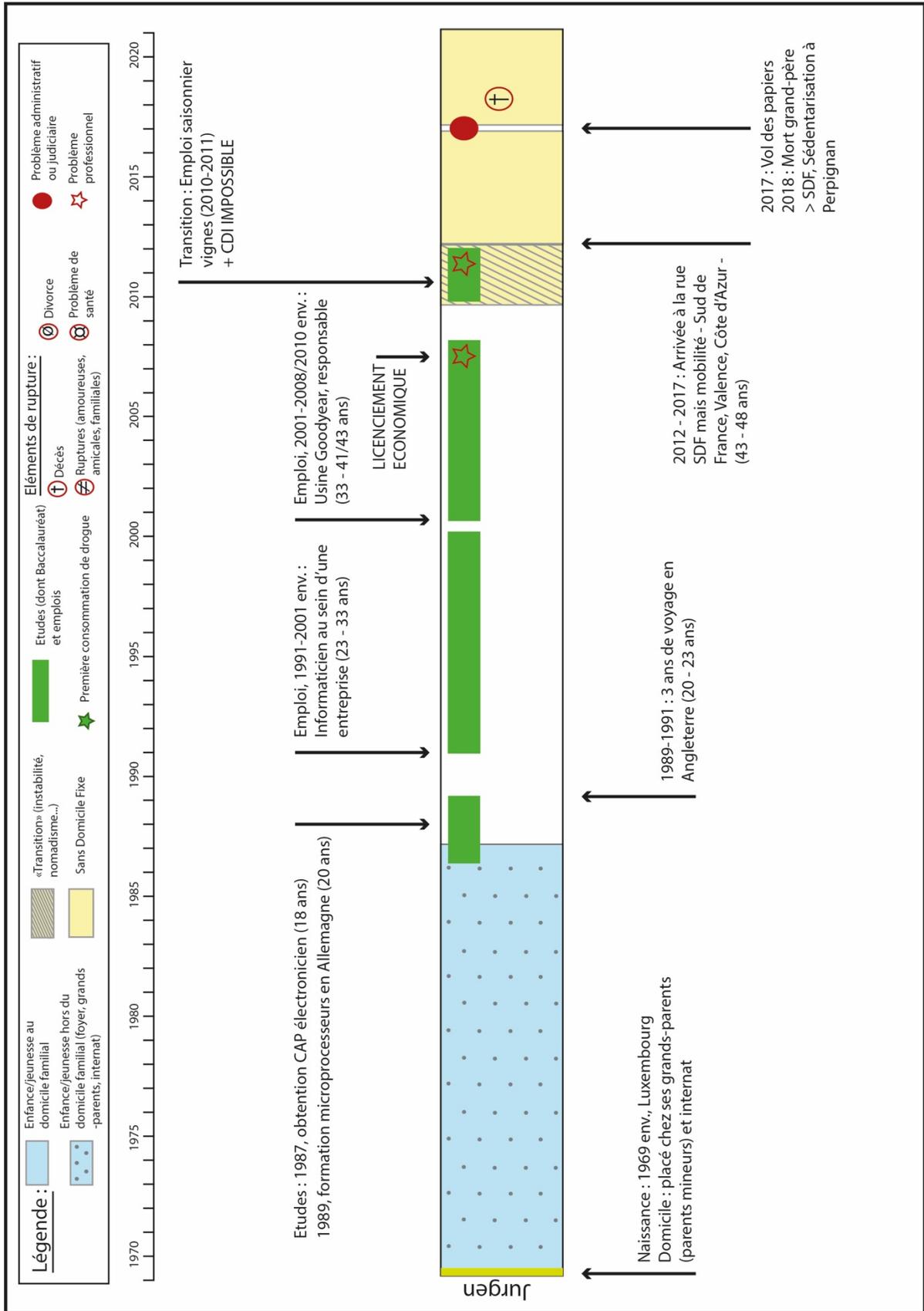


Figure 4: Frise biographique de Patrick

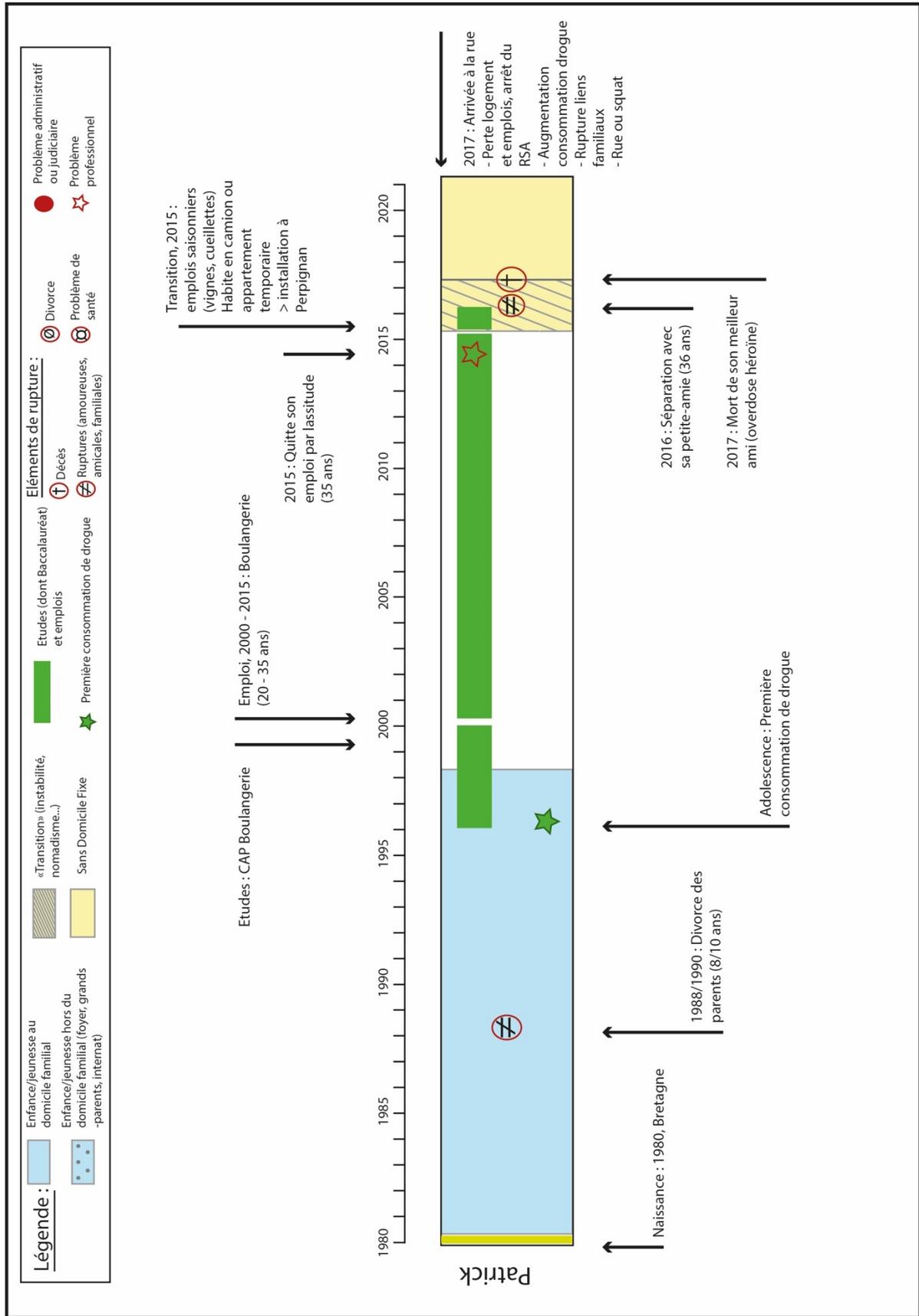
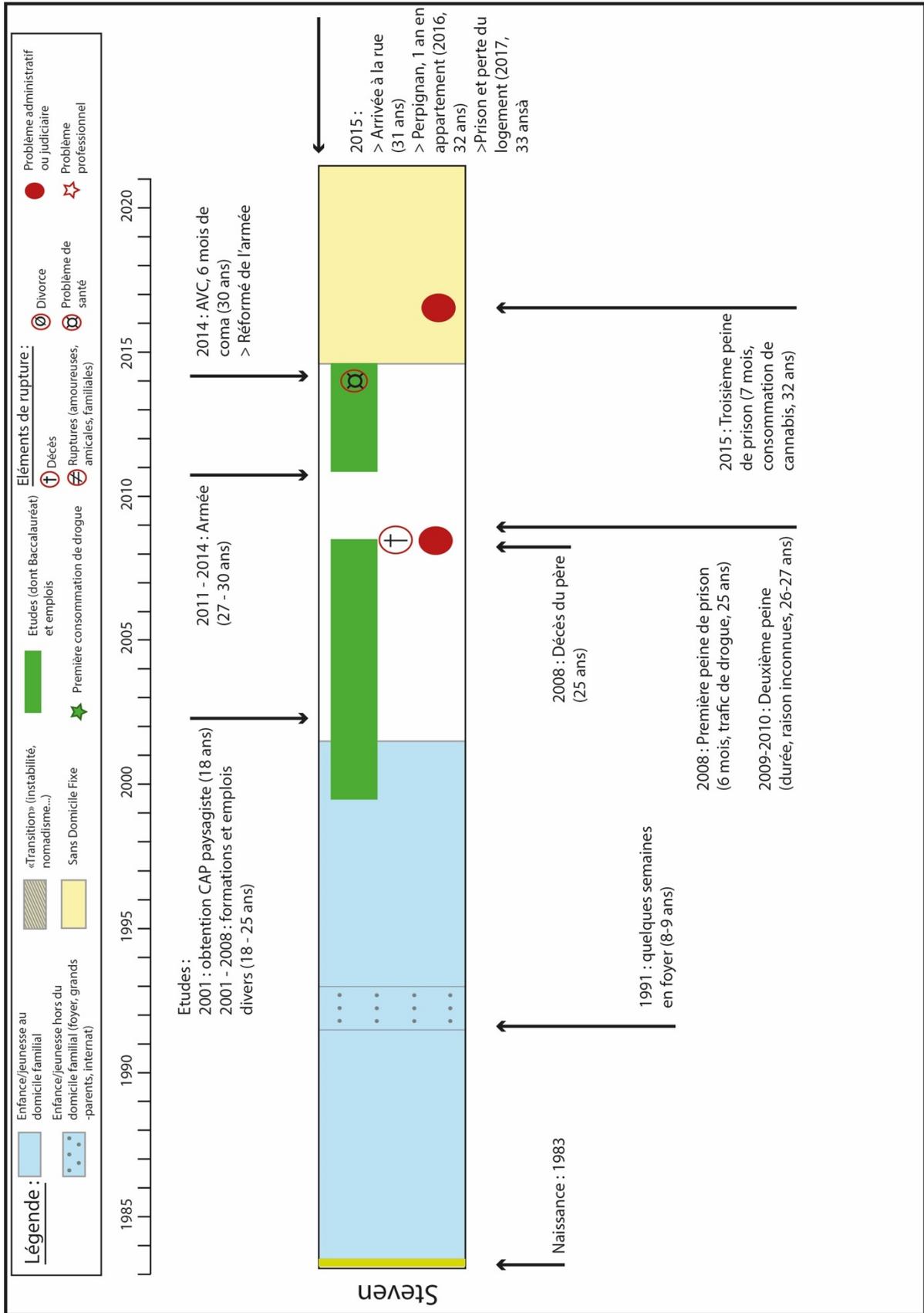


Figure 5: Frise biographique de Steven



I) Origine sociale, famille, école

Dans cette première partie, nous nous intéresserons aux milieux desquels proviennent les personnes sans-domicile. A partir de l'enquête de terrain réalisée, il apparaît que les histoires familiales des personnes rencontrées sont systématiquement complexes et semblent, souvent, jonchées de traumatismes qui provoquent rancœurs et ressentiments. Dans cette perspective, il est indispensable, pour comprendre comment une personne peut en venir à vivre à la rue, de s'intéresser aux conditions dans lesquelles elle a évolué étant enfant. En effet, pour P. Koegel, il existe des analogies franches entre les expériences vécues au cours de l'enfance, les comportements des parents des sans-domicile et les comportements des enfants devenus adultes : « Tout cela [*violences subies enfant, pauvreté des parents et difficultés à payer le loyer, passage à la rue pendant l'enfance*] suggère que les problèmes rencontrés par les personnes sans-domicile une fois adultes ont des similitudes fortes avec les expériences vécues durant l'enfance. La vulnérabilité économique, l'instabilité résidentielle et les obstacles à leur capacité à fonctionner de manière efficace au sein des champs compétitifs que constituent les milieux professionnels et résidentiels n'ont rien de nouveau pour les sans-domicile. Les problèmes rencontrés par ces personnes ne peuvent donc pas être expliqués par des difficultés soudaines et spontanées survenant au début de leur vie d'adulte. Au contraire, ces problèmes sont généralement des prolongements de schémas et de facteurs de risque incorporés durant l'enfance. La pauvreté, les mauvais exemples parentaux, les expériences douloureuses mentalement, les tensions dans la gestion du foyer, les dysfonctions et problèmes familiaux sont tous très fréquents dans l'enfance des sans-domicile. » (Koegel, 1995)¹

Nous nous intéresserons d'abord, dans cette première partie, aux histoires familiales des personnes sans-domicile puis, dans un second temps, aux parcours scolaires et professionnels des parents ainsi qu'à la scolarité des enfants.

¹ *« All of this suggests that the problems that homeless individuals experience as adults have very clear analogs in their experiences as children. Economic vulnerability, residential instability, and personal barriers to their ability to function effectively in the competitive vocational and housing arenas, in other words, are not new to the homeless. Nor can these problems all be explained by disorders that spontaneously emerged in their young adult lives. Instead, the problems are often extensions of patterns and risk factors that reach deep into the childhoods of the homeless. Poverty, problematic role models, hints of damaging psychological experiences, general household strain, family dysfunction, and distress are all disproportionately present in the childhood backgrounds of these homeless adults. » (Koegel, 1995)

1.1) Histoires familiales difficiles : conflits, violences, délaissement

Une constante est marquante, flagrante parmi les récits biographiques des personnes sans-domicile : il ont systématiquement des histoires, des trajectoires familiales sinueuses, difficiles et qui les tourmentent encore à l'âge adulte. Ils ont une enfance marquée par des conflits parentaux ou fraternels, par des ruptures familiales, parfois par l'absence d'un ou des deux parents, par des sévices psychologiques ou corporelles ou par des proches aux comportements déviants voire criminels. Ils grandissent tantôt en foyer, tantôt à l'internat, tantôt entre les demeures paternelle et maternelle. Ils subissent l'instabilité depuis leur plus jeune âge. Ils sont ballotés, tiraillés et souvent livrés à eux-mêmes.

Dans cette première partie, nous verrons quels sont les cadres familiaux dans lesquels les enquêtés ont grandi en nous intéressant, tout d'abord, à la place du conflit au sein de leurs familles, puis aux défaillances parentales qu'ils ont vécu et, enfin, au rôle de la famille dans l'apprentissage de comportements déviants.

1.1.1) La famille : espace anxiogène nourri de tensions et de conflits

Les enquêtés proviennent majoritairement de familles où les conflits, les disputes et les oppositions fortes sont omniprésents. On les observe entre les parents, entre les enfants et les parents, et entre les frères et sœurs. Les trois points qui suivent traiteront de ces différents types de conflits.

a) *Tensions entre parents*

Le premier élément que l'on peut relever est la présence de divorces et de séparations chez les parents des enquêtés. En effet, Aymeric décrit un divorce difficile entre ses parents causé par un adultère : « *En gros mes parents ont divorcé parce que ma mère l'a trompé avec son patron. Avec le patron de ma mère.* » (Aymeric, 29 ans). L'importance des divorces chez les parents des sans-domicile est un fait avéré, présent dans plusieurs enquêtes, notamment celle de l'Insee *Les sans-domicile en 2012 : une grande diversité de situations*, qui fait office de référence en termes d'analyse quantitative de la population des sans-domicile. Dans cette enquête, on apprend que 40% des sans-domicile ont vu leurs parents divorcer, contre 14% de la population générale. Ces divorces sont d'autant plus marquants qu'ils ont plutôt lieu alors

que les enquêtés ont entre 7 et 12 ans. Ils sont donc assez âgés pour conserver des souvenirs de leurs parents ensemble, mais trop jeunes pour pouvoir comprendre toute la complexité de la situation. Les séparations peuvent être d'autant plus difficiles et déstabilisantes pour ces jeunes qu'elles ne sont pas toujours définitives, ce qui favorise la confusion et les réactions violentes de leur part : « *Et après, 1 an et demi après il se sont remis à se fréquenter, il revenait souvent à la maison tout ça. Bon elle était avec lui mais moi je pouvais pas le voir. [...] Et à chaque fois je me barrais de la maison j'allais chez ma tante.* » (Aymeric, 29 ans).

Les conflits parentaux peuvent prendre une autre dimension lorsqu'ils commencent à être accompagnés de violences physiques, violences souvent perpétrées par le père à l'égard de la mère. Celles-ci peuvent contraindre l'un des parents, le plus souvent la mère, à quitter le domicile familial en emportant le ou les enfants avec elle : « *On est parties avec ma maman parce que ça se passait mal avec mon papa. J'avais 2 ans, j'étais petite. Je me souviens pas spécialement, juste le jour où je suis partie et que ma maman a fait du stop pour aller jusque Besançon.* » (Lohana, 26 ans). Si les violences physiques ne sont ici pas exprimées explicitement, elles sont entrevues dans les circonstances du départ : la relation entre les parents se « passe mal », ce qui contraint la mère à quitter le domicile précipitamment, très probablement parce qu'elle a subi des violences, qu'elle était sur le point d'en subir ou qu'elle a été menacée.

Les tensions existantes entre les parents habituent les enfants à vivre dans un univers anxigène et, par reproduction, ils vont à leur tour avoir des comportements favorisant le conflit et la dispute.

b) Tensions entre parents et enfants

Tout d'abord, il est important de noter qu'il ne sera pas question, dans ce point, des violences physiques, des sévices corporels ou des humiliations subies par les enquêtés de la part de leurs parents. Ces éléments relèvent de la maltraitance et non pas de simples « tensions ». Une partie leur est consacrée, plus tard dans ce travail (cf. 1.1.2 c).

On relève de nombreuses tensions entre les enquêtés et leurs parents. En effet, sur de multiples sujets, parents et enfants entrent en désaccords, parfois violents, désaccords qui ne semblent pas pouvoir être outrepassés puisque chacun des deux partis reste sur ses positions. Dans certains cas, les parents cherchent à imposer des conduites à leurs enfants : ils peuvent, par exemple, lui interdire une relation amoureuse ou l'empêcher de prendre contact avec son autre parent. Dans cette configuration, l'injonction faite à l'enfant prend la forme d'un

ultimatum : « *Ma mère elle dit « va avec ta gadji² de mort ». Parce qu'elle voulait que je sois avec une voyageuse, elle savait très bien que j'avais que 16 ans que ça allait pas marcher. »* (Aymeric, 29 ans) ; « *Quand j'ai voulu prendre contact avec mon papa, quand elle a su que je prenais contact avec mon papa elle m'a dit « tu parles avec ton papa mais moi tu me parles plus ».* (Lohana, 26 ans). Ils doivent choisir de manière claire, tranchée et quasi irréversible entre l'un ou l'autre camp : la petite amie ou la famille ? La mère ou le père ? « *Moi ou lui* » ?

Il est fréquent, dans ces situations, que les enquêtés maintiennent leur volonté première en allant à l'encontre de leurs parents et choisissent donc de les quitter. Cette décision semble généralement prise par fierté et orgueil, comme pour dire « je fais ce que je veux, moi seul sait ce qui est bon pour moi », tout en étant faite de manière impulsive. Lorsque la relation amoureuse s'arrête, le retour vers la famille est empêché par la fierté de l'enfant : « *Puis un jour j'ai eu une gadji, une copine en français, et la copine c'était une non voyageuse, chez nous ça passe pas très bien donc moi je l'aimais et mes parents ils voulaient pas, donc j'ai décidé de la suivre, tu vois j'avais 16 ans, 15ans, 16 ans et pendant 2 ans je l'ai suivi chez elle, et bah tu vois ça s'est fini donc j'avais plus ma gadji et j'avais plus personne. Plus de famille plus rien parce que je leur avait tourné le dos depuis 2 ans tu vois. J'avais juste à les rappeler, ils m'auraient accueilli mais ma fierté a fait que non.* » (Aymeric, 29 ans). Avoir raison, avoir le dernier mot sont des attitudes centrales au sein de ces familles et régissent les interactions au quotidien. On le devine ici : Aymeric dit ne « *plus avoir personne* », mais dit également le contraire, puisqu'il avait « *juste à les rappeler* », à appeler sa mère ou son père pour revenir chez eux. Ce qui l'en empêche, c'est sa « *fierté* », et donc le fait d'avoir eu tort, le fait de donner une occasion à sa mère de lui dire « je te l'avais bien dit ». On comprend donc que, dans ces familles, les remarques désagréables, les conflits, les disputes sont systématisés, et que leurs membres sont toujours à l'affût d'un faux-pas pour prendre l'ascendant sur l'autre.

Dans d'autres cas, les différents peuvent être, en apparence du moins, d'ordre idéologique ou politique. Les parents peuvent désapprouver les idéaux de leurs enfants, et inversement : « *Je me dis marxiste-léniniste mais quand même avec des gros penchants anarchistes. [...] Et les parents, complètement fascistes, pro FN, racistes, intolérants...* » (Adrien, 22 ans). Tout au long de l'entretien, Adrien ne pense l'opposition avec ses parents qu'à travers le prisme des opinions politiques. Pour autant, il semblerait que les différents politiques ne soient qu'un prétexte au conflit, ou plus exactement un moyen de sortir le conflit de son état larvé, insidieux, latent. L'adolescent adopte une posture d'affrontement et de rejet vis-à-vis de ses parents et,

² Gadji ou gadjo sont des termes employés par les personnes gitanes pour désigner une fille ou un garçon n'appartenant pas à la communauté.

par conséquent, il semblerait que son idéologie se forge par opposition à celle de ses parents. Dans ce cas, les tensions affirmées, explicitées, émergées ne sont que des prétextes à la dispute et à l'opposition ; opposition qui puiserait ses racines dans des maux plus profonds, non-nommés, immergés. Adrien semble adopter cette attitude à l'égard de sa mère et de son beau-père parce que ceux-ci ne l'ont pas soutenu lors de son premier internement psychiatrique, alors qu'il était adolescent : « *Ça commençait déjà à être tendu mais ça allait à peu près. C'est après, c'est après ma deuxième année de terminale, la fin de ma première année de terminale que ça a commencé à être tendu. C'est parti en couille la première fois que je suis parti en psychiatrie.* » (Adrien, 22 ans). On voit bien ici que le conflit opposant Adrien à ses parents provient de l'absence de soutien qu'il a perçu. Pourtant, quand il évoque les sujets des disputes qui avaient lieu, il parle toujours de politique : il oppose ses « *fascistes* » de parents à lui, l'« *anarchiste* », comme s'ils étaient des ennemis jurés, des opposants naturels qui s'affronteraient uniquement sur le champs politique, idéologique. Pourtant, il dit bien que « *c'est parti en couille la première fois* » qu'il est « *parti en psychiatrie* ». Le cœur du problème qui l'oppose à ses parents est donc ici, et pas sur le terrain politique, qui n'est qu'un moyen de justifier l'affrontement avec ses parents. Ce qui crée la rupture entre Adrien et ses parents est donc la réponse inadéquate qu'ils ont apportée à ses troubles psychologiques. Nous reviendrons sur cela dans la partie consacrée aux défaillances parentales.

Enfin, le dernier cas de figure observé durant l'enquête est le conflit provenant d'une différence de traitement des enfants de la fratrie par les parents. Certains enfants peuvent se sentir lésés vis-à-vis de leurs frères et sœurs. Ils entrent alors en conflit avec leurs parents pour tenter de récupérer l'attention qu'ils estiment manquante. Cela peut durer dans le temps puisque même adultes, mariés, insérés professionnellement, la volonté de faire cesser le favoritisme des parents est toujours très forte et fait encore souffrir les enquêtés. Dans une tentative de faire cesser leurs souffrances, les enquêtés peuvent en venir, dans un premier temps, à menacer de couper les ponts avec les parents puis, dans un second temps, à lier la parole aux actes. Pour autant, cette démarche semble, encore une fois, être une ultime tentative pour récupérer le ou les parents : « *Et quand j'habitais en Bretagne tu vois avec ma femme, elle venait même pas faire 100 bornes. Et elle allait faire 600, 700 bornes pour voir sa fille. Et moi elle venait même pas faire 100 bornes. Et moi je lui ai dit, plein de trucs comme ça, c'est les petites attentions, c'est ça qui font tout. Elle a pas voulu le faire bon bah voilà. Et moi je lui dis bah je coupe les ponts parce que toute façon tout ce que je dis c'est pris à la légère, c'est de la merde, et j'ai aucune crédibilité avec eux, donc voilà, je préfère rester comme je suis quoi.* » (Patrick, 40 ans). La démarche de Patrick vise à faire cesser ses souffrances. Il souffre de la différence de

traitement faite par sa mère. Il tente d'abord de la faire changer de comportement, de la raisonner, en lui parlant de ses maux, en lui disant ce qu'il attend d'elle, ce qu'il aimerait. Mais, quand il voit que cela ne change rien, que ce qu'il dit est « *pris à la légère* », est « *de la merde* », il choisit de couper les ponts avec sa mère afin de pouvoir « *rester comme il est* », en s'émancipant du poids du jugement maternel.

Ces situations conflictuelles entre parents et enfants instaurent un climat d'insécurité au sein du foyer qui imprègne les enquêtés. L'écosystème familial est donc fortement propice au développement d'autres conflits, notamment au sein de la fratrie.

c) *Tensions au sein de la fratrie*

Le troisième et dernier type de tensions internes à la famille que l'on peut relever sont les tensions fraternelles. En effet, parmi le corpus d'enquêtés, on observe des différences entre frères et sœurs qui prennent plusieurs formes.

D'abord, ils peuvent être des conflits de valeurs. Frères et sœurs peuvent avoir des points de vue divergents sur ce qui est acceptable ou non. Par exemple, la sœur d'Aymeric exècre le milieu gitan duquel elle provient, le rejette et le dénigre, tandis qu'Aymeric semble plutôt le valoriser, ce qui est paradoxal puisqu'il a choisi de le quitter. Pour sa sœur, le mode de vie d'Aymeric est méprisable, inenvisageable, et de là naît une forte hostilité entre les deux : « *Et une grande sœur que je peux pas me voir et qui peut pas me voir non plus. En fait elle c'est une voyageuse comme moi, mais pour elle on est de la sale race tu vois. Pour elle se faire un tatouage c'est la fin du monde tu vois. Mettre une photo de son gamin sur internet c'est la fin du monde.* » (Aymeric, 29 ans)

Ensuite, les conflits peuvent être provoqués par des différences de conception de la relation enfant-parent. Dans cette situation, les membres de la fratrie n'ont pas les mêmes usages, pas les mêmes rapports à l'égard de leurs parents. Certains membres de la fratrie peuvent solliciter fréquemment leurs parents pour la garde de leurs enfants, ce qui dérange les autres membres de la fratrie qui considèrent qu'agir ainsi est « se servir de ses parents », sous-entendu les utiliser sans rendre en retour. Patrick est dans cette situation avec sa sœur. Pour lui, sa sœur « utilise » sa mère, profite d'elle, et manque de reconnaissance : « *Elle s'est toujours foutu de sa gueule quand elle était jeune, et ça j'aimais pas tu vois. Tu te fous pas de la gueule de ta mère tu vois. Et hop du jour au lendemain qu'elle a eu ses gosses, elle a appelé, « bah tiens, tu peux me les garder ? », tu vois. Voilà hop j'ai besoin de toi quoi.* » (Patrick, 40 ans). Patrick exprime un

fort ressentiment à l'encontre de sa sœur, ressentiment accentué par le fait qu'il la juge favorisée par sa mère par rapport à lui (cf. 1.1.1 b).

Enfin, le membre de la fratrie qui se sent lésé considère ses frères et sœurs comme fautifs de sa situation, ressentant de la jalousie à leur égard. Il juge ceux-ci responsables du déficit d'attention que ses parents lui portent : « *Non pas d'entourage parce qu'en fait ma sœur, depuis qu'on est jeunes, depuis que mes parents ont divorcé on avait, je sais pas, 7-8 ans, bah depuis elle a tout fait pour accaparer ma mère, alors que ça aurait été le contraire, le complexe d'Œdipe, les trucs comme ça tu vois. Non elle a fait ça pour... Ma mère elle était psychologiquement, voilà. Psychologiquement ça allait pas, donc elle s'est faite attraper par sa fille et depuis c'est moi la merde de la famille en gros.* » (Patrick, 40 ans). Patrick juge ici sa sœur responsable du « vol » de ses parents et de l'accaparement de leur attention. Elle devient fautive du mauvais traitement qui lui est réservé par ses parents et d'avoir « monté » la famille entière contre lui. Il a le sentiment d'être seul contre tous et d'être rejeté, ce qui déclenche sa mise à l'écart volontaire (cf. 1.1.1 b ; « *Et moi je lui dis bah je coupe les ponts.* » Patrick, 40 ans).

Ces différentes situations conflictuelles aboutissent, chez les enquêtés, à une rupture avec les membres de la fratrie concernés. Les ruptures fraternelles, contrairement aux ruptures parentales (divorces, séparations) et aux ruptures parents-enfants vues dans les deux points précédents, ne sont pas explicites. Elles sont lentes, insidieuses, tacites. Elles se manifestent par une prise de distance progressive entre les membres de la fratrie. De ce fait, elles n'ont pas non plus pour but d'attirer l'attention sur soi, mais bel et bien de couper réellement, concrètement, effectivement les ponts avec un ou plusieurs membres de la fratrie. Dans les discours des enquêtés, on comprend cela par le fait qu'il n'est jamais fait mention d'une ultime dispute, mais plutôt d'une forme de commun accord : « *Et une grande sœur que je peux pas me voir et qui peut pas me voir non plus.* » (Aymeric, 29 ans).

Les environnements familiaux sont nourris de tensions, de conflits, de disputes. Ils constituent des espaces concurrentiels où parents et enfants se battent pour prendre le dessus les uns sur les autres et où frères et sœurs cherchent à obtenir les faveurs de leurs parents, au détriment des autres membres de la fratrie. Tous ces éléments favorisent l'apparition de ruptures familiales : des divorces bien sûr, mais aussi des ruptures entre parents et enfants et entre frères et sœurs. Cependant, il est important de prendre en considération un autre élément pour comprendre ces ruptures : l'omniprésence de défaillances parentales.

1.1.2) Défaillances parentales : grandir dans l'insécurité de parents violents ou absents

Au sein de la population des sans-domicile, il est très fréquent de rencontrer des personnes ayant vécu « des éléments douloureux ou pouvant avoir des conséquences négatives » pendant l'enfance (Brousse *et al.*, 2008). Ainsi, un sans-domicile sur cinq³ a quitté le domicile familial avant l'âge de 16 ans, la moitié a eu un parent malade ou décédé avant l'âge de 18 ans, et un certain nombre a été placé en famille d'accueil, en internat ou en foyer (Brousse *et al.*, 2008). En outre, les personnes sans-domicile ont fréquemment subi des violences physiques ou verbales de la part de leurs parents. Tous ces éléments constituent des « défaillances parentales », c'est à dire que les parents, soit par leur absence, soit par leurs comportements violents ou irresponsables, ne sont pas capables de donner à leurs enfants un cadre éducatif stable et favorable à leur bon développement.

Dans cette partie, nous verrons en détail différentes situations vécues par les enquêtés : l'enfance en internat ou en foyer, les violences parentales et la maltraitance, l'alcoolisme et la toxicomanie des parents parfois, et, en filigrane, la souffrance que toutes ces situations provoquent chez les enfants.

a) Grandir sans ses parents : quand l'état se substitue aux géniteurs

Il peut arriver que les personnes sans-domicile aient grandi sans leurs parents. Ils peuvent avoir été enlevés à leurs parents dès la naissance, pendant l'enfance ou à l'adolescence. Ils sont retirés à leur famille soit pour des faits de violences et de maltraitance envers l'enfant, soit pour des raisons juridiques ou administratives (parents en incapacité financière d'assumer la charge de leurs enfants, parents mineurs, parents absents). Différentes institutions se substituent alors aux parents. Dans le cas de parents violents, l'enfant est généralement d'abord placé en foyer puis, par la suite, en famille d'accueil. Dans le cas de parents jugés incapables financièrement de s'occuper de leurs enfants, un placement en foyer est ordonné jusqu'à ce que les parents puissent attester de leur capacité à subvenir aux besoins matériels de leurs enfants. Enfin, dans le cas de parents mineurs, il peut arriver que l'enfant soit retiré d'office à ses parents et placé en internat sous la responsabilité de membres de la famille majeurs et aptes à s'occuper de lui. C'est le cas de Jurgen, né de deux parents mineurs au Luxembourg dans les années 1960. Il a

³ Brousse et al, 2008 : « Ainsi, une sur cinq a quitté le domicile de ses parents avant l'âge de 16 ans, proportion six fois plus élevée que dans le reste de la population ; parmi elles, près des trois quarts ont été accueillies dans un foyer de l'enfance et/ou placées en famille d'accueil. »

passé toute sa scolarité en internat et il rentrait chez ses grands-parents paternels pour les vacances : « *Je dis-moi j'ai eu la malchance au départ d'être retiré de mes parents parce qu'ils étaient trop jeunes, moi j'ai grandi en internat et chez mes grands-parents, la ferme, ma grand-mère, du côté père.* » (Jurgen, 51 ans) .

Dans ces trois cas, l'état peut se substituer aux parents en élevant l'enfant à leur place, via l'internat, ou en désignant de nouveaux tuteurs, les familles d'accueil. Il peut également ingérer dans les affaires familiales via le placement en foyer temporaire pour protéger l'enfant. Les réactions de la part des enfants, en fonction des situations, diffèrent grandement. L'enfance et l'adolescence en internat peuvent être perçues comme une véritable chance, tandis que le placement en foyer est perçu comme une injustice : « *Oui parce que je comprends pas [mon placement en foyer]. Parce que y a aucune raison que j'y aille.* » (Steven, 37 ans). Enfin, il est fréquent que les jeunes soient ballotés de famille d'accueil en famille d'accueil: « *En 10 ans j'ai quand même fait 17 familles d'accueil. Toutes les personnes qui ont été en famille d'accueil leur vie a été brisée, et moi qui ait très peu été avec mes parents étant jeune, la famille d'accueil ça a brisé ma vie aussi.* » (Brian, 19 ans).

b) *Le jugement des parents : des enfants qui ne se sentent pas acceptés tels qu'ils sont*

Dans d'autres cas, les enquêtés grandissent avec leurs parents. Pour autant, les actes, les mots, les interactions avec les parents semblent destructeurs pour les enfants. En effet, dans certaines situations, les parents ne semblent pas apporter le soutien nécessaire au bon développement de l'enfant, et semblent même refuser à leurs enfants leurs aspirations, leurs émotions, leurs volontés, niant par conséquent leur individualité. De ce fait, l'éducation mise en place par les parents s'apparente plutôt à un contrôle totalitaire de leurs existences plutôt qu'à une autorité bienveillante. Lorsque les comportements des enfants vont à l'encontre de ce que souhaitent les parents, ces derniers usent de différents stratagèmes pour les « recadrer » : la négation de la situation (ou « politique de l'autruche »), la culpabilisation ou encore l'ultimatum (cf. 1.1.1 b) : « *Pour eux c'était du foutage de gueule, pour eux c'était de la comédie tu vois, ils disaient arrête ta comédie sauf que les gars, si je finis en psychiatrie, même les psychiatres et les psychologues te le disent. Mais non ils y croyaient pas. Donc c'est pour ça aussi que c'est parti en couille. Le diagnostic, un des premiers épisodes dépressifs à l'âge de 15 ans et ils y croyaient pas, il disaient ouais, il s'en foutaient. Quand y a eu des tentatives de suicides pour eux ils se disent « aller arrête tes conneries, tu fais ça juste pour qu'on te regarde » je sais pas. Voilà basta, ce genre de couillons quoi. Peu importe. Ils ont juste pas*

conscience que les troubles psychopathologiques t'y peux rien. » (Adrien, 22 ans). Dans cet extrait, on voit bien deux des trois stratagèmes des parents. Ils utilisent, à la fois, la « politique de l'autruche » en niant l'existence des troubles psychologiques d'Adrien, et à la fois, ils le culpabilisent pour ses troubles, qu'ils considèrent comme étant une « comédie ».

De cette manière, les parents peuvent, dans certains cas, continuer de croire en l'image idéalisée qu'ils ont de leurs enfants ou, dans d'autres cas, essayer de faire recoller l'enfant à cette image idéalisée. Ainsi, dans ces situations, les parents peuvent, comme nous venons de le voir, nier les troubles psychiatriques d'un fils, ou encore refuser une reconnexion paternelle à une adolescente ; « *Quand j'ai voulu prendre contact avec mon papa, quand elle a su que je prenais contact avec mon papa elle m'a dit « tu parles avec ton papa mais moi tu me parles plus* ». » (Lohana, 26 ans) , voire même tourner en ridicule leur enfant pour son orientation sexuelle ; « *En plus le pire tu vois c'est que pour eux les bis c'est pire que les homos pour mes parents. Ils considèrent que le bisexuel il sait pas choisir tu vois, il est indécis et il est pire. Il sait pas trop où aller voir.* » (Adrien, 22 ans).

Ces attentes et ce jugement, allant parfois jusqu'au mépris, sont une forme de défaillance parentale, constituant un véritable fardeau pour les enquêtés. Ils ne comprennent pas pourquoi leurs parents les traitent ainsi, pourquoi ils sont incompris, moqués et humiliés par ceux-là même qui les ont mis au monde, pourquoi ils ne peuvent pas être libres de leurs choix et de leurs décisions. La culpabilisation tentée par les parents semble opérante puisque, même si les enfants parviennent à s'affirmer, avec leurs qualités et leurs défauts, ils se sentent coupable d'être ce qu'ils sont et de vouloir ce qu'ils veulent. C'est un traumatisme qui les suit et reste vif sur un temps long.

c) Humiliations, violences, délaissement : la souffrance des enfants face au comportement des parents

Il n'est pas rare de rencontrer, lorsque l'on côtoie des personnes sans-domicile, des jeunes à la rue depuis l'adolescence. Si l'on s'intéresse au passé de ces jeunes, on s'aperçoit que, dans une grande majorité des cas, ils ont subi des sévices corporels, des violences, des humiliations de la part de leurs parents et ce, depuis le plus jeune âge. En effet, leurs parents font souvent preuve de négligences, en les oubliant à l'école par exemple, trouvent facilement des prétextes pour les gifler, les sanctionner physiquement, ou pour les humilier. A ces comportements irresponsables s'ajoutent, dans une partie des cas, des problèmes d'addictions comme l'alcoolisme et la toxicomanie. Les parents boivent et se droguent au vu et au su de leurs enfants,

et de la cohabitation entre enfants et parent(s) intoxiqué(s) naît une grande partie des maltraitances. Ainsi, certains enquêtés révèlent avoir été frappés par leurs parents ivres et racontent qu'ils étaient parfois contraints à des actions humiliantes pour un enfant, comme boire de la bière (en faisant croire à l'enfant qu'il s'agit de soda) ou récupérer le tabac des mégots pour rouler des cigarettes : « *Côté père, j'avais 10 ans, ma petite sœur devait en avoir 8 et demi, la première fois qu'il nous faisait dépioter ses mégots, ses fins de clopes. Et ce que je respecterai jamais du côté de ma mère, c'est que je devais avoir 6 ans, elle me faisait boire ses fonds de bière en me faisant croire que c'était du coca. J'ai une mère camée, un père alcoolique, les deux violents.* » (Brian, 19 ans)

Quand les sévices cessent, après l'intervention des services sociaux qui placent l'enfant en foyer ou après le décès du parent violent, les maux qui leur ont été infligés sont ancrés profondément dans les esprits des enfants. Même libérés physiquement, et même s'ils se réjouissent de cette libération, les enquêtés sont marqués, ont du mal à vivre autrement que dans la violence : violence envers soi-même (tentatives de suicide, automutilations) et violence envers les autres qui se manifeste par une hostilité constante à l'égard d'autrui et par une recherche continue du conflit. Ainsi, la souffrance générée par la maltraitance subie au cours de l'enfance est durable et ces expériences ont des effets forts sur la suite des parcours de ces personnes.

Dans cette partie, nous avons vu les différentes configurations familiales connues par les enquêtés. Négligences, violences, humiliations sont autant de pratiques courantes chez une partie des parents des sans-domicile. D'un côté, les pratiques parentales provoquent des ressentiments chez leurs enfants, des sentiments de culpabilité, des souffrances profondes et durables. D'un autre côté, ceux qui ont grandi sans leurs parents, en foyer ou en famille d'accueil, regrettent souvent cette absence parentale qui apporte instabilité, déracinement et incompréhension.

Dans tous les cas, l'enfance des sans-domicile est jonchée d'événements difficiles. Ils sont marqués et abimés par cette période de leur vie, et sont menés à revivre ces événements, voire reproduire leurs mécaniques violentes au fil de leurs nouvelles rencontres.

1.1.3) La famille : lieu d'apprentissage de la déviance

Il arrive que les comportements « déviants » que l'on observe chez les personnes sans-domicile soient appris au sein de la famille : le vol, la consommation de drogues ou le mode de

vie nomade. Dans cette partie, nous nous intéresserons au cas d'Aymeric, sans-domicile de 29 ans issu des « gens du voyage », dont l'étude est révélatrice de ces types d'apprentissages. Nous nous intéresserons d'abord à la familiarisation qui s'opère avec le mode de vie nomade, avant d'étudier l'apprentissage de comportements délinquants.

a) *Grandir dans une famille gitane : côtoyer le nomadisme depuis l'enfance*

La famille est la première instance de socialisation (Berger et Luckmann, 2018). Les comportements développés par les enfants en grandissant proviennent en grande partie de ce qu'ils ont vu, appris et incorporé au sein de leur famille pendant leurs jeunes années. Dans le cas d'Aymeric, sa famille maternelle était gitane : son père est un « sédentaire », sa mère une « voyageuse », autrement dit, son père est né et a vécu dans une maison, il n'appartient pas non plus à la communauté gitane, tandis que sa mère est née et a vécu dans une caravane : « *Quand on dit un voyageur c'est que ma mère est voyageuse, elle est née en caravane. Mon père c'est un sédentaire, c'est pas un manouche c'est pas un gitan, il est né en maison mais ils se sont mariés. (...) Et moi je suis un demi-voyageur ou un demi sédentaire. Moi j'ai grandi 3 ans en caravane.* » (Aymeric, 29 ans). Il est lui-même né en maison mais, comme il le dit, il a aussi vécu pendant 3 ans « *en caravane* ». Cela signifie que, pendant l'enfance, il a été habitué à un mode de vie nomade, sillonnant les routes avec sa mère et la communauté gitane à laquelle elle appartenait.

En outre, Aymeric possède un autre exemple de nomadisme dans sa famille. Son frère aîné est un « roots », comme le dit Aymeric, c'est à dire une personne qui parcourt le monde à pieds avec son sac à dos. Aymeric semble valoriser cette manière de voyager et met en avant le grand nombre de pays visités par son frère : « *Il en avait marre il a pris son sac à dos il a décidé de faire le tour du monde à pied. 8 ans qu'il est parti, il a fait près de 100 pays, il est revenu à cause du corona mais il était en Amérique du Sud.* » (Aymeric, 29 ans).

De ce fait, le nomadisme semble incorporé par Aymeric. Il a côtoyé de près des personnes nomades, a été élevé par elles, ce qui fait qu'il peut en être venu à considérer le mode de vie nomade comme « normal », acceptable, comme une éventualité pour lui-même. L'existence sans-domicile fixe a donc pu lui apparaître, à un moment de sa vie, comme une possibilité puisqu'il a vécu, plus jeune, sans-domicile fixe (au sens littéral du terme) et qu'il a observé des proches vivre en « nomades ».

b) *La famille élargie et l'apprentissage de la déviance : quand les proches poussent à la délinquance*

La famille peut également être le lieu de l'apprentissage de la délinquance. En effet, certains membres de la famille peuvent avoir développé des comportements délinquants et les promouvoir. C'est le cas des cousins d'Aymeric, qui sont habitués aux vols avec effractions, aux cambriolages de maisons ou aux pillages de voitures. Aymeric raconte avoir commis son premier vol à l'âge de 12 ou 13 ans, avec l'un de ses cousins du même âge. Plus tard, avec plusieurs de ses cousins, ils allaient tous les samedis soirs en ville pour piller le contenu des voitures qui n'étaient pas verrouillées. Ensembles, ils ont également cambriolé des maisons et des cabanons de jardin pour voler et revendre le matériel d'outillage (activités qui ont menées plusieurs de ses cousins en prison).

Il semblerait qu'Aymeric se soit rapproché de ses cousins à la suite de multiples disputes avec ses parents. Il fuyait alors le domicile familial pour aller trouver refuge chez ses oncles et tantes, passant dès lors beaucoup de temps avec ses cousins. Le père d'Aymeric semblait fermement opposé au fait qu'il fréquente ses cousins car selon lui, *« il savait ce qu'on faisait »* (Aymeric, 29 ans). Pour autant, Aymeric n'écouta pas son père, sans doute à cause des tensions qui existaient entre eux, et l'approbation et la reconnaissance de ses cousins devînt plus importante que celles de son père. Cela est révélé notamment par un événement qui a conduit Aymeric en prison pour mineurs. Il a, avec l'aide de ses cousins, passé à tabac le nouveau copain de son ex petite-amie après être entré par effraction chez lui, avoir enfermé ses frères dans le grenier et avoir simulé un incendie dans la maison : *« En fait on a coincé ses frères en haut dans la maison, on a fermé, on a foutu un peu le feu en bas, pas vraiment, pas pour que ça prenne feu hein, pour qu'ils croient, ils sont derrière la porte ils sentent la fumée tu vois. On a juste pris une poubelle on a mis le feu pour pas qu'ils sortent. L'autre il a couru dans le jardin je l'ai chopé dans le jardin. Je suis allé au poing américain je l'ai marave. Malheureusement, parce que maintenant 10 ans après je regrette. Le mec, c'était une belle femme, ça faisait 3 mois on était séparé voilà, j'aurais dû penser comme ça. »* (Aymeric, 29 ans). Lorsque Aymeric parle de cet acte particulièrement violent, il semble le regretter non pas pour les conséquences qui ont suivi (le passage au tribunal, la peine de prison et la lourde amende), mais plutôt pour le mal causé à autrui. En effet, la honte qu'Aymeric manifeste à l'évocation de cet événement semble révélatrice de ce qui l'a poussé à l'acte : la colère et l'impulsivité d'un côté, la volonté de garder la face devant ses cousins de l'autre. Son geste semble plutôt provoqué par la volonté de ressembler à ce que ses cousins pensent qu'il est que par un caractère réellement vindicatif.

Il n'est pas question ici de déresponsabiliser Aymeric pour la violence de ses actes, mais plutôt d'essayer de comprendre et d'expliquer ce qui l'a amené à agir ainsi.

On voit bien, en s'intéressant au cas d'Aymeric, dans quelle mesure la famille peut jouer un rôle important dans le développement de certains comportements chez les individus. Que ceux-ci soient déviants, violents ou délinquants, ils sont banalisés et incorporés par l'enfant qui va, ensuite, se les approprier et les faire siens. S'il les adapte à sa situation, ces comportements déviants ne restent pas moins des reproductions. D'autres liens entre les parcours et les comportements des membres de la familles et des enquêtés peuvent être faits, notamment dans les domaines scolaires et professionnels.

1.2) École, travail et famille : entre stagnation et déclassement

Les enquêtés proviennent exclusivement de milieux sociaux modestes : faibles revenus des parents, absence de poursuites d'études supérieures dans la famille, emplois d'exécutant pour les parents comme pour les enfants. On observe chez les enquêtés des parcours de stagnation sociale dans un premier temps, puis de déclassement dans un second. Dans cette partie, nous verrons quelles ont été les études poursuivies par les enquêtés et par leurs familles, ainsi que les parcours professionnels des parents.

1.2.1) Un entourage familial peu ou pas qualifié

La poursuite d'études supérieures est très rare chez les parents et les fratries des enquêtés. Dans cette partie, nous nous intéresserons d'abord aux qualifications des parents puis aux parcours des frères et sœurs, souvent proches de ceux des parents.

Parmi les 5 enquêtés, 4 ont des parents peu qualifiés. En effet, aucun des 11 parents⁴ des enquêtés n'a un niveau d'études supérieur au bac. Le grand-père et la grand-mère paternels de Jurgen, qui l'ont élevé, ont respectivement un équivalent de CAP et pas de diplôme, tout comme le père et la mère d'Aymeric. Le père d'Adrien a un CAP peintre en bâtiment, sa mère un bac médico-social et son beau-père un bac pro. Enfin, le père de Steven est doté d'un certificat d'études, tandis que sa mère n'a pas de diplôme. Patrick, quant à lui, n'a pas donné

⁴ Adrien a un père, une mère et un beau-père. Ce dernier l'a élevé depuis un jeune âge, les 3 sont donc pris en compte ici.

d'informations à ce sujet. On sait par contre que son père est boulanger et sa mère femme au foyer.

Outre les parents, on peut constater que les enfants, eux aussi, ont des poursuites d'études limitées. Hormis de rares cas, comme la sœur d'Aymeric qui a fait une école d'infirmière, les frères et sœurs des enquêtés sont rarement plus qualifiés que leurs parents. Les trois frères et sœurs de Steven ont un CAP. Le frère d'Aymeric est charpentier, ce qui signifie qu'il a probablement un CAP lui aussi. La sœur de Patrick est gendarme et n'a donc pas poursuivi d'études longues. Les sœurs d'Adrien sont plus jeunes que lui et sont donc encore dans l'enseignement supérieur. Jorgen est quant à lui enfant unique.

Ainsi, les enquêtés ont navigué, depuis leur naissance, dans des milieux où la poursuite d'études supérieures n'est pas la norme.

1.2.2) Le travail des parents : précarité, exécution et reconversions

Les qualifications peu élevées des parents des enquêtés les conduisent à occuper des emplois majoritairement ouvriers, précarisés et où ils sont presque toujours exécutants. Ils travaillent dans des domaines variés : la restauration, le BTP, la production à la chaîne, l'aide à la personne ou encore la logistique. Dans de rares cas, il peut arriver que l'un des parents devienne propriétaire de sa propre entreprise, comme c'est le cas du père d'Aymeric. Pour autant, même dans ce cas de figure, le parent en question a été longuement salarié avant d'accéder au statut de patron. C'est donc le statut de salarié qui a été intégré comme étant la norme par les enquêtés.

L'omniprésence de la reconversion est un autre élément récurrent des parcours professionnels des parents : la moitié se sont reconvertis au moins une fois. La mère d'Adrien a été ouvrière dans une usine de couture, puis « *assistante auprès de personnes âgées* », « *secrétaire médicale* » et enfin employée dans une structure « *s'occupant d'enfants en foyer* » (Adrien, 22 ans). Le père de Steven a, quant à lui, « *fait beaucoup de choses* » (Steven, 37 ans), tandis que la mère d'Aymeric a été tour à tour comptable, cuisinière, secrétaire et barman.

Les reconversions fréquentes mettent en lumière un troisième élément récurrent dans les parcours professionnels des parents des enquêtés : la précarité. Il apparaît que les parents occupent des emplois instables et précaires, et les reconversions semblent souvent n'être que des conséquences de cette précarité. Elles font parfois suite à des licenciements, mais peuvent aussi être motivées par une amélioration des conditions de travail, en passant par exemple d'un emploi « à la chaîne » à un poste de secrétaire. Pour autant, quels que soient les postes occupés,

les salaires perçus sont toujours proches du SMIC. Cela conduit les famille à vivre dans des conditions dégradées. Ainsi, c'est la pauvreté de ses parents qui emmène Steven en foyer pendant son enfance. C'est aussi la pauvreté de ses grands-parents qui permet à Jurgen de se familiariser avec la « débrouille » : « *Comme mes grands-parents n'étaient pas les bons riches non plus, déjà le gaspillage c'était interdit. Ça veut dire même quand on épluchait les pommes de terre, même la peau on gardait pour faire les chips avec.* » (Jurgen, 51 ans).

La prégnance des postes d'ouvriers et d'exécutants, des reconversions et de la précarité parmi les parcours professionnels des parents constituent des informations intéressantes au regard des trajectoires professionnelles de leurs enfants. Comme nous le verrons dans la partie II.2, les parcours professionnels des enquêtés sont souvent, eux aussi, marqués par l'instabilité et les réorientations.

1.2.3) Études et diplômes des sans-domicile

Lorsque l'on s'intéresse aux parcours scolaires des sans-domicile, on s'aperçoit que peu d'entre eux ont poursuivi avec succès des études supérieures. D'après C. Brousse, plus de la moitié des sans-domicile est « en échec scolaire (sans diplôme ou avec seulement un certificat de fin de scolarité), contre 10% des autres jeunes résidant en Ile-de-France. Ils ont en général interrompu leurs études au niveau du collège ou dans le premier cycle de l'enseignement technique. » (Brousse *et al.*, 2008). Les trajectoires scolaires des personnes rencontrées lors de mon enquête sont proches de celles décrites par C. Brousse. Cette partie portera d'abord sur les études menées par les enquêtés puis, dans un second temps, sur les éléments circonstanciels et matériels ayant entravés la poursuite d'études.

a) *Prédominance des études courtes et professionnalisantes*

Il est rare de trouver, parmi la population des sans-domicile en France, des personnes avec un parcours scolaire long. En effet, ils sont « moins diplômés que la population générale : ils sont plus nombreux à ne pas avoir de diplôme ou seulement le brevet des collèges (47 % contre 39 %) et nettement moins nombreux à avoir le bac ou un diplôme du supérieur (23 % contre 52 %). » (INSEE, 2014). De même, parmi le corpus d'enquêtés, seul Adrien a obtenu un baccalauréat général après trois tentatives. Jurgen, Aymeric et Steven ont effectué un CAP, et

Aymeric ne l'a pas mené à son terme. Jurgen est le seul à avoir réussi une année d'étude supérieure en se spécialisant en un an, après son CAP, dans le domaine des microprocesseurs. Patrick, quant à lui, dit avoir fait trois BEP : un BEP biochimie, un BEP agro-alimentaire et un BEP boulangerie. Il ne précise pas, cependant, s'il a réussi les trois ou s'il les a seulement débutés, mais explique s'être arrêté avant le bac : « *Les études j'ai fait un BEP biochimie, BEP agro-alimentaire et après je suis reparti en BEP boulangerie. Je devais faire mon bac, j'ai arrêté, voilà, je voulais aller travailler et gagner ma vie* » (Patrick, 40 ans). On peut ajouter également qu'Adrien a débuté une licence de philosophie, cursus qu'il a stoppé durant le premier semestre pour les raisons que nous verrons dans le point suivant.

Les parcours scolaires des enquêtés ont donc en commun leur courte durée et leurs caractères spécialisant. De plus, ces parcours sont très similaires à ceux de leurs parents. Enfin, on peut noter que trois des cinq enquêtés n'ont pas terminé les cursus débutés.

b) Des études rarement menées à leur terme

Au sein de la population des sans-domicile, on constate une surreprésentation de personnes ayant stoppé leurs études avant de les avoir terminées (Brousse *et al.*, 2008). Ils peuvent avoir arrêté dès le collège, pendant le lycée ou la formation professionnelle, et, dans certains cas, au cours des études supérieures. Ici, nous nous intéressons plutôt aux personnes qui ont démarré mais pas terminé leurs études, et non pas à ceux qui sont peu qualifiés mais diplômés.

Sur les cinq enquêtés, 3 n'ont pas mené leurs études à terme. Aymeric, qui a stoppé son CAP plomberie ; Patrick, qui ne semble pas avoir fini les trois BEP qu'il a entrepris et n'est pas allé jusqu'au bac ; et Adrien, qui a démarré une licence de philosophie sans la terminer et qui avait, avant cela, obtenu un bac littéraire après deux échecs dans la filière scientifique. Ces interruptions précoces peuvent s'expliquer de plusieurs manières. D'abord, il est possible qu'ils n'aient pas développé le « goût du travail », notamment du fait de la paresse⁵ de leurs parents : « *Mon père sur mon acte de naissance y a écrit qu'il était peintre en bâtiment, après de ce que je l'ai connu jamais il n'a bossé. Chômage tout le temps.* » (Adrien, 22 ans). Dans le même sens, Adrien explique n'avoir « *jamais rien branlé* » mais s'en être « *toujours bien sorti* » (Adrien, 22 ans). Ensuite, l'abandon anticipé des études peut être induit par des comportements, des conduites, des pratiques entravant la poursuite d'études, telle que la consommation de

⁵ La paresse fait ici référence à la perception qu'avait Adrien de ce qu'était son père : un homme, selon lui, paresseux, violent et alcoolique. Il associe le chômage de son père à de la paresse.

drogues. Patrick explique avoir « vite arrêté » les études à cause du « spliff⁶», à cause de sa consommation régulière de cannabis. Enfin, le troisième élément qui peut expliquer cette interruption est la fin de la cohabitation avec les parents. Dans deux des trois cas évoqués ici, la fin des études coïncide avec le départ du foyer parental, départ qui s'effectue de manière brutale, sans anticipation de la part des parents ni des enfants. Adrien a été mis à la porte de chez lui « 2 jours avant (sa) rentrée », ce qui l'a contraint à être hébergé plusieurs mois par une amie dans un petit appartement. Il dit avoir arrêté ses études « au bout de 3 mois parce que justement j'étais dans cette situation tu vois, faire la manche pour bouffer et suivre la licence en même temps, c'est compliqué. » (Adrien, 22 ans). Il explique que, pendant plusieurs mois, il a habité dans le studio d'une amie, arrivant rapidement à la mendicité pour « ramener la bouffe », dormant parfois à même le sol pendant que son amie avait des relations sexuelles. En outre, il déclare ne pas avoir droit aux bourses du fait de la situation financière de ses parents et n'a pas de papiers d'identité, qu'il a perdu. Dans un autre registre, Aymeric a quant à lui stoppé son CAP en première année après être parti de chez ses parents. Ses parents s'opposant à sa relation amoureuse avec une « gadji » (une femme n'appartenant pas à la communauté gitane), Aymeric a choisi de rompre les liens avec ses parents pour aller vivre chez sa petite-amie, dans le garage de sa belle-mère aménagé en studio pour le couple. C'est à la suite de ce départ qu'il arrête son CAP.

Les situations décrites ici (consommation de cannabis, décohabitation, reproduction des comportements parentaux) sont à l'origine de la fin prématurée des études. Ces jeunes, déjà défavorisés par les contextes familiaux dans lesquels ils ont grandi, par les faibles capitaux culturels et économiques de leurs parents et par leurs propres difficultés à travailler, sont encore plus insécurisés dans un moment charnière de leur existence : le passage de l'adolescence à l'âge adulte.

Les personnes sans-domicile proviennent de milieux modestes voire défavorisés. Elles ont grandi dans des familles conflictuelles, nourries de tensions, constituant des espaces anxigènes et instables dans lesquels les enfants peinent à se développer sainement et à s'épanouir. Ils ont connu parfois les coups et les violences, parfois les foyers et les familles d'accueil, toujours les histoires complexes, difficiles, marquantes. Pendant l'adolescence, ils n'ont que rarement et partiellement pu se défaire de ces histoires qui les imprègnent, qui les ont façonnés, abîmés, et

⁶ « Spliff » est un terme argotique désignant un joint et, par extension, le cannabis.

n'ont donc pas su échapper à leur condition. Ils sont intrinsèquement tirés vers le bas, engloutis, étouffés par le terreau dans lequel ils ont poussé et dont ils vont, par la suite, tenter de se libérer.

Sur les bases posées par cette première partie, celle de l'enfance, de la famille, et de l'environnement dans lesquels les personnes sans-domicile se sont construites, nous pouvons nous intéresser à une nouvelle période de leur parcours de vie. Il s'agit de la période d'entre-deux durant laquelle les sans-domicile, qui ne le sont pas encore, tentent de se conformer, sans succès, aux attentes et aux normes de la société.

II) Instabilité, mobilité, précarité

2.1) Mobilité géographique, précarité résidentielle

2.1.1) Le changement fréquent de lieu d'habitation : un mode de vie ancré avant la rue

Les sans domicile fixe étaient-ils déjà sans domicile fixe avant même d'arriver à la rue ? En effet, nous pouvons distinguer deux sens à l'expressions « sans domicile fixe ». Celui, classique, d'une personne vivant à la rue ou dans des établissements d'hébergement, mais aussi celui d'une personne qui a une tendance à bouger souvent de ville ou de logement, dans une idée de nomadisme résidentiel. Avant la période où ils vivent dans la rue, on peut constater que ces personnes peuvent être déjà considérées comme sans domicile fixe dans le deuxième sens que nous avons édicté. En effet, il est fréquent qu'ils effectuent des mouvements résidentiels, des mobilités internationales, nationales ou régionales. Finalement, ils peuvent s'installer dans un nomadisme ou une mobilité au sein de l'espace réduit de la ville.

a) Mobilité résidentielle : le nomadisme résidentiel

D'après les récits des enquêtés, les parcours avant d'arriver à la rue sont marqués par une forte mobilité, et ils ont connu de multiples déménagements quand ils possédaient un logement. Ces déménagements se font parfois même dans des pays étrangers, pour une période de plusieurs mois ou plusieurs années. Il s'agit bien de déménagements ou d'emménagements, et pas uniquement de déplacements courts et ponctuels. Ces mobilités prennent place à différentes

périodes de la vie des individus : les déménagements à l'étranger semblent plus fréquents au début de la vie d'adulte des enquêtés, c'est à dire à la fin des études et avant le premier CDI, tandis que les mobilités nationales semblent plutôt avoir lieu à un moment plus avancé de la vie de ces personnes, c'est à dire aux alentours de la trentaine d'années. Patrick a vécu dans des lieux éloignés de sa ville natale, Rennes. Il dit avoir vécu, avec sa femme, sur l'île de la Réunion, à Châlons-en-Champagne et à Perpignan. Jurgen, originaire du Luxembourg, a poursuivi des études supérieures en Allemagne, a vécu 3 ans en Angleterre, a travaillé en France et au Luxembourg, puis a travaillé comme ouvrier viticole dans le sud de la France, aux alentours de Valence.

Il semblerait que ces mobilités ne soit motivées ni par des contraintes professionnelles (mutation, recherche d'emploi), ni par un rapprochement familial, puisqu' ils ont au contraire tendance à s'éloigner de leur famille lors de leur premier déménagement. De ce fait, on peut induire que les enquêtés ont peu d'attaches, ou que celles-ci sont moins fortes que leur « *envie d'ailleurs* » (Patrick, 40 ans).

b) La mobilité résidentielle malgré la fixation à une ville

Il peut arriver que ces personnes, après avoir vécu dans plusieurs villes différentes, se fixent à l'une d'entre elles. Pour autant, cette fixation n'est pas synonyme de stabilité résidentielle, puisque les enquêtés vont changer à plusieurs reprises de logement. Ainsi, la sédentarité n'est qu'apparente, puisqu'ils vont, sans aller dans une autre ville, continuer leur mobilité : « *ça fait 10 ans là que j'habite ici à peu près [à Perpignan]. J'habitais à Rigaud, j'habitais au Puig, j'habitais ici, et bah après j'étais en squat et tout.* » (Patrick, 40 ans).

Dans le cas présent, l'instabilité s'accompagne d'une dégradation de la qualité du logement, puisque, comme le décrit Patrick, il passe d'appartements en appartements puis de squats en squats. Cette période de la vie des personnes sans-domicile est une période tampon, un sas entre eux et la rue. Ils ne sont pas encore à la rue, pas encore sans-domicile, mais plus non plus correctement logés. A ce moment de leurs vies, ils apprennent la « débrouille résidentielle », c'est à dire qu'ils vivent ici et là, dans des appartements vétustes, insalubres et à bas loyer, dans des squats, chez des amis ou de la famille. Ils vivent donc, au cours de cette période, dans des logements « éphémères », prévus pour « dépanner » mais pas pour durer (canapé d'une amie, garage d'un proche, squat), et sont donc contraints de changer de lieu de vie régulièrement.

L'instabilité décrite précédemment, qui s'accompagne d'une dégradation des conditions de logement, n'est pas un élément causal de l'arrivée à la rue, mais plutôt un indicateur d'une

dégradation générale des conditions de vie des personnes à cette période de leur existence : dégradation professionnelle et économique, dégradation des liens sociaux, dégradation de l'état physique et mental.

2.1.2) Le voyage : étape importante de la vie

Le terme de « voyage » est utilisé ici dans toute sa complexité : il englobe le voyage au sens de vacances, mais aussi les dimensions de départ (une fuite forcée ou un nouveau départ) et de voyage initiatique. On considèrera ici le voyage comme un déplacement géographique, mais aussi comme une évolution psychologique et symbolique.

Parmi les cinq personnes interrogées, on considère qu'avant d'être à la rue, deux ont effectué au moins un déplacement international, et deux autres en auraient eu l'envie. En effet, au sein de la population des sans-domicile, les personnes ayant voyagé à l'étranger ou ayant sillonné les routes de France sont nombreuses. Il faut tout d'abord observer qu'une forte proportion des SDF est d'origine étrangère, ce qui implique forcément un déplacement international. 26 % des sans-abris sont étrangers d'après C. Brousse *et al.* (2008) et 56 % (soit 45 000 sur 81 000 adultes) des sans domicile le sont d'après l'enquête INSEE sur le sujet (2014). Sur les cinq personnes interrogées dans le cadre de ce mémoire, une est étrangère.

Ensuite, on note que chaque personne interrogée a connu un environnement difficile (divorce ou absence des parents), voire un traumatisme fort (maltraitance). Or, l'on sait que les expériences difficiles de l'enfance et de l'adolescence favorisent un manque d'attaches chez les individus (Brousse *et al.* 2008).

C'est ici qu'intervient le voyage dans leur parcours, que ce soit par une envie d'ailleurs, généralement avec l'idée que cet ailleurs sera meilleur que le présent (le voyage est ici initiatique, il permet de se construire), ou comme réponse à un rejet de la part de leurs proches (le voyage est ici une fuite). Les voyages dont il sera question ici prennent plusieurs formes (road trip, voyage improvisé à l'étranger, traversée de la France ou de plusieurs régions), mais ont pourtant des sens et des raisons communs, proches, d'une personne à l'autre, que nous tenterons d'explicitier.

Voyager est un véritable processus. Il est d'abord physique puisque, dans les faits, il s'agit bien de se déplacer, et d'aller voir d'autres lieux, mais il est également mental, puisqu'il trouve sa source dans une envie, envie qui devient idée, idée qui devient acte. L'action de voyager découle donc d'un cheminement mental qui peut conduire au changement de la situation de l'individu : situation professionnelle, géographique, familiale, résidentielle ou psychologique.

Pour une personne dans une situation difficile, le voyage peut constituer un temps durant lequel elle peut essayer de penser, de se penser, de se mettre à l'épreuve, de s'inventer. L'environnement est neuf, vierge de toutes les difficultés connues auparavant, offre des opportunités, d'autant plus que ces voyages ont souvent lieu au début de la vie adulte. Alors que ce nouvel environnement est tout à fait inconnu et que l'individu pourrait s'y sentir perdu, c'est bien le fait d'être parti, le fait de voyager qui lui permet de se retrouver. En effet, loin de ses proches, il n'est plus tenu au rôle qu'il a pris dans son quotidien et il voit dans le voyage un moment de liberté. Nous pouvons noter que pour certains enquêtés, le voyage est idéalisé mais non réalisé (lorsqu'ils avaient envie de voyager, ils n'avaient pas les fonds ou pas la possibilité de le faire), alors que pour d'autres, le voyage a vraiment apporté une liberté, une délivrance et une réinvention de soi.

Le sentiment de liberté est intrinsèquement lié à la notion de voyage. Il est renforcé par l'adoption d'un mode de vie « bohème », c'est à dire une vie au jour le jour, dans laquelle le lendemain est incertain, inconnu et non-prévu : « *J'étais parti sur l'Angleterre, c'était prévu pour juste 3 semaines puis je suis resté presque 3 ans. Bah oui. Voilà, ça c'est la liberté. Juste de donner un coup de téléphone aux grands-parents pour dire « je reste » [en Angleterre]. Je passais juste les vacances à l'étranger, voilà. Ça c'est la liberté.* » (Jurgen, 51 ans). Ici, Jurgen décrit très simplement sa perception d'un voyage de 3 ans qui, à l'origine, était censé être un séjour de 3 semaines en Angleterre pour des vacances. Pendant qu'il parlait de cette période qui constitue pour lui un réel moment de liberté, Jurgen était très souriant, très enjoué, et semblait heureux. Car en effet, le voyage semble être, pour ces personnes, une porte d'accès vers le bonheur : « *Voilà et après tu peux toujours réfléchir, est-ce que tu veux te fixer à un lieu, est-ce que t'as trouvé ton bonheur ?* » (Jurgen, 51 ans).

Quatre des cinq enquêtés aspirent à des voyages de ce type. Pour autant, seul Jurgen a réussi à l'effectuer : les autres n'ont pu que le rêver, l'imaginer, le fantasmer. Une fois à la rue, ils tentent de trouver cet idéal en vagabondant, en s'aventurant de ville en ville pour espérer trouver le bonheur et la liberté qu'ils pensent pouvoir obtenir dans le voyage. Pour cela, Adrien a traversé la France du Nord au Sud, de Lille jusque Perpignan. Aymeric, quant à lui, l'a traversée d'Est en Ouest, en allant de Villefranche-sur-Saône jusque Toulouse, en passant par Perpignan et Montpellier. On peut noter trois éléments que révèlent ces mobilités sans-domicile. Le premier est que tous s'éloignent de leurs villes d'origine. Il semblerait qu'ils cherchent à fuir leur passé, leur famille, leurs proches, afin de se libérer de leurs histoires difficiles. Ensuite, le déplacement réel ne semble pas avoir de finalité matérielle autre que la chaleur des températures du Sud. Ainsi, il semblerait que l'objet des déplacements des enquêtés soit interne

à leurs personnes : ils ne partent pas pour trouver quelque chose qui soit propre à leur lieu d'arrivée, ils partent pour pouvoir trouver des sentiments, des émotions, qui sont sans doute la liberté et le bonheur. Enfin, le fait que tous fassent mention d'envie de voyager à nouveau au moment de l'entretien (Adrien veut aller dans le Var, Aymeric à Toulouse, Jurgen sur la côte Atlantique, Patrick en Amérique du Sud) montre qu'ils n'ont pas trouvé ce qu'ils cherchaient initialement dans leurs voyages.

2.2) « Instabilité » professionnelle et économique

Contrairement à l'idée reçue, les sans-domicile ne sont pas des personnes éloignées de l'emploi : « neuf sans-domicile sur dix ont eu une expérience professionnelle, le plus souvent comme ouvrier ou employé. » (Brousse *et al.*, 2008). Pour autant, expérience professionnelle ne signifie ni réussite professionnelle, ni accomplissement, ni épanouissement. Leurs parcours professionnels, comme leurs vies de manière générale, sont marqués par des ruptures, des coupures, des cassures, des événements difficiles et mal vécus, qui forment un rejet de tout ou partie du monde professionnel.

Dans cette partie, nous nous intéresserons, aux parcours professionnels des personnes sans-domicile en nous focalisant, dans un premier temps, sur les mauvaises expériences vécues puis, dans un second temps, aux motifs du caractère sinueux de ce parcours.

2.2.1) Le parcours professionnel marqué par les mauvaises expériences

a) Pression des supérieurs et travail aliénant : subir le « broyeur d'hommes »

Les postes occupés par les sans-domicile sont généralement des emplois d'ouvriers ou d'employés (Brousse *et al.*, 2008). De ce fait, ils ont un statut d'exécutant au sein de l'entreprise. Ils sont donc soumis à une hiérarchie, respectent des ordres et sont, par-dessus tout, continuellement supervisés. Ce système hiérarchique provoque un sentiment d'étouffement chez ces personnes qui est d'autant plus important qu'elles expriment leur besoin de gérer leur temps, de se gérer elles-mêmes, surtout lorsqu'elles ont connu par le passé des emplois avec une relative indépendance : « *C'est un broyeur les usines, un broyeur de chair humaine. Non le meilleur boulot que moi je faisais c'était l'informatique. Mais là aussi moi j'étais indépendant. J'avais mon patron mais je pouvais organiser ma journée moi-même. Même des*

projets, normalement j'avais des projets entre 3 mois 6 mois, ça veut dire je pouvais gérer mon temps d'emploi. Normalement au départ je travaillais 10-12h par jour pour avancer sur le projet, et quand je voyais voilà le projet est plus ou moins conclu, là je pouvais déstresser, relaxer. » (Jurgen, 51 ans).

Le sentiment d'étouffement s'explique aussi par le fait que ces personnes ne se sentent plus libres de leurs mouvements, de leurs pensées, de leurs actes. Ils se sentent réduits à l'état de machine, de robot, d'outil, n'ayant plus pour seul but que la production croissante. Dans ce cas, l'expérience professionnelle vire au calvaire. L'entreprise et la hiérarchie sont perçues comme deux entités cherchant à extraire toute l'énergie de leurs employés à des fins productivistes, ne laissant plus de place à la camaraderie, à l'esprit d'équipe, à la bonne ambiance. Ces sentiments peuvent, encore une fois, être renforcés par le changement. En l'occurrence, un changement de direction, et, par conséquent, un changement dans les politiques managériales de l'entreprise, peut être à l'origine d'un grand mal-être chez les employés : *« C'était trop de pression des chefs. Trop de pression. On s'amusait avec l'ancien directeur. On a même augmenté la production mais on rigolait encore. Et quand il y'a eu le nouveau directeur qui a déjà provoqué pas mal de problème à Amiens, alors lui il était au Luxembourg, il a dit « alors là tout le monde rigole, si vous avez le temps de rigoler bah rigolez pas et produisez encore plus ». Alors c'est devenu, vraiment, une ambiance militaire. Carrément tu rentrais au début de l'équipe, tu rentrais dans le vestiaire tu laissais carrément ton cerveau dans l'armoire hein, avec les vêtements de ville. » (Jurgen, 51 ans).*

On voit, dans cet extrait, tous les éléments mentionnés précédemment : le sentiment d'étouffement, l'impression d'être une machine qui exécute sans réfléchir, le contraste entre avant et après, entre bonne ambiance et rigueur militaire, entre l'indépendance relative et la supervision constante et sans relâche. Tous ces éléments font penser aux personnes qui les vivent qu'elles sont entraînées dans une machine, dans un « broyeur d'hommes » (Jurgen, 51 ans). Grandit alors chez elles un rejet de ces modes de travail.

b) Restructurations et licenciements économiques : dégoût et rejet du travail à l'usine

Les changements de direction peuvent s'accompagner de restructurations économiques, de délocalisations et, par conséquent, de licenciements massifs. Dès lors, l'impression de n'être qu'un outil, exploité, utilisé jusqu'à la rupture puis jeté sans aucune forme de reconnaissance est renforcée. Cela accentue le malaise ambiant parmi les ouvriers, et donne des raisons supplémentaires aux enquêtés de rejeter cette forme de travail : *« Moi j'avais déjà pris le choix,*

j'avais dit plus jamais l'usine, parce que ça c'est un broyeur, le travail à l'usine c'est un broyeur d'hommes. Tout le monde se plaignait, il y a eu des suicides même. Il y en a des gens qui sont partis du boulot à 2h l'après-midi et à 3h sa femme ou quelqu'un de la famille le trouvait pendu au grenier parce qu'il supportait plus l'ambiance au travail. Et ça c'était le directeur de Amiens qui a provoqué un très grand malaise. » (Jurgen, 51 ans).

Les enquêtés, lorsqu'ils évoquent ces périodes, expriment un très fort dégoût à l'égard de ce type de travail et d'entreprises : ils manifestent, dans leurs attitudes, dans leurs mots et dans leurs émotions révolte, exaspération et écœurement. Ces sentiments, qui étaient déjà présents au moment des faits, se sont accompagnés d'actes. En effet, ils voient en la restructuration économique une porte de sortie leur permettant de s'extraire de la machine qui les oppresse : *« J'ai quitté de mon gré parce qu'ils voulaient virer, enfin ils ont viré 1000 personnes sur 4000. Et si tu partais de ton gré ils te payaient 6 mois, sinon ce sera la prime pôle emploi et là tu perds des sous. Parce que là pendant 6 mois j'ai gagné un salaire complet. Parce que si tu vas à l'équivalent pôle emploi, d'abord ils te prennent ton salaire sans les primes de nuits, de week-ends machin tout ça, ça veut dire ils te prennent ton salaire de base ils te retirent encore 20% t'as que 80% de ton ancien salaire de base. Alors là, et là tu perds facilement 500-600€, et ça pendant 6 mois, alors qu'est-ce que tu fais ? » (Jurgen, 51 ans)*

A la suite de ces mauvaises expériences, la vision des sans-domicile à l'égard du monde du travail se modifie. Ils refusent de continuer dans cette voie, où ils se sentent opprimés et malmenés, rejettent une partie du monde professionnel et cherchent, dans leurs emplois futurs, indépendance, accomplissement et liberté plus que la prospérité.

2.2.2) Parcours professionnel sinueux : comme leurs parents, les enfants se reconvertissent beaucoup, mais pas pour les mêmes raisons

Tous les sans-domicile de l'enquête qui ont travaillé l'ont fait en étant qualifiés. Ils l'étaient soit par le biais de formations, soit à la suite de CAP ou de BEP. Pour autant, ils ont tous, au moins une fois, quitté leur emploi pour s'orienter vers un secteur totalement différent, éloigné de leur formation d'origine. Cela constitue une similitude avec les parcours de leurs parents.

Dans cette partie, nous verrons les formations et les débuts dans la vie professionnelle des sans-domicile avant la rue, et s'ils se sont réorientés, quels sont les motifs de ces réorientations.

a) *L'apprentissage d'un métier en particulier...*

Nous l'avons vu dans la première partie, les sans-domicile sont, pour la plupart, titulaires de diplômes courts, comme les BEP et les CAP, ou même uniquement de formations professionnelles. Outre leurs courtes durées, ces diplômes ont en commun leurs caractères professionnalisant et spécialisant, puisqu'ils permettent l'apprentissage d'un métier en particulier : boulanger, plombier, paysagiste, etc.

Les métiers exercés à la suite de ces études sont manuels ou dans le domaine de l'artisanat (et jamais des professions intellectuelles), et offrent comme seule évolution possible l'accession au statut d'indépendant, de propriétaire de son entreprise. Les enquêtés manifestent le regret que ces formations ne les mènent qu'à des métiers d'exécution et en effet, nous notons qu'aucun d'entre eux n'est parvenu au statut d'indépendant ou de patron. Ils ont la sensation qu'ils ne pourront pas évoluer avec ces diplômes, sensation renforcé par le fait de ne pas avoir choisi librement leurs voies professionnelles. Nous pouvons citer l'exemple d'Aymeric, récupéré à la rue par son père qui l'intègre à son entreprise de plomberie, exprimant à mots cachés que c'est une voie choisie faute de meilleure option. De même, Patrick, fils de boulanger, obtient un CAP boulangerie.

Il arrive que leur domaine soit « en rapport avec une profession sinistrée ou quasiment disparue. » (Brousse *et al.*, 2008), ce qui pousse à la reconversion professionnelle. Jurgen, qui a fait des « *études dans les microprocesseurs* », explique s'être reconverti après avoir travaillé une dizaine d'année dans le secteur de l'informatique. Selon lui, dans ce milieu, « *tu fais 5 ans-10 ans max et si t'es pas devenu riche entre temps tu le seras jamais.* » (Jurgen, 51 ans), ce qui, en d'autres termes, signifie qu'il n'avait plus de perspectives d'évolution convenables à ses yeux. De plus, il s'estime « *obsolète* » dans le milieu de l'informatique. Si, dans les faits, travailler dans le domaine de l'informatique n'est pas « une profession sinistrée », le cas de Jurgen montre qu'en l'absence de formations complémentaires, qui permettent de se tenir à jour sur les évolutions dans son milieu, le sentiment d'être dépassé peut provoquer une remise en cause profonde de l'avenir professionnel et, à terme, un décrochage.

b) *... qui provoque la lassitude et le besoin de changement*

Certains sans-domicile, avant de se reconvertir, exercent pendant de nombreuses années le même métier. C'est le cas de Jurgen, qui a travaillé une dizaine d'année en tant que « *technicien de communication* » au Luxembourg, mais c'est également le cas de Patrick, qui a exercé son

métier de boulanger pendant 15 ans, de 2000 à 2015. Steven, quant à lui, dit avoir eu comme « *plus gros job* » le métier de paysagiste architecte, qui, étant donné qu'il a pour seul diplôme un CAP, semble être plutôt celui de jardinier paysagiste. L'exercice de ces différents métiers conduit, pour des raisons différentes, au développement d'un sentiment commun chez ces personnes : la lassitude. Ils sont las de leur travail, de la routine, des ordres reçus. Alors ils changent, ils se réorientent temporairement, en faisant un « *break* », ou définitivement, et tentent de se reconverter, en souhaitant s'inscrire dans la durée, trouver leur voie, à l'aide de formations. Mais ces reconversions n'apportent généralement pas le besoin de changement souhaité. En effet, la lassitude semble être provoquée, en fonction des personnes, non pas uniquement par une volonté de changement, mais par des besoins multiples : le besoin de liberté et d'indépendance, le besoin de se sentir utile et le besoin de trouver sa place. On se rend compte de cela d'abord par les métiers exercés après la reconversion, qui sont souvent en plein air et avec une supervision des supérieurs moindre par rapport aux emplois du passé (cueilleur de fruits et légumes, ouvrier viticole), mais aussi par la quantité de métiers exercés, certains, comme Steven, ayant été tour à tour boucher, ouvrier du BTP, militaire, moquettiste, jardinier paysagiste, ou encore employé dans le domaine de la communication. Cette multitude de métiers exercés révèle d'un côté le besoin de trouver sa place dans la société, et d'un autre côté le besoin d'être utile.

Ainsi, ils en viennent à quitter leur poste, pourtant convenablement rémunéré, pour des métiers précaires, éreintants et répétitifs : « *Et quand je travaillais t'inquiète, je gagnais bien en boulangerie* » (Patrick, 40 ans) ; « *Moi déjà c'était 2500 [euros par mois] quand je travaillais dans la communication.* » (Steven, 37 ans) ; « *Des fois je faisais 12h hein, 12h, du coup j'avais aussi le chauffeur. Et je peux te dire, on me conduisait dans des bagnoles, y a pas tout le monde qui a eu la chance de même les voir en réalité, ni s'asseoir dedans.* » (Jurgen, 51 ans). Ces nouveaux postes (saisonnier, cueilleur, vendangeur, etc) leur permettent d'accéder à un élément qu'ils n'avaient pas dans leurs anciennes situation : la liberté. Ils gagnent moins d'argent, vivent au jour le jour, dans l'incertitude, la précarité voire même la pauvreté, et pourtant, ils ne semblent pas regretter cette dégradation matérielle puisque, à leurs yeux, ce mode de vie leur permet d'assouvir leur « *envie d'ailleurs* » : « *avec mon pote on faisait les, on faisait les vendanges, les saisons. On se baladait avec des voitures on faisait si, ça, on faisait la cueillette, après on a été aux pommes et tout, voilà. J'avais fait un arrêt sur la boulang' parce que je me sentais pas capable de bosser en boulang et j'avais envie d'ailleurs quoi.* » (Patrick, 40 ans). Plus que l'envie d'ailleurs, les réorientations vers des métiers en extérieur

permettent d'obtenir une liberté relative mais réelle, qui se manifestent par l'absence de contrôle constant des supérieurs et par une certaine liberté de mouvement.

Cette période constitue aussi un moment clef dans leurs vies, puisque c'est là qu'ils apprennent la « débrouille » (Choppin *et al.*, 2013). Ils vivent la « galère », l'intériorisent, ou plus exactement la redécouvrent, puisqu'ils l'ont souvent connue durant l'enfance déjà. Cette galère devient le quotidien, la banalité, la normalité. Ils l'acceptent, parfois, au point de quitter leurs emplois, même nouvellement acquis, et découvrent alors, souvent, la rue.

c) La drogue, origine possible de la perte d'emploi

Les propos tenus dans les points précédents peuvent laisser penser que les sans-domicile ont quitté leur emploi de leur plein gré, après une période plus ou moins longue de réflexion. Si c'est parfois le cas, comme lorsque Jurgen quitte son travail volontairement, ne supportant plus l'ambiance, au moment de licenciements massifs dans l'entreprise, les autres semblent plutôt délaissé leur travail car ils sont en proie à des problèmes de drogues, ce qui les conduit soit à ne plus pouvoir assurer leur poste, soit à être découverts et rejetés.

Ainsi, Steven avait une consommation élevée et quotidienne de cannabis, de même que Patrick. Ce dernier, en plus du cannabis, était un consommateur régulier de diverses drogues dures, comme l'ecstasy, le LSD ou le speed. Aymeric est quant à lui devenu héroïnomanes vers l'âge de 18 ans. Patrick et Aymeric décrivent tous deux une modification, voire une inversion de leur rapport au travail : le travail n'est plus pour eux un moyen de s'accomplir, il devient un moyen de financer leur consommation de drogue. « *Quand t'es dans la drogue tu cherches plus à te droguer et à trouver des sous pour la drogue qu'à aller tafer. Quand t'es vraiment dedans on va dire quoi. Après quand je travaillais aussi bon bah je peux dire que c'était plus facile d'avoir de la bonne.* » (Patrick, 40 ans). Cette modification du rapport au travail se fait en même temps qu'une modification du rapport à l'argent. L'argent est pour eux, logiquement, une monnaie d'échange leur permettant d'obtenir de la drogue, ce qui les conduit à rechercher les moyens les plus simples et les plus rapides d'en obtenir. Dans le cas d'Aymeric, qui travaillait dans l'entreprise de son père, la découverte par ses collègues de son addiction à l'héroïne l'a conduit à fuir son travail. Il a, alors, commencé à faire la manche, puisque c'était pour lui le moyen le plus rapide de gagner de l'argent, et donc de s'acheter de l'héroïne : « *Et c'est à ce moment-là que j'ai touché l'héro. Donc je trouvais toujours des petits boulots comme ça pour me la payer tout ça, et au bout d'un moment ça demande trop d'argent et tu sais que quand tu vas faire la manche tu vas faire très vite de l'argent, au début quand t'as 16 ans, 17 ans, les*

gens ils te donnent, quand t'as encore un visage pas marqué tout ça ils te donnent vraiment vite. Ils prennent pitié. Et du coup tu gagnes bien plus que quand tu vas travailler quand t'es petit jeune. » (Aymeric, 29 ans).

De son côté, Patrick choisi de quitter ses responsabilités professionnelles en devenant travailleur saisonnier, nomade, allant de petit boulot en petit boulot, ce qui lui permet, d'un côté, de gagner de l'argent et, d'un autre côté, d'avoir du temps libre pour prendre des drogues. Ici, la logique est différente de celle d'Aymeric, puisqu'il continue à travailler, mais semble, dans le même temps, avoir besoin d'augmenter sa consommation.

Dans les tous les cas, la consommation de drogues, en particulier les drogues dures et très addictives, conduit ces personnes à ne plus pouvoir concilier toxicomanie et travail. Le recours à la « débrouille », évoqué dans le point précédent, est aussi une conséquence de la toxicomanie.

2.3) Difficultés face aux institutions

Les personnes sans-domiciles ont souvent éprouvé, et éprouvent toujours, des difficultés dans leurs interactions avec les institutions. Elles ont parfois connu la prison, ont des difficultés à recourir aux aides financières auxquelles elles ont droit, et acceptent mal les décisions des institutions à leur égard. Pour toutes ces raisons, elles nourrissent généralement un ressentiment envers les différentes institutions (justice, école, Caf, etc), envers l'État et envers la France.

Dans cette partie, nous nous intéresserons, dans un premier temps, aux parcours délinquants, voire criminels, de certains enquêtés, puis, dans un second temps, aux relations difficiles qu'ils entretiennent avec les institutions dans leur ensemble.

2.3.1) La délinquance et la prison

Les sans-domicile ont souvent, dans leur parcours de vie, été confronté à la justice. Ils sont nombreux à avoir effectué des peines de prisons (deux des cinq enquêtés). On pourrait penser, de prime abord, que cela est le fait de la dureté de la vie à la rue qui contraint à des actes hors-la-loi et donc, potentiellement, conduit à la prison. Pour autant, les études réalisées montrent que la prison précède généralement l'arrivée à la rue. Ainsi, « quand on les interroge sur les circonstances qui les ont amenés à quitter leur logement, les sans-domicile » évoquent « les sorties d'institutions (foyer de travailleurs, hôpital, prison) pour 12% d'entre eux » (Brousse,

2006). De ce fait, une partie non négligeable des comportements et des pratiques délinquants observés chez les sans-domicile précèdent la rue.

Nous verrons, dans cette sous-partie, l'apprentissage de la délinquance durant l'adolescence des sans-domicile puis les passages en prison.

C'est au début de l'adolescence que l'on observe chez les sans-domicile les premiers comportements délinquants. Pour la plupart d'entre-eux, cela débute par la consommation de cannabis. Pour d'autres, ce sont des petits vols qui constituent l'entrée dans la délinquance. Dans les deux cas, cette première transgression constitue la première étape d'une carrière déviante (Becker, 1985). Cette première transgression est très importante pour la suite du parcours de ces jeunes, puisqu'elle constitue une porte d'entrée vers un nouveau milieu, un nouveau monde. Ainsi, ceux qui ont commencé par consommer, dans leur jeunesse, du cannabis ont plus souvent, par la suite, vendu de la drogue. Dans un premier temps, ils en viennent au « deal », à la « *bicrave*⁷ », à la vente de drogue pour financer une consommation grandissante qui, du fait de leur jeune âge et de leur situation (ils vivent chez leurs parents et sont au collège ou au lycée), ne peut être financée autrement : « *A l'époque je l'avoue je bicravais un peu de shit. Je vendais à la base surtout pour payer ma conso, donc je me mettais rien dans les poches, juste pour financer la conso et basta, les clopes derrière, du coup juste pas énormément et voilà.* » (Adrien, 22 ans) ; « *Je revendais pour moi déjà, et après j'en gardais un peu pour moi.* » (Steven, 37 ans). De l'autre côté, ceux qui ont commencé par commettre des vols assez jeunes ont plutôt tendance à poursuivre dans cette voie, avec une certaine escalade dans les délits commis (les vols sont des plus en plus importants).

Dans tous les cas, il est essentiel de noter deux éléments. Le premier est que la transgression originelle est effectuée sous la supervision d'une autre personne, ou, à minima, reproduite à partir d'un comportement observé. Dans l'un ou l'autre des cas, les personnes apprenant la déviance à l'enquête sont des proches : amis, cousins, frères, qui sont généralement un peu plus âgés. Les sans-domicile ayant connu cette situation semblent l'évoquer à la fois comme un comportement dans lequel ils ont été entraînés, quasiment contre leur gré, et à la fois comme une expérience séduisante. Aymeric décrit son premier cambriolage ainsi : « *Un jour j'étais avec mes collègues, on jouait à la play⁸ et la télé elle s'est mise à fumer. Et hop terminé, en plein match. Mon collègue il s'est énervé comme pas deux, il a pris la voiture et on a fait notre première maison. C'était la maison de son ex, il savait comment rentrer et tout, et on a pris la*

⁷ Terme argotique désignant la vente de drogues.

⁸ Play=PlayStation, console de jeux-vidéos

grande télé qui était là-bas. On l'a posée, et le lendemain matin quand ils sont tous partis, j'étais dans le sous-sol de ma tante, et là je dis putain c'était si facile. » (Aymeric, 29 ans). On voit, dans la description que fait Aymeric de cette première expérience, les deux forces qui l'animent : une force extérieure constituée de ses cousins, qui l'entraîne, le tire vers le passage à l'acte, et une force intérieure, qui trouve ces actes séduisants et qui le pousse à réitérer, à poursuivre dans cette voie. Le second élément à retenir est le fait que ces carrières déviantes, ces parcours délinquants, ne sont pas linéaires. Ils ne sont pas une succession automatique et universelle d'étapes au travers desquelles deux individus passeront s'ils commettent la même transgression originelle. Les parcours qui suivent cette transgression sont très variables, très sinueux, assez imprévisibles puisque les individus sont dotés de capacités individuelles à prendre des décisions. Mais, dans le même temps, bien que ces parcours restent imprévisibles, ils sont très déterminés par les éléments passés du vécu des individus, par leurs entourages, par les environnements dans lesquels ils évoluent, par les situations et les opportunités qui s'offrent à eux. Certaines expériences, combinées aux différentes transgressions déjà effectuées, peuvent conduire les personnes à développer un état d'esprit favorisant la poursuite de la carrière déviante et le gravisement des échelons au sein de celle-ci. Parmi ces expériences, on peut noter la mort d'un parent, la perte d'un emploi ou encore une rupture avec la famille.

Avec la découverte de la délinquance, les jeunes rencontrent aussi la violence. Les milieux de la drogue et des vols sont dangereux. En y navigant, ces personnes s'exposent à des situations délicates, voire périlleuses, et vont donc, en réaction ou en anticipation, trouver des moyens de se défendre. Par exemple, Steven, lorsqu'il était dealer, a été arrêté pour détention d'armes à feu de type A1 : il possédait des fusils d'assaut. Pour T. Besozzi (2019), « la quête de respect, la nécessité de « faire sa place », l'honneur, la gouaille verbale et la force physique » sont omniprésents dans le fonctionnement de la population des sans-domicile. Ces constats s'appliquent aussi aux différents milieux criminels, fréquentés par certains sans-domicile avant même leur perte de logement. Ces mécanismes semblent être à l'œuvre dans un événement relaté par Aymeric : « *En fait on a coincé ses frères en haut dans la maison, on a fermé, on a foutu un peu le feu en bas, pas vraiment, pas pour que ça prenne feu hein, pour qu'ils croient, ils sont derrière la porte ils sentent la fumée tu vois. On a juste pris une poubelle on a mis le feu pour pas qu'ils sortent. L'autre il a couru dans le jardin je l'ai chopé dans le jardin. Je suis allé au poing américain je l'ai marave. Malheureusement, parce que maintenant 10 ans après je regrette. Le mec, c'était une belle femme, ça faisait 3 mois on était séparé voilà, j'aurais dû penser comme ça.* » (Aymeric, 29 ans). Nous avons déjà analysé cette situation (cf. 1.1.3 b), mais elle est révélatrice de ce que T. Besozzi décrit. Ce qui pousse Aymeric à agir semble être

« la quête de respect », l'affirmation de soi et la démonstration de sa « force physique » face à ce qu'il considère, à l'époque, comme étant une tromperie et une humiliation. Il tente alors de garder la face devant ses cousins en prenant le « problème à bras le corps » et en menant une expédition punitive chez cette personne. Il s'affirme ainsi aux yeux de ses cousins comme une personne virile qu'il faut respecter et qui mérite de l'être, puisqu'il ne laisse pas son honneur être bafoué sans réagir.

Le chemin de la délinquance peut conduire à la prison, expérience fréquente parmi la population des SDF. Si l'expédition punitive décrite précédemment n'a pas conduit Aymeric en prison puisqu'il était mineur, elle l'a quand même emmenée en maison de redressement. Par contre, Steven a bien été en prison. Il a été arrêté et condamné à 3 reprises. Il n'a pas accepté de communiquer les raisons de sa deuxième incarcération, mais il dit avoir été emprisonné la première fois pour trafic de drogue et détention de fusils d'assaut, et la troisième fois pour consommation de cannabis. D'après Steven, c'est son statut de récidiviste qui le conduit, la troisième fois, à la prison, plus que le délit lui-même.

D'ailleurs, nous l'avons vu dans l'introduction de cette sous-partie, la prison peut-être à l'origine de la perte de logement et, à la fin de l'incarcération, de l'arrivée à la rue. Steven décrit ainsi son parcours depuis sa première arrestation : « *La rue, la rue, la rue. Après je suis reparti en prison, après la rue encore, après j'ai trouvé des appartements.* » (Steven, 37 ans). Pour lui, la prison est une institution qui ne permet pas la réinsertion puisqu'elle relâche dans « *le même environnement, le même endroit* » les individus qui en sortent. Il attribue son statut de sans-domicile à la justice : « *La vraie raison pour laquelle je suis dehors aussi, c'est la justice ! Ils parlent de réinsertion, moi à chaque fois on m'a dit non, et remis dans le même endroit. Le même environnement, le même endroit. On fait quoi quand on a eu l'habitude de faire ça ? L'habitude. Moi ce qui me fait peur c'est d'avoir l'habitude de faire les choses.* » (Steven, 37 ans).

Les comportements délinquants sont révélateurs soit d'un refus, soit de difficultés à se plier aux lois, et donc aux attentes des institutions. De plus, la prison constitue, pour les sans-domicile qui l'ont connu, une expérience déterminante et marquante dans leur parcours de vie, révélatrice des liens difficiles que ces personnes entretiennent avec les institutions.

2.3.2) La relation difficile avec les institutions : quand l'épreuve de la « paperasse administrative » est insurmontable

a) *La difficulté à surmonter la « montagne » administrative*

D'une manière générale, les premières interactions avec les institutions sont difficiles. Les demandes de RSA, les paiements des impôts ou la constitution de dossiers pour faire des papiers (carte d'identité, passeport, etc) peuvent s'apparenter à des épreuves pour ceux qui les découvrent. Dans le cas des sans-domicile, cette affirmation est on ne peut plus vraie. En effet, pour eux, la moindre démarche administrative semble s'apparenter à un « parcours du combattant ». Ils éprouvent de grandes difficultés à entrer dans le « monde de la paperasse », et ce pour plusieurs raisons. En premier lieu, on peut noter qu'ils sont souvent seuls face à cette épreuve. Ils n'ont pas leurs parents pour les orienter, les guider grâce à leur expérience, et ne sont pas toujours en contact avec des travailleurs du social pour les aider. Ils sont également peu expérimentés dans ce milieu, et arrivent difficilement, voire pas du tout, à le comprendre et le pénétrer. Ils le jugent comme étant « *très compliqué* » (Adrien, 22 ans). Ainsi, Aymeric oppose les démarches administratives, insurmontables, au travail manuel, tout à fait faisable : « *Tu me demandes de monter un portail, de couler une dalle, je te le fais. Tu me demandes de faire les papiers, pfff.* » (Aymeric, 29 ans). Dans cet extrait transparait le fait que les sans-domicile semblent éprouver des difficultés à fixer leur attention sur ce qu'ils trouvent « *chiant* », pour reprendre le mot employé par Adrien, et ce même si faire ou ne pas faire les démarches aura des conséquences directes sur leur quotidien : « *C'est pas le truc que je fais, je laisse tomber à chaque fois et après je regrette. Parce que j'ai fait beaucoup de conneries, je passe beaucoup au tribunal, je suis suivi par le SPIP là, l'application des peines, j'avais rendez-vous dans la semaine et je l'ai pas appelé tu vois. C'est grave ça, parce que si je l'appelle pas et que j'ai raté le rendez-vous c'est direct une fiche de recherche, ça veut dire que t'as pas pointé, il te fait tomber ton sursis direct.* » (Aymeric, 29 ans). Ici, les conséquences des manquements de Cédric envers la SPIP (Service Pénitentiaire d'Insertion et de Probation) peuvent être la prison.

La « montagne administrative » semble d'autant plus infranchissable pour les enquêtés qu'ils ont souvent perdu leurs papiers. Ils sont plusieurs à être dépourvus de papiers d'identité, parfois perdus, parfois volés. La réédition de ces papiers nécessite des documents, de nombreuses démarches et beaucoup de temps, d'énergie et d'investissement. Or, les sans-domicile ne semblent pas armés pour gérer les trois éléments précédents. La carte d'identité

étant généralement le seul document en leur possession, en la perdant, ils perdent leur existence légale, civile : « *Après j'ai pris des contacts avec le consulat pour les papiers mais il faut attendre, parce qu'il faut savoir qu'ils sont pas trop rapides non plus hein. Ils doivent vérifier si je suis vraiment la personne que je déclare être, voilà. Ça doit passer par la justice de la paix. J'ai tout donné ce que j'ai, ils doivent vérifier, le nom des parents, le nom des grands-parents, voilà. Les études que j'ai fait au Luxembourg, les études que j'ai fait en Allemagne, ils vont tout vérifier. Est-ce que tout est cohérent et voilà. Et de là ils vont décider est-ce que je suis ou est-ce que je suis pas. On verra bien. moi je sais que je suis.* » (Jurgen, 51 ans). Ce que Jurgen explique ici, c'est qu'avec la perte de sa carte d'identité, c'est à la justice luxembourgeoise de trancher pour savoir s'il est bien celui qu'il dit être. L'emploi de l'expression « *est-ce que je suis ou est-ce que je suis pas* » est très forte puisque Jurgen semble remettre l'intégralité de son existence dans cette décision de justice, comme s'il n'existait plus si ses papiers d'identité ne lui était pas légalement restitués.

Ensuite, la traversée de nombreuses démarches sur une période longue est difficile pour ces personnes. Ils sont, de par leur mode de vie, contraint à vivre au jour le jour. Ils ne peuvent pas vraiment prévoir le lendemain et vivent donc de gratification immédiate : ils font la manche ou travaillent pour obtenir immédiatement de l'argent, ils fument et boivent pour se détendre en quelques minutes, etc. Ils réfléchissent donc leurs efforts en fonction de la récompense qu'ils vont en tirer et de sa proximité dans le temps. Faire des démarches qu'ils jugent éprouvantes et difficiles pour obtenir des papiers, papiers qui leur permettront de faire d'autres démarches pour, par exemple, toucher le RSA, apparaît donc comme inutile pour eux puisqu'ils n'ont rien à y gagner dans un futur proche. L'incapacité à raisonner sur un temps long, à se mobiliser pour effectuer une tâche éprouvante qui aura des conséquences bénéfiques dans plusieurs mois ou années est flagrante et préexiste à la rue.

En outre, lorsqu'ils parviennent à s'engager dans la voie des démarches administratives, celle-ci est souvent semée d'embûches. C'est ce que nous allons voir dans le point suivant.

b) Les sentiments de délaissement, d'injustice et d'incompréhension face à la froideur de la machine administrative

De par les difficultés rencontrées, évoquées dans le point précédent, les personnes sans-domicile peuvent en venir à se sentir délaissées par les institutions. En effet, dans des moments difficiles de leurs vies, ces personnes peuvent avoir besoin de solliciter l'aide d'assistantes sociales, aide qu'ils vont juger insuffisante, inadaptée voire même inexistante. Patrick, après

avoir trouvé son meilleur ami mort d'une overdose, a connu une période de dépression. Pendant cette période, il a, semble-t-il, délaissé les démarches administratives, ce qui l'a conduit à se faire « bloquer son RSA ». Il a donc été dans l'obligation de consulter une assistante sociale, personne qu'il a jugé incompétente : « *Même l'assistante sociale c'est moi qui lui disait comment faire les papiers, j'avais plus d'assistante sociale, plus moyen de faire une adresse, plus rien. C'est comme si j'étais zappé du système.* » (Patrick, 40 ans). Cette mauvaise expérience est d'autant plus forte pour Patrick qu'on voit bien qu'il associe le « système », c'est à dire la partie étatique, institutionnelle de la société, à cette assistante sociale, comme si elle était à elle seule le système tout entier. De son côté, Steven insiste sur le fait qu'en prison, il n'a pas reçu d'aide pour se sortir son « milieu », de son « environnement », pour se réinsérer. Dans les deux cas, les situations sont vécues comme des délaissements, des rejets de la part des institutions.

Cette impression de délaissement provoque une incompréhension chez les personnes sans-domicile. Ils ne comprennent pas la raison des décisions administratives. Steven, par exemple, ne comprend pas pourquoi il a été placé en foyer pendant son enfance : « *Après enfin oui parce que je comprends pas. Parce que y a aucune raison que j'y aille.* » (Steven, 37 ans). Il dit ne pas comprendre non plus pourquoi il a été incarcéré une troisième fois, pour une période aussi longue. Pour lui, son délit est mineur et ne justifie pas la peine d'un an d'emprisonnement (7 mois avec les réductions de peine) qu'il a reçue, peine maximale pour ce type de délit : « *Je me suis fait arrêter parce que je fumais un joint, j'avais l'appartement la haut, j'ai fait 7 mois pour ça.* » (Steven, 37 ans). En outre, en prison, il s'est vu refuser, d'après lui, le droit à la réinsertion. De son point de vue, la justice l'a condamné bien au-delà de la peine de prison : elle lui a enlevé son appartement grâce auquel il avait pu sortir de la rue une première fois, elle l'a empêché, ou à minima pas aidé à se réinsérer, le tout en le condamnant à une peine de prison qu'il considère disproportionnée et injuste. Dans un autre domaine, Jurgen, lorsqu'il travaillait dans les vignes, dit avoir été obligé de restituer 320€ d'aides financières à une institution, sans-doute la CAF, en raison d'un salaire trop élevé pour avoir droit à ces aides. Il explique avoir fait quatre heures supplémentaires au travail, et a perçu 32€ de plus sur son salaire, excédent qui lui a fait perdre 320€ d'aides. La manière dont George relate cet événement le rend difficile à expliquer clairement, on ne saisit pas si il a dû rembourser 320€ ou s'il ne les a pas touchés, mais une chose est sûre : Jurgen lui-même n'a pas vraiment saisi les raisons de ce remboursement ou de ce non-versement. Tous ces éléments renforcent, d'abord, le sentiment de délaissement que les institutions auraient à l'égard des enquêtés et, ensuite, l'incompréhension des décisions

institutionnelles qui habite les sans-domicile. Cette incompréhension conduit au développement d'un troisième sentiment : celui de l'injustice.

En effet, la combinaison de l'impression de délaissement et l'incompréhension des décisions administratives provoque, chez les personnes sans-domicile, la sensation d'être victime d'une injustice. Cela se manifeste notamment dans le vocabulaire qu'ils utilisent pour décrire la manière dont ils sont traités par les institutions : « *J'ai été **jeté** de mon service social.* » (Brian, 18 ans) ; « *Je me suis fait **emmerder** dans tous les sens.* » (Patrick, 40 ans) ; « *Et là on m'a **dégagé**. (De l'armée)* » (Steven, 37 ans). Toutes ces situations décrivent des décisions unilatérales, soudaines, incomprises donc perçues comme injustes, dénuées de sens, de logique ; « *Y a plus de logique, y a plus de sens.* » (Steven, 37 ans) déplore Steven à propos des décisions de justice. Ils se disent jetés, emmerdés, dégagés par les différentes institutions, le service social, la caisse d'allocation familiale, l'armée. Ils sont exaspérés par ces institutions qui les rejettent et en viennent donc, en retour, à les rejeter elles aussi : « *Donc bon j'ai dit maintenant c'est fini, soit il faut tricher, soit tu dis écoute j'abandonne tout et je voyage.* » (Jurgen, 51 ans).

Car, au final, ce que le délaissement, l'incompréhension et l'injustice provoquent chez les personnes sans-domicile, c'est l'impression d'être abandonnés et rejetés. Par fierté et par orgueil, ils rejettent à leur tour ces institutions qu'ils ne comprennent pas et qui semblent ne pas les aimer.

Dans cette partie, nous avons analysé trois grandes caractéristiques des parcours de vie des sans-domicile : la mobilité, la précarité et l'instabilité. Toutes les trois touchent chacun des enquêtés dans les domaines résidentiels, professionnels et institutionnels, avec des intensités différentes en fonction des personnes. Les enquêtés connaissent à la fois des mobilités géographiques, qui s'accompagnent ou non de dégradation des conditions de logements, à la fois une saturation professionnelle qui se manifeste par une ou plusieurs réorientations, ainsi que par une dégradation de leurs conditions matérielles au profit de leur bien-être psychologique, et souvent aussi des difficultés judiciaires ou institutionnelles. A travers tous ces domaines, on peut observer les rejets dont les enquêtés sont sujets et acteurs. Abîmés et repoussés par leurs familles, ils la rejettent en fuyant, en voyageant. Écœurés par le monde professionnel, où ils se sentent exploités et opprimés, ils refusent le modèle productiviste au profit d'emplois qu'ils jugent plus valorisants. Enfin, se sentant méprisés et délaissés par les institutions, ils en viennent à ne plus solliciter leurs aides, qu'elles soient financières ou administratives, et s'extrait à la supervision de ces institutions en préférant se « débrouiller » par leurs propres moyens. Tous les éléments vus dans cette partie agissent soit comme des

« fragilisants », comme des catalyseurs de la précarité des enquêtés : c'est le cas des réorientations vers des emplois plus précaires, des mobilités sans motif professionnel, des peines de prison et des comportements délinquants qui y conduisent ; soit comme des révélateurs, des projecteurs mettant en lumière des défaillances et des précarités : c'est le cas des difficultés institutionnelles ou des dégradations des conditions résidentielles qui accompagnent les mobilités. Souvent, les difficultés d'ordre familial, scolaire, professionnel, institutionnel ou résidentiel se combinent avec des soucis dans le domaine médical. Nous traiterons, dans la prochaine partie, de l'influence de l'état de santé des enquêtés sur leurs parcours de vie.

III) Santé et maladie

3.1) Alcool, drogues et dépendances

Lorsque l'on dialogue avec des personnes sans-domicile, on s'aperçoit rapidement que les drogues et l'alcool ont une place importante dans leurs vies. Des signes visibles attestent de cela : un débit de parole lent, des traces de résine de cannabis sur les ongles, les mains gonflées par l'héroïne ou encore des marques de piqûres sur les mains et les bras. Plus simplement, il est arrivé à quatre reprises que des enquêtés boivent des bières, fument un joint ou montrent du cannabis au cours des entretiens. Systématiquement, les premiers contacts avec la drogue ont eu lieu avant l'arrivée à la rue, parfois plus de 15 ans avant. Plus que les premiers contacts, les toxicomanies et l'alcoolisme précèdent fréquemment la perte de logement et peuvent même être à l'origine de la perte de l'emploi (*cf.* 2.2.2 c). De plus, tous les enquêtés, à l'exception de Jurgen, ont été ou sont toxicomanes. Il est donc indispensable de prendre en compte ces composantes pour analyser les parcours de vie des personnes sans-domicile.

Dans cette partie, nous nous intéresserons d'abord à la découverte de la drogue, ensuite à la consommation de drogues dures, et enfin aux sens donnés aux différentes consommations.

3.1.1) Les premiers contacts avec la drogue

Bien que la majorité des sans-domicile ayant consommé des drogues avouent avoir pris, au moins occasionnellement, des drogues dures (cocaïne, héroïne, LSD, etc), tous disent avoir commencé par le cannabis.

Dans cette sous-partie, nous verrons comment les « carrières toxicomaniaques » (Becker, 1985) des enquêtés ont débuté en nous intéressant d'abord à une substance, le cannabis, puis à un lieu, les « teufs », et enfin à une figure, celle du « passeur ».

a) *Le cannabis, première étape d'une « carrière » toxicomane*

Excepté Jurgen, tous les enquêtés ont été ou sont toxicomanes. De plus, les premiers contacts avec la drogue présentent une récurrence d'un enquêté à l'autre : tous ont eu des expériences avec le cannabis avant d'essayer d'autres drogues. Dans certains cas, le premier joint précède même la première cigarette : « *Bon j'ai commencé à fumer à 16 ans, le premier pétard. La clope nan c'est venu bien plus tard. J'ai commencé par les pétards.* » (Adrien, 22 ans) ; « *Après j'ai fait la cigarette, j'ai fait tout le contraire.* » (Steven, 37 ans).

Les cas de Steven et Adrien sont intéressants à analyser conjointement. Steven dit avoir fumé son premier joint à l'âge de 8 ans : « *J'avais 8 ans quand j'ai commencé la came, mon premier joint.* » (Steven, 37 ans). Malheureusement, le contexte de l'entretien (1^{er} entretien de l'enquête, débit de parole très rapide de Steven, étonnement face à cette annonce) a fait que je n'ai pas pensé à lui demander les circonstances dans lesquelles il a été amené à fumer si jeune. Il explique, par contre, que s'il a fumé si tôt, c'est par imitation de son frère aîné : « *En fait c'est mon grand frère, ça a toujours été mon modèle. Il est plus grand de 5 ans, mais il est très con. Et moi j'ai commencé à fumer parce qu'il fumait. J'ai vu des gens ils étaient avec du tabac des feuilles à rouler avec mon frère, donc j'ai fait comme lui. Après j'ai fait la cigarette, j'ai fait tout le contraire. Pour ça que j'ai fumé du cannabis.* » (Steven, 37 ans). Il en vient à fumer pour faire comme son frère, imitation qui a pour but d'avoir l'estime de son « modèle ». Même si le contexte de ce premier joint n'est pas clairement explicité par Steven, il semblerait qu'il prenne place dans un rassemblement d'une bande d'amis, de jeunes adolescents.

Adrien quant à lui commence à fumer du cannabis à l'âge de 16 ans. A l'origine, il faisait un usage festif de cette drogue : « *J'ai commencé par les pétards. En soirée, de temps en temps en soirée je fumais des pétards.* » (Adrien, 22 ans). Puis, dans la continuité de la citation qui précède, Adrien explique s'être ensuite « *mis à acheter de temps en temps, un dix balles par ci*

par là. ». Cet élément met en lumière les circonstances dans lesquelles il a fumé ses premiers « *pétards* » : ils lui étaient offerts par des amis, lors de soirées. La rencontre avec le cannabis est donc fortuite et permise par l'appartenance à un groupe possédant ce produit (Becker, 1985). La transition d'une consommation ponctuelle et offerte par d'autres vers une consommation en solitaire et financée par ses propres moyens est permise par trois éléments. Le premier élément est qu'Adrien a pu essayer le cannabis parce qu'il fréquentait des amis qui en possédaient, ce qui lui a permis d'assouvir facilement à son envie de cannabis. Le deuxième élément est le fait qu'Adrien ait pris du plaisir à fumer, élément indispensable à la poursuite d'une carrière toxicomane (Becker, 1985). Enfin, le troisième élément est la modification de la perception du cannabis, qui n'est plus seulement une drogue festive qui se consomme occasionnellement et en groupe, mais devient un produit qu'on consomme seul et de manière fréquente, quasi-quotidienne.

L'analyse conjointe des parcours d'Adrien et Steven explicite la genèse de la carrière déviante, décrite par H. Becker (1985). C'est parce qu'ils ont, dans leur entourage, des personnes consommant du cannabis qu'ils peuvent en consommer. C'est parce qu'ils ont des aînés, des « passeurs » qui leur font découvrir cette substance, qu'ils apprennent à la consommer et à l'apprécier. C'est aussi parce qu'elle leur procure du plaisir qu'ils continuent à la consommer. Enfin, le plaisir ressenti dans la consommation de cannabis, la banalisation de cette consommation et l'accoutumance leur ouvre la voie vers la découverte d'autres drogues.

b) Les « teufs », lieu de rencontre avec des toxicomanes

La fréquentation de « teufs », de « free party », de festivals est extrêmement répandue parmi une frange de la population sans-domicile : ceux que l'on appelle les « Zonards », ou communément, les « punks à chien » (Pimor, 2014). Cet attrait pour ce genre d'événement précède l'arrivée à la rue. Parmi les enquêtés, Adrien et Aymeric en font mention au cours des entretiens : « *J'ai commencé un peu à aller dans des festivals, des teufs, en soirée, avec des potes, ce genre de choses.* » (Adrien, 22 ans) ; « *Moi j'allais en rave party avec mes cousins j'étais jeune, encore aujourd'hui j'y vais, j'adore ça...* » (Aymeric, 29 ans). Patrick dit également apprécier ces fêtes, mais m'en a fait part à l'occasion d'une rencontre fortuite dans la rue, et non pas pendant l'entretien enregistré. Il m'expliquait être allé, au cours de l'été, à des festivals, mais aussi qu'il y va souvent et ce, depuis l'adolescence.

Ces réponses sont révélatrices. En effet, ces endroits sont particulièrement propices à la rencontre avec des toxicomanes expérimentés, voire même avec des personnes sans-domicile

(Pimor, 2014) : « *C'est pour ça que y a énormément de SDF qui vont en teuf, parce que la drogue, ça permet de s'évader machin.* » (Aymeric, 29 ans). On voit les liens faits par Aymeric entre la « teuf », la présence de SDF dans ces événements et les consommations de drogues qui s'y déroulent. Ainsi, c'est au cours d'événements de ce type qu'Adrien découvre le LSD, drogue hallucinogène particulièrement puissante. Comme nous le verrons par la suite, cette drogue a eu un impact majeur sur l'existence d'Adrien. Dans ces lieux, les jeunes peuvent se tester, se découvrir, rencontrer un nouvel univers, dans lequel ils se font une place et peuvent mener une existence valorisée, obtenir une reconnaissance sociale (Pimor, 2014). De plus, par la consommation de drogues et la fréquentations de lieux et de milieux éloignés de leurs origines sociales, les enquêtés s'évadent et voyagent, au moins le temps d'un festival.

Les « *teufs* » constituent un espace permettant une consommation libérée et débridée de drogues dures. Pour T. Pimor, c'est au cours de la « *teuf* » que les individus sont intronisés au rang de « Zonards », grâce à un rite de passage qui consiste en la consommation de différentes drogues hallucinogènes, souvent du LSD, des champignons ou de la kétamine. L'initiation à la consommation de drogues hallucinogènes est marquée par des éléments récurrents. Le premier élément est la présence d'un « passeur », d'un aîné expérimenté qui initie les néophytes à la prise de LSD. Il les aide à prendre la bonne dose, les encadre, les conseille pour garder le contrôle de leur « trip » et, par conséquent, leur permet de vivre une expérience positive en évitant le « bad trip » (Pimor, 2014). Le second élément est l'importance de la situation dans laquelle les drogues sont prises : « *Parce que les hallucinogènes c'est pas trop la forte dose qui provoque les bad trips, c'est justement le mauvais entourage, le mauvais contexte, le mauvais état d'esprit, tout ça.* » (Adrien, 22 ans). On voit, dans cet extrait, que l'évasion permise par la prise de LSD ne peut être obtenue que par dans un cadre défini, constitué des personnes présentes et l'ambiance générale de la soirée. Cela renvoie à l'idée du côté festif de cette drogue et au fait qu'elle est consommée en groupe, avec des « *potes* ».

Cela nous amène au point suivant, dans lequel nous nous intéresserons à l'importance de la figure du « passeur » dans l'initiation à la consommation de drogues.

c) Découvrir la drogue : l'importance des proches

Comme nous l'avons entrevu dans les points précédents, les premiers contacts avec les drogues (cannabis, LSD, héroïne) sont souvent permis par une proximité physique avec celles-ci. Plus précisément, c'est parce que ces personnes ont, d'un côté, l'envie d'essayer et, d'un autre côté, la possibilité d'assouvir cette envie du fait de leur proximité avec un « initié », qu'ils

en viennent à consommer ces produits. Sans amis, frères ou cousins ayant du « *shit* », du LSD ou de l'héroïne, les enquêtés n'auraient pas pu consommer ces produits.

Notons que les « passeurs » sont exclusivement des personnes de l'entourage proche des enquêtés. Ils sont souvent plus âgés, systématiquement plus expérimentés et semblent représenter une figure d'autorité pour les enquêtés. C'est le cas de Steven, qui prend « *modèle* » sur son frère aîné qui consomme du cannabis. Mais c'est aussi le cas d'Aymeric, qui voit en son ami héroïnomane une figure d'autorité puisque ce dernier l'héberge⁹. Ainsi, les passeurs ne sont pas des inconnus dans la vie des enquêtés. Ils sont des proches, des amis, des frères, qui encouragent par leur propre consommation ces jeunes à s'essayer aux drogues.

De plus, les circonstances jouent un rôle important dans les premières consommations. Les jeunes peut se montrer d'abord réticent. Mais les aléas peuvent faire que, s'ils connaissent une période difficile, ils peuvent « craquer » et tester ces produits qui séduisent tant leurs proches. Aymeric, par exemple, a cohabité plusieurs mois avec son ami avant sa première prise d'héroïne : « *Et le problème c'est que ce gadjo il tapait de l'héroïne. Et les 2 premiers mois moi je voulais pas y toucher ça m'intéressait pas, mais comme ça faisait déjà 3 mois que j'essayais de récupérer ma gadji et un jour elle s'est mise avec un autre, j'ai pas accepté...* » (Aymeric, 29 ans). On voit ici le rejet que manifeste Aymeric à l'égard de cette drogue, mais voir son ami la consommer au quotidien lui fait associer héroïne et plaisir, évasion, apaisement. Dans un premier temps, Aymeric n'a pas besoin d'éprouver ces sensations puisqu'il va relativement bien, mais il se laisse tenter à sa sortie de l'établissement pénitentiaire pour mineur : « *Premier jour que je suis rentré chez lui je lui dis vas-y fais-moi essayer. C'est parti comme ça, j'avais autour des 18 ans.* » (Aymeric, 29 ans). La période difficile traversée provoque chez lui des sentiments désagréables contre lesquels il tente de lutter avec l'héroïne, comme le fait son ami.

On constate donc ici le rôle important des proches, des figures d'autorité, dans l'initiation aux drogues. Une fois initiés, les enquêtés semblent perdre le contrôle de leur consommation, comme nous le verrons dans la partie suivante.

⁹ Aymeric est hébergé pendant plusieurs mois par un collègue de travail héroïnomane.

3.1.2) Les drogues « dures » : toxicomanie et déclassement social

a) *L'amour de la drogue : le LSD, l'héroïne et les autres*

Les consommations de drogues « dures » sont très fréquentes chez les enquêtés, puisque sur cinq, trois en ont consommé régulièrement au cours de leurs vies. La prise de différentes drogues se fait, dans un premier temps, sur le mode de l'expérimentation : ils « *testent* », « *goutent* », « *essayent* », ce qui montre qu'à travers leur consommation de drogues, ils mènent une recherche. Cette recherche semble avoir pour but de trouver un ou plusieurs produits permettant l'évasion, l'apaisement, le soulagement.

Certains trouvent ces effets dans l'héroïne. Les enquêtés utilisant cette drogue sont plutôt jeunes lors de la première expérimentation, viennent de milieux sociaux défavorisés et manifestent un besoin de se libérer de tensions, de pressions. Par exemple, Aymeric démarre sa consommation d'héroïne à la suite de trois événements désagréables qu'il souhaite oublier : une rupture amoureuse, le passage à tabac qu'il commet, son incarcération dans une prison pour mineurs. La situation dans laquelle il se trouve lors de son initiation à l'héroïne renforce cette idée (cf 3.1.1 c). Dans son discours, il fait un lien direct entre les événements difficiles de cette période et sa consommation d'héroïne, puisqu'il dit ne pas avoir accepté la nouvelle relation de son ex petite-amie et avoir, par conséquent, « *touché l'héro* ». D'autres se tournent vers le LSD, drogue qui permet non pas de détendre directement le corps et l'esprit comme le fait l'héroïne, mais plutôt de s'évader dans un autre monde, dans une alternative à la réalité. L'usage de LSD concerne plutôt des jeunes de milieux modestes fréquentant les « teufs ». Dans tous les cas, la découverte d'une « drogue de prédilection » est permise par le grand nombre de « tests » ou de « dégustations » effectués au préalable. Tout comme pour le thème du voyage, la consommation de drogue présente deux facettes : tout d'abord, c'est une manière de rechercher et de se construire une identité nouvelle, mais également un moyen de fuir le réel, de s'en évader. La drogue permet de fuir la situation familiale, les traumatismes vécus et les problèmes du quotidien.

On note que les enquêtés ont tendance, lorsqu'on les questionne sur leur consommation de drogue, à lister les produits essayés après un certain temps de réflexion. Ils répondent soit avoir « *tout essayé* », soit pouvoir faire « *une sacrée liste de ce [qu'ils ont] goûté* ». Les mêmes drogues apparaissent d'un enquêté à l'autre : LSD, ecstasy, speed, cocaïne, peyotl, DMT, PCP, etc... Pour autant, si les listes des produits ingurgités sont longues, on note systématiquement de fortes réticences à l'égard de certaines drogues. Par exemple, le « *crack* », drogue

« *cuisinée* » à partir de la cocaïne, est très mal perçu par les enquêtés : « *L'ammoniac, là, je sais pas si tu fumes mais... et bah voilà, et ça ça les rend dépendants et ça les rends cons.* » (Patrick, 40 ans). Ils opposent leur consommation, qu'ils valorisent parce qu'ils la considèrent comme contrôlée, aux dépendances des autres, qui deviennent « *cons* », c'est à dire plus maîtres de leurs actions. C'est une manière de s'encourager à poursuivre leur prise de drogue et ils en viennent, à court ou moyen terme, à perdre le contrôle de leur consommation.

Le soulagement obtenu dans la consommation de drogue n'est que de courte durée, puisque l'addiction qui se développe se révèle être un enfermement et une perte de contrôle, créatrice de nouveaux maux physiques et mentaux.

b) Le chemin vers l'immodération

La découverte d'une « drogue de prédilection » conduit généralement les enquêtés à une perte de contrôle de leur consommation de drogues. Si, par le passé, ils utilisaient ces produits pour tester, pour se tester et pour expérimenter, ils en viennent ici à les consommer par nécessité. La nécessité est d'abord psychologique, puisqu'ils ont besoin d'être à nouveau « *perchés* », « *défoncés* », puis elle devient physique, par effets d'accoutumance et de dépendance. En effet, il faut distinguer l'accoutumance (le fait que le corps s'habitue au produit, entraînant la nécessité d'une plus grande dose pour reproduire l'effet initial), de la dépendance (le besoin physique et psychologique de consommer à nouveau).

L'effet d'accoutumance provoque l'augmentation de la consommation : « *Je commençais par en manger un. Puis après quelques teufs, festivals, j'ai commencé à en bouffer un, puis un deuxième, puis un troisième, puis j'ai fait des trucs du genre en bouffer 4 d'un coup. Puis après du LSD en goutte. Du coup la goutte, beaucoup plus fort qu'en buvard. En micropointe, la gélatine, ce genre de choses. Des gouttes parfois à me foutre 2-3 gouttes dans une bouteille de jus de fruit que je bois comme ça.* » (Adrien, 22 ans). On voit bien ici l'augmentation progressive mais rapide des doses ingurgitées, puisqu'Adrien passe d'un « *buvard* » de LSD pendant ses premières « *teufs* », à plusieurs au cours de la même soirée. On retrouve également, encore une fois, l'idée d'expérimentation évoquée précédemment puisqu'il essaie différentes manières de s'administrer le produit (en « *buvard* », en « *goutte* », en « *gélatine* », etc), pour tenter d'en optimiser les effets.

En plus de l'accoutumance physique qui joue un rôle fort dans l'augmentation des consommations, une volonté de rechercher des effets toujours plus forts est présente. En effet, dans plusieurs entretiens, on retrouve l'idée que, si les enquêtés augmentent leur consommation

de drogues, c'est avant tout pour tenter de « *se défoncer encore plus* » (Patrick, 40 ans). Le but n'est donc pas tellement de retrouver les effets initiaux provoqués par le LSD ou l'héroïne, mais bel et bien de s'éprouver, de s'échapper un peu plus du monde réel. On retrouve cet élément dans le discours d'Adrien, qui décrit un « trip » de plusieurs jours causé par une prise massive de LSD : « *Ma plus grosse perche au LSD que je me suis prise je suis resté perché pas loin d'une semaine, 5 jours et demi. Cette fois-là j'avais bouffé 5 buvards, foutu 2 gouttes dans la bouteille. D'abord 5 buvards, ensuite la bouteille je l'ai bu en 5-6h quand même, j'y vais doucement. Mais genre en plus de ça je rajoute, un pote qui a préparé de la gélatine, bah vasy balance un bout de la gélat'. Je me baladais un peu partout avec des potes sous trip ; je faisais des trucs, je vivais ma vie sous buvard à balle. Du coup ouais 5 jours et demis sans dormir.* » (Adrien, 22 ans).

Tous ces éléments montrent que même si les enquêtés sont parvenus à trouver leur « drogue de prédilection », celle-ci ne leur permet de se défaire de leurs maux que le temps d'une « perche », que lorsque le produit fait effet. Par conséquent, le bonheur, la légèreté ou l'évasion ressentis au cours du « trip » deviennent des nécessités quasi-quotidiennes, ce qui les conduit à augmenter fortement leurs consommations. Ils voient dans la prise de drogue une fuite ou un échappatoire à une réalité trop difficile ou trop ennuyeuse. La fuite du quotidien et de l'environnement difficile, recherchée dans la consommation de drogue, se transforme progressivement en un enfermement dans le « trip », qui les déconnecte du monde extérieur et les conduit à un déclassement social. Provenant déjà de milieux sociaux défavorisés, nous pouvons donc nous interroger sur le résultat de ce déclassement social.

c) La drogue et le déclassement social

La consommation quotidienne de drogue, notamment d'héroïne, conduit les enquêtés à plusieurs pertes. La perte de l'emploi, d'abord (cf 2.2.2 c). Cela s'explique de deux manières : soit l'enquêté toxicomane est découvert et dénoncé par ses collègues de travail, ce qui entraîne son licenciement ou sa fuite de l'emploi : « *Et en gros j'ai travaillé 2 ans avec lui et au bout de 2 ans tous ses collègues et tout ils ont vu que j'avais des traces sur les bras et tout tu vois et du coup ça m'a grillé. Et mon père il a péte un cable de fou, il a voulu me mettre dans une cure et je me suis barré à Annecy.* » (Aymeric, 29 ans) ; soit il quitte son travail car sa consommation de drogue devient incompatible avec l'exercice de son métier : « *J'en avais marre du boulot, et quand t'es dans la drogue tu cherches plus à te droguer et à trouver des sous pour la drogue qu'à aller tafer. Quand t'es vraiment dedans on va dire quoi.* » (Patrick, 40 ans). Dans la

citation d' Aymeric, on voit une seconde perte, celle des sociabilités, puisque le dévoilement de la toxicomanie de l'enfant peut créer une rupture familiale : « *Et pour une boulette, pour une boulette genre un tout petit truc comme ça qui était pommé sur mon bureau tu vois. Il a vu ça et c'est bon. [...] Ils m'ont dit « ah nan pas de ça ici, t'es bien gentil mais casse toi ».* » (Adrien, 22 ans). Le départ du domicile familial entraîne généralement un déplacement géographique plus ou moins grand, déplacement qui éloigne des amis et renforce l'isolement. Enfin, la consommation de drogue participe à la perte de goût pour la vie actuelle. Les enquêtés délaissent leur projet de vie initial, comme avoir sa propre boulangerie ou devenir plombier, et ne vivent plus que pour financer leur consommation. Ainsi, la drogue qui était initialement consommée pour son apport (apport d'un bien-être, d'un apaisement, d'un échappatoire) finit par consumer ces personnes en leur subtilisant leurs seules ressources : ressources familiales et sociales d'abord, ressources physiques et psychologiques ensuite, et enfin leurs ressources financières. S'en suit une dégradation des conditions de vie, puisque sans ressources, sans proches pour les aider, sans maîtrise de leurs corps pour pouvoir travailler à nouveau, leur situation devient irrémédiablement et durablement moins bonne qu'elle ne le fut par le passé. Ils ont donc subi un déclassement social.

3.1.3) Automédication et dépendance : le cannabis et l'alcool, antidouleur et antidépresseur

Il semblerait que pour les personnes sans-domicile, les consommations de cannabis et d'alcool qui sont, bien sûr, des addictions, revêtent également une dimension « médicale ». Il apparaît que boire une bière ou fumer un joint n'ait pas pour seul but de soulager le manque ; bière et joint sont employés comme des médicaments, des analgésiques, des anesthésiants.

Dans cette partie, nous nous intéresserons aux fonctions données aux différents produits en distinguant ceux qui soulagent le corps de ceux qui soulagent l'esprit. Dans un troisième point, nous nuancerons ces utilités en montrant les effets négatifs de ces produits sur la vie des enquêtés.

a) Soulager les douleurs physiques, calmer les autres addictions

Le cannabis est un produit consommé généralement pour atteindre « un état de détente, de bien-être et une modification des perceptions » (drogues.gouv.fr). C'est ce que recherchent les sans-domicile qui en consomment. Pour autant, il apparaît que cette consommation souvent

quotidienne de cannabis ne soit pas nécessairement à des fins récréatives. En effet, certains enquêtés souffrent de douleurs chroniques, constantes, envahissantes, qu'ils jugent insupportables : « *Vous comprenez pas les douleurs qu'on ressent dans la tête et dans le corps. De se lever toujours comme ça. Après tellement qu'on a mal on dort plus la nuit et après on vit plus le jour on vit la nuit. Parce que pendant toute la nuit on a mal et toute la nuit on prend des médicaments.* » (Steven, 37 ans). Quand Steven parle de ses douleurs, il semble les revivre : son corps se tord, son dos s'affaisse, ses mains se crispent. Ces éléments renforcent les propos de Steven et laissent transparaître les douleurs qu'il ressent. Elles sont survenues à la suite de plusieurs AVC, ayant eu lieu alors que Steven était encore militaire et donc inséré professionnellement. Son corps est marqué, presque hors d'usage, et Steven dit ne pas pouvoir se déplacer puisqu'il boite et que la marche lui provoque des douleurs insoutenables dans les jambes et le dos : « *Je vous ai dit de venir ici parce que c'est trop difficile de marcher. Vous savez pas les douleurs que ça me fait, même 500 mètres.* » (Steven, 37 ans). Il explique prendre « *des médicaments pour (sa) santé* », pour soulager les effets des AVC, mais pense que les traitements sont pires que les maux : « *Y a aucune drogue, c'est juste des médicaments pour ma santé, et ils vont me tuer encore plus vite que mon AVC.* » (Steven, 37 ans). Du fait de son absence de confiance envers son traitement médicamenteux et, semble-t-il, du manque d'efficacité de celui-ci, Steven pratique une forme d'automédication et voit en la consommation de cannabis un moyen de s'extirper de ses douleurs, de les apaiser : « *Moi je fume parce que j'ai fait des AVC vous pouvez demander à ma femme j'ai des douleurs vous savez même pas.* » ; « *Quand je vous dis que j'ai ça, je vous promets que c'est vrai.* (Il montre une petite boulette de shit). *Pour 5€ ça me fait une semaine. Quand j'ai vraiment mes douleurs et que j'ai pas, vous savez pas la douleur que je ressens. Vous êtes pas dans ma tête.* » (Steven, 37 ans). Pour lui, s'il fume, c'est parce qu'il a « *fait des AVC* », et donc pour soulager ses maux physiques. Pour autant, lorsque l'on s'intéresse aux premières expériences de Steven avec le cannabis, cette thèse est à nuancer. Comme nous l'avons vu précédemment (cf. 3.1.1 a), il a commencé à fumer du « *shit* » à l'âge de 8 ans, a effectué des peines de prisons pour trafic de cannabis, trafic qu'il justifiait comme étant un moyen de financer sa propre consommation, tout cela avant que ne surviennent ses AVC. Il semblerait donc que d'un côté, Steven tente de reprendre le contrôle de son addiction en lui donnant une utilité clinique, « *je fume parce que j'ai fait des AVC* », et d'un autre côté, que sa consommation de cannabis soit une constante dans sa vie, précédant et succédant son passage à la rue, constante à laquelle il tente de donner un sens.

Le sens médicamenteux, anesthésique donné à l'addiction ne concerne pas que les personnes atteintes de maux physiques. Soulager, alléger, apaiser l'esprit sont aussi des buts recherchés dans la consommation de drogue et d'alcool.

b) *Soulager l'esprit d'une vie « difficile à supporter »*

Si le point précédent concernait uniquement les consommations de cannabis, ce point-ci traitera simultanément des consommations d'alcool et de cannabis.

Comme nous l'avons vu tout au long de la première partie de ce mémoire, les personnes sans-domicile ont connu, aux moments de l'enfance et de l'adolescence, des événements marquants, difficiles, violents. Vivre cela constitue un traumatisme pour ces personnes, ce qui favorise le développement de troubles psychologiques, tels que la dépression, l'anxiété, ou plus généralement un sentiment de mal-être (Besozzi, 2019). C'est ici que l'alcoolisme de certains puise sa source : ils voient dans l'alcool un échappatoire aux souvenirs traumatisants, un moyen d'être heureux au moins un instant, un combustible leur permettant de fonctionner. Guillaume explique en ces termes son rapport à l'alcool : « *La vie pour moi est difficile à supporter et l'alcool m'aide à la supporter. Y a une montée de joie dans l'alcool, une montée d'inspiration aussi dans l'alcool qui existe et qui me fait du bien. [...] Ca m'apporte du feu.* » (Guillaume, 40 ans). On retrouve la dimension médicamenteuse développée dans le point précédent, mais cette fois le « médicament », l'alcool, revêt un rôle d'antidépresseur et non d'antidouleur.

Dans d'autres cas, alcool et cannabis ont une fonction de substitution, c'est à dire qu'ils servent à soulager les maux causés par le sevrage d'une autre substance. Aymeric et Patrick ont tous deux été héroïnomanes. Aymeric dit avoir stoppé l'héroïne, bien qu'il déclare aussi en consommer très occasionnellement. Patrick, quant à lui, est héroïnomanes mais, au moment de l'entretien, tentait de « décrocher ». Tous les deux ont aussi une consommation forte d'alcool et de cannabis. Dans le cas d'Aymeric, qui, pendant plusieurs années, se « shootait » quotidiennement à l'héroïne, le sevrage a été une épreuve extrêmement difficile. Cette difficulté réside, évidemment, dans l'addiction elle-même, mais surtout dans les conditions dans lesquelles le sevrage s'est fait. Pour se libérer de l'héroïne, Aymeric s'est fait enfermer volontairement par son frère aîné dans le garage de sa mère. Il décrit cet événement comme étant une épreuve difficile¹⁰, durant laquelle il n'a fait « *que boire que boire que boire pour pas*

¹⁰ Pour se figurer ce qu'un individu subit lors d'un sevrage brutal d'héroïne, le film *Trainspotting* illustre cela. Le personnage Mark Renton, interprété par Ewan McGregor, est sevré de l'héroïne par ses parents qui l'enferment dans sa chambre, et connaît plusieurs jours de délires, d'hallucinations et de souffrance.

penser à ça », pour oublier le manque. Pour lui, c'est de cet événement qu'est né son alcoolisme. Il a substitué une substance à une autre, il a « *remplacé le diable par un autre diable* ». L'alcool était donc, encore une fois, un moyen de se soulager. Dans le cas présent, il est question de soulager les maux psychologiques causés par un sevrage brutal.

On retrouve également cela chez Patrick. Contrairement à Aymeric, Patrick a tendance à nier son addiction à l'héroïne. Il dit pouvoir « *arrêter tout d'un coup* », oppose l'héroïne, produit qu'il s'injecte dans les veines et ne provoque, pour lui, peu ou pas de dépendance, au crack, qui se fume et « *rend dépendant* ». Pourtant, il déclare avoir besoin de cannabis, d'un « *bédo le soir* » pour pouvoir se détendre s'il arrête les autres drogues. Cela révèle donc, d'abord, une dépendance, puisque le symptôme principal du sevrage d'héroïne est l'hyperactivité, mais aussi une forme d'automédication, puisque Patrick cherche et trouve un produit, le cannabis, permettant d'apaiser la sensation de manque.

c) *La conscience du mal causé par les substances consommées : la figure de la « pire amie »*

Bien que les enquêtés présentent parfois leur toxicomanie et leur alcoolisme comme des traitements médicamenteux, comme des outils leur permettant de se soulager la tête et le corps, ils ont aussi tendance à les présenter comme étant à l'origine de ces mêmes maux.

Guillaume, qui boit pour « *s'apporter du feu* », pour se sentir joyeux, inspiré, explique qu'il y a un contrecoup, un revers à la consommation quotidienne d'alcool : « *Et puis y a aussi la destruction, bien sûr que c'est aussi un parcours de destruction. Quand tu te réveilles le matin en manque d'alcool tu es en souffrance, mais c'est de la souffrance physique pure quoi.* » (Guillaume, 40 ans). Il est donc conscient qu'un paradoxe existe dans son alcoolisme. D'un côté, il boit pour se sentir bien, avoir du carburant, du « *feu* », mais dans le même temps, il sait que son alcoolisme est une forme d'autodestruction et la source de souffrances physiques.

On retrouve cette dichotomie dans le discours de Patrick. Ce dernier a perdu son meilleur ami d'une overdose : « *J'ai trouvé mon meilleur ami il habitait au-dessus de chez moi, il m'avait trouvé l'appart et tout ça se passait bien, et tout, on se faisait des soirées et tout, et une fois je le voyais pas pendant 2 jours, j'ai pété la porte, hop je l'ai trouvé avec son matos. La ça m'a fait une claque et j'ai arrêté de payer les loyers, je me suis mis à me défoncer encore plus, et je me suis fait virer, je me suis retrouvé à la rue j'ai fait une dépression.* » (Patrick, 40 ans). Il a trouvé son meilleur ami décédé « *avec son matos* », c'est à dire avec héroïne et seringue à côté de son corps, et avait donc sous les yeux les conséquences terribles possibles de la

consommation de drogue. Cette vision semble avoir profondément déstabilisé Patrick, lui avoir mis « *une claque* », et l'a conduit à « *faire une dépression* ». Pourtant, cet événement ne va pas constituer un « électrochoc » permettant à Patrick de se libérer de sa propre addiction, mais il va au contraire continuer de se droguer et, pire, augmenter sa consommation. Là encore, la drogue est à la fois perçue comme l'origine et la solution aux problèmes de l'enquêté.

L'importance des drogues dans les parcours de vie des enquêtés est immense. Lorsqu'on leur parle de leurs consommations, certains pensent que les abus leur ont causé des troubles neurologiques et psychiatriques : « *Après, le LSD j'en ai fait des abus de ça. C'est pour ça que y a eu des troubles psychopathologiques qui sont apparus. Trouble bipolaire, c'est un symptôme de la schizophrénie, c'est apparu après que je commence à en bouffer. J'ai jamais eu de bad trip ou quoi que ce soit avec les hallucinogènes hein, mais à mon avis y a certains troubles qui sont liés à ça.* » (Adrien, 22 ans) ; d'autres pensent que leurs problèmes de santé proviennent de leur toxicomanie : « *Ouais la drogue aussi et le fait que je fume aussi, là on parle des poumons et tout donc ouais. Ce qui fait mal aux poumons c'est de fumer, et moi je fume ça va faire 30 ans. J'ai 37 je vais avoir 38 cette année donc ça va faire 30 ans que je fume.* » (Steven, 37 ans) ; d'autres enfin évoquent la drogue comme cause directe de leur situation de sans-domicile : « *Pour moi, je suis tombé à la rue, c'est la drogue, franchement c'est la drogue.* » (Aymeric, 29 ans).

Les liens entre l'arrivée à la rue et la consommation de drogue peuvent être plus ou moins directs. Dans certains cas, la drogue participe au développement de troubles psychiatriques, troubles qui renforcent les tensions intrafamiliales, tensions qui justifient le renvoi du domicile familial. Dans d'autres cas, la drogue dégrade la santé physique de la personne, lui fait perdre son emploi puis, à terme, son logement. Enfin, la consommation de drogues peut réduire l'implication dans le travail, provoquer une lassitude du mode de vie actuel, donner des envies d'ailleurs, ce qui favorise l'arrivée à la rue. Bien évidemment, ces événements ne constituent pas des suites logiques qui auraient pu être anticipées. En revanche, il est indispensable, pour comprendre les trajectoires individuelles, de démontrer rétrospectivement comment les différents déterminants influent les uns sur les autres au fil des situations et comment ils pèsent sur les trajectoires des individus.

3.2) Maladies physiques et mentales

Les personnes sans-domicile sont majoritairement en mauvaise santé (Brousse *et al.*, 2008 ; Besozzi, 2019). Si les conditions rudes de la vie sans-domicile expliquent souvent cet état de santé, les maladies précédaient cependant l'arrivée à la rue pour une partie des sans-domicile. La notion de maladie dont il est question ici concerne tant le plan physique que mental. Parmi les enquêtés, deux souffraient de troubles psychologiques et un d'infirmité, tout cela avant leur perte de logement.

Dans cette partie, nous nous intéresserons donc, dans un premier temps, aux maladies mentales puis, dans un second temps, aux maladies physiques et aux infirmités.

3.2.1) Les maladies mentales surreprésentées parmi les sans-domicile

Pour T. Besozzi, « 31,5% des sans-domicile présentent des troubles psychiatriques dits sévères » (2019). Cela englobe les troubles schizophrènes, les troubles bipolaires ou encore les troubles délirants. Évidemment, un certain nombre de ces personnes présentent ces troubles suite à une période prolongée dans la rue. Mais, pour les autres (et c'est le cas pour plusieurs enquêtés), ces troubles sont apparus avant l'arrivée à la rue. De ce fait, il est important de les analyser pour comprendre comment ils ont influé sur les trajectoires individuelles de ces personnes.

Nous verrons, dans cette partie, différents troubles psychopathologiques, comme la schizophrénie et la dépression, ainsi que leurs origines.

a) La maladie mentale, conséquence possible des sévices durant l'enfance

Certains enquêtés souffrent de psychopathologies lourdes, comme des troubles schizophrènes ou bipolaires, qui semblent les handicaper dans leurs vies quotidiennes et tout particulièrement dans leurs interactions sociales : « *Les gens ils voient les bipolaires comme des malades mentaux.* » (Brian, 18 ans). Ces troubles touchent généralement des sans-domicile jeunes (moins de 25 ans), isolés et peu dotés sur le plan scolaire. Outre ces trois caractères communs, on peut noter que ces jeunes ont systématiquement été victimes de maltraitances durant l'enfance. Celles-ci sont décrites comme quotidiennes et durent dans le temps, généralement plusieurs années. Si elles cessent la plupart du temps avant l'âge de 10 ans, soit

à la suite du décès du parent violent, soit après un placement en foyer ou en famille d'accueil, les violences, maltraitances et humiliations subies affectent encore, au moment des entretiens, les enquêtés. Ces souvenirs difficiles les hantent et persistent puisqu'ils ont eu lieu pendant la construction des fondations de ces individus, pendant leur enfance. En effet, ces événements difficiles privent ces enfants de l'environnement sécurisant nécessaire à leur bon développement, ce qui les contraint à se construire sur des fondations instables qui favoriseront, plus tard, le développement de comportements autodestructeurs et des psychopathologies (Le Heuzey, 2008). Les études en psychiatrie menées sur les adolescents victimes de maltraitance pendant l'enfance montrent un lien étroit entre, d'un côté, l'exposition répétées et prolongées à des traumatismes et, d'un autre côté, le développement de troubles tels que ceux mentionnés précédemment. De surcroît, « plus la maltraitance a été grave, plus l'impact sur la vie d'adulte est important » (Le Heuzey, 2008). De ce fait, on peut avancer l'hypothèse que les troubles bipolaires et schizophrènes développés par Adrien et Brian ont été favorisés par leur enfance difficile, et percevoir ainsi à quel point les traumatismes de l'enfance jouent sur le devenir de ces personnes.

Cependant, il est important de distinguer la présence de ces troubles (être schizophrène) de leurs manifestations (faire des épisodes schizophréniques). L'univers familial joue un rôle important dans la manifestation des troubles. Dans le cas des enquêtés, ils puisent leurs origines dans les dysfonctionnements familiaux (maltraitances, violences), mais ils se révèlent aussi, souvent, dans un contexte familial resté anxiogène (disputes, divorces, conflits). Les jeunes souffrant de ces troubles racontent que ces derniers diminuent fortement, voire même cessent intégralement lorsqu'ils quittent le domicile familial et rompent les contacts avec leurs parents : « *Du coup j'étais cachetonné à une époque, j'ai tout arrêté et étrangement, tu vois, depuis que je suis loin d'eux, je me porte bien mieux.* » (Adrien, 22 ans). On voit clairement que l'intensité des troubles d'Adrien est liée à la proximité/la distance avec sa famille et qu'il y a donc un lien indéniable entre son environnement familial et ses problèmes psychiatriques.

b) La dépression, révélatrice d'un mal-être

Les troubles psychiatriques sévères, comme ceux que nous avons vus dans le point précédent, ne sont pas les seuls que l'on peut observer au sein de la population des sans-domicile. Les dépressions sont également omniprésentes chez ces personnes. Elles peuvent, parfois, s'expliquer par le déclassement social subi, véritable traumatisme pour certains sans-domicile. Plus souvent, elles ont débuté avant la rue.

On peut distinguer plusieurs temporalités au cours desquelles débutent les dépressions des sans-domicile. D'abord, la dépression peut intervenir à des âges différents : on peut noter que certains individus développent leurs premiers épisodes dépressifs pendant l'adolescence voire même, dans certains cas, pendant l'enfance. Elle peut aussi apparaître à l'âge adulte, c'est à dire après 25 ans. Ensuite, la dépression peut intervenir à des moments de la vie différents : avant ou après l'arrivée à la rue. Dans ce deuxième cas, elles n'ont pas d'influence sur la perte de logement et le processus de déclassement ; elles en sont plutôt une résultante.

Les individus chez qui les premiers symptômes de dépression sont apparus au cours de l'enfance ou de l'adolescence décrivent souvent des envies suicidaires. Certains disent avoir eu les « *premières envies de suicide à l'âge de 8 ans* » (Guillaume, 40 ans). D'autres ont fait des tentatives de suicide, généralement pendant l'adolescence. Dans les deux cas, ces comportements font l'objet d'un suivi médical : « *Du coup ouais j'ai fini en psychiatrie quelques fois. A l'époque j'avais des cocktails de traitement. Neuroleptiques, antidépresseurs et anxiolytiques. Du coup j'étais un légume.* » (Adrien, 22 ans). Ces passages en institutions psychiatriques sont rarement bien vécus, d'autant plus qu'ils peuvent s'accompagner d'une forte stigmatisation de la part des proches, comme nous avons pu le voir précédemment (cf. 1.1.1 b et 1.1.2 b). Lorsqu'on les interroge sur ce qu'ils considèrent comme étant à l'origine de leur dépression, les jeunes enquêtés évoquent quasi exclusivement des relations « toxiques » ou néfastes avec des proches. Ces derniers peuvent être, évidemment, des parents, mais également des amis ou même des conjoints : « *Autant la première [petite amie], qui a contribué à me faire tomber dans la dépression et a niqué le peu de confiance en moi que j'avais déjà, j'en ai rien à foutre.* » (Adrien, 22 ans). Dans le cas des personnes connaissant la dépression depuis leur jeunesse, l'origine semble donc être un ou plusieurs traumatismes survenus durant l'enfance et l'adolescence, traumatismes causés par des interactions répétées avec des individus malveillants, violents et/ou dégradants. Il est également important de noter que les dépressions dont il est question ici se prolongent indéfiniment dans le temps. Adrien était toujours sujet à des épisodes dépressifs au moment de l'entretien, soit plus de 6 ans après les premières manifestations dépressives. Guillaume, lui, est toujours en proie à une grande dépression à l'âge de 40 ans, mal qui s'est pourtant révélé chez lui à l'âge de 8 ans.

Pour ce qui est des personnes ayant développé des épisodes dépressifs à l'âge adulte, la situation est différente. Il semblerait plutôt que ceux-ci fassent suite à des bouleversements constituant des traumatismes, comme le décès d'un proche ou une rupture amoureuse. Les dépressions vécues à l'âge adulte semblent durer moins longtemps et n'être qu'un état passager.

Elles durent, malgré tout, plusieurs années, mais elles ne deviennent pas une constante dans la vie de ces personnes, contrairement à ce que l'on observe chez les jeunes.

Dans tous les cas, la dépression est indéniablement révélatrice d'un mal-être intense. Elle provoque un processus de déclassement chez les individus jeunes comme chez ceux plus âgés, mais opère de manière différente chez les uns et les autres. Pour la population jeune, il apparaît que la dépression affecte les ambitions, les rêves, les projets d'avenir. Les jeunes en viennent ainsi à délaissier l'école et les études, à oublier leur avenir en se focalisant sur le présent et sur leur « *besoin de sentir quelque chose* » (Adrien, 22 ans). Dans le cas des dépressions apparaissant à l'âge adulte, le présent est délaissé en même temps que l'avenir. Seul le passé les habite et ils ressassent douloureusement les événements les ayant conduits à cet état de mal-être. De ce fait, ils délaissent travail, obligations et logement en se mettant en quête d'un moyen de stopper leur souffrance : « *Là ça m'a fait une claque et j'ai arrêté de payer les loyers, je me suis mis à me défoncer encore plus, et je me suis fait virer, je me suis retrouvé à la rue.* » (Patrick, 40 ans). On voit bien ces différents éléments dans cet extrait, puisque Patrick se détache de son logement, en arrêtant de payer son loyer, de son emploi, puisqu'il se fait licencier, et cherche un échappatoire à la souffrance en augmentant sa consommation de drogues.

Nous l'avons vu, les maladies mentales sont omniprésentes chez les sans-domicile. Qu'elles puisent leur origine dans des traumatismes de l'enfance ou dans des bouleversements de la vie adulte, elles pèsent fortement sur les trajectoires individuelles. Pour T. Besozzi, « il ne fait aucun doute que les troubles psychiatriques favorisent la possibilité de connaître l'expérience de la rue » (Besozzi, 2019). Finalement, c'est la concomitance des deux éléments, la présence de troubles psychologiques et la rue, qui crée une situation si difficile : les deux s'entremêlent et se nourrissent, l'un pouvant favoriser l'autre et inversement.

3.2.2) La maladie, l'infirmité et l'incapacité de travail

Pour cette partie, nous nous intéresserons tout particulièrement au cas de Steven. Tout d'abord, parce que c'est le seul des cinq enquêtés à évoquer les problèmes de santé physique comme étant un facteur de son arrivée à la rue. Ensuite, parce que c'est également le seul à avoir vu sa santé se dégrader de la sorte avant la rue. Enfin, parce que l'étude de son parcours de vie, en l'abordant sous l'angle des pathologies, met en lumière un parcours de vie type représentant ce qu'a vécu une frange de la population sans-domicile, ceux menés à la rue par le handicap.

Au moment de l'entretien, Steven a 37 ans. Nous avons fixé un lieu de l'entretien proche de l'endroit où Steven occupe ses journées. Il a insisté pour faire de la sorte, avançant le fait qu'il est pratiquement incapable de marcher. C'est le premier élément marquant lorsque l'on rencontre Steven : il semble à la fois relativement jeune, puisqu'on devine aisément qu'il a moins de 40 ans, mais dans le même temps dégage une impression de faiblesse et de fragilité physiques. C'est évidemment le cas d'un bon nombre de personnes sans-domicile, mais cela apparaît plus fortement chez lui que chez les autres.

Interrogé sur ce qui l'a conduit, d'après lui, à la rue, il répond d'abord la prison, puis ajoute le fait qu'il soit « *tombé malade* ». La maladie qu'il évoque est en fait une suite d'accidents vasculaires cérébraux (AVC), survenus peu avant ses 30 ans, et qui l'ont fortement handicapé. Il garde de graves séquelles de ses accidents, notamment une hémiparésie et de fortes douleurs physiques, ainsi que des troubles de l'attention et des migraines, qui s'accompagnent d'un lourd traitement médicamenteux. Ses accidents ont eu des répercussions au-delà du corps de Steven : de par son importante perte de motricité et de mobilité, il s'est vu réformé de l'armée sans compensation financière. La perte de son emploi, et par conséquent de ses revenus, a laissé Steven sans moyen de subsistance. En outre, Steven dit avoir mis plusieurs années avant de parvenir à surmonter les démarches administratives lui permettant de bénéficier de l'aide aux adultes handicapés (AAH). Avant d'obtenir ces aides, son handicap l'empêchait de travailler, le laissant ainsi sans aucun revenu.

Les AVC subis par Steven ne sont pas les seuls problèmes de santé qu'il a rencontrés. Avant cela, il avait déjà été hospitalisé pour des maladies pulmonaires (emphysèmes, pneumothorax). Ces difficultés pulmonaires le gênent encore aujourd'hui, et il a dû subir plusieurs opérations au cours de sa vie pour les soigner. Bien qu'étant des événements aléatoires pouvant survenir de manière imprévisible dans la vie de chacun, les problèmes de santé de Steven semblent, comme il le dit, fortement favorisés par son tabagisme et sa longue consommation de cannabis : « *Ouais la drogue aussi et le fait que je fume aussi, là on parle des poumons et tout donc ouais. Ce qui fait mal aux poumons c'est de fumer, et moi je fume ça va faire 30 ans.* » (Steven, 37 ans). C'est donc, pour lui, son mode de vie qui a provoqué la dégradation de son état de santé général et la multiplication des problèmes médicaux.

Avec le parcours de Steven, on observe plusieurs multiplications, superpositions, enchevêtrements de problèmes qui se nourrissent les uns les autres. Tout d'abord, on constate qu'il est pris, comme il le dit, dans un « *enchaînement* ». Enchaînement de problèmes de santé, d'abord, mais également enchaînement lié à ces problèmes : la perte de l'emploi, l'absence de compensation financière, les difficultés à percevoir les prestations auxquelles il a droit. En outre,

ces événements mettent en exergue la solitude dans laquelle se trouve Steven et le milieu duquel il provient. Il était célibataire et vivait seul, et n'avait donc personne, dans son foyer, pour l'aider à traverser la crise qu'il connaissait ; il vient d'une famille au capital économique faible, son père est en plus décédé quelques années avant ses soucis de santé, il ne peut donc compter ni sur l'aide financière de ses parents, ni sur celle de ses frères et sœurs ; enfin, il est peu doté scolairement, ce qui ne lui laisse quasiment aucune chance de rebond, de réorientation professionnelle vers un métier non-manuel.

A travers le parcours de Steven, on voit bien comment les aléas (problèmes de santé), d'un côté, et les déterminants sociaux (famille, capitaux économique et culturel) de l'autre, s'entremêlent et se combinent avec, pour résultat, la perte de logement et le déclassement social d'un individu. Ce cas est le seul de cette enquête dans lequel on sent la personne ballotée, malmenée par des événements qu'elle subit de plein fouet qui la conduisent à la rue. Steven lui-même, quand il décrit ce qui l'a conduit à la rue, se place en spectateur et en victime : il constate la dégradation de son état de santé, crie à l'injustice devant sa réformation sans compensation, devant les difficultés d'accès à l'AAH, déplore l'absence d'aides financières, psychologiques et professionnelles qui l'empêchent de payer son loyer, de se défaire de ses addictions et de se réinsérer après ses peines de prison.

Les premiers contacts avec les drogues façonnent ces individus. Avec le cannabis d'abord, mais aussi et surtout avec l'héroïne et le LSD, une réalité alternative s'offre à ces jeunes. Ils peuvent s'échapper de leur milieu d'origine qui les a fait souffrir à l'aide du « trip », du voyage mental induit par la drogue, mais aussi grâce à l'intégration de nouveaux cercles sociaux dans lesquels ils se sentent valorisés et se font une place. Nous l'avons vu précédemment (2.2.2 c), la consommation quotidienne de drogue peut être à l'origine de la perte de l'emploi. Elle peut également provoquer le délitement des liens familiaux et sociaux. Dans tous les cas, la toxicomanie influence grandement les trajectoires individuelles des enquêtés ; comprendre d'où elle provient est donc indispensable.

Les ruptures que la toxicomanie induit (ruptures familiale, professionnelle, sociale) peuvent avoir des effets d'autant plus dévastateurs qu'elles s'accompagnent de dommages physiques et psychologiques. La toxicomanie, nous l'avons vu, favorise l'apparition de troubles psychopathologiques et de maladies physiques, ce qui renforce les effets des ruptures susmentionnées. De plus, elle met en lumière les difficultés du passé ou du présent, puisque c'est souvent pour y échapper que les enquêtés se droguent. Les toxicomanies et les maladies mettent aussi en évidence les difficultés face aux institutions que connaissent les enquêtés,

ceux-ci refusant les cures de désintoxication au profit de méthodes « faites maison », ou éprouvant de grandes difficultés pour obtenir les aides auxquelles ils ont droit.

Plus que des révélateurs de difficultés, les maladies et les toxicomanies constituent des facteurs favorisant l'arrivée à la rue.

IV) Arriver à la rue : hésitations, intermittence et fixation

Tout au long de ce travail, nous avons analysé les histoires familiales des enquêtés et leurs impacts, leurs parcours scolaires, professionnels et résidentiels, leurs rapports aux institutions, leurs états de santé, leurs toxicomanies et leurs effets sur les trajectoires individuelles. A travers tous ces éléments, nous avons entrevus des éléments de réponses à la question fondamentale de ce mémoire : comment arrive-t-on à la rue ?

Dans cette dernière partie, nous nous intéresserons à la période charnière de l'arrivée à la rue. Si le processus conduisant à la rue se fait de manière relativement insidieuse et progressive, il ne met pour autant pas les individus dans une posture passive. Au contraire, se sentant glisser, les enquêtés vont développer des stratégies pour s'adapter à leur nouvelle situation. Ils passent par une période d'entre-deux, par un sas, où ils sont entre le logement et la rue, et c'est au cours de cette période qu'ils vont intégrer de nouvelles normes, développer de nouvelles pratiques et apprendre de nouveaux comportements. Nous analyserons ainsi les moyens mis en œuvre par les enquêtés pour se préserver de la rue, comment ils s'y adaptent quand il ne peuvent plus l'éviter et nous tenterons de comprendre si vivre dehors est un choix ou non.

4.1) L'arrivée à la rue : intégration d'un nouveau milieu, développement d'une nouvelle identité

4.1.1) La genèse de la rue : étouffement, lassitude et ruptures biographiques

Dans les mois et les années qui précèdent l'arrivée à la rue, les sans-domicile développent différents sentiments, comme une lassitude constante ou une sensation d'étouffement au quotidien, qui les conduisent à envisager des alternatives à leur situation actuelle. A ces

sentiments viennent s'ajouter des événements bouleversants, des « ruptures biographiques » (Besozzi, 2019), qui favorisent le passage à l'acte vers le changement de mode de vie.

Dans cette partie, nous traiterons des sentiments de lassitude et d'étouffements qui animent les enquêtés, puis nous nous intéresserons aux ruptures biographiques qu'ils connaissent.

a) *Perte de l'intérêt et refus du mode de vie actuel*

Dans les discours des enquêtés, on observe systématiquement une ou plusieurs périodes, plus ou moins longues, au cours desquelles ils manifestent une forte perte d'intérêt vis-à-vis de leur situation actuelle. Cette perte s'exprime à l'égard de la scolarité : « *Je me suis tout le temps fait chier, je me suis tout le temps fait chier dans ma scolarité.* » (Adrien, 22 ans) ; de la vie professionnelle : « *C'est juste pour faire les saisons et être tranquille pendant 6 mois, et j'en avais marre du boulot.* » (Patrick, 40 ans) ; et à l'égard de leur mode de vie (las de vivre chez les parents, de connaître des difficultés pour trouver un emploi stable, etc). Ces éléments rejoignent le sentiment de lassitude professionnelle que nous évoquions plus tôt (2.2.2 b). On comprend que la perte d'intérêt outrepassse le domaine professionnel puisque les enquêtés lient leurs envies de changement professionnel avec les besoins d'évasion et de déplacement géographique : « *J'avais fait un arrêt sur la boulanger' parce que je me sentais pas capable de bosser en boulanger' et j'avais envie d'ailleurs quoi.* » (Patrick, 40 ans). On devine donc qu'ils développent une lassitude générale, une « *envie d'ailleurs* » à la fois géographique, professionnelle et situationnelle. Ils ne font plus leurs métiers ou leurs études par passion et envie (certains, comme Adrien, ne l'ont même jamais fait), mais par habitude et contrainte. Ils aspirent ainsi à des changements généraux dans leur vie : un nouveau travail dans un domaine différent, un nouveau lieu de vie, bref, une nouvelle vie, ailleurs.

Différents facteurs peuvent être à l'origine des pertes d'intérêt observées. D'abord, il est possible que les enquêtés développent un intérêt pour d'autres sujets que les matières scolaires, et en viennent donc à délaisser ces dernières : « *Les cours j'en avais rien à foutre, je lisais les bouquins d'auteurs qui m'intéressaient dans mon coin tu vois et c'est tout.* » (Adrien, 22 ans). On devine encore une fois l'envie d'ailleurs, car les centres d'intérêts se trouvent ici en dehors des cadres imposés, en dehors de ce qu'impose la scolarité. Parallèlement à cela, on observe que ces personnes peuvent avoir des objectifs scolaires définis, des ambitions pour l'avenir, comme intégrer telles ou telles études supérieures. On pourrait penser que vouloir accéder à ces filières encouragerait les enquêtés à travailler pour y parvenir. Mais au contraire, ils se sentent décourager par le fait de savoir (ou plutôt de croire) qu'ils pourraient ne pas s'ennuyer

« ailleurs », dans un autre domaine, et l'ennui ressenti dans le présent est ainsi décuplé : « *Par contre arrivé en terminale j'avais des potes qui parlaient en prépa ou en licence de sciences, ils me montraient leurs programmes, c'était beaucoup plus intéressant déjà. Pour ça que la prépa MPSI j'aurais beaucoup aimé.* » (Adrien, 22 ans)

Ensuite, il peut arriver que les enquêtés connaissent une forme « d'éveil idéologique », c'est à dire qu'ils développent une idéologie en opposition avec leur mode de vie actuel. En clair, après avoir longtemps travaillé en tant que salarié, certains enquêtés, généralement des hommes de plus de 35 ans, en viennent à refuser le « *mode productiviste* » d'organisation du travail : « *On fait plus rien de nos mains à part ce qu'on nous dicte. Moi le mode productiviste ça m'intéresse pas. Si je refais une boulangerie ça sera associatif à moitié. T'as des baguettes au prix de revient, sans faire de marge, pour les pauvres.* » (Patrick, 40 ans). On peut aussi mentionner le « *broyeur d'homme* » dont fait mention Jurgen (cf. 2.2.1 a et b), qui rejoint cette idée. Il en viennent à interroger leur participation à un mode de production qu'ils trouvent inégalitaire, aliénant et écrasant, ce qui provoque une remise en cause profonde de leur emploi qui se traduit généralement par un abandon de poste et une réorientation professionnelle (cf. 2.2.2 b).

Enfin, les aléas des parcours professionnels peuvent conduire les enquêtés à faire face à des refus : « *Et comme le patron il a pas voulu me donner un contrat, un CDI, alors j'ai dit bah ça vaut pas la peine non plus. Alors j'ai dit bah on continue le voyage.* » (Jurgen, 51 ans). Ces refus sont perçus par les enquêtés comme une absence de reconnaissance de la part de leurs patrons. Les enquêtés répondent au refus de l'employeur par une réaction d'orgueil et une forme de fatalisme qui se manifestent, là encore, par un abandon de poste.

En plus de développer une lassitude, les enquêtés manifestent un sentiment d'étouffement. Ils se sentent opprimés, opprimés, inaptes à la vie en société. Cet étouffement se manifeste dans le travail, où il se joint à la lassitude et favorise les réorientations professionnelles, mais aussi dans la sphère familiale, où les tensions sont pesantes. Les enquêtés étouffent au quotidien, ils se sentent contraints à occuper des rôles dans la société qui ne leur conviennent pas, ce qui peut favoriser l'apparition des idées suicidaires dont ils font mention (cf. 3.2.1. b). En outre, ce sentiment d'étouffement est renforcé par le fait qu'ils ne se sentent pas à leur place dans la société, qu'ils se sentent inadaptés : « *Mais le sentiment d'inadaptation je l'ai toujours eu, toujours.* » (Guillaume, 40 ans) ; « *Quand t'en avais un petit peu marre de la vie, ce qui était un petit peu mon cas, tu venais voir les marginaux place Pasteur parce que tu te sentais bien avec eux. Avec ta famille tu te sentais mal, au lycée tu te sentais mal parce que les gens de ton âge ils te faisaient vraiment chier, et avec les punk tu te sentais bien parce que t'étais avec des*

gens qui t'acceptaient pour ce que tu es. » (Guillaume, 40 ans). On comprend ici que le sentiment d'étouffement peut provenir des relations à autrui. Guillaume ne supporte ni les autres personnes et leurs jugements, ni l'environnement familial dans lequel il évolue, et cherche donc un échappatoire au lycée et au domicile parental. Des processus similaires peuvent être observés chez Adrien. Dans les deux cas, il semblerait que l'inadaptation sociale soit réelle, effective, puisque ces deux personnes ont de grandes difficultés à s'intégrer à des groupes sociaux « non-marginaux » et à se conformer aux attentes scolaires et sociales. Ils adoptent des comportements antisociaux et marginaux, en consommant très fréquemment et en plein jour des drogues de toute sorte et de l'alcool, en désertant les institutions scolaires et en fréquentant des milieux marginalisés (« punks à chien », « teuffeurs »). Mais l'inadaptation n'est pour autant pas absolue. S'ils se sentent inadaptés, pas à leur place avec les « autres », c'est parce qu'ils se sont construits dans des environnements familiaux hostiles et violents et ont dû s'adapter à ces derniers. Ainsi, l'inadaptation qu'ils ressentent vient des comportements qu'ils ont dû adopter pendant l'enfance pour survivre dans un environnement familial très difficile, fait de violence, de maltraitance et d'humiliations. C'est par adaptation à l'univers familial difficile et violent qu'ils ont développé leur inadaptation sociale ressentie et réelle.

Dans tous les cas, les pertes d'intérêts vécues dans les domaines scolaires et professionnels impactent les manières de vivre des enquêtés. En remettant en cause leur implication scolaire et professionnelle, ils modifient leur rôle, leur place, leurs conditions d'existence dans la société. Déjà majoritairement dans des situations précaires, ces pertes d'intérêts accroissent la précarité vécue par les enquêtés. Leurs situations deviennent d'autant plus difficiles que, dans le même temps, d'autres événements peuvent venir altérer leurs parcours de vie.

b) Ruptures biographiques

On ne peut pas s'interroger sur la genèse de la rue sans s'intéresser à la question des « ruptures biographiques » (Sapin *et al.*, 2007). Nous avons déjà traité, tout au long de ce mémoire, de différentes ruptures biographiques survenues au cours de la vie des enquêtés. On peut évoquer les divorces parentaux (INSEE, 2014), les incarcérations (Brousse *et al.*, 2008), les maladies, qui constituent des aléas déterminants, des épreuves marquantes, insurmontables et parfois non-surmontées, mais aussi les abandons de postes et les mauvaises expériences professionnelles, les décohabitations forcées (Brousse *et al.*, 2008 ; Besozzi, 2019 ; Dequiré et Jovelin, 2007), ou encore les tentatives de suicide. Ici, nous nous intéresserons aux ruptures biographiques à travers le prisme de la perte d'un proche. « Proche » renverra dans cette partie

aux parents, aux amis ou aux conjoints. Nous traiterons ici de deux types de perte : la rupture amoureuse et le décès.

Tous, à l'exception de Steven, font état de ruptures amoureuses dans leurs parcours de vie. Elles font suite à des relations plus ou moins longues, mais qui apparaissent toujours comme importantes pour les enquêtés puisqu'ils les évoquent encore plusieurs années (voire décennies) après leurs fins. Les ruptures sont souvent subies : « *Et là elle m'a dégagé, dès qu'elle a eu sa paye dégage, dehors.* » (Patrick, 40 ans). Les ruptures amoureuses peuvent être lourdes de conséquences pour les enquêtés. En effet, outre la douleur sentimentale causée par la fin de la relation, il arrive que les enquêtés soient dépendants matériellement de leur conjointe. C'est le cas d'Aymeric, qui a vécu deux ans chez son ex petite-amie et qui avait rompu les liens avec sa famille pour pouvoir vivre chez elle. A la fin de leur relation, il se retrouve donc démuné, sans logement et sans famille pour l'aider : « *J'ai décidé de la suivre, tu vois j'avais 16 ans, 15ans, 16 ans et pendant 2 ans je l'ai suivi chez elle, et bah tu vois ça s'est fini donc j'avais plus ma gadjji et j'avais plus personne. Plus de famille plus rien parce que je leur avait tourné le dos depuis 2 ans tu vois. J'avais juste à les rappeler, ils m'auraient accueilli mais ma fierté a fait que non.* » (Aymeric, 29 ans). Cela peut avoir pour conséquence de conduire une première fois à la rue : « *Et du coup bah je suis resté dehors tu vois, tout simplement je suis resté dehors quand ils m'ont foutu à la porte.* » (Aymeric, 29 ans).

Un autre événement récurrent dans les parcours de vie des enquêtés est le décès d'un proche. Les grands-parents de Jurgen, qui l'ont élevé, sont tous les deux décédés. Le père d'Adrien est décédé alors que ce dernier était enfant. Steven a perdu son père à l'âge de 22 ans. Enfin, Patrick a retrouvé son meilleur ami décédé d'une overdose. Tous ces décès provoquent des réactions différentes selon les enquêtés. Certains peuvent développer des dépressions (cf. 3.2.1 b). D'autres peuvent éprouver du soulagement, comme Adrien lors du décès de son père « *alcoolique et violent* ». Enfin, le décès d'un proche peut revêtir une dimension libératrice, désinhibitrice. Avec le décès de son père, Steven se tourne vers une activité illégale : le trafic de drogues. Il fait lui-même le lien entre ce décès et le début de son activité de dealer : « *Bah mon père il est mort. Et j'ai dû faire certaines bêtises voilà.* » (Steven, 37 ans). Il lie la mort de son père et ses activités de « dealer », qu'il nomme « *bêtises* ». Ce dernier terme est révélateur : il montre que Steven a été libéré de la surveillance paternelle et peut donc s'adonner à des activités que son père lui aurait interdites. Il peut « *faire des bêtises* ». Jurgen, quant à lui, fait le lien entre le décès de son grand-père et son arrivée à la rue, ou plus exactement sa « *sortie de la société* ». Il a perdu son grand-père six ans avant de devenir sans-domicile, et il considère qu'avec ce décès, « *plus rien ne [le] tenait [...] dans la société.* » (Jurgen, 51 ans).

On observe que dans les différentes pertes vécues par les enquêtés, deux dimensions s'affrontent. D'un côté, certains vivent le décès ou la rupture amoureuse comme des traumatismes, des chocs, des épreuves qui sont difficiles tant sur les plans sentimentaux et émotionnels que matériels. D'un autre côté, certains voient dans la perte une possibilité de s'affranchir de leurs obligations, de s'éloigner du rôle qu'ils jouaient pour les autres, et de devenir ce qu'ils voulaient être pour eux-mêmes. Jurgen est la parfaite illustration de cette idée. Il voit dans le décès de son grand-père une possibilité de s'extraire de sa situation d'ouvrier qu'il ne supporte plus, sans pour autant avoir à affronter le jugement de celui qui l'a élevé. La fin de son couple lui permet de s'affranchir définitivement du rôle qu'il occupait dans la société et de vivre sa vie comme il l'entend : « **A** : Et quand vous avez commencé à voyager vous étiez encore avec votre copine ? - **J** : *Non non non. Là c'était parti aussi, c'est pour ça je dis j'avais pas d'obligation. J'avais pas de casser un couple ou de, comment dire, de faire mourir le couple à petit feu. Comme c'était déjà fini.* » (Jurgen, 51 ans). Décès d'un parent et rupture amoureuse peuvent être deux éléments libérateurs qui autorisent l'individu à vivre sa vie à sa manière.

Si, parfois, les ruptures amoureuses, comme pour Aymeric, ou les décès, comme pour Patrick, conduisent plus ou moins directement à la rue, il ne faut pas tomber dans le piège consistant à croire que ces ruptures biographiques sont des causes amenant à la rue. Les ruptures amoureuses, les pertes de proches et leurs conséquences ne sont pas les raisons qui amènent un homme à devenir sans-domicile ; elles sont les révélateurs de dysfonctionnements opérant à plusieurs échelles, des révélateurs des « désavantages cumulatifs » (Sapin *et al.*, 2007) connus par les sans-domicile. Elles mettent en exergue les dysfonctionnements familiaux, puisque les enquêtés se retrouvent sans soutien moral, affectif et matériel de la part de leur famille ; elles révèlent aussi les dysfonctionnements individuels, puisque ces personnes « chutent » pendant leur période de deuil (Steven se tourne vers des activités illégales qui l'amènent en prison, Patrick fait une dépression qui le conduit à la rue, Aymeric devient héroïnomane pendant qu'il fait le deuil de son couple) ; enfin, elles révèlent des dysfonctionnements dans l'assistance aux personnes vulnérables, puisque dans leurs difficultés à surmonter les épreuves que constituent ces pertes, les enquêtés ne peuvent pas compter sur l'aide des institutions. Par l'étude des conséquences des ruptures biographiques, on peut comprendre comment la vie des enquêtés est « chamboulée » non pas par un événement qui va les faire tomber soudainement dans la misère, dans la précarité, mais par un aléa qui rend opérant et fonctionnel l'amas d'inégalités qui se formait chez ces personnes depuis la naissance.

4.1.2) La rencontre avec le milieu de la « rue » : intériorisation de nouvelles normes, pratiques et pensées

Avant d'arriver à la rue et pendant les premières semaines sans-domicile, les enquêtés connaissent des périodes « tampons », des périodes de transition. Au cours de ces périodes, les enquêtés ont encore des accroches les empêchant temporairement d'arriver à la rue (allocations chômage permettant de payer le loyer, amis pour les héberger), mais ont en même temps un pied dehors (début de la mendicité, fréquentation de personnes sans-domicile). Pendant ces périodes, les enquêtés vont rencontrer des personnes sans-domicile, développer de nouveaux comportements, de nouvelles habitudes et apprendre la « débrouille » (Choppin *et al.*, 2013).

Dans cette partie, nous nous intéresserons à la période de transition au cours de laquelle les enquêtés commencent à intégrer le milieu de la rue, s'y confronte sans s'y jeter entièrement, et les changements que cela opère chez eux.

a) *L'intégration de nouvelles normes...*

Au cours de la période de transition, on observe des changements de normes chez les enquêtés. Ils avaient, par le passé, des normes héritées de leur éducation, de leurs parents, de l'école, ou de tout autre instance de socialisation primaire et secondaire. Dans les mois qui précèdent la rue, ces normes sont chamboulées, renversées, remplacées par d'autres. On peut distinguer plusieurs provenances à ces nouvelles normes.

Tout d'abord, ces changements de normes peuvent être le résultat de réajustements à une situation en mouvement. En clair, les enquêtés peuvent connaître des événements déstabilisants, comme une restructuration économique de l'entreprise pour laquelle ils travaillent, un accroissement des tensions au sein du domicile familial, un décès, ou toutes les autres situations de ce type que nous avons évoquées jusqu'ici. De là provient une modification de la réalité vécue par les enquêtés, de leur quotidien, ce qui les conduit logiquement à réajuster leurs normes, à revoir ce qu'ils jugent faisable ou non, acceptable ou non, attrayant ou non.

Les modifications des normes peuvent aussi être induites par de nouvelles rencontres. Comme nous l'avons vu lorsque nous avons traité du sujet de la toxicomanie, certains enquêtés ont fréquenté régulièrement les « teufs » (cf 3.1.1 b), qui sont lieux de rencontre avec des sans-domicile (Pimor, 2014). D'autres ont trouvé un échappatoire dans la fréquentation de groupes de « marginaux », de « punks » (Guillaume, 40 ans). Dans les deux cas, rencontrer et fréquenter

des sans-domicile amène nécessairement à une modification des normes de ces individus. Aymeric raconte l'histoire d'un jeune ami à lui, devenu sans-domicile « à cause de ses fréquentations » : « Après y a aussi les gens qui, comme un collègue dans la maison ou on était beaucoup, mon deuxième squat, et comme on avait un lycée à côté et moi je sortais avec une gadji qui était dans ce lycée et elle avait des amis. Et du coup au début ils venaient quand ils avaient fini les cours boire une bière, fumer un joint. Au début, lui, Julien il s'appelait, il venait que le soir quand il avait fini les cours. Au bout de 3 mois, il a rencontré une fille qui était avec nous dans le squat qui aussi était partie de chez ses parents. Du coup il venait la voir l'après-midi. Déjà il commençait plus à aller en cours l'après-midi. Et au bout de 2 mois 3 mois il venait là dès le matin. Lui il est tombé à la rue comme ça. Je l'ai revu quand je suis allé chercher mes papiers, ça fait 6 ans, il faisait la manche, il était tombé dans l'héro et tout. Une épave. » (Aymeric, 29 ans). Ici, on voit que les comportements, et avant eux les normes, peuvent se modifier au contact d'un nouveau groupe social. De la même manière qu'Aymeric a pu être séduit par l'héroïne au contact de son ami toxicomane qui en consommait, Julien, le jeune dont parle Aymeric, a pu être séduit par un mode de vie différent du sien qu'il a observé chez ses nouveaux amis.

En plus de cela, les espaces nouvellement intégrés que constituent les groupes de sans-domicile peuvent permettre à ces jeunes de se sentir valoriser (Pimor, 2014), valorisation qu'ils n'ont pu obtenir nulle part ailleurs. Ils trouvent dans ces groupes l'absence de jugement et de moqueries, par opposition à ce qu'ils connaissaient dans les milieux fréquentés auparavant : « Avec ta famille tu te sentais mal, au lycée tu te sentais mal parce que les gens de ton âge ils te faisaient vraiment chier, et avec les punk tu te sentais bien parce que t'étais avec des gens qui t'acceptaient pour ce que tu es. » (Guillaume, 40 ans). Ils s'éloignent donc de leurs anciens groupes sociaux, dans lesquels ils n'étaient que rarement intégrés du fait de leurs difficultés à se plier à leurs normes et à leurs règles, et s'engagent dans de nouveaux groupes où ils sont acceptés pour ce qu'ils sont, tels qu'ils sont, et où ils se sentent, par conséquent, à leur place.

Dans ces nouveaux groupes sociaux, leurs rapports à la famille, au travail, à la drogue, au logement sont modifiés, et par là même occasion, leurs pratiques en viennent à changer.

b) ... qui conduit à l'intériorisation de nouvelles pratiques

Si les situations et les normes des enquêtés en viennent à changer pendant la période de transition, logiquement, leurs pratiques se sont elles aussi vues grandement modifiées. Après

avoir intégré de nouvelles normes, les enquêtés modifient leurs pratiques par soucis d'adaptation à une situation nouvelle : l'absence de logement personnel.

Pour faire face à cette nouvelle donnée, les enquêtés vont développer des stratagèmes d'adaptation à leur nouveau milieu. Tout d'abord, ils apprennent à se nourrir. Adrien, après s'être fait renvoyé du domicile familial, est hébergé chez une camarade de l'université. Dès lors, il entreprend de ramener de la nourriture pour rendre service à son amie. Il connaît alors ses premières expériences de mendicité : « *Genre dans son studio, pendant 2 mois j'étais chez elle là-bas. Du coup je me démerdais pour ramener un peu de bouffe ce genre de choses, voilà.* » (Adrien, 22 ans). De la même manière, Aymeric, hébergé lui aussi par un ami, s'oriente vers la mendicité pour obtenir de l'argent et financer sa consommation d'héroïne. Dans le cas d'Aymeric, il est important de noter qu'il avait travaillé plusieurs mois en tant que vendeur dans un magasin de sport avant sa majorité. Il explique délaisser le monde du travail et la recherche d'emploi car la mendicité permet, quand on est aussi jeune qu'il l'était à l'époque (18 ans à peine), de gagner rapidement et efficacement de l'argent : « *Donc je trouvais toujours des petits boulots comme ça pour me la payer tout ça, et au bout d'un moment ça demande trop d'argent et tu sais que quand tu vas faire la manche tu vas faire très vite de l'argent, au début quand t'as 16 ans, 17 ans, les gens ils te donnent, quand t'as encore un visage pas marqué tout ça ils te donnent vraiment vite. Ils prennent pitié. Et du coup tu gagnes bien plus que quand tu vas travailler quand t'es petit jeune. [...] Donc j'ai arrêté de chercher du boulot. Je me levais le matin j'allais faire la manche.* » (Aymeric, 29 ans). A travers ces deux cas, on peut mettre en lumière le lien entre l'absence de logement personnel et la mendicité. Aucun des deux n'est à la rue *stricto sensu*, mais tous les deux développent des pratiques les rapprochant de celle-ci, puisqu'ils mendient et passent une partie non-négligeable de leur temps dehors, dans la rue.

Pour autant, tous les comportements, tous les stratagèmes d'adaptation à la nouvelle situation de sans-domicile vécue par les enquêtés ne sont pas nouveaux. Si la mendicité constitue l'un des moyens de subsistances privilégiés des sans-domicile, ils ne s'en contentent pas nécessairement. Aymeric, qui avait commis des vols et des cambriolages pendant son adolescence mais avait délaissé ces activités par peur de la prison, se tourne à nouveau vers ces pratiques pour obtenir de l'argent. Jurgen, quant à lui, s'en remet aux sens de l'observation et de la « débrouille » qu'il avait développés pendant l'enfance grâce au scoutisme pour pouvoir trouver et saisir les opportunités qui s'offrent à lui : les caisses de fruits abandonnées à la fin du marché, les plateaux repas jetés dans les poubelles des hôtels ou encore la connaissance parfaite des multiples associations d'aide aux personnes sans-domicile.

Les nouvelles pratiques développées par les sans-domicile ne sont pas toujours autodidactiques. Ici encore, le fait de côtoyer d'autres sans-domicile, souvent des « aguerris de la rue », permet d'apprendre à naviguer dans ce nouveau monde et de se rendre la vie un peu moins difficile. Si ces personnes donnent des conseils pour optimiser la manche, c'est dans le domaine du logement qu'elles se révèlent avoir le plus d'influence. En effet, grâce à elles, les enquêtés peuvent avoir accès à des squats, et ainsi ne plus être contraints à dormir dehors, à être sans-abri : « *Après j'ai rencontré des collègues avec qui on trainait tous les jours, et là on a pété la maison ou on était tout le temps où y'a le gadjo qui a arrêté l'école. On était une vingtaine, on avait une maison, 3 salles de bain, au moins 17 pièces.* » (Aymeric, 29 ans). Grâce à son appartenance à un groupe de sans-domicile, Aymeric peut se loger dans des conditions relativement correctes par rapport à sa situation précédente de sans-abri. En outre, cela lui permet d'apprendre par lui-même à « *casser des maisons* », c'est à dire à s'introduire dans un logement vacant pour y vivre. Ainsi, vivre en groupe à son arrivée à la rue lui permet d'avoir la possibilité de s'autonomiser par la suite.

Pour conclure cette partie, nous pouvons mettre en lumière trois étapes précédant l'arrivée à la rue. Tout d'abord, on distingue une période au cours de laquelle les sentiments de lassitude et d'étouffements se manifestent de manière forte et irrépessible chez les enquêtés. De ces sentiments découle la deuxième étape : celle du besoin de changement et de la recherche d'une alternative à l'actuel. Ici, après avoir compris que leurs modes de vie ne leur conviennent plus, les enquêtés vont se mettre en quête d'une alternative à ceux-ci. Et, systématiquement, ils découvrent l'univers de la rue et y voit un échappatoire, une alternative séduisante les libérant de leurs obligations devenues oppressantes et insupportables. Dans un troisième temps, ils vont arriver à la rue de manière partielle. Ils rencontrent des sans-domicile, apprennent la « débrouille », découvrent la « manche », les squats, bref, un nouveau mode de vie fonctionnant au jour le jour et qui, pendant un temps, va leur paraître plus adapté, plus épanouissant que ce qu'ils ont connu jusque-là. Pour autant, ce nouveau milieu, bien que séduisant en un sens, n'en reste pas moins effrayant pour les enquêtés. S'ils gravitent autour, comme le dit T. Pimor (2014), ils demeurent réticents à l'idée de s'y jeter pleinement. Ils cherchent donc un mode de vie intermédiaire, un entre-deux liant l'ancien et le nouveau, permettant à la fois la « sortie de la société » que constitue pour eux la rue, et à la fois de garder des éléments de leur « vie d'avant », dans laquelle ils avaient des proches, un travail, un certain confort. De là découle, au moins dans les premiers temps de la rue, une forme d'intermittence.

4.2) Le passage et la fixation à la rue : des processus longs et discontinus marqués par des tentatives de reconnexion

4.2.1) L'intermittence, révélatrice de doutes et de tentatives de reconnexion à la famille

Tout au long de ce mémoire, nous avons vu que les sans-domicile, s'ils connaissent une forme de « chute » dans par le processus de déclassement dont ils sont l'objet, ne subissent pas pour autant une « chute linéaire ». En effet, leurs parcours sont faits de positif et de négatif, de d'avantages et de désavantages, d'éléments favorables et défavorables qui, une fois additionnés, forment un tout très défavorable au maintien du statut originel de l'individu.

L'absence de linéarité dans les parcours de vie des sans-domicile ne concerne pas uniquement le processus de déclassement social les conduisant à la rue. En effet, une fois les premières expériences de rue effectuées (premières nuits dehors, premiers squats, premières manches, etc), les enquêtés vivent des allers-retours, des va-et-vient, des épisodes d'intermittence et d'instabilité qui font qu'ils ne s'établissent pas encore dans la rue. L'intermittence se manifeste par des changements réguliers du mode de logement. Si l'on considère les enquêtés comme sans-domicile fixe à partir du moment où ils n'ont plus de logement personnel, à leur nom, ou à partir du moment où ils décohabitent d'avec leurs parents, ils ne se retrouvent pour autant pas directement, définitivement ou durablement à la rue. S'il est fréquent que les premières expériences de rue surviennent à ce moment, elles semblent généralement relativement courtes (quelques jours ou semaines), notamment grâce à un certain nombre de leviers auxquels l'individu peut faire appel. Il peut solliciter un membre de sa famille pour l'aider dans ce moment difficile : « *Et après je suis parti, et là j'étais à la rue à Villefranche-sur-Saône. Je rappelle mon père, il me dit vient à la maison pour le week-end.* » (Aymeric, 29 ans) ; obtenir l'aide d'un ami : « *Et du coup justement sur Lille j'avais rencontré une nana à la pré rentrée qui est devenue une pote qui m'a dit « non tu restes pas dehors tu viens à la maison ».* » (Adrien, 22 ans) ; ou encore bénéficier de l'hospitalité d'un collègue de travail : « *Donc au début j'ai retrouvé un taf direct, c'était à sport dépôt je m'en rappelle, et à sport dépôt y'a un gadjo qui était avec moi, un mec, et il savait que j'étais sans logement et tout que je dormais dans une voiture [...] et le gadjo il s'est garé à côté de moi et il m'a vu, du coup il m'a accueilli chez lui.* » (Aymeric, 29 ans). Toutes ces connaissances constituent des ressources aléatoires, inégalement réparties entre les individus, sur lesquelles certains peuvent

s'appuyer pour retarder la première nuit à la rue (Aymeric s'est retrouvé sans logement à 18 ans mais n'a passé sa première nuit dehors que trois ans plus tard, grâce à l'aide de différentes personnes) ou pour sortir, au moins pour quelques jours, de la rue.

Dans l'intermittence de la rue, on peut noter que deux volontés s'affrontent. D'un côté, si les enquêtés sollicitent leurs réseaux pour trouver une solution d'hébergement, c'est parce qu'ils ne souhaitent pas rester à la rue. D'un autre côté, si les solutions ne sont pas durables, c'est en grande partie parce qu'ils sont tributaires de leurs logeurs et que cela va à l'encontre de leur recherche de liberté et d'affranchissement. Ainsi, il est intéressant d'observer les conditions dans lesquelles se passent les hébergements et dans quelles circonstances ils prennent fin. Tout d'abord, les enquêtés hébergés par des tiers ne disposent pas, dans ces logements, d'un espace personnel. Ils vivent parfois dans un studio, ce qui amène un certain nombre de contraintes (partager le lit, vivre à deux dans une seule pièce) ; d'autres fois, ils vivent dans le salon, dormant sur le canapé. Dans tous les cas, cette situation les rappelle quotidiennement à leur statut « d'intrus » au sein du logement et au fait qu'ils sont « assistés » par leurs proches. La fin de l'hébergement est provoquée par ce sentiment de dépendance. La combinaison de l'agencement du logement (petit studio, pas d'espace personnel, canapé en guise de lit) et de leurs statuts d'intrus, d'étrangers, d'assistés favorisent l'apparition de tensions entre le logeur et l'enquêté. De ce fait, des conflits plus ou moins virulents surviennent, ce qui conduit, à terme, à un changement du lieu d'habitation : « *Ouais parce que au bout de 6 mois on s'est engueulé avec mon collègue. Et après je suis parti, et là j'étais à la rue à Villefranche-sur-Saône.* » (Aymeric, 29 ans). Suite à ces départs, il est fréquent que les enquêtés « *taillent la route* », voyagent et concrétisent leurs « *envies d'ailleurs* ». Cela révèle les besoins d'évasion et de liberté qui les habitent. Ici, nous avons mis en évidence les deux volontés contradictoires pouvant animer les sans-domicile : d'un côté, le besoin de confort et de sécurité, qui passent par l'accès à un logement, et d'un autre côté, les volontés de liberté et d'ailleurs, qui passent nécessairement, pour les enquêtés, par la rue.

Plus que le simple recours à des ressources permettant de repousser la rue ou de s'en extraire, la sollicitation de tiers par les enquêtés montrent que ces derniers ont de fortes réticences à l'idée de se retrouver durablement à la rue. Quand ils font appel à des connaissances, et tout particulièrement à des membres de leurs familles, les enquêtés montrent que même s'ils n'ont pas pu s'épanouir dans leur environnement familial, ce qui les a parfois contraints à le quitter assez jeunes, ils éprouvent de grandes difficultés à s'en éloigner définitivement. En appelant l'aide d'un père, d'une mère ou d'un frère, ils tentent de se reconnecter avec leur famille, de renouer des liens qui n'ont que rarement été bons, et semblent mettre en œuvre une

ultime tentative d'apaisement familial. Aymeric avait tenté, lorsqu'il se sentait à cours de solutions d'hébergement, de recontacter son père pour loger chez lui. Son père l'a invité à « *passer le week-end* » chez lui, et uniquement le week-end. « *Je rappelle mon père, il me dit vient à la maison pour le week-end, je suis monté là-haut pour le week-end je suis parti le lundi, et le lundi soir c'était ma première journée à la rue.* » (Aymeric, 29 ans). Lorsqu'il aborde cet événement, Aymeric semble en proie à des regrets et à de l'aigreur. On comprend bien qu'il n'était pas question pour Aymeric que d'un hébergement temporaire, mais qu'il voulait retrouver son père, s'en rapprocher et par là-même, s'éloigner du milieu de la rue dans lequel il s'enfonçait de plus en plus.

Outre les tiers qui peuvent héberger temporairement les néo-sans-domicile, l'intermittence peut être provoquée par des successions de sorties de rue instables, ou même par des peines de prison. En effet, il peut arriver qu'un enquêté connaisse la prison, puis la rue, puis à nouveau la prison. Steven décrit son parcours en ces mots : « *La rue, la rue, la rue. Après je suis reparti en prison, après la rue encore, après j'ai trouvé des appartements.* » (Steven, 37 ans). Sa première expérience de la rue a fait suite à de graves problèmes de santé. Il avait, grâce à une pension d'invalidité, réussi à s'extraire de la rue et à retrouver un logement. Une incarcération pour consommation de produits stupéfiants lui a fait perdre son logement et l'a renvoyé à la rue.

On voit, à travers les différentes formes d'intermittence de la rue que connaissent les enquêtés, que leurs situations sont extrêmement instables. Lorsqu'ils sont hébergés par un tiers, ils sont tributaires de celui-ci, ce qui rend les rapports inégaux et tend les relations. Lorsqu'ils sont à la rue ou sur le point de s'y retrouver, ils en appellent à l'hospitalité de leurs proches. Ils sont tiraillés entre deux situations défavorables, difficiles, avec des aspects positifs et négatifs différents mais qui, en fin de compte, s'avèrent toutes deux devenir insupportables. Ils aimeraient obtenir un logement mais, faute de moyens, ne peuvent y parvenir qu'en comptant sur l'hospitalité d'autrui. La situation qui s'en suit leur est pesante puisque sans espace personnel, les conflits ne tardent pas à arriver et la situation apparaît alors comme moins favorable que s'ils étaient à la rue. Dès lors, on peut s'interroger sur un point : l'arrivée à la rue, parfois présentée comme un « choix de vie », en est-elle vraiment un ?

4.2.2) L'arrivée à la rue : une situation réfléchie et voulue ?

L'arrivée à la rue, pour les sans-domicile, peut-elle être le fruit d'une réflexion et d'un cheminement personnels conduisant l'individu à faire un choix libre et volontaire, à se

construire un projet de vie à la rue ? La question est l'objet de travaux sociologiques (Dequière et Jovelin, 2007 ; Besozzi, 2019), d'articles journalistiques et de tensions politiques¹¹. Nous tenterons ici d'y apporter des éléments de réponses en nous basant sur l'analyse des discours des enquêtés. Pour cela, il faut tout d'abord distinguer trois temps dans les parcours de vie des sans-domicile. Le premier temps est celui de « l'avant rue ». Il démarre dès la naissance et s'étend jusqu'à la « période tampon ». La période tampon, quant à elle, est caractérisée par un accroissement des instabilités et des ruptures biographiques. A ce moment, l'individu connaît ses premiers contacts avec la rue (cf 2.1.1 b et 4.1.2) sans pour autant devenir sans-domicile (il peut, par contre, être sans-logis, comme Adrien et Aymeric, c'est à dire cohabiter avec un tiers sans posséder de logement à son nom). C'est à la suite de la période tampon que l'arrivée à la rue se fait. Les premiers temps à la rue sont marqués par une intermittence, par des allers-retours entre la « vie d'avant » et le milieu de la rue. La période tampon, l'arrivée à la rue et la période d'intermittence constituent le deuxième temps à analyser. Enfin, le troisième temps est celui de la fixation à la rue.

Au cours du premier temps, celui de « l'avant rue », les enquêtés connaissent des environnements familiaux plus ou moins défavorables et souvent anxiogènes (cf. I), des difficultés scolaires (cf. 1.2) et professionnelles (cf. 2.2) et/ou développent des toxicomanies (cf. 3.1). Tout cela les conduit à développer des sentiments de lassitude, d'étouffement, une impression d'inaccomplissement, d'inadaptation et, finalement, des envies d'ailleurs (cf. 2.2.2 b et 4.1.1 b) . Ces envies d'ailleurs peuvent ne rester, pendant la période d'avant rue, qu'à l'état d'idée, ou peuvent au contraire se manifester par des déménagements fréquents et des mobilités constantes (cf. 2.1). La recherche d'un ailleurs et le besoin d'évasion sont visibles aussi à travers les consommations de drogues des enquêtés (cf. 3.1). Si l'on s'en tenait à ces éléments, on pourrait facilement penser que les sans-domicile, écrasés par le poids des déterminants familiaux et des épreuves biographiques, choisissent de leur échapper en s'évadant dans un nouveau monde : celui de la rue. L'analyse du deuxième temps est donc indispensable pour comprendre où se situe la place du choix dans l'arrivée à la rue.

L'arrivée à la rue fait suite à une période de rencontre avec ce milieu. La période « tampon », ou période de transition, fait découvrir aux enquêtés un univers séduisant puisque l'intégrer leur permettrait de s'extirper des difficultés qu'ils connaissent au quotidien pour toutes les raisons que nous avons mentionnées dans ce mémoire. Des ruptures biographiques majeures surviennent pendant cette période : décès d'un proche, prison, ruptures familiales,

¹¹ Le député LREM Sylvain Maillard avait, en 2018, éveillé la colère de nombres d'associations d'aides aux sans-domicile après avoir affirmé qu'une « majorité des sans-domicile dorment dans la rue par choix ».

décohabitation forcée d'avec les parents, perte de l'emploi ou démission, dégradation de l'état de santé, etc... S'en suit une arrivée à la rue marquée par l'intermittence. Comme nous venons de le voir dans la partie précédente, l'intermittence est révélatrice de doutes et d'hésitations quant à la rupture d'avec la vie passée, doutes qui montrent une réticence à l'idée de vivre dehors. Ainsi, ce qui apparaissait comme désirable fini par rebuter les enquêtés et par s'imposer à eux. Il ne font donc pas le choix de la rue ; ils s'y retrouvent par contrainte. Analyser le troisième temps, celui de la fixation à la rue, permet de confirmer cela.

La fixation s'accompagne d'une forme d'acceptation de la rue. Cette acceptation est, évidemment, relative, puisque tous les enquêtés rêvent de la quitter, et certains ont entamé soit au moment de l'entretien, soit dans les mois qui ont suivi, des démarches pour intégrer des formations professionnalisantes ou des communautés autonomes (éco-village par exemple). L'acceptation de la rue est, pour autant, bien réelle. Une expression est récurrente parmi les enquêtés pour expliquer leur rapport à leur mode de vie sans-domicile : « *J'ai pas choisi d'y être mais j'ai choisi d'y rester.* » (Adrien, 22 ans). Patrick, Aymeric et Jurgen partagent aussi cette manière de voir leur situation. Ils tentent de trouver une légitimité dans leurs situations en avançant un mode de vie nouveau qui leur convient mieux que le précédent et auquel ils se sont habitués, auxquels ils seraient même attachés : « *Et maintenant j'ai pas de sous mais j'ai une qualité de vie. Si j'ai envie de me lever je me lève, je me lève à l'heure que je veux, je vais plus ou moins ou je veux, j'ai un petit programme, mais ça arrive que les jours où j'ai assez à manger sous la tente, je bouge pas.* » (Jurgen, 51 ans). L'acceptation de la rue est provoquée par une tentative des individus d'harmoniser leurs pensées avec leurs situations, en lui trouvant du positif comme le fait Jurgen, mais aussi d'harmoniser leurs situations avec leurs pensées, en transformant leur statut de sans-domicile en opportunité de voyage : « *Bah du coup oui pour l'instant j'ai choisi d'y... parce que si je voulais sortir de ce truc, je pourrais très bien bouger mon cul poser des CV partout postuler pour du taf. Rien ne m'en empêchait, rien du tout qui m'en empêche. Surtout que d'où je viens, j'ai plein de gens qui pouvait me pistonner pour du taf. Du coup voilà, c'est moi que j'ai choisi bah « on part, voilà on part voir un peu ce qui se passe ailleurs » quoi. Voir un peu ce qui passe ailleurs. Du coup depuis un an j'ai traversé la France du nord au sud.* » (Adrien, 22 ans). Adrien présente ici sa situation de sans-domicile comme choisie d'une certaine manière, puisqu'il prétend avoir eu en main les armes pour pouvoir l'éviter (un réseau lui permettant de trouver du travail, un travail permettant l'obtention d'un salaire, un salaire permettant de se loger), mais sans les utiliser parce qu'il voulait voyager, « *voir ce qui se passe ailleurs* ». Cela semble assez peu probable. Ce qui fait qu'Adrien présente les événements de la sorte est sa volonté de reprendre en main son histoire. Il réécrit le passé à

son avantage en se plaçant comme un « acteur passif » de son déclassement, en présentant les événements comme s'il avait pu agir, mais avait choisi de ne pas le faire. En faisant cela, il cherche à se valoriser en mettant en avant ses capacités individuelles d'agir et refuse, dans une réaction d'orgueil, de se placer comme la victime d'un processus qui le dépassent. Ce type de réécriture, de réappropriation, de reprise en main de l'histoire personnelle est visible chez tout un chacun, et lorsque l'on interroge des sans-domicile, le piège est de s'arrêter à la surface de leurs propos, au « choix de vie » qu'ils disent parfois avoir fait, sans remettre ce choix dans un contexte biographique plus global.

A la lumière de ces éléments, il apparaît clair que la vie à la rue n'est pas un choix de vie. Il semblerait plutôt que les individus soient acculés à la rue par des événements familiaux, professionnels, psychologiques, médicaux, affectifs et économiques qui se nourrissent les uns les autres et s'entremêlent, pour ne laisser, à termes, d'autre solution que la rue. « Pour autant, il ne faut pas dénier toute capacité d'initiative ou de résistance de la part des personnes sans-domicile » (Besozzi, 2019, citant Martuccelli, 2001). En effet, s'ils sont acculés à la rue, les sans-domicile ne sont pas dépossédés de leur humanité et donc, de leurs capacités d'actions, de réactions et de décisions. Il est désormais évident qu'ils n'ont pas choisi la rue, mais alors, comment expliquer le départ d'Adrien du domicile de son amie, départ qui l'amène directement à la rue ? Comment expliquer les démissions de Jurgen et de Patrick, qui vont toutes les deux provoquées un déclassement social chez eux ? Comment expliquer le refus pour Aymeric d'aller en centre de désintoxication et d'y préférer un départ de son travail et un séjour de plusieurs mois à la rue ?

Il est nécessaire, pour cela, d'effectuer une distinction sémantique. Les comportements que nous venons de mentionner ne relèvent pas de « choix individuels ». Si le choix « restitue au sujet la dimension de la liberté dans une perspective qui ne s'oppose pas au déterminisme » (de Mijolla-Mellor, 2009), alors il ne peut pas être question de choix dans l'arrivée à la rue, puisque les individus sont mis dos au mur, sont dans des impasses, et ne peuvent donc pas « librement » faire un choix. En revanche, ce qui anime les enquêtés, quels que soient leurs comportements et leurs choix pendant leurs parcours de vie (consommer de la drogue ou non, voyager physiquement ou mentalement, se réorienter professionnellement, démissionner, décohabiter volontairement et aller à la rue), c'est la recherche d'un « mieux-être » (de Gaulejac, 2009). Nous l'avons vu tout au long de ce travail, la vie des sans-domicile est parsemée de souffrances plus ou moins intenses : maltraitances, humiliations et absences des parents pendant l'enfance ; ruptures familiales, problèmes médicaux et psychologiques et pertes de proches à l'âge adulte ; et enfin des difficultés professionnelles induisant une précarité financière extrême. Afin

d'accéder à un mieux-être, à une situation nouvelle permettant de se libérer du poids des difficultés familiales, sociales, professionnelles et économiques, les enquêtés sont amenés à prendre une décision. Elle s'apparente plutôt à un arbitrage et à un tranchement qu'à un réel choix ; il ne s'agit pas, pour eux, d'élaborer un projet de vie, et donc de faire un « *choix de vie* », mais plutôt de trancher pour quitter une situation difficile. Ainsi, ils doivent se décider : partir et se retrouver à la rue ou rester et continuer de souffrir. Ce sont dans ces décisions que s'expriment les capacités individuelles des enquêtés à influencer sur leurs parcours, à tenter de s'autodéterminer et à échapper aux déterminants qui les contraignent depuis la naissance.

Dans cette partie, nous avons mis en lumière les origines, le déroulement et les circonstances du passage à la rue. Les enquêtés, peu dotés culturellement, économiquement, scolairement et socialement, connaissent des périodes de lassitude généralisée au cours desquelles ils rêvent d'autres métiers, d'autres lieux de vie, d'autres orientations, et certains en viennent à rejeter leurs vies telles qu'elles sont. Ces rejets fragilisent leurs situations : en effet, de par leurs faibles dotations, les enquêtés n'ont pas la possibilité de rebondir, de se réorienter convenablement, et se voient donc précarisés. A cela s'ajoutent des événements douloureux qui viennent les fragiliser un peu plus (décès d'un parent ou d'un proche, rupture amoureuse). Si certains voient dans ces événements des opportunités de changement, d'autres les vivent comme des traumatismes. Déjà très précarisés, les enquêtés se retrouvent dans des situations plus que difficiles et sont amenés à rencontrer la rue. Cette rencontre se fait de manière plus ou moins progressive. Ils ne se retrouvent pas à la rue subitement ; ils en découvrent certains aspects. Ils commencent à fréquenter des sans-domicile, perdent leur logement mais sont hébergés ou commencent à faire la manche. Guider par leur recherche d'un mieux-être, ils en viennent à considérer la rue comme une possibilité séduisante, puisqu'elle leur permettrait de se libérer de leurs familles, de leurs travaux, et d'assouvir leur envie d'ailleurs. Pour autant, toujours dans une position intermédiaire (sans logement personnel mais pas à la rue), et avec la proximité grandissante avec la rue, ils en viennent à reconsidérer leur impression première en refusant d'y tomber, cherchant alors des bouées de secours pour s'en préserver. Ils sollicitent leurs réseaux, en étant hébergés plus ou moins durablement chez un ami ou un membre de la famille, et tentent de s'éloigner de la rue en se reconnectant à leurs milieux d'origine. Ces reconnexions échouant et après avoir épuisé leurs ressources (aussi bien financières que sociales) ils en viennent à vivre dans des squats, dehors ou sous des tentes. Bien qu'ils disent souvent le contraire, ce passage à la rue ne résulte en aucun cas d'un choix de vie. Les tentatives de reconnexion, l'intermittence entre la rue et les moyens de logements ainsi que les

sollicitations de proches pour sortir de la rue ou ne pas s'y retrouver montrent qu'il s'agit bien d'un événement subi.

En revanche, acculés dans des situations difficiles, contraints à des hébergements dans des conditions très inconfortables, les enquêtés préfèrent en venir à la rue plutôt que de continuer à subir les contraintes de leurs redevabilité vis-à-vis de l'hébergeur. Dans leur quête de mieux-être, les enquêtés en viennent majoritairement à « choisir », par dépit, la rue. Ainsi, arriver à la rue est le résultat d'un grand nombre de déterminants, d'aléas et de désavantages cumulatifs qui mettent les individus dans des situations complexes et subies. L'ultime décision qui les conduit pour de bon à la rue est donc le fruit de contraintes fortes (le poids de l'histoire familiale, l'incapacité à améliorer sa situation professionnelle et économique, l'absence d'attaches, la situation médicale, l'absence de perspectives d'avenir favorables, etc) et de volontés individuelles (le besoin de se sentir libre, la recherche d'un mieux-être et donc du bonheur, le besoin de s'affranchir du passé douloureux, etc).

Conclusion

L'élaboration de ce mémoire a été guidée par la problématique suivante : « En arriver à la rue : analyse du rôle des déterminants sociaux dans les trajectoires de vie sans-domicile ». A l'aide des entretiens réalisés auprès d'hommes sans-domicile, nous avons pu apporter des éléments de réponse à cette problématique et aux questions qu'elle soulève. Pour cela, il a fallu trouver des récurrences entre les cinq parcours de vie recueillis. Ces récurrences ont permis de rendre compte de l'influence de certains événements, de certaines caractéristiques sociales, familiales, scolaires, économiques ou professionnelles sur les trajectoires individuelles.

Tout d'abord, la première récurrence se trouve dans les environnements familiaux. Aucun des enquêtés, au cours de son enfance, n'a pu bénéficier d'un milieu stable dans lequel grandir. Certains n'ont pas connu leurs parents et ont été élevés en internat, d'autres ont connu les maltraitances, les humiliations et les violences, les foyers et les familles d'accueil, tous, enfin, ont vécu des situations marquantes, parfois même traumatisantes, ont connu la pauvreté, les divorces ou les conflits, les absences ou les défaillances parentales. Certains ont subi des ultimatus de la part de leurs parents, des moqueries, des rejets, d'autres ont appris de leurs familles la déviance et la délinquance, d'autres encore ont marché dans les pas de leurs parents, en étant peu qualifiés et en se réorientant fréquemment. Ainsi, l'origine familiale des enquêtés

semble constituer un terreau propice à l'apparition, à l'âge adulte, de difficultés professionnelles, économiques et relationnelles.

Une fois adultes, on constate que les enquêtés sont en perpétuel mouvement. Ils changent à plusieurs reprises de ville ou de pays, développent un goût pour le voyage et éprouvent des difficultés pour se fixer. Ceux en incapacité matérielle de se déplacer fantasment sur un ailleurs radieux, que cet ailleurs soit un pays, un emploi ou une orientation scolaire. Tous manifestent soit par leurs mots, soit par leurs actes, une envie d'ailleurs. Ils n'hésitent pas à déménager, à changer de métiers lorsqu'ils ne se sentent plus aptes à continuer le leur, et en viennent à rejeter le travail qu'ils occupent, s'orientant même parfois vers la délinquance pour subvenir à leurs besoins. Il arrive qu'ils connaissent la prison, qu'ils rencontrent des difficultés administratives et se retrouvent donc sans source de revenu. Quoi qu'il en soit, ces mouvements s'accompagnent systématiquement d'une précarisation, parfois progressive, parfois assez soudaine, qui conduit à une dégradation des conditions de vie.

Cette dégradation est, en majorité, favorisée et ancrée par les problèmes de santé, les addictions et les complications qui en découlent. Développer une toxicomanie ou tomber malade a donc pour effet d'accroître les difficultés d'insertion professionnelle et sociale, de les déclencher parfois, mais surtout de les stabiliser, d'en faire une norme, en faisant obstacle à une sortie rapide de leur état dégradé. De plus, certains individus tentent de répondre aux complications de leur existence en augmentant leur consommation de drogues, qu'ils voient comme un refuge et comme un exutoire à leurs maux. Alors que la toxicomanie avait déjà fortement participé à la dégradation de leurs conditions de vie, elle les enferme désormais dans une précarité insurmontable et grandissante. Les toxicomanies favorisent en plus l'apparition de troubles psychopathologiques, troubles compliquant un peu plus l'intégration sociale. Ainsi, les enquêtés sont pris dans un cercle vicieux, la drogue étant, pour eux, à la fois une origine de leurs problèmes et leur solution.

Enfin, après avoir été maltraités, ballotés, humiliés pendant leur enfance, après avoir voyagé, déménagé, s'être réorientés à l'âge adulte, après avoir connu l'usine et les champs, le salariat et le chômage, l'indépendance et l'écrasement professionnels, les enquêtés se retrouvent dans des situations difficiles où ils se sentent aller vers la rue, y glisser, y sombrer. S'ils peuvent penser, alors qu'ils s'en rapprochent, que la rue pourrait leur offrir ce qu'ils recherchent depuis tant d'années -la reconnaissance, la liberté, le bien-être-, ils s'aperçoivent vite que cela n'est qu'illusion, chimère et idéalisation. Alors, ils mettent en place des stratégies de sauvetage, pour se préserver autant que possible de la rue. Ils y ont déjà un pied (soit parce qu'ils mendient, soit parce qu'ils fréquentent des sans-domicile, soit parce qu'ils ont déjà passé ponctuellement des

nuits dehors), et tentent de s'accrocher aux restes de leur vie passée, à leurs amis, à leurs familles, pour les héberger. Dans un premier temps, ils comptent sur l'hospitalité de leurs proches et la reçoivent. Mais, très vite, ils étouffent dans ces logements où ils se sentent intrus, des tensions naissent et, inéluctablement, ils en arrivent à la rue. Ils ne font pas le choix de la rue, ils n'établissent pas un projet de vie à la rue ; dos au mur, ils y sautent, à contrecœur, et tentent dans un mouvement désespéré de prendre le contrôle de leur existence.

Devenir sans-domicile est avant tout le résultat d'un enchevêtrement, d'un amas, d'un agglomérat de désavantages cumulatifs. La famille dans un premier temps, puis, en grandissant, les « galères » scolaires et professionnelles, les premières complications financières, les problèmes de drogues et de santé constituent autant de désavantages qui jalonnent les parcours de ces personnes. L'apparente diversité des gens de la rue (des jeunes et des vieux, des ouvriers et des anciens étudiants, des français et des étrangers, des hommes et des femmes) peut laisser croire que cela peut arriver à n'importe qui. Mais, en réalité, les parcours de vie des enquêtés montrent que l'arrivée à la rue est très déterminée par des facteurs récurrents, par les désavantages cumulatifs que nous venons de mentionner. Ainsi, devenir sans-domicile ne peut pas « arriver à tout le monde ». Les profils certes variés mais en même temps très proches des enquêtés mettent en lumière la force des déterminants sociaux dans leurs trajectoires de vie.

Enfin, pour terminer ce mémoire, nous pouvons nous interroger sur le rôle qu'à la rue dans les parcours de vie des enquêtés. En effet, leurs vies ne s'arrêtent pas à la rue. Un bon nombre parvient, après de nombreuses années, à en sortir, à se reconstruire, à se réinsérer professionnellement et, enfin, à s'épanouir. Il pourrait être intéressant d'étudier les parcours de vie d'anciens sans-domicile pour analyser en quoi la rue a pu leur permettre de se libérer de leurs histoires douloureuses.

Bibliographie

Ouvrages

- Niels ANDERSON, *Le hobo, sociologie du sans-abri*, 2011, Paris, Armand Colin.

- Marc AUGE, *Journal d'un SDF, ethnofiction*, 2011, Paris, Éditions du seuil.

- Howard S. BECKER, *Outsiders, études de sociologie de la déviance*, 1985, Paris, Métailié.

- Daniel BERTAUX, *Le récit de vie*, 2010, Paris, Armand Colin.

- Thibaut BESOZZI, *Idées reçues sur les SDF, regard sur une réalité complexe*, 2009, Paris, Le Cavalier Bleu.

- Pierre BOURDIEU, *La misère du monde*, 1993, Paris, Éditions du seuil.

- Cécile BROUSSE, Jean-Marie FIRDION, Maryse MARPSAT, *Les sans-domicile*, 2008, Paris, La découverte.

- Katia CHOPPIN, Édouard GARDELLA, Pascale PICHON, Élodie JOUVE, Marine MAURIN, *Les sciences sociales et le sans-abrisme, recension bibliographique de la langue française 1987-2012*, 2013, Saint-Etienne, Publication de l'université de Saint-Etienne.

- Vincent de GAULEJAC, *Qui est « je » ?*, 2009, Paris, Le Seuil.

- Michel GIRAUD, *Le jeune SDF, socioanalyse de la précarité*, 2004, Paris, l'Harmattan.

- John H. GRIFFIN, *Dans la peau d'un noir*, 1976, Paris, Gallimard.

- Jacques GUILLOU, *Les jeunes sans domicile fixe et la rue ou « au bout d'être énervé »*, 1998, Paris, L'Harmattan.

-Jacques GUILLOU et Louis MOREAU DE BELLAING, *Misère et pauvreté, sans domicile fixe et sous-prolétaires*, 1999, Paris, l'Harmattan.

-Marc HARTZFELD, *Les dézingués, parcours de SDF*, 2006, Paris, Autrement.

-Jean MAISONDIEU, *La fabrique des exclus*, 2010, Paris, BAYARD.

-Danilo MARTUCELLI, François de SINGLY, *Les sociologies de l'individu*, 2009, Paris, Armand Colin.

-Danilo MARTUCELLI, François de SINGLY, *Les sociologies de l'individu*, 2009, Paris, Armand Colin.

- Sophie de MIJOLLA-MELLOR, *Avant-propos. Qu'est-ce que choisir ?*, Le choix de la sublimation, 2009, Paris, Presses Universitaires de France, p. 5-10.

-Albert OGIEN, *Sociologie de la déviance*, 2012, Paris, Presse Universitaire de France.

-George ORWELL, *Dans la dèche à Paris et à Londres*, 1982, Paris, Ivrea.

-Pascale PICHON, *S'en sortir, accompagnement sociologique à l'autobiographie d'un ancien sans domicile fixe*, 2007, Saint-Etienne, Publications de l'université de Saint-Etienne.

-Tristana PIMOR, *Zonards, une famille de rue*, 2014, Paris, Presse Universitaire de France.

-Stéphane RULLAC, *Et si les SDF n'étaient pas des exclus ? essai ethnologique pour une définition positive*, 2004, Paris, l'Harmattan.

-Marlène SAPIN, Dario SPINI, Eric WIDMER, *Les parcours de vie, de l'adolescence au grand âge*, 2007, Lausanne, Presse polytechniques et universitaires romandes.

-William T. VOLLMANN, *Pourquoi êtes-vous pauvres ?*, 2008, Arles, Acte sud.

Articles

-Christelle ACHARD, *Sans-abrisme et errance : entre causes et conséquences*, Le sociographe, 2016/1, n°53, p 85-96.

-Nicole AUBERT, *Introduction, les métamorphoses de l'individu*, Sociologie clinique, 2006, p 7-9.

-Stéphane BEAUD, *L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'«entretien ethnographique»*. Politix, 1996/9, n°35, p. 226-257.

-Axelle BRODIEZ-DOLINO, *Qui sont les personnes sans domicile en France depuis 1945 ?*, Vingtième siècle - revue d'histoire, 2018/2, N°138, p 109-126.

-Cécile BROUSSE, *Définir et compter les sans-abris en Europe : enjeux et controverses*, Genèses, 2005/1, n°58, p 48-71.

-Cécile BROUSSE, *Devenir sans-domicile, le rester : un problème lié à l'accès au logement ou à la rupture des liens sociaux et familiaux ?*, Économie et statistique, 2006, n°391-392, p 35-64.

-Christine CHAMBAZ, Nicolas HERPIN, *Débuts difficiles chez les jeunes : le poids du passé familial*, économie et statistiques, 1995, n°283-284, p 111-125.

-Julien DAMON, *Les sans domicile fixe*, Regards sur l'actualité, 1999, avril, 43-55.

-Julien DAMON, *Les SDF en France : difficultés de définition et de prise en charge*, Journal du droit des jeunes, 2003/3, N°223, p 30-35.

-Julien DAMON, *Sans-domicile fixe (SDF) et sans-abri, qui sont-ils ? combien sont-ils ?*, Population et avenir, 2021/1, n°751, p 17-19.

- Charlotte DEBEST, *Carrières déviantes. Stratégies et conséquences du choix d'une vie sans enfant*, Mouvements, 2015, vol. 82, p. 116-122.

-Anne-Françoise DEQUIRÉ, *L'exclusion des jeunes sans-domicile : une épreuve ?*, Le sociographe, 2019, Hors-série n°12, p 66-77.

-Anne-Françoise DEQUIRÉ, Emmanuel JOVELIN, *Des jeunes dans la tourmente. Les jeunes sans domicile fixe à l'épreuve de la rue*, Pensée plurielle, 2007/1, n°14, p 125-147.

-Bruno DOMINGO, « SDF » et construction d'un ordre public local: l'identité assignée et normalisation des lieux, Médecine et Hygiène, 2007/3, Vol.31, p 283-303.

Michel DUÉE, Françoise YAOUANCQ, *Les sans-domicile en 2012, une grande diversité de situations*, in : « France, portrait social », 2014, INSEE.

-Jean-Marie FIRDION, *Différentes approches du phénomène des personnes sans domicile*, Population, 2005/4, vol n°60, p569-585.

- Jean-Marie FIRDION, Maryse MARPSAT, *Devenir sans-domicile: ni fatalité, ni hasard*, Population et Sociétés, 1996/5, n° 313.

-Jean Marie FIRDION, Maryse MARPSAT et Monique MERON, *Le passé difficile des jeunes sans-domicile*, Population et sociétés, 2007/12, n°363, p 1-4.

-Vincent de GAULEJAC, « *Grand résumé de Qui est « je » ? Sociologie clinique du sujet*, Paris, Éditions du Seuil, 2009 », URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/3362>.

-Anne GUIBERT-LASSALLE, *Identités des SDF*, études, 2006/7, tome 405, p 45-55.

-Marie-France Le HEUZEY, *L'enfant maltraité : le regard du pédopsychiatre*, Laennec, 2008/1, Tome 56, p 26-33.

-Nadia KESTEMANN, *Point de repère – le lexique du mal-logement*, Informations sociales, 2004/4, n°184, p 10-17.

-Paul KOEGEL, *Childhood risk factor for homelessness among homeless adult*, American journal of public health, 1995/12, n°12, p 1642-1649.

-Maryse MARPSAT, Les personnes sans-domicile ou mal-logées, Travail, genre et sociétés, 2004/1, n°11, p 79-92.

-Laurent MUCCHIELLI, *Clochards et sans abris: actualité de l'œuvre d'Alexandre Vexliard*, Revue française de sociologie, 1998, n°39, p 105-138.

-Pascale VINCENT, *Comment en arrive-t-on à l'expulsion*, Informations sociales, 2014, n°184, p 42-51.

Documents vidéos

-Stéphane BONNOTTE, David PERROT, *Sans toit ni choix*, Dans la boucle Production, 2020.
URL : <https://www.youtube.com/watch?v=1JuG6RyRPpA>

Annexes

Annexes

Figures :

Figure 1 : Frise biographique d'Adrien

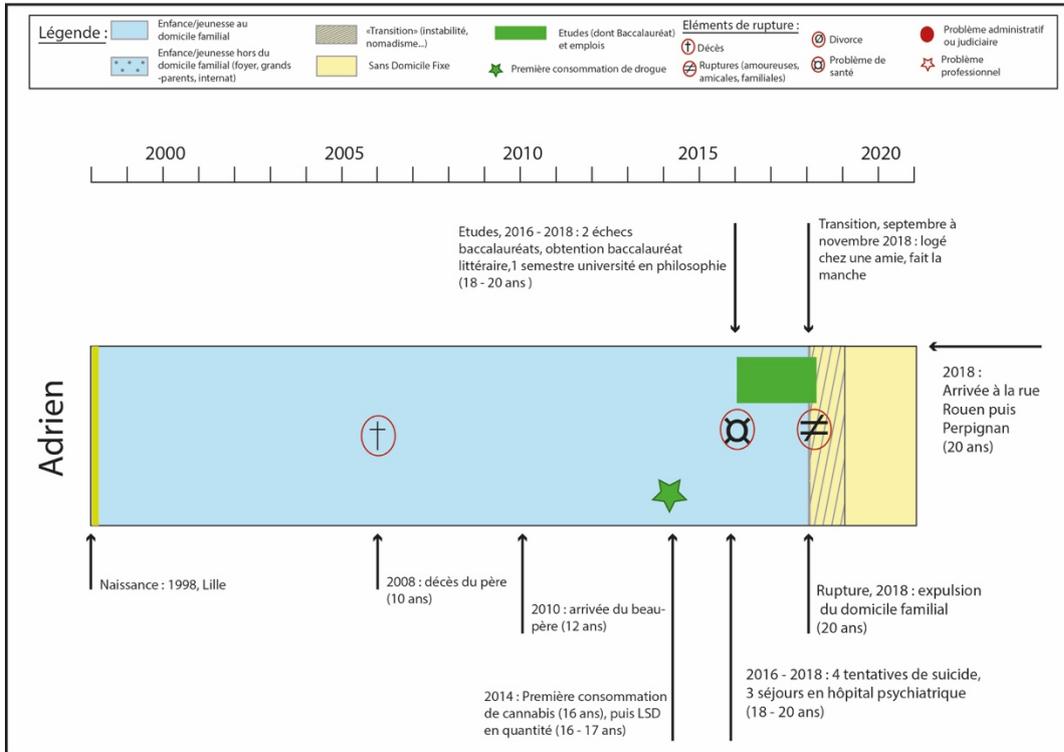


Figure 2 : Frise biographique d'Aymeric

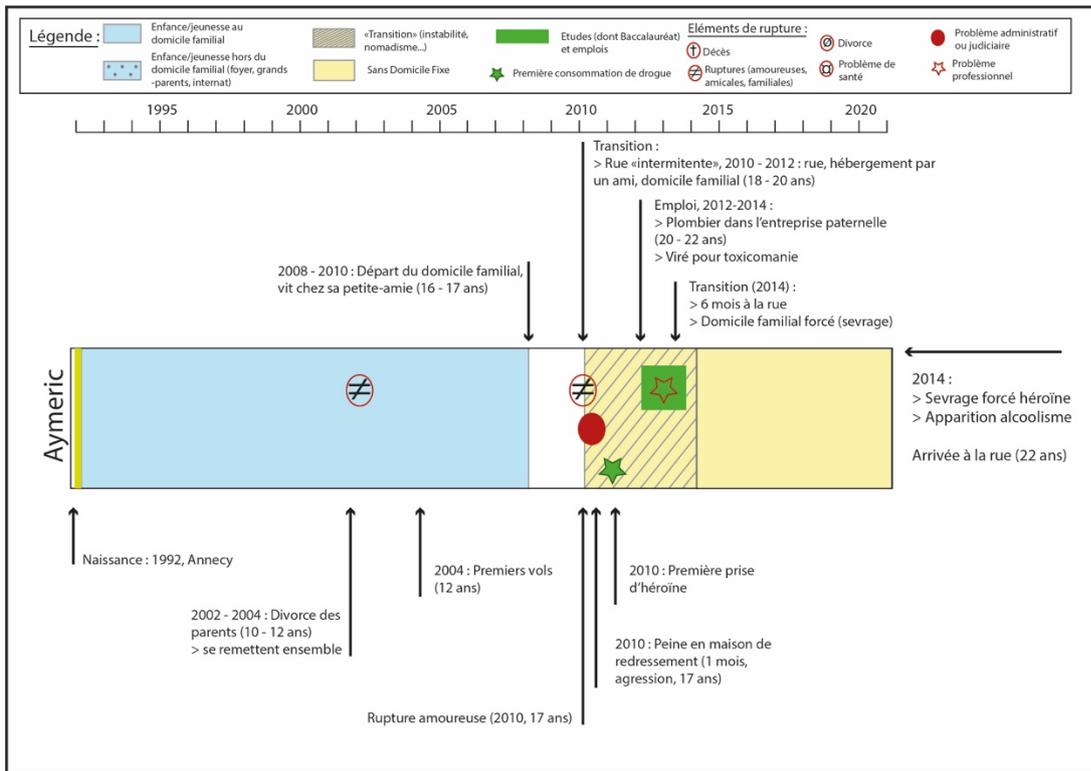


Figure 3 : Frise biographique de Jurgen

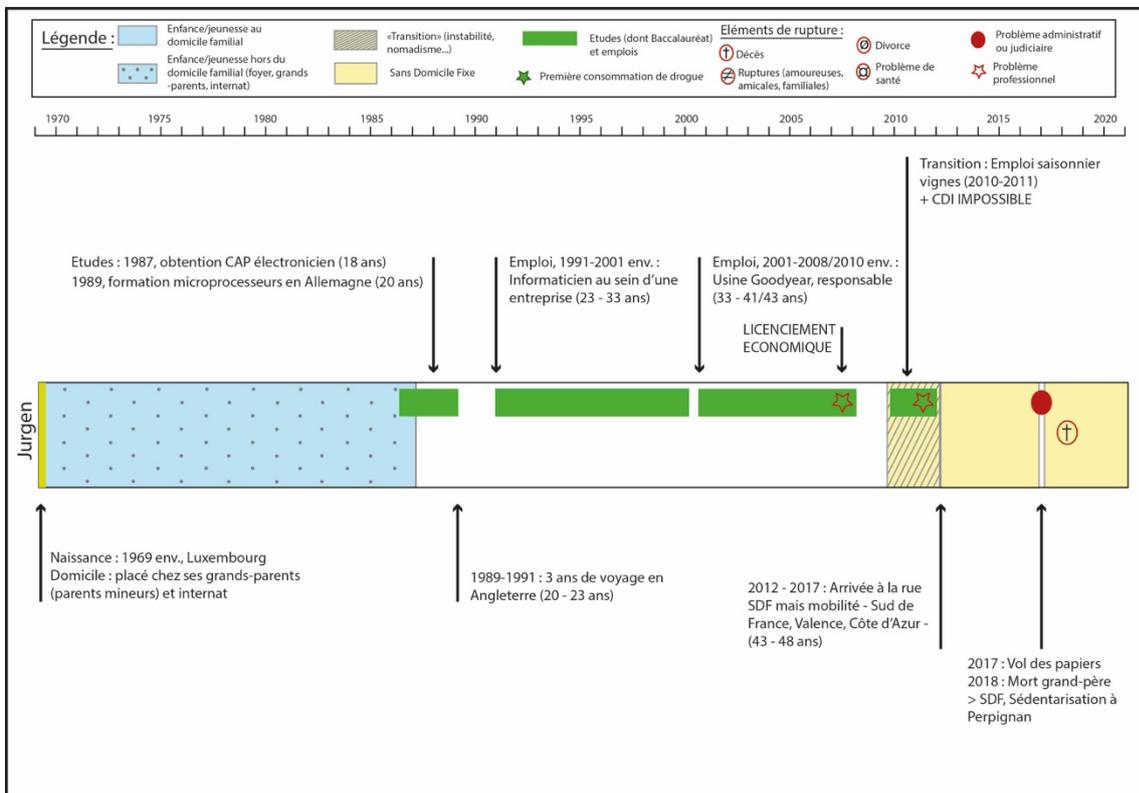


Figure 4 : Frise biographique de Patrick

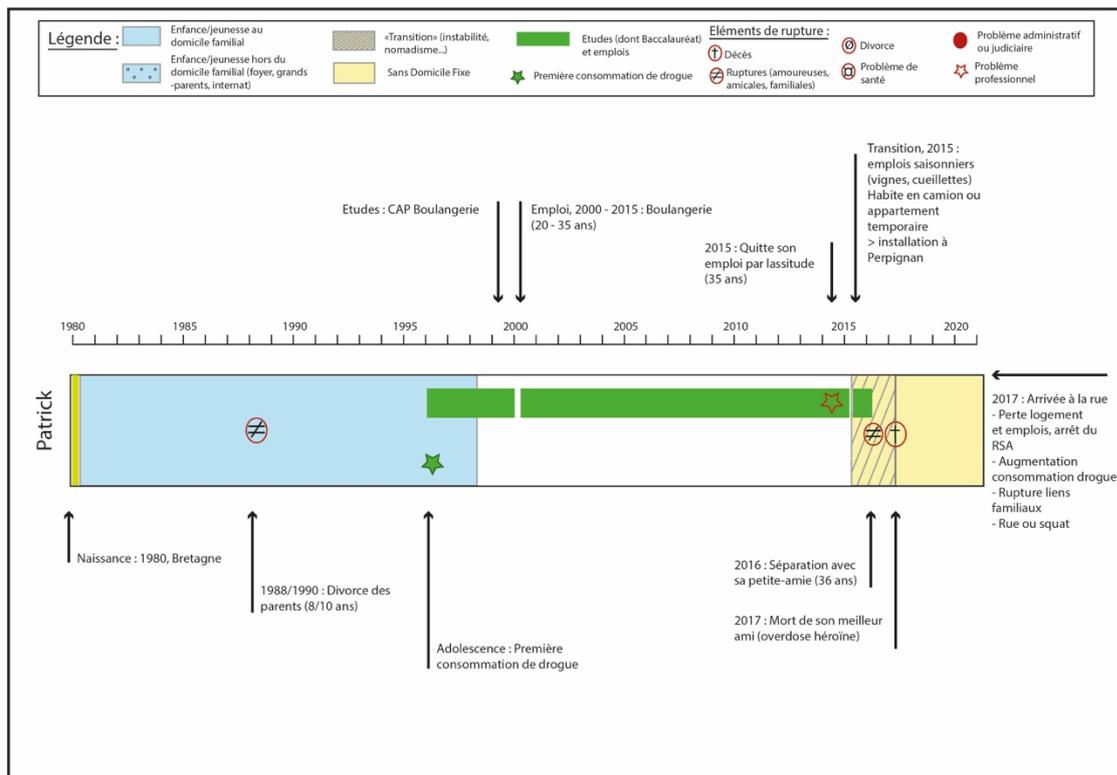
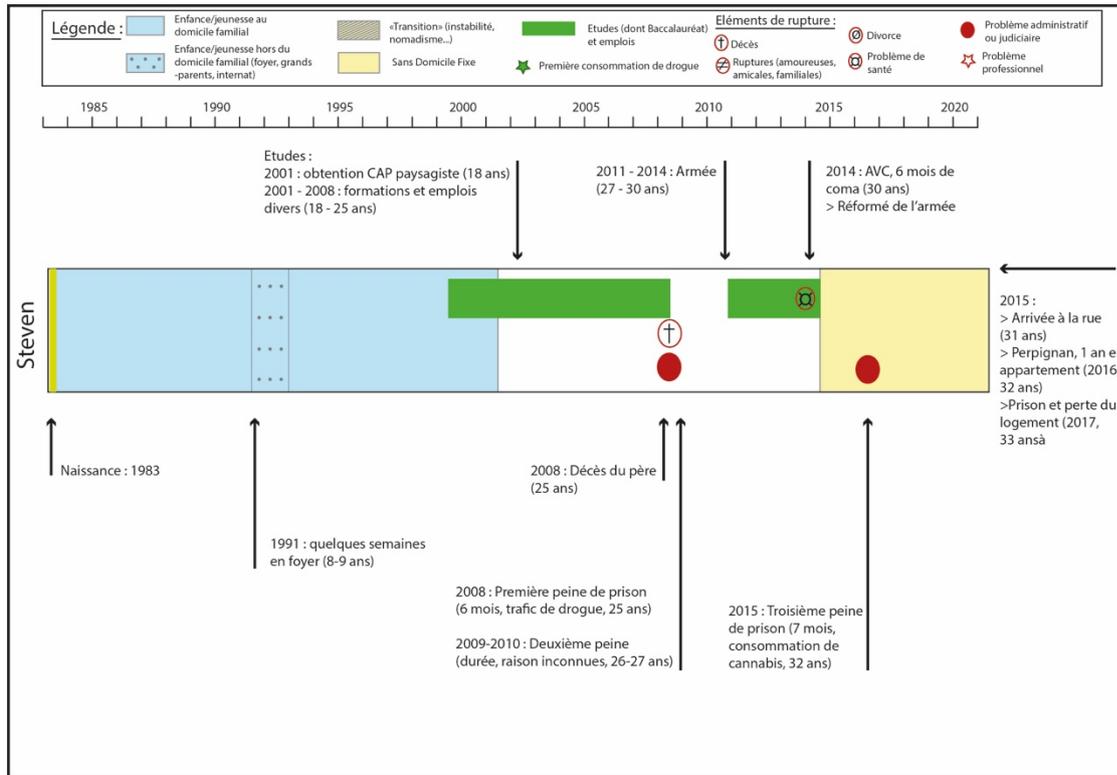


Figure 5 : Frise biographique de Steven



Tableaux

Tableau 1 : tableau des données sociodémographiques

| | Adrien | Patrick | Jurgen | Steven | Aymeric | |
|------------------------------------|------------------------------|---|---|---|--|--|
| Données sociodémographiques | Sexe | Masculin | Masculin | Masculin | Masculin | masculin |
| | Âge | 22 ans | 40 ans | 51 ans | 37 ans | 29 ans |
| | Diplômes | Bac Littéraire | BEP Biochimie , BEP agro- alimentair e, BEP boulangeri e | CAP électricien | CAP paysagiste | Aucun |
| | Métiers | Aucun | Boulangier , travailleur saisonnier | Responsable d'usine, technicien en communication | Paysagiste, informaticie n, militaire | Plombier, coach sportif, |
| | Figure paternelle | Père : Ouvrier du bâtiment Beau-père : tatoueur | X | Grand-père : Conducteur de locomotive | Père : camionneur, cuisinier, mécanicien | Père : plombier |
| | Figure maternelle | Mère : Bac médico- social, secrétaire médical, assistante sociale auprès d'enfant en foyer | X | Grand-mère : femme au foyer | Mère : métier et niveau d'études inconnus par l'enquête | Mère : propriétaire d'un bureau de tabac |

| | | | | | | |
|--|---|---|---|--|---|---|
| | Fratricie | 1 petite sœur, 1 demi-sœur | 1 sœur cadette, gendarme | Enfant unique | 1 frère aîné, 1 frère et 1 sœur plus jeunes. Membres de la ratrie ont soit un BEP, soit un CAP. | 1 frère aîné, une sœur aînée. |
| Données de contexte complémentaires | Addiction | Cannabis. Consommation de psychotropes fréquente. | Alcool, cannabis, Subutex, héroïne. | Aucune. | Cannabis depuis l'âge de 8 ans. | Alcool, cannabis, héroïne |
| | Arrivée à la rue | Septembre 2018 | 2017 | 2009 | Par intermittence depuis 2012 | Par intermittence depuis 2010 |
| | Situation familiale | Père alcoolique et violent, décédé en 2005 ou 2006. Plus de contact avec la famille. | Parents divorcés depuis l'enfance. Conflits avec mère et sœur, plus de contacts avec le père. | Parents inconnus, mineurs à la naissance de Jurgen. Élevé en internat et par les grands- parents paternels. Famille décédée ou inconnue. | Passage en foyer dans l'enfance, raison inconnue de Steven. Père décédé en 2005. Contacts fréquents avec la famille. | Parents séparés, voyageurs, départ du domicile familial à 16 ans. |
| | Autres informations pertinentes. | Problèmes psychiatriques. Multiples | X | Luxembourgeois. Se dit incapable de | Maladies multiples et graves. | Alcoolisme , toxicomanie |

| | | | | | | |
|--|--|--|--|--|--|---|
| | | tentatives de suicide, troubles bipolaires reconnus, schizophrénie . | | reconnaître ses parents biologiques, ne connaît pas leur identité. | Pneumothorax, nombreux AVC, perforations dans la poitrine, paralysie partielle. 3 séjours en prison. | e : addiction au cannabis, ancienne addiction à l'héroïne |
|--|--|--|--|--|--|---|

Illustrations

Illustrations 1 : Photo de la page de garde



Source : https://vickialford.files.wordpress.com/2014/05/1-img_8021-copy.jpg

Annexe N°1 : note d'entretien Adrien

Entretien du 18 février 2020, effectué à 10h

Enquêté : Adrien

Enquêteur : Antoine

Lieu de passation de l'entretien : dans un parc à côté de la casa musicale

Durée de l'entretien : 1 heure 45 minutes

1) Prise de contact

J'ai vu Adrien pour la première fois en septembre, devant le carrefour city en bas de chez moi. Je lui avais, à l'époque, acheté une pomme et un gâteau. Il m'avait paru jeune, désorienté et seul.

Je l'ai revu quelques mois plus tard, en février, devant un autre carrefour city alors que j'allais faire des courses avec ma copine. Je venais de démarrer mon enquête de terrain et je suis donc allé le voir pour lui proposer un entretien. Il avait l'air de bonne volonté et a accepté très vite l'entretien. Nous avons discuté quelques minutes, il m'a expliqué avoir été mis dehors par son beau-père et sa mère à l'âge de 20 ans à cause « d'une boulette de shit et d'un coran ». Intrigué par cette histoire, j'ai donné mon numéro de téléphone à Adrien, pris le sien, et nous avons convenu de nous rappeler pour faire un entretien ensemble.

2) Le déroulement de l'entretien

Nous nous sommes retrouvé le 18 février à 10h du matin dans le parc à côté de la casa musicale. Il y'avait Adrien et son petit chien. L'entretien était assez agréable à faire pour moi car Adrien est quelqu'un d'intéressant, volubile et cultivé. Nous avons discuté de centres d'intérêts que nous avons en commun, comme la musique, la littérature et nos penchants anarchistes. J'ai eu, dès les premiers moments de l'entretien, l'impression de discuter avec un ami. Adrien me racontait son enfance, son adolescence, ses problèmes psychologiques, et j'avais le sentiment de me reconnaître quelque peu dans son histoire.

L'enregistrement a duré 1h45 mais nous sommes resté ensemble plus de 2h, car, après l'entretien, nous avons discuté de musique et de séries.

3) Les pistes d'analyse

1- Le modèle familial atypique

A l'âge de 7 ans, le père d'Adrien est décédé des suites de son alcoolisme. Son père le battait et était très autoritaire. Il a ensuite été élevé par son beau-père et sa mère.

2- La maladie mentale

Adrien souffre de troubles psychologiques et psychiatriques sérieux. Il a fait 4 tentatives de suicide entre ses 15 et 20 ans. Il a été diagnostiqué comme étant schizophrène, bipolaire et dépressif. Il a également été interné de nombreux mois sur la même période.

3- Usage de drogues et addictions

Adrien prenait régulièrement des drogues avant d'être à la rue, notamment du LSD et du cannabis. Il continue le cannabis quotidiennement aujourd'hui encore, et les drogues psychotropes occasionnellement.

Annexe N°2 : note d'entretien Patrick

Entretien du 12 mars 2020, effectué à 11h30

Enquêté : Patrick

Enquêteur : Antoine

Lieu de passation de l'entretien : dans la rue, place de la république

Durée de l'entretien : 40min

1) La prise de contact

Patrick est une personne que j'avais déjà vue de nombreuses fois dans Perpignan, notamment parce qu'il fait la manche dans les quartiers que je fréquente (st jean, la réal, le centre-ville en général). Je n'avais jamais vraiment discuté avec lui, je lui avais seulement donné du poulet il y'a un an environ. Je l'ai vu mardi soir alors que je discutais avec un autre SDF de Perpignan, Farid. Je suis allé le voir pour lui expliquer mes recherches et lui demander si il était d'accord pour passer un entretien avec moi, il avait l'air assez ouvert et a accepté immédiatement. Nous avons donc fixé un rendez-vous pour jeudi matin et échangé nos numéros de téléphone. Ensuite, nous avons discuté brièvement, notamment parce que je m'étonnais de ne pas le voir avec son chien, et je lui demandais s'il avait trouvé un appartement récemment car je l'avais vu sortir d'un immeuble quelques jours plus tôt.

Patrick est assez marqué, notamment parce qu'il prenait des drogues dures par le passé et qu'il boit quotidiennement. Ses mains sont enflées, avec des anciennes cicatrices qui ressemblent à des piqûres qui se seraient infectées, et il parle assez lentement et pas toujours distinctement. Pour autant, malgré sa lenteur apparente, il est assez vif d'esprit et s'exprime avec un vocabulaire relativement varié et précis.

Pendant que je discutais avec Patrick le lendemain, mercredi après-midi, un dame est venue pour lui proposer des croquettes pour son chien. Elle habitait a quelques minutes à pieds et proposait de déposer des croquettes a Patrick le lendemain, pile à l'heure du rendez-vous que nous avions lui et moi. Plutôt que de lui demander de venir plus tard, je me suis porté volontaire pour aller chercher les croquettes chez elle pour rendre service à Patrick.

2) Le déroulement de l'entretien

Patrick est assez épidermique, pas particulièrement agressif, mais il réagit très fortement à tous les désagréments qui peuvent lui arriver et montre son agacement quand il y est confronté. Quand je l'ai vu jeudi matin, il venait de se lever et de s'apercevoir qu'on lui avait volé son chargeur de téléphone et sa multiprise. Il était donc un peu énervé, mais comme je suis arrivé

avec les croquettes que j'étais allé chercher chez la dame plus tôt, il s'est un peu calmé et était plus ouvert à la discussion. Il m'a dit de revenir 45 minutes plus tard, le temps pour lui de finir sa manche.

Nous nous sommes donc retrouvés à 11h30 et nous sommes assis par terre, place de la République. Patrick s'est ouvert une bière, roulé une cigarette et nous avons commencé à discuter de son vécu. Il n'était pas très bavard sur son parcours et j'ai eu l'impression de lui tirer les vers du nez parfois. Il voulait bien répondre à mes questions, mais il avait le sentiment de m'avoir fait part de son parcours au bout de seulement 20 minutes d'entretien. Il m'a même dit « c'est bon pour toi ? », signifiant qu'il pensait avoir tout dit. J'ai donc dû faire quelque chose que je n'avais pas fait jusque-là dans mes autres entretiens : posé des questions sur des sujets que je voulais aborder et que l'enquêté n'avait pas évoqué. Par exemple, j'ai dû essayer de lui faire parler de sa famille, de son enfance, sans être trop frontal et sans lui demander explicitement. Je devais donc dévier la conversation vers ce sujet. De ce fait, j'avais l'impression de dénaturer l'entretien et d'être entré dans l'entretien semi directif plutôt que libre. Enfin, au bout de 40 minutes environ, des policiers municipaux sont venus nous voir pour nous demander d'aller ailleurs. D'après eux, la présence de Patrick à proximité de commerces et de terrasses de restaurant n'était « pas hygiénique ». Ils considéraient aussi que nous étions devant des entrées d'immeubles et que nous dérangions donc les riverains qui voulaient entrer ou sortir de chez eux. Ils nous ont suggéré d'aller sur les marches du théâtre, mais Patrick était énervé par cet événement et a donc voulu cesser l'entretien. Je n'ai pas insisté du tout pour continuer, et nous avons pris rendez-vous pour un autre entretien le mardi suivant.

3) Pistes d'analyse

1- Dépendances

Patrick a développé des addictions aux drogues avant même son arrivée dans la rue. Il explique qu'il prenait des drogues de tout types (MDMA, LSD, cocaïne, etc) alors qu'il était encore boulanger. Il dit être clean aujourd'hui et avoir arrêté, mais son discours laisse à croire qu'il prend des substituts (subutex), voire même encore des prods de temps en temps.

2- Dépression

Patrick évoque une dépression comme étant l'origine de son arrivée dans la rue. Elle fait suite à la mort de son meilleur ami. Il aurait dès lors arrêté de payer son loyer, consommé plus de drogue et par conséquent, fini à la rue.

3- Instabilité géographique et résidentielle

On observe dans le parcours de Patrick une grande instabilité géographique. Il vient de Rennes, a vécu à Narbonne, puis de nouveau à Rennes, à la Réunion, dans une multitude de quartiers différents de Perpignan avant de se retrouver à la rue.

Annexe N°3 : note d'entretien Jurgen

Entretien réalisé le 14 février 2020, 10h

Nom de la personne enquêtée : Jurgen

Lieu : place de la République

Enquêteur : Antoine DAVID

Durée de l'entretien : 1h12min

1) Prise de contact

J'ai rencontré Jurgen à côté du carrefour city place Rigaud, en bas de chez moi. Je le voyais souvent depuis que j'habite Perpignan, mais je ne lui avais jamais parlé. Je suis donc allé le voir, je me suis présenté, puis je lui ai expliqué le but de ma recherche et la thématique. Il avait l'air très ouvert et content de pouvoir m'aider. Nous avons discuté une quinzaine de minutes, pris un rendez-vous pour la semaine suivante et échangé nos numéros de téléphone.

2) Le déroulement de l'entretien

Entretien N°1

Nous nous sommes donné rendez-vous place Rigaud à 10H. il était à l'heure, moi aussi. Nous nous sommes dirigés vers la place de la République pour nous asseoir et pouvoir discuter tranquillement. Il y'avait un peu de vent, ce qui est dérangement quand on enregistre l'entretien à cause des bruits parasitant l'enregistrement. L'autre chose dérangement est bien évidemment le bruit que l'on peut avoir sur la place de la République : les voitures qui passent, les enfants qui jouent, les employés communaux qui font des travaux, etc...

Jurgen s'est montré très bavard, très ouvert à la conversation et il avait tendance à digresser. Je ne l'ai à aucun moment senti gêné par mes questions ou ennuyé par l'entretien. L'entretien en lui-même a duré 1 heure 15 car Jurgen devait partir vers la gare pour manger dans une association. Il a spontanément proposé de me revoir et nous avons fixé un second rendez-vous à ce moment.

L'entretien avec Jurgen me sera très utile pour étudier le basculement d'une vie « normale » (travail, amis, appartement, voiture, etc) vers une vie d'errance, de vagabond. Ce qui frappe avec Jurgen, c'est le fait qu'il semble avoir complètement décidé de se retrouver dans cette situation, c'est à dire sans travail fixe, sans revenu fixe, sans maison et avec pour seule abri une tente.

Entretien n°2

Nous nous sommes vus dans le parc à côté de la casa musicale. Le temps était très venteux, ce qui a altéré la qualité de l'enregistrement audio et de l'entretien en lui-même. Jurgen est toujours aussi bavard, toujours aussi sympathique et m'a, encore une fois, proposé de refaire un entretien. Nous sommes allés au refuge Alpha après l'entretien. C'est une association dans laquelle ils offrent le café et les tartines à ceux qui viennent.

Entretien n°3

L'entretien s'est déroulé sur une petite place derrière le campo santo. Pour une fois, l'endroit était calme, le temps agréable. Jurgen a, comme à son habitude, beaucoup parlé. Il m'a donné des éléments nouveaux sur son enfance, son père, sa mère. Il m'a proposé un quatrième entretien que j'ai dû refuser ; je n'ai que peu de créneaux d'entretien et j'aimerais essayer d'interroger d'autres personnes.

3) Les pistes d'analyses

1- Les modèle familial atypique

Jurgen est né de parents mineurs, au Luxembourg, ce qui signifie qu'il a été retiré à ses parents à la naissance pour être « élevé par l'état ». Il a donc été en internat toute son enfance, et a eu pour seule famille ses grands-parents. Il ne connaît pas ses parents biologiques. Comme pour les autres personnes interviewées jusque là (Steven et Adrien), le cadre familiale dans lequel a grandi Jurgen semble propice au détachement vis-à-vis de la famille.

2- Le ras le bol et le désir de liberté

Ce qui frappe immédiatement lorsque l'on parle avec Jurgen, c'est à quel point le désir de liberté est central chez lui. Il considère son ancien boulot comme un « broyeur d'homme », il disait devoir « laisser son cerveau au vestiaire » lorsqu'il prenait son service, et il est parti quand il en a eu l'occasion de son plein gré. Tout cela montre que Jurgen souffrait d'un ras le bol et qu'il voulait mettre sa vie en adéquation avec ses idéologies. En d'autres termes, il voulait expérimenter la liberté telle qu'il la perçoit : vivre comme il l'entend, sans avoir besoin d'argent, ou plus exactement, sans avoir plus d'argent que ce dont il a besoin, sans maison, en voyageant là où il le veut. La situation dans laquelle est Jurgen semble donc être issue d'un réel choix de vie et en aucun cas d'une situation subie. Pour lui, la liberté est la libre gestion de son temps, non pas l'accumulation d'argent.

3- Un réel choix ?

Jurgen considère qu'il a choisi de quitter son travail pour vivre plus librement. Mais, dans le même temps, ce choix semble pousser par le fait qu'il n'a pas de possibilité d'évolution de carrière.

Annexe N°4 : note d'entretien Steven

Entretien réalisé le dimanche 2 février 2020, 17h30

Nom de la personne enquêtée : Steven

Lieu de la passation de l'entretien : dans la rue, esplanade méditerranéenne

Enquêteur : Antoine David

Durée de l'entretien : 1h 15min

1) La prise de contact

Samedi matin, le 1^{er} février, je suis allé faire un tour dans Perpignan pour trouver des SDF qui accepteraient de faire des entretiens avec moi. Je suis allé dans le centre-ville et dans les boulevards qui l'entourent : Boulevard Wilson, Boulevard Clemenceau, Avenue du Général Leclerc, Boulevard Mercader. J'ai rencontré plusieurs SDF, et le 3^{ème} à qui j'ai parlé était Steven. Il était seul, assis par terre devant le Super U, en face des Galeries Lafayette. Je suis allé le voir, je lui ai dit mon prénom, demandé le sien, expliqué mon enquête et il s'est montré assez intéressé. Il avait l'air assez triste, contrarié, et il ne voulait pas le faire le jour même. Il m'a demandé de repasser plus tard, et nous avons convenu que nous nous retrouverions le lendemain pour faire l'entretien. Steven reste quotidiennement dans la même zone, le Boulevard Clemenceau, et le retrouver le lendemain n'a donc pas été compliqué. Je suis allé le voir le lendemain, vers 11h, et comme il y'avait un peu de monde dans les rues, il m'a demandé de repasser plus tard pour qu'il puisse faire la manche. Je suis repassé vers 15h, et il voulait rester avec sa femme, qui partait à 17h. Je suis donc revenu à 17h, pour le retrouver au même endroit, et nous sommes allés un peu plus loin, sur l'esplanade méditerranéenne, là où Steven va habituellement pour « se détendre ». La prise de contact s'est faite directement, sans intermédiaire.

2) Le déroulement de l'entretien

Pour des raisons assez évidentes, je ne souhaite pas mener les entretiens dans mon domicile. Ce n'est pas tant le fait que les enquêtés soient des SDF qui m'a fait prendre cette décision que le fait qu'ils soient de parfaits inconnus. Je ne souhaite pas non plus mener les entretiens dans des bars, car il y a souvent de la musique de fond, du passage, des autres discussions autour, etc. Par conséquent, j'ai mené cet entretien, et je mènerais sans doute les prochains de la même manière, dans la rue. Un dimanche en fin d'après-midi à Perpignan, dans un quartier relativement excentré, exceptés les voitures, les quelques passants, les gens qui promènent leurs

chiens, c'est plutôt calme. Nous étions assis, face à face, sur un muret. Nous avons été interrompu au bout de 45 minutes d'entretien environ par un riverain qui faisait des travaux à la perceuse sur son balcon, juste à côté de nous. Nous sommes donc allés un peu plus loin, pour éviter le bruit.

L'entretien a duré environ 1h30min, et l'enregistrement 1h15min. Steven parlait beaucoup, je n'ai à aucun moment eu le sentiment de lui « tirer les vers du nez ». Pour autant, il déviait souvent de sujet, et quand j'essayais de recentrer la conversation vers la thématique de mon mémoire (le parcours qui a fait qu'il s'est retrouvé à la rue), il déviait à nouveau très rapidement, ce qui, sur le moment, m'a semblé problématique et m'a frustré. Sur le moment, j'avais l'impression de subir l'entretien et que rien de bon n'en ressortirait.

En lui demandant clairement la chronologie des étapes l'ayant conduit à la rue, j'ai pu récolter les informations qui m'intéressaient initialement. Mais dans l'ensemble, l'entretien avec Steven était instructif puisque j'ai pu en apprendre un peu plus sur le quotidien d'un sans-abri, sur ce qui, d'après lui, fait qu'on reste SDF (la rencontre avec les « anciens », la drogue, l'alcool) et sur le fonctionnement des aides qu'il percevait. Il m'a également donné certaines de ses opinions politiques, ses philosophies de vie, m'a confié ses peurs, ses désirs pour le futur, les injustices qu'il avait vécues. La position dans laquelle je me trouvais était assez difficile pour moi : je suis assez mauvais pour répondre ou rebondir aux propos tenus par mes interlocuteurs quand ceux-ci sont assez personnels. Par conséquent, je me suis senti assez peu à l'aise, je ne savais parfois pas trop comment réagir et interagir avec Steven. Heureusement pour moi, il avait énormément de choses à me partager, et je n'avais que rarement besoin d'intervenir.

Dans l'ensemble, et avec le recul, je pense que cet entretien était un très bon premier entretien. D'abord, parce que je n'ai pas eu à lutter pour que Steven me parle. Ensuite, parce que l'histoire de Steven pouvait être effrayante de prime abord (un ancien détenu, au visage peu avenant), et que j'ai malgré tout réussi à passer outre pour créer un lien avec lui et effectuer cet entretien. Enfin, parce que, même si son discours pouvait être décousu par moment, Steven m'a malgré tout donné des informations importantes quant à son parcours et aux raisons qui font qu'il est à la rue aujourd'hui.

3) Pistes d'analyse

1- Trajectoire familiale particulière

Steven a grandi en foyer une partie de son enfance bien qu'il ait toujours ses deux parents. Cela constitue une première étape de rupture dans sa vie. Il dit ne pas connaître les raisons de ce placement en foyer. De plus, son père était souvent absent à cause de son travail de camionneur.

2- L'accident de vie et la maladie

Steven est quelqu'un de très diminué physiquement, ce qui l'a fait réformer de l'armée. Cette réforme militaire s'est accompagnée de la perte de ses revenus puis de son logement. La maladie est donc le déclencheur du processus de déclassement social à l'œuvre dans la vie de Steven. Il a fait plusieurs AVC qui lui ont partiellement paralysé la jambe gauche, des pneumothorax

3- La dépendance au cannabis

On peut noter aussi que Steven a développé une dépendance au cannabis très jeune, puisqu'il a fumé son premier joint à 8 ans. Il dit fumé quotidiennement pour soulager ses douleurs causées par ses multiples AVC.

4- La prison

Steven a fait 3 séjours en prison. La cause du premier est inconnue, le deuxième était pour trafic de drogues et possession d'arme à feu et le troisième était pour consommation de cannabis. Il considère que la rue est la suite de la vie en prison, que les deux univers sont similaires. Son troisième séjour en prison lui a fait perdre l'appartement qu'il avait trouvé suite à son premier séjour dans la rue.

5- Une situation subie

Steven ne veut pas du tout vivre dans la rue. C'est une situation et un mode de vie qui semblent s'être imposés à lui au fil du temps.

Annexe n° 5 : note d'observation Aymeric

Entretien réalisé le 10 octobre 2020,

Nom de l'enquêté : Aymeric

Lieu : squat de Aymeric, rue Jean Payra

Enquêteur : Antoine DAVID

Durée de l'entretien : 1h31min

1) Prise de contact

Aymeric m'a été présenté par Kevin, un sdf que j'ai rencontré l'année dernière et avec qui je n'ai jamais pu faire d'entretien, le vendredi 2 octobre à midi sur le quai Vauban. Aymeric était très alcoolisé. Kevin me présente, dit que je fais une « thèse » sur les sdf, que je suis sympa et qu'il peut me demander s'il a besoin d'aide, puis m'explique que Aymeric et lui vivent dans le même squat. J'échange mon numéro avec Aymeric, il a l'air enthousiaste et partant pour un entretien.

Le mercredi suivant, j'envoie un message à Aymeric pour lui proposer un entretien le vendredi matin. Je lui propose le matin car, comme il est alcoolique, il risque d'être trop alcoolisé pour l'entretien. Il me dit qu'il me confirmera le lendemain. Le lendemain, il m'informe qu'il ne pourra pas le matin et qu'on se verra plutôt l'après-midi. Vendredi matin, on se met d'accord pour se voir à 14h le jour-même.

2) Le déroulement de l'entretien

Je retrouve Aymeric devant les galeries Lafayette. Il ne semble pas trop alcoolisé et assez vif. « On va au squat j'ai laissé un pote la bas ». J'acquiesce, mais j'ai mal compris. J'ai compris « parc » au lieu de squat. Avant de m'en rendre compte, je suis au pied de l'immeuble de Aymeric, devant la porte d'entrée du squat. Je ne me démonte pas, je suis Aymeric, j'entre. L'immeuble est laissé vacant depuis des années car, comme me l'explique Aymeric, un homme y a été assassiné en 2005. Kevin m'avait déjà parlé de cela, donc je ne m'en étonne pas trop. Je suis Aymeric dans un couloir exigue, sombre, sale. Il referme avec difficulté la porte d'entrée, on monte les escalier vers le 1^{er} étage. Une fois sur le palier, Aymeric tend son bras et pointe de son doigt le palier supérieur. « C'est là qu'il est mort, le mec. On l'a égorgé ici, y'a encore

les traces ». Et, en effet, je me retrouve face à deux énormes traces de sang, démarrant à 1m60 du sol et descendant tout le long du mur. Je suis désarçonné, immédiatement. Je me retrouve face aux restes d'un homme, face à ses derniers instants, je l'imagine mourir ici, dans la cage d'escalier, et ça me prend aux tripes. Je suis complètement déboussolé, mais dans le même temps, mon corps réagit pour me protéger. Pour les deux heures qui suivent, je me sens dans un état second, comme si tout était un rêve. J'ai le sentiment que tout peut arriver, je ne ressens pas particulièrement de peur, pas encore, mais je suis extrêmement mal à l'aise.

L'entretien démarre, j'essaie de me mettre dedans. Aymeric me parle assez vite, assez clairement de son parcours. J'ai du mal à suivre, j'essaie, mais mon cerveau n'enregistre rien. Kévin fait irruption dans la pièce 4 ou 5 fois durant l'entretien, peut-être plus. Il habite l'étage du dessus et fais des allers-retours entre notre pièce, l'étage supérieur et l'extérieur constamment. Quand il ramène un café à Aymeric, au bout d'une vingtaine de minutes d'entretien, ce dernier le lance sur le sujet : « et toi, comment t'es arrivé à la rue ? ». Kévin vient s'asseoir non loin de moi, raconte brièvement son histoire, puis, s'approchant de moi, me dit « tu sais qu'il y'a eu un meurtre ici ? ». Qu'est-ce qu'il me veut ? Il me fixe dans les yeux, me parle du mort, cherche de toute évidence à m'impressionner. Son visage est à 40cm du mien, il est torse nu, Aymeric aussi, et tous deux se trouvent entre la porte et moi. Je me sens vraiment oppressé, j'ai la boule au ventre, et Kévin, toujours sans me lâcher des yeux, toujours sans s'éloigner, me dit qu'il va me faire visiter le squat quand j'aurais fini l'entretien. Son regard me terrifie comme jamais je ne l'ai été, je me demande ce que je fais ici, j'ai des frissons dans le dos, mon ventre se serre, j'essaie de me convaincre que tout va bien et que je me fais des films. Pour autant, je ne baisse pas les yeux face à Kevin, je souris, comme si il me racontait une anecdote amusante, quand il me parle du meurtre. Je fais tout pour avoir l'air à l'aise, je crois que je parviens à faire illusion. Kévin sort, je suis soulagé, mais je n'arrive plus à rien pendant l'entretien. On poursuit la discussion avec Aymeric, j'essaie tant bien que mal de m'accrocher, mais je n'attends qu'une chose : rentrer chez moi.

Vers une heure d'entretien, Kévin sort de l'immeuble. La suite de l'entretien s'est déroulé de manière un peu moins tendue pour moi, je me sentais apaisé par son départ.

3) Pistes d'analyse

1- Le modèle familial conflictuel

Aymeric a grandi dans une famille assez conflictuelle. Il décrit des disputes entre ses parents, des adultères et un divorce. Il a réagi à ces événements, dans sa jeunesse, de manière violente.

Il dit en avoir voulu a son père, lui avoir crevé les pneus et être parti du domicile familial quand son père était présent.

2- La toxicomanie et l'alcoolisme

Aymeric est alcoolique. Il dit l'être devenu en tentant de soigner sa toxicomanie. Il était, d'abord, héroïnomanie et ce depuis ses 18 ans. Il l'était avant d'être à la rue.

3- Absence de diplômes

Aymeric n'a pas de diplôme. Il a démarré un CAP qu'il n'a pas mené à son terme.

Annexe N°6 : retranscription Jurgen

Date : Vendredi 14 février 2020

Enquêté : Jurgen, 51 ans

Enquêteur : Antoine DAVID

A : Je démarre l'enregistrement ?

G : Oui oui, pas de problème.

A : Donc, ce qui m'intéresse moi, enfin mon sujet de travail, c'est, c'est le parcours qui fait qu'on se retrouve à la rue.

G : Ah oui.

A : C'est l'avant en fait, et même le pendant.

G : Oui, il y'a, là on peut avoir plusieurs raisons. Parce que c'est pas toujours la même raison pour tout le monde. Moi je me retrouve dans la rue parce que moi j'aimais voyager, j'ai toujours voyager, mais comme j'expliquais tout à l'heure, quand on a piqué mes papiers, j'ai pas de revenu, je voulais tout déclarer. Si moi j'ai le RSA, je serai pas à la rue, j'aurais ma piaule et je serai tranquille. Mais maintenant je dois chaque jour lutter pour retrouver à manger, ben lutter c'est un peu exagéré hein on est pas des Cro-Magnon. Mais et il y a d'autres qui sont dans la rue parce qu'ils refusent de payer leur loyer, qui refusent de payer peut-être les pensions alimentaires à leurs gosses parce qu'ils se font chier avec leur mère, je sais pas quoi hein. Il y'a d'autres qui se retrouvent dans la rue parce qu'ils ont cassé avec les parents, ça j'ai vu aussi. Surtout des jeunes, des jeunes qui disent j'en ai marre, bah les parents ça dépend si la constellation de la famille, si le père à un problème d'alcool, ou la mère, bah casse toi le jeune et voilà. Et je trouve pas mal de jeunes à la croix rouge que moi je dis mais qu'est-ce qu'ils font la ? parce que si je me trompe pas, normalement les parents sont responsables pour les enfants jusque l'âge de 25 ans. Pas seulement 18ans.

A : oui, jusqu'à ce qu'ils soit indépendants financièrement je crois.

G : oui c'est 25 ans maximum. Ça veut dire tu peux avoir des gosses, si maintenant ils trouvent pas de boulot, s'ils sont pas indépendants, c'est la sécurité sociale des parents qui les couvrent jusque l'âge de 25 ans. Après ils doivent se mettre à eux-mêmes. Mais y'a pas mal des jeunes qui ont pas 25 ans. Pas du tout hein. Mais bon, un autre problème. Le mien c'était comme j'aimais toujours voyager, j'ai commencé à l'âge de 20ans, ça veut dire j'ai fini mes études, je faisais mon petit service, et après je voyageais en Angleterre et des fois voilà je savais pas si je reste 3 semaines, si je reste 3 jours, du coup en Angleterre je suis resté 3 ans. A l'improviste, j'avais trouvé du boulot, une piaule. Au début je restais chez des potes, pendant 2-3 semaines,

j'ai trouvé une petite chambre au-dessus d'un bistrot, après j'ai trouvé un petit studio, voilà. Je parle il y'a 30 ans hein, le travail c'était plus facile. Maintenant quand on regarde le marché du travail, c'est très très dur, on peut pas comparer il y'a 50 ans. Quand je vois les vieux qui disent « oui quand moi j'étais jeune, je trouvais du travail ». s'il vous plait, trouvez moi en. Même payé. Quand on regarde aujourd'hui les salaires, ils régressent. Moi en 84 je travaillais comme étudiant mais j'avais l'équivalent de 800€ dans le temps. C'était beaucoup de sous. Si on prend un loyer pour un appart avec débarras, chambre a coucher, toilettes séparés, salle de bain, tu payais l'équivalent de 150€. Alors t'avais quand même un autre pouvoir d'achat qu'aujourd'hui. Aujourd'hui qu'est-ce que tu fais avec 800€ ? Ok tu peux payer ton loyer, tu peux avoir des aides. Mais dans le temps tu n'avais même pas besoin d'aides comme aujourd'hui, ça n'existait même pas ou c'était très rare. Enfin moi j'ai fait des études comme électronicien informaticien, je travaillais longtemps dans la communication, j'étais technicien de communication pour le Dow Jones. Ça vous dit l'index...

A : c'est la bourse américaine ?

G : C'est la bourse américaine, comme le CAC 40 français. Là c'était pour les données de temps réelles pour les valeurs du marché, du stock américain ouais. Et je travaille pour les banques, au Luxembourg et en Angleterre. Mais j'habitais en France déjà, j'avais ma piaule ici avec ma copine, on a cassé, moi je travaillais pour Goodyear dans la logistique pendant 4 ans, presque 5, et la aussi c'était, au début c'était encore rigolo si on peut dire, mais on remarquait de plus en plus la pression sur le marché européen avec le marché des pays d'est, qui ont carrément cassé les prix. On développait des machines, et je parle de machine de production, des extruders pour les bandes de roulement, pour les sidewalls, les petites pièces d'un pneu. Il faut savoir que le pneu d'un camion il consiste autour de 80 jusque 90 différentes pièces, comme un grand puzzle. Et les extruders c'était une machine d'ici jusque-là bas (100m). C'étaient des grandes machines. Elle n'était même pas vissé au sol parce que c'était prévu, le développement se passait au Luxembourg et une fois les réglages à point, elle partait en Pologne. Et ils ont viré 1000 personnes sur 4000. Alors là j'ai dit non ras-le-bol, que des machines en train de pousser, moi j'ai, pendant les salaires, j'ai pas évolué. C'était rare, si Dow Jones là j'évoluais un peu. Mais quand il y'a eu le, bah le service moi je travaillais pour il a été racheté par Reuters, et bin eux ils avaient déjà leurs techniciens donc les derniers arrivés étaient les premiers virés. Donc encore une fois comme d'hab, hop c'est reparti.

A : Vous vous êtes fait viré a cause de ça ?

G : Oui bah c'était des licenciements économiques.

A : Oui c'est pour des délocalisations

G : Oui. Bah moi je voulais partir avec (en Pologne), je dis pourquoi ? on me dit bah non on me dit on a déjà des ouvriers formés sur place et qui nous coutent moins cher. Et voilà. Alors a un moment j'ai dit écoute, c'est comme ça, si moi j'évolue pas pour les salaires et les prix évoluent, si moi je touche depuis les années 80... enfin si quand je travaille chez Dow Jones quand même je faisais plus que 2000€, sans les heures sup. Mais si moi je me retrouve avec un salaire a 1200, alors je dis « c'est quoi ça ? », non désolé si c'est comme ça j'abandonne tout, je voyage, si moi j'ai 30 centimes j'ai 30 centimes, si j'ai 1€ j'ai 1€. Moi je sais où récupérer la bouffe, je sais où dormir, pour le reste... moi je peux vivre avec 5€ la semaine. C'est un peu triste de dire comme ça mais voilà.

A : Donc c'était... vous aviez quel âge à peu près à cette époque-là ?

G : Là maintenant j'ai 51,

A : Et quand vous avez dit « j'en ai marre » ?

G : 40. J'avais une copine à Valence. Vous connaissez Valence Bouches-du-Rhône ? bah voilà, c'est Drome. Un peu plus bas t'as Avignon. N'importe. Je travaillais un peu dans les vignes, la aussi j'ai appris un peu le métier. L'hiver il y'avait pas de travail, à part la taille mais tu peux pas tout le temps. Alors j'ai suivi, selon les conseils de l'agence d'intérim, voilà. Ils m'ont inscrit à des cours pour avoir un certificat, pour travailler dans les vignes. C'est pas seulement la taille, pas seulement les vendanges, c'est carrément l'entretien et la culture de A à Z. mais la aussi le patron il pouvait que prendre de février au plus tard début mars jusque plus long c'était fin octobre, vraiment le plus long. Normalement octobre mi-octobre c'était déjà fini. Alors j'avais toujours 3-4 mois pendant l'hiver rien à faire. Alors là j'ai dit écoute si moi je dois toujours courir comme ça pour avoir un petit salaire, pour me retrouver avec 1000€, avec 1000€ t'es un peu juste pour les aides ou il faut vraiment tricher sur chaque centime. Mais ça me coutait cher parce que moi j'avais déclaré 32€ de trop et ils ont réclamé 320€, pour 32€. Et moi j'ai dit au patron écoute la prochaine fois tu declares que 110H, ou soit on les note sur un autre mois ou tu me paies au noir, mais les 4h m'ont couté cher. Donc bon j'ai dit maintenant c'est fini, soit il faut tricher, soit tu dis écoute j'abandonne tout et je voyage. Et maintenant j'ai pas de sous mais j'ai une qualité de vie. Si j'ai envie de me lever je me lève, je me lève à l'heure que je veux, je vais plus ou moins ou je veux, j'ai un petit programme, mais ça arrive si les jours j'ai assez à manger sous la tente je bouge pas. Si moi j'ai un bon bouquin aller hop. Je vais juste au parc, à la fontaine où il y'a de l'eau potable, je puise de l'eau, voilà. Si j'ai la chance il me reste 2-3€ ça c'est du luxe, et voilà ça c'est ma journée. J'écoute la radio, mais j'ai pas besoin de me casser la tête avec des clients, pas besoin de me casser la tête avec la productivité, non ça c'est fini. J'ai une autre qualité, d'autres valeurs. Je suis pas religieux, pour

moi c'est la nature et il faut réapprendre à vivre avec la nature. Je suis pas trop écolo non plus, je dis maintenant que je mange pas des animaux et tout, ça c'est un choix. Pour moi, selon l'évolution de l'homme, l'homme a toujours mangé des animaux. OK maintenant quand on prend les animaux d'élevages, on peut réfléchir. Est-ce que tu veux être vraiment bio ou acheter le moins cher, ça c'est un choix de vie, c'est vraiment le choix de vie. Mais moi j'ai, voilà.

A : Et du coup vous ce que vous faites c'est pas un choix de vie aussi ?

G : **C'est devenu un choix de vie.** Je me suis adapté. De vivre comme ça. Ça veut dire qu'est-ce que tu fais, soit tu travailles comme un robot, tu ne réfléchis plus, t'as juste à la fin du mois tu regardes ton bulletin de salaire, tu espères que tu peux payer tes factures ton loyer, qu'il te reste encore quelque chose à manger. Pour les plaisirs, tu oublies, tu peux oublier. Si tu comptes, quelqu'un qui travaille, avec je parle toujours les heures normales, tu as plus ou moins 60€ par jour. Ça veut dire tu retires le loyer, tu retires l'assurance de ta piaule, quelqu'un qui travaille normalement il a besoin soit d'un titre de transport, soit d'une voiture qui coute l'entretien. Alors à la fin tu te retrouves avec peut être 20€ par jour à vivre. Ça veut dire quelqu'un qui fume... d'abord tu t'achètes à manger. Ça dépend du boulot que tu fais mais peut être d'abord tu vas t'acheter un casse-croute, alors les 20€ ça va vite. Surtout quand t'as pas le temps de comparer ou de préparer ta gamelle. **Ça veut dire aujourd'hui tu vis pour travailler !** Tu travailles plus pour vivre. C'est une petite différence. Pour moi j'ai dit, maintenant je veux vivre. Même si j'ai pas de sous, je vis, j'ai le temps de réfléchir, y'a pas mal de gens ils ont plus le temps de réfléchir. C'est devenu un réflexe de se lever, d'aller travailler, aller se casser la tête de ne pas perdre le travail, il y'a peut être quelqu'un d'autre qui pique ta place, bah... non, ça c'est pour moi c'est pas le but de la vie. Pour moi ça c'est du gâchis. Ok on veut pas être feignasse mais la maintenant ça commence, enfin ça fait déjà 3-4 décennies qu'on trotte derrière... non a 40 ans j'ai dit non, stop, il faut arrêter ça. Et c'est dommage, on a appris au lycée pendant les cours d'allemand, vous connaissez l'écrivain Bertolt Brecht ?

A : Non

G : (phrase en allemand), « il faut être les grains de sables dans la boîte de vitesse de la mécanique du monde, pas l'huile ». vous voyez l'image ?

A : Oui c'est l'idée d'aller à contre-courant.

17 :30

G : Voilà, il faut des fois freiner voire même aller à contre-courant pour dire « écoutez les gars, vous courez vers votre propre mort et de plus en plus vite ». Chaque fois les gens sont mécontents, mais c'est déjà trop tard, il fallait d'idée il y'a 40 ans, mais personne n'écoutait parce que tout le monde avait le steak dans sa gamelle ; et maintenant ça fait un moment que

les gens ils pleurent. Et moi je vois que les lieux où il y'a des SDF, il y'a de plus en plus de gens qui viennent profiter de ce qui est fait pour les SDF alors qu'ils ne sont pas SDF. alors là je dis y'a quelque chose qui ne marche plus. D'un côté, je me fous ici, je dis « les gars vous n'avez pas encore compris, moi j'ai compris. ». Moi j'ai le petit terrain, ça fait 4 ans que je suis là, il y'a même le garde-pêche qui me connaît, il y'a les municipaux qui me connaissent ils me laissent tranquille, autant que je foute pas la merde, je crame pas les buisson. Voilà il faut respecter l'endroit, si tu as le respect de la nature, tu respectes les autres, les autres il te respectent aussi. Ça c'est mon petit principe. Moi je dis je vis bien, j'ai pas le luxe. Dans le temps quand je travaillais chez Dow Jones j'avais des ordinateurs, la plupart des gens ne pouvaient pas se payer. Mais maintenant ça me manque pas du tout, je dis pourquoi, c'était un outil de travail. C'est un peu comme un menuisier il a besoin d'un marteau, d'une boîte à outils. Mais il faut gagner les sous avec, c'est pas la boîte à outils qui fait le travail, c'est toi même quand même qui doit travailler pour payer tout le bazar. Et voilà, t'en as pas t'en as pas. T'as des soucis de moins. Peut-être ça vient avec un certain âge que tu comprends le système, que tu, comment je vais exprimer ça, que tu vois les vraies valeurs, c'est ça. Moi j'étais heureux avant, après c'était à un moment autour des années 40, on se fait abuser du système. Moi j'ai décidé de voyager, là **j'ai retrouvé ma paix moi-même, c'était, surtout quand on fait un travail qui devient de plus en plus contre ton grés**. A un moment tu as un conflit d'intérêt, tu rentres en conflit toi-même. Alors il faut laisser tomber ce bagage, ça vaut pas la peine car tu deviens malheureux, tu deviens déprimé, tu deviens, je sais pas, tu deviens fou. Tu termines à Thuir t'es malade, et il y'a pas mal de personne qui ont ce problème. Et ils ne le voient pas, peut-être qu'ils ne veulent pas le voir. Ils sont trop fixer sur certaines valeurs, d'avoir la voiture telle ou telle marque, le téléphone telle ou telle marque. Si c'est un outil de travail pour ton bien là je suis d'accord. Mais si tu dépenses tes derniers sous pour avoir un symbole, un idole, un objet pour te démarquer, là je dis non. Là tu fais fausse route. Et je vois ça aussi à la boutique sociale. La plupart des gens ils ont des téléphones tu te dis mais comment ils font. Ça veut dire le 6 ils touchent le RSA, à 10h ils sont à Orange ou SFR pour acheter le dernier téléphone dernier cri. Donc ça veut dire ils font des abonnements à 50€ par mois et chaque mois il y'a 20 ou 25 ou même 50€ qui sont parti, sur 400 ou 450. Je sais pas combien c'est le RSA.

22 :50

A : Ca dépend des conditions je crois.

G : Oui voilà. Mais déjà quand t'as pas trop de sous il faut se mettre des priorités. Et pour ça il y'a beaucoup d'entre-voil quand tu vas à la croix rouge. Ils te volent pour 5€, même pas. C'est grave hein. Moi j'ai décidé, moi je vais vivre comme ça, maintenant je dois guérir les petits

bobos, et après je crois bien je vais continuer vers la côte atlantique, remonter vers le Nord, Bretagne, Normandie, je ne sais pas encore. On verra bien.

A : Et du coup ça fait une dizaine d'années que vous vivez comme ça, que vous vivez en voyageant ?

G : En voyageant oui. Je faisais, bah comme j'étais un moment sur Valence, après je suis remonté un peu retrouver du travail c'était à Thonon-sur-Rhône, mais c'était toujours le long du Rhône. Après voilà, à un moment donné j'ai dit bah les saisons, parce que quand je prends la piaule, bah l'hiver c'était dur hein, tu payais la piaule t'as presque pas de sous. Alors là aussi voilà il fallait travailler tout l'été, économiser des sous pour survivre tout l'hiver. Alors là je dis-moi je vais descendre vers le sud, j'ai longé toute les plages de la Méditerranée jusqu'ici. À pied. Si je restais, ça dépend du village, de la ville, souvent je trouvais un coin sympa je restais 2 semaines, voilà, c'est ce qui était prévu ici mais voilà, le vol des papiers ça me met un peu en retard. Et maintenant ça fait 5 ans que je suis sur Perpignan, mais ça va je connais un peu les gens, les endroits.

A : Ca fait 5 ans que vous vous êtes fait voler vos papiers ? et du coup vous êtes bloqué ici à cause de ça ?

G : Oui oui, parce que je n'ai pas de revenu, parce que moi je voulais faire la demande des RSA tout ça, on m'a piqué toute la petite mallette avec les choses importantes. J'ai un livret A mais il est bloqué. Je peux pas le débloquent ici parce que comme je l'ai ouvert en Drôme il faut que je rentre en Drôme pour débloquent le Livret A. mais je dis je fais comment ? soit je fraude le train, je vais à pied, merci bien j'ai d'autres problèmes à régler. J'étais à la poste, je croyais avec les conseillers, bah non. Y'a rien à faire.

A : Mais je vous vois pas trop faire la manche. Vous la faite peut être même pas du tout. Comment vous faites pour...

G : Non moi je fais la manche de temps en temps. Non parce que d'abord j'aime pas trop monopoliser une place, et puis moi j'arrive à faire comme ça. Je dis-moi j'ai pas besoin de beaucoup de sous. Par exemple cette semaine-là, là on est vendredi, j'ai dépensé 3€. Voilà. Et puis en se payant 2 bouteilles de vin. Ok c'est la piquette mais voilà, c'est juste pour avoir quelque chose avec le manger. Voilà c'est pas pour se bourrer la gueule. Y'en a d'autres dès qu'ils ont les sous direct la piquette ou la bière, ou même les drogues. Il y'en a qui sont désespérés et surtout, quand ils réclament 5€ ça c'est pour la petite boulette de shit. Tout de suite. Non mais j'ai pas besoin de ça. Je préfère ça, le soleil, maintenant je me dois de trouver quelque chose à manger, et je vais à la gare quand même charger le téléphone pour la radio, et pour le reste j'ai des trucs à lire sous la tente. Voilà. Je me tracasse pas trop la tête.

A : oui je vois ça, c'est assez impressionnant. Et je me demandais moi c'est si vous aviez de la famille ou des amis autour de vous quand vous avez fait ce choix la ?

G : **J'avais eu de la famille. Bah j'ai encore mon oncle et ma tante en Allemagne, et mes cousins. Mais moi j'étais retiré très tôt de mes parents parce qu'ils étaient sous l'âge... ma mère elle avait 16 ans mon père seulement 17 ans. Ils étaient pas majeurs, et comme je suis né au Luxembourg, si t'as pas les parents majeurs, t'es retiré de suite, c'était les années 60, 70, t'étais retiré de suite à l'internat, c'était par chance de mes grands-parents coté père il m'ont éduqué.** A côté de l'internat hein, ça veut dire pendant les vacances j'avais le droit de voir mes grands-parents. Ils m'ont beaucoup beaucoup appris de choses, j'ai beaucoup de respect pour mes grands-parents, mais ils ne sont plus hein. Ça fait 16 ans que mon grand-père il est mort aujourd'hui. Il est mort le soir de la saint-valentin. Samedi matin 10h le téléphone qui sonne, c'est l'hôpital, on savait hein, on savait. Parce qu'on a retiré le colon, il avait l'estomac, c'est à dire la pochette, on savait il va plus tarder. **Au Luxembourg j'ai pas d'attaches,** je suis né là mais j'ai travaillé un moment au Luxembourg mais chaque fois que je monte la bas je dois passer par le ministère des affaire étrangères parce que pour eux, je suis pas un citoyen luxembourgeois, comme j'ai pas d'adresse. Mon adresse est ici.

A : Donc en fait vous avez pas la nationalité française non plus ?

G : Non moi je voulais faire ça aussi, mais c'est tout passé avec celui qui m'a volé mes papiers, j'avais tout sur moi pour, dans la mallette, il y'avait tout. Et ce mec la franchement j'espère qu'il repose en enfer parce que le jour où j'arrive ça va lui chauffer encore plus, qu'il a pris l'habitude. Non franchement ce mec là il a fait fort. Je dis il mais qui c'était, est-ce qu'ils étaient plusieurs je ne sais pas, je dormais. Là c'est incroyable, et maintenant je dis bah je vis comme ça. La police me connaît les assistantes sociales me connaissent donc je reste ici. Moi je vais manger régulièrement derrière la gare SNCF, il y'a la paroisse, la ils me connaissent, y'a des semaines j'y vais 3 fois. Alors j'y vais seulement 2 fois par semaine, surtout le samedi. Après j'ai pris des contacts avec le consulat pour les papiers mais il faut attendre, parce qu'il faut savoir qu'ils sont pas trop rapides non plus hein. Ils doivent vérifier si je suis vraiment la personne que je déclare être, voilà. Ça doit passer par la justice de la paix. J'ai tout donner ce que j'ai, ils doivent vérifier, le nom des parents, le nom des grands-parents, voilà. Les études que j'ai fait au Luxembourg, les études que j'ai fait en Allemagne, ils vont tout vérifier. Est-ce que tout est cohérent et voilà. Et de là ils vont décider est-ce que je suis ou est-ce que je suis pas. On verra bien. moi je sais que je suis. Et pour le reste s'ils veulent quelque chose de moi, s'ils disent on doit prouver alors maintenant c'est à vous.

A : C'est incroyable enfin ça veut dire que officiellement vous n'avez même pas d'identité.

G : Bah légalement je n'ai que les copies, ça veut dire si maintenant je tombe raide mort ici bah ils auraient un petit problème. Est-ce que c'est vraiment, parce que tout le monde peut se promener avec des copies de carte d'identité, et voilà. Ah oui ils auraient un joli problème. ça fait 5 ans que je suis dans cette situation. Maintenant j'ai la chance qu'il y'a quand même pas mal de personnes qui me connaissent, c'est pour ça je reste sur perpignan pour l'instant, parce que si là je vais dans une autre ville ça serait la galère. C'est comme ça. Moi je me suis adapté, avec cette façon à vivre et je me plains pas. Puis ça sert à rien de devenir méchant non plus, de voler sur les autres, non ça c'est pas mon idée, c'est pas ma façon, pas ma foi, enfin je dis ma foi, moi je suis pas croyant, mais quand même on a toujours une, comment on dit, t'as une façon à vivre, une philosophie, t'as une ligne que tu suis.

A : Une ligne directrice oui.

G : Oui c'est ça, une ligne directrice, et ça c'est ma façon.

A : Un leitmotiv.

G : Oui c'est ça. T'as ta direction et tu suis aussi bien que tu peux. Bon ok des fois tu fais un petit dérapage mais faut toujours se remettre .

A : Vous m'avez parlé de vos grands-parents mais, votre famille de manière générale, vos proches, comment ils ont réagi à votre décision.

G : Bah, quand mon grand-père il est mort, y'a 16ans, et ça fait 10 ans seulement que je suis. Donc c'est à dire y'avait plus rien qui me tenait. Enfin tenait, moi je tiens bien à la vie mais rien me tenait dans la société, non je veux pas dire dans la société telle qu'elle mais maintenant je peux faire comme je veux, je dois à personne, maintenant je vis come je veux, comme je peux, je dois à personne. J'ai pas de responsabilité, j'ai pas de gosses... si maintenant j'aurais une famille à supporter je vivrais pas comme ça. Ça serait impossible. Mais voilà je dis je suis libre, je peux faire ce que je veux. Mais dans le temps c'est pour ça, je vivais, si c'était un joli village peut-être je restais 2-3 jours ou quelques semaines, je repartais un autre coin, voilà, je suis libre. Pour moi ça ça a plus de valeur. Pas de contrainte, pas de, je vais pas dire de responsabilité, on est toujours responsable à un certain point, tu peux pas casser les carreaux pour n'importe quoi, il y'a quand même des responsabilités civiques qu'il faut tenir, il faut pas vivre comme un sauvage, mais qui m'empêche que demain je me retrouve sur Argeles par exemple. Je dis voilà, je veux passer quelques semaines la bas. Ok maintenant c'est les pieds qui m'empêchent je peux pas aller à pied. Mais dans le temps ça arrivait je partais à Argeles pour quelques semaines, je suis parti j'avais 30 centimes dans les poches je suis revenu avec j'avais presque une centaine d'euros dans la poche. Et voilà, je suis parti a pied, je suis rentré en bus, je me suis payé un bon manger, les copains ils ont payé quelques bières ensemble, voilà

on faisait un peu la fête. Et après pendant un mois je faisais pas la manche, je voyais pas le point. Courir après les gens pour quelques centimes. Moi je sais mes coins ou je peux manger, ou je trouve à manger, de temps en temps il y'a des commerçants qui me donnent, surtout vers la fin de journée. Si t'es correct avec les gens. Si tu commences à faire la manche de table à table dans les restau t'es pas bien vu, si tu commences à greuler, parce qu'il y'en a des cas, des phénomènes qui font les tables, et surtout si tu donnes pas ils commencent à gueuler, machin tout ça, voilà. Ça c'est normal qu'ils sont pas bienvenus, ça il faut pas faire. Normalement moi je m'assois du côté du carrefour, de temps en temps les gens me filent des sous, des sandwiches, voilà tout ça. Moi je reste pas longtemps. Si moi j'ai mon sandwich, quelques pièces, après des fois on me voit pas trop, je dis ça dépend, si on me voit beaucoup ça veut dire que je fais pas beaucoup. Maintenant, quand on tourne vers la fin du mois, parce que la on va gratter la deuxième moitié du mois, quelques fois le soir ça devient dangereux. Il y'a beaucoup de spécimens qui tournent autour du carrefour. Surtout la place Rigaud c'est un peu chaud. Comme maintenant il y'a le bloc sur la place Cassanyes, maintenant la police elle a fait le ménage, maintenant ils descendent sur la place Rigaut.

40 :00

A : Le, comment, c'est les dealers c'est ça ?

G : Oui. Alors la police elle vient vers la place Rigaud ils vont vers le bloc, ou soit ils sont pas loin ou y'a le petit bureau de poste sur la place de la nouvelle fontaine. Soit ils traînent par là. Ou soit à un moment ils étaient à la place du Puig, là où y'a les anciennes casernes. Et y'a une autre place plus bas, là ils traînent aussi les dealers. Mais ça change des que la police se présente, c'est comme les cafards tu mets la lumière dans la cuisine ça part dans tous les sens, ils se retrouvent une autre place. C'est toujours le jeu de chat et souris. Ou soit ça se passe au polygone nord, là aussi il y'a plusieurs endroits mais surtout en bas des HLM. La aussi il y'a des points très chauds avec des règlements de compte, mais ça c'est toute une équipe qui vient de rivesaltes comme j'ai compris. Il y'a des bagarres pour avoir des places pour vendre la drogue. C'est même pas pour défendre ses droits, c'est pour revendre la misère. C'est le plus gros problème. Le soir j'aime pas trop de trainer en ville. L'été c'est limite, quand il fait jour ça va, mais l'hiver. Dès qu'il fait nuit hop je me casse. Je vais pas me casser les couilles pour quelques centimes.

A : Tout à l'heure vous m'avez dit que si vous aviez le RSA vous auriez une piaule. Mais du coup vous avez toujours autant envie de bouger de voyager et tout ?

G : Si, maintenant, parce que moi j'aime bien la région ici, pas forcément perpignan, moi je connais Céret, Iles-sur-têt tout ça. Moi je suis inscrit sur une liste, j'attends depuis mois d'aout,

parce que selon l'assistante sociale c'est le jeu qui doit se démêler un peu. Parce que t'as pas de piaule t'as pas de travail, t'as pas de travail t'as pas de piaule, pas e revenu, donc c'est un truc qui doit démêler le nœud et dire « ok, on t'offre une chance, t'as la piaule pendant 3 mois, t'as la chance, on te donne pendant 3 mois la chance de trouver un boulot machin tout ça ». Si c'est possible moi je préfère même un village qu'une grande ville. Parce que moi je faisais le jardin d'une femme c'est à côté de Pollestres. Un petit village, une centaine de maison, mais des grands jardins, la maisonnette, t'es tranquille. T'as les bus toutes les heures du matin jusque 8h le soir. Alors là tu dis super. Alors la franchement direct, direct. C'est Canohes. Et tu vas à pied t'as, entre Pollestres et Perpignan. si on part de Canohes c'est une demie heure à pied. Après t'as toujours les petites épiceries a un quart d'heure à pied, mais après pour les grandes courses tu prends un sac à dos. Pour moi un petit village ça serait idéal. Avoir la tranquillité, le stress, les quelques euros que tu as, tu payes les factures, les courses, mais surtout quand tu as un jardin t'as les légumes, et y'a de quoi s'en occuper la journée. C'est pas maintenant qu'il faut faire 8h par jour, d'affilée. Si le jardin est à toi ou que tu as le droit de l'exploiter, tu fais une heure le matin, une heure l'après-midi, un heure le soir. Tu t'arranges. Mais parce que moi je pourrais pas vivre dans une cage à lapin dans un HLM. La je dis non, je préférerais quand même rester sous la tente sur un terrain. C'est pas que j'écoute la musique à fond la caisse, c'est juste voilà avoir la tranquillité.

A : C'est toujours dans la même idée de pouvoir faire ce que vous voulez.

G : Oui oui. Voilà. C'est pas maintenant d'inviter tous les soirs les jeunes, de faire le barbecue jusque 3h du matin. Une fois de temps en temps pourquoi pas, s'il y'a un anniversaire ou une fête, une bonne occaz, mais pas tous les jours il faut pas exagérer. Mais dans un HLM t'es enfermé.

A : Oui j'avais vécu dans un 17m2, pendant 2 ans, c'était horrible.

G : Non ça c'est pas mon truc. C'est normal que les gens ils pètent les plombs. Déjà quand on voit certains apparts d'ici, ils sont dans un état. Moi franchement, je ne sais pas qui est responsable de ça, est-ce que ce sont des particuliers, est-ce que c'est la mairie, est-ce que c'est des assocs, mais franchement. C'est, t'aurais pas le droit de louer ça. Faut tout refaire. Comme le quartier st jacques, pour bien faire, c'est un quartier faut tout raser, mais vraiment tout raser, et tout reconstruire. Parce que la y'a pas un truc de bon. Pas un. C'est un peu le problème des locataires, des habitants, ils veulent pas quitter les lieux. Mais je dis il faut, parce que comment tu veux qu'ils fassent les travaux. Quand on voit les maisons qui sont en train d'effondrer, parce que moi je faisais la peinture, je dis mais c'est la peinture qui va tenir les briques. Tu vois les installations électriques, moi franchement je comprends pas comment EDF ou Engie ou qui est

dans le coin ici qu'ils mettent des compteurs. Parce que, je connais pas la loi française mais la loi allemande, la loi au Luxembourg, la loi en Angleterre, la loi aux Pays-Bas, interdit d'installer un compteur si l'installation de la maison est hors normes. T'as pas le droit de la brancher sur compteur. Sinon ça sera EDF responsable dans le cas où ça crame comme il y'a eu sur Marseille, une fillette de 15 ans qui est morte dans la baignoire. C'était sur Marseille, et tout le monde dit Marseille c'est encore pire qu'ici certains quartiers. Alors je veux pas savoir l'installation électrique parce que moi j'en ai vu des choses, j'ai coupé tous les fusibles pour changer une prise et quand j'ai mis le tournevis pour enlever les câbles, paf tout a sauté. Je dis mais il est ou ce fusible, j'entends le voisin qui gueulait. Tu sais même pas d'où ça vient. Normalement dans une salle à eau, je connais pas le mot français pour le fusible des salles de bain, mais ce sont des fusibles ultra rapide. Ils sautent t'as même pas le temps d'enregistrer qu'ils ont fait court-circuit. Ça veut dire n'importe quoi qui se passe, si le téléphone, le chargeur, la prise à rallonge, y'a toujours le fusible ultra rapide qui doit sauter mais non, la fillette elle a pris plein jus. Voilà. Après je dis non j'arrête de faire ça parce que moi je me mets pas en danger pour gagner 5 ou 10€. Ça faisait un petit billet mais à cause des conneries comme ça, j'avais pas envie de finir à la morgue ou à l'hôpital à cause d'une connerie comme ça. Un qui bricole et après voilà tu dois vérifier la merde. Non, soit vous téléphonez à celui qui a fabriqué cette merde la mais moi je touche plus rien du tout. Moi je vais voir maintenant à carrefour, je vais voir si y'a quelqu'un.

A : Vous voulez qu'on s'arrête là ?

G : Oui si c'est possible. Mais on se revoit un autre jour ? parce qu'il y'a toujours des choses a... parce que moi aussi si ça vous intéresse j'ai un film sur les SDF. ou est-ce que vous avez accès à YouTube ?

(coupure enregistrement)

A : Après juste pour terminer, en fait y'a des données que je dois récolter pour tout le monde, c'est juste pour recontextualiser un petit peu. C'est le sexe l'âge, vous me les avez donné, le niveau d'études.

G : Moi j'ai un CAP électronicien. Je ne sais pas, bah c'est un TP, mais je ne sais pas qu'est-ce que ça veut dire aujourd'hui. Parce que je parle, ça fait plus que 30 ans. Entre temps...

A : CAP c'est avant le bac ?

G : C'est une année de moins que le bac. Mais maintenant ça n'existe plus je crois bien.

A : Ouais. Après c'est la profession que vous exerciez, vous m'avez dit c'est...

G : C'était technicien en communication, oui parce que j'étais en Allemagne, et là j'ai fait les études dans les microprocesseurs. Mais ça c'est obsolète, les micro-processeurs aujourd'hui d'il

y'a trente ans. Ok la base oui, mais ça n'a rien à faire avec les processeurs d'aujourd'hui. Voilà moi je dis je suis obsolète hein. Je me tracasse pas trop la tête non plus.

A : Ouais. Et après c'était le niveau d'études de vos parents.

G : Ca je peux pas dire.

A : Ou grands-parents, si c'est eux qui vous ont élevés.

G : Euh mon grand-père lui il était conducteur de locomotive. Mais normalement il fallait avoir un CAP et après tu faisais la formation à l'équivalent SNCF. Parce que mon grand-père lui il était luxembourgeois, il travaillait au Luxembourg et ça c'était CFL. L'équivalent SNCF. Mais normalement ils prennent les apprentis avec un brevet et après tu apprends le métier sur place. Voilà, alors maintenant je peux pas dire c'est quoi l'équivalent, parce que aujourd'hui avec toutes les réformes. Parce que même moi, quand moi j'ai téléphoné pour avoir une copie du certificat, j'ai fait en 85 l'électronique, la dame m'expliquait qu'ils ont fait déjà 3 réformes du brevets. Et avec les 3 réformes, la première t'avais droit de partir tout de suite à l'université, et maintenant il faut faire une année préparatoire. Voilà alors c'est pour ça maintenant c'est tellement difficile de trouver l'équivalence aujourd'hui. Moi j'ai visité une école anglaise, c'était Luxembourg school of commerce, ça c'est l'équivalent sous le patronat de la chambre des commerces ici. J'ai même demandé ici c'est quoi l'équivalent ils ne savent pas dire. ils ont déjà des problèmes de trouver l'équivalence entre les diplômes récents des pays européens d'aujourd'hui, alors si tu recherches quelque chose il y'a 30 ans ou 35 ans alors là. Aucune idée hein. Non je dis j'ai fait des études mais pas des grandes études. C'est pas maintenant que j'ai parti à l'école à 15 ans, non quand même on a fini les études secondaires et après encore ajouter une année pour me spécialiser dans l'informatique, et après pour le reste voilà. Mais c'est pas vraiment des grands diplômes, c'est pas un bac +4. Normalement quand tu sors de DST c'est quoi, un bac +3 bac +4 ?

A : Je sais plus, je crois que ça existe, j'ai jamais entendu DST en tout cas. C'est une licence que j'ai, donc bac+3 et là je suis e master.

G : Ah oui, ils reprennent sur le système anglo-saxon maintenant.

A : Oui. Et moi je connais pas trop les diplômes et tout.

G : Ca c'est le grand problème pour les européens. Quand ils recherchent des gens spécialisés dans une profession, mais tu trouves un allemand, tu trouves un français, un qui vient du Pays-Bas, tu sais même pas avec les niveaux d'études qu'est-ce qu'il a dans la main. Qu'est-ce qu'il a comme brevet. Tu sais pas. Ou soit il faut comme les américains, quand je travaillais chez Goodyear, c'était les certificat aux normes ISO, t'avais l'ISO 9200, 9300 machin tout ça, et ça déclarait ton niveau d'étude. Ça c'était le plus facile. Ça veut dire en partant en Amérique tu

pouvais dire « voilà j'ai tel et tel niveau » et c'était reconnu partout. Mais quand tu dis CAP, CATP, bac pro, est-ce que t'as un bac, et maintenant avec les réformes tu dis ok bah ça veut dire quoi maintenant. Il y'avait des gens dans le temps qui ont fait le lycée classique mieux vu et mieux acceptés par les universités que quelqu'un qui fait le lycée moderne ou le lycée technique, qui avaient beaucoup plus de savoirs, d'un coté sur les sciences modernes, il te manquait le latin, mais pour le reste... mais il te fallait toujours faire une année préparatoire pour l'université. Mais par contre si l'autre il était à l'université pour les sciences, pour lui c'était perdu, il perdait les pédales, il suivait plus. Alors t'avais des programme bien réfléchis, un an chez l'un, un an chez l'autre, et dès que tu changes le système classique alors la t'es perdu, y'a personne qui peut t'orienter et là c'est trop tard pour moi, mais pour les jeunes d'aujourd'hui c'est un grand problème, parce qu'ils savent même pas ce que je prends comme étude, est-ce que ça vaut la peine, est-ce que c'est un métier avec un futur. Parce que moi j'ai cru que ce que j'ai fait dans le temps c'était un métier avec du futur mais c'est un métier franchement tu fais 5 ans-10 ans max et si t'es pas devenu riche entre temps tu seras jamais. C'est tellement rapide. Il y'a des métiers classiques comme vigneron, boulanger, boucherie, qu'est-ce qui y'a encore, plombier à la limite tu peux travailler mais il faut toujours suivre les normes ça veut dire il faut toujours se former. Électricien c'est pareil, il faut toujours suivre des formations. Non mais il y'a des métiers qui n'ont presque pas changé, sauf les outils, les couteaux, il y'a peut-être les petites astuces pour faciliter le travail, mais pour le reste aujourd'hui c'est impossible de faire le même métier pendant 40 ans. Même si tu fais ou si tu choisis le métier comme prof ou comme instituteur, tu dois te recycler toutes les quelques années parce qu'il y'a les méthodes d'enseignement qui changent, il y'a des sujets qui sont ajoutés, d'autres qui sont retirés. Des découvertes. C'est pour ça aujourd'hui c'est devenu mission impossible de s'y retrouver. Et l'Europe a loupé la grande chance pour être compétitif avec le grand marché asiatique, avec le marché des Amériques du nord, là ils ont loupé la chance, de se mettre en accord avec les formations, les diplômes, et maintenant on se retrouve, parce que quand moi je vais chez pôle emploi, « vous avez quoi comme niveau d'étude, je dis, mais jamais entendu ça. Est-ce que ça existe à ce niveau-là ? Et bah regardez, c'est la copie, c'est bien marqué. Et bah voilà. Qu'est-ce que tu peux faire ?

Entretien N°2 avec Jurgen

Date : mercredi 19 février 2020

Enquêté : Jurgen, 51 ans

Enquêteur : Antoine DAVID

G : On va essayer de parler un petit peu.

A : On va voir au bout de 2 minutes si on entend. Si y'a quelques rafales et tout. Ça a été cette semaine ?

G : Oui je suis parti en week-end tranquillo, j'ai trouvé un peu de lecture. Tout ce qui faut, oui oui oui. Pour le reste comme d'hab, je connais mes endroits où je vais manger. Mais bon la ça devient un peu plus merdique, je sais pas qu'est-ce qui se passe mais les gens ils sont un peu gaga un. Il n'y'a pas photo hein, cette semaine-là. Lundi c'était à la boutique sociale à l'avenue Joffre, pis quand j'ai fait les courses aux restos du cœur à une heure, j'ai appris qu'ils se sont fait presque braquer. Ils ont cassé les carreaux, ils ont jeté. Enfin est-ce qu'ils ont voulu mettre du feu ou est-ce que c'était juste pour détruire le stock d'aliments, enfin ils ont jeté pas mal de choses qui été détruites.

A : Ils ont jeté quoi ? des bouteilles d'alcool ou d'essence dessus ?

G : Oh bah ça je ne sais pas, je ne sais pas les détails, mais la directrice me dit ... (inaudible), mais même les gens qui travaillent comme bénévoles, t'as 2-3 salariés et puis t'as quelques bénévoles qui aident, voilà. Mais moi je trouve ça assez triste. Déjà les gens qui pleurent qu'ils ont rien à manger mais c'est toujours pareil. Toujours pareil. Tu vois des gens qui ont des ressources, qui ont, qui ont leur piaule, ok c'est peut-être pas la plus belle, mais au moins ils sont au chaud, ils ont l'électricité, ils peuvent se laver, et puis ils font encore chier les gens qui n'ont vraiment rien. Mais là je crois bien pour la campagne d'été ça va changer aux restaus du cœur. Parce qu'on nous a déjà prévenu de nous inscrire hier, mais là je vais le mardi prochain, c'est que pendant un mois on peut s'inscrire, le mardi matin de 8h30 jusque midi. Il faut s'inscrire pour la campagne d'été. mais moi je dise c'est déjà tôt, on est même pas au mois d'avril, mai. Et bah non, ils commencent comme ça. La ça va être dur. On fait avec.

A : Et comment vous faites, il faut des documents ou des papiers non ? comment vous faites ?

G : Oui oui il faut des papiers. Moi j'ai la copie de la pièce d'identité, j'ai la domiciliation de la boutique sociale, pour récupérer mon courrier. S'il n'y a pas de ressources, il faut avoir la lettre de pôle emploi qu'il n'y'a pas de ressources. Voilà, soit t'as excédé, voilà moi je travaillais comme saisonnier, alors ils te donnent je sais pas quoi si tu fais une saison complète

t'as 100, qu'est-ce que moi j'en ai eu au maximum, c'était presque 180 jours, et une fois t'as fini t'es fin de droit. Alors tu touches pas le RSA, t'es un peu dans la merde. Mais t'as les papiers que tu touches rien, t'as la déclaration d'impôts que t'e pas imposable, voilà. Ce sont des papiers à fournir. Les dépenses, quelqu'un qui a ... (inaudible) il faut les factures EDF ou Engie maintenant.

A : Oui c'est réglementé.

G : (inaudible) ils cherchent quand même de limiter les dégâts. Parce que y'a des gens qui s'inscrivent à toutes les associations et qui après vont revendre dans les cités HLM. Je sais pas si vous avez déjà remarqué mais moi je connais des endroits ils ont déjà, est-ce qu'ils ont loué un garage ou est-ce qu'il est inscrit dans le loyer de l'appart HLM, mais il refonctionnait come épicerie. Avec que de la bouffe qu'ils ramassent dans les assoc machin tout ça. Et oui, voilà. Il y'en a une qui s'est fait choper, le flic m'a raconté. Quand ils ont détruit la bouffe des restaus du cœur on parlait un peu de ça, et là j'ai appris. Mais ça métonne pas, si tu regardes un peu dans les cités HLM, s'il n'y'a pas de trafic de drogue et stupéfiant il y'a de la bouffe ou n'importe. C'est pour ça je dis mais « qu'est-ce qu'ils font avec toute la bouffe ? ». il y'a des gens par exemple place Cassanyes, il y'a des dames elles arrivent avec des caddies, elles ramassent tout ce qu'elles trouvent, carrément des cagettes complètes. Elles n'attendent pas que les autres soient servis de 2-3 fruits non non carrément des cagettes complètes. Et voilà. Dans le temps il y'avait même des voitures qui arrivaient, ils se garaient avec la voiture et les gosses voilà. Venez chercher les cagettes voilà c'était parti. Mais non voilà ça c'est fini au moins, mais c'est pire que des rapaces hein. Il n'y'a plus de solidarité, puis on remarque ça de plus en plus dans les assoc solidarité maintenant, ils surveillent les gens surtout quand tu viens pour le petit dej, que tu n'emportes pas des, enfin si tu fais tartine pour manger mi-chemin y'a pas de problème, mais il y'a des gens qui exagèrent et qui font carrément des réserves (inaudible) tu peux manger sur place. Y'a des gens carrément, les fruits, tout le carton carrément dans le sac. Et les autres qui arrivent après ils ont plus rien. Tu te fais quelques tartines, s'il en reste tu te ressers mais y'en faut pour tout le monde. Mais bon. C'est comme ça. C'est pour ça je préfère vivre sous la tente, tranquille, tout seul, sur le terrain sympa. Parce que non je comprends les gens aussi qui sont un peu malheureux, parce qu'il y'en a aussi qui dorment à la croix rouge, dans des foyers, et comme à la croix rouge il faut partir à 8h le matin et tu peux pas rentrer avant 5h le soir. Le plus tard c'est 7h le soir, là il faut rentrer sinon tu pers ta place. Alors là je comprends que les gens soient un peu grincheux mais (inaudible). Mais tu préfères d'être au chaud. Moi j'étais jamais en prison mais y'a des gens qui m'ont dit « en prison c'est plus confortable qu'a la croix rouge ». Alors là je comprends, t'es enfermés de 19h le soir jusque 7h

du matin, alors là on sort la testostérone et puis y'a encore quelques femmes alors là les mecs ils déconnent hein.

A : Ils déconnent c'est à dire ?

G : Prends 60 mecs et 4-5 femmes, je te fais pas de dessin hein. Non mais y'en a tu te crois au zoo chez les singes hein. Alors c'est pour ça moi je préfère vivre sur le terrain tranquille sous la tente. Là il y'a pas de problème, ça fait des années que je vis comme ça et c'est mon choix. C'est pour ça moi j'y vais à la boutique, je prends mon ptit café, mon ptit dej et je me casse. Quelque fois je prends mon courrier, et pour le reste. Je traîne en ville, quelques fois je fais la manche, si j'ai envie, si j'ai pas envie ça veut dire j'ai assez à manger et y'a pas de problème avec ça. Non mais faut pas se casser la tête pour une tartine de plus que l'autre. Y'en a des gens, et c'est pas forcément les jeunes hein, pas forcément. Y'en a des anciens, tu dis mais qu'est-ce qu'ils ont appris ? Y'a pas de valeurs à transmettre alors faut pas pleurer que les jeunes deviennent comme ça aussi.

A : Ils prennent exemple sur les anciens.

G : Bah oui, bah oui.

A : Et j'avais une question moi, j'ai pas bien compris la semaine dernière si le dernier boulot que vous avez fait c'est à Dunlop ?

G : Avant de travailler dans les vignes c'était à Goodyear oui, Goodyear, au Luxembourg. Mais on travaillait ensemble avec Amiens et Montluçon.

A : Et ce travail-là vous l'avez quitté ?

G : J'ai quitté de mon gré parce qu'ils voulaient viré, enfin ils ont viré 1000 personnes sur 4000. Et si tu partais de ton gré ils te payaient 6 mois, sinon ce sera la prime pôle et la tu perds des sous. Parce que la pendant 6 mois j'ai gagné un salaire complet. Parce que si tu vas à l'équivalent pôle emploi, d'abord ils te prennent ton salaire sans les primes de nuits, de week-ends machin tout ça, ça veut dire ils te prennent ton salaire de base ils te retirent encore 20% t'as que 80% de ton ancien salaire de base. Alors là, et la tu perds facilement 500-600€, et ça pendant 6 mois, alors qu'est-ce que tu fais ? prendre le risque ? Moi j'avais déjà pris le choix, j'avais dit plus jamais l'usine, parce que ça c'est un broyeur, le travail à l'usine c'est un broyeur d'hommes. C'est devenu, tout le monde se plaignait, il y'a eu des suicides même. Bon pas trop, pas comme au Japon, eux ils sont encore pire, mais il y'en a des gens qui sont partis du boulot à 2h l'après-midi et à 3h sa femme ou quelqu'un de la famille le trouvait pendu au grenier parce qu'il supportait plus l'ambiance au travail. Et ça c'était le directeur de Amiens qui a provoqué un très grand malaise.

A : C'était quoi, c'était une ambiance de concurrence entre les ouvriers. Trop de pression des chefs ?

G : C'était trop de pression des chefs. Trop de pression. On s'amusait avec l'ancien directeur. On a même augmenté la production mais on rigolait encore. Et quand il y'a eu le nouveau directeur qui a déjà provoqué pas mal de problème à Amiens, alors lui il était au Luxembourg, il a dit « alors la tout le monde rigole, si vous avez le temps de rigoler bah rigolez pas et produisez encore plus ». Alors c'est devenu, vraiment, une ambiance militaire. Carrément tu rentrais au début de l'équipe, tu rentrais dans le vestiaire tu laissais carrément ton cerveau dans l'armoire hein, avec les vêtements de ville. C'est devenu n'importe quoi. Alors après 5 ans, quand ils ont proposé ça, j'ai dit « bah écoute moi je suis le premier avec pour partir ». J'ai pas réfléchi 2 fois.

A : A l'époque vous aviez déjà envie de vadrouiller, de faire, de voyager comme vous avez voyagé ?

G : Oui oui. Moi j'ai déjà voyagé à l'âge de 20 ans. Comme je disais j'étais en Angleterre, voilà. Un petit séjour qui était prévu pour 3 semaines qui a duré presque 4 ans.

A : Ah oui je me souviens ! C'était dans les mêmes conditions que maintenant ?

G : Non pas du tout ; quand t'es jeune, 20 ans, je vais pas dire que tu prépares ton grand futur avec une femme, j'sais pas c'est rare que tu trouves quelqu'un a 20 ans qui prépare sa vie déjà, pour se mettre ensemble avec une femme, faire 3 gosses et demi, faire des crédit pour la maison, ça c'est rare hein. C'est plutôt prendre un moment sabbatique, tu voyages, est-ce que t'as des sous ? tu travailles un peu, tu voyages, dès que le portefeuille commence, OK il faut retravailler un petit peu voilà. Et on continue hein. Voilà et après tu peux toujours réfléchir, est-ce que tu veux te fixer un lieu, est-ce que t'as trouvé ton bonheur ? Bah moi je suis resté quand même longtemps avec la même fille, même en voyageant parce qu'elle faisait des études à Viennes et à Bruxelles, et on se croisait soit à Londres, soit à Bruxelles, soit à Vienne, c'était du va-et-vient dans tous les sens. On était pas fixés sur un endroit spécial, pas du tout. OK peut être ça aussi si t'as pas des, je peux pas dire des devoirs, des obligations envers u crédit ou de la famille, comme j'ai plus de famille, alors pourquoi me foutre dans une petite piaule HLM, tu entends et tu regardes la misère, franchement ça je peux pas, je peux pas. Ok maintenant je suis un peu bloqué avec le pied cassé.

A : Ca fait longtemps le pied ?

G : Oh bah ça fait, ça a commencé le 3 janvier, j'ai encore pour 2 semaines. Et comme j'ai fait déjà des séances chez le kiné, on va attaquer le mois prochain faire des exercices plus avancés. J'espère de pouvoir bouger pour le printemps. De partir de Perpignan oui. Peut-être revenir

l'hiver, parce que comme l'hiver j'ai plein de repère ici, d'assoc, parce que l'été c'est un peu plus calme sur perpignan (inaudible). Il faut bien connaître les endroits, les commerçants, mais je remarque qu'il y'a plein de commerces qui ferment, qui déménagent, même carrément qui changent de ville aussi. Il faut s'adapter hein. Je me place la, j'ai mon petit appart et maintenant pendant 30 ans je bouge plus. C'était peut-être pendant un moment mais maintenant ça n'existe plus. Peut-être quelques chanceux. Mais moi j'ai bien l'impression quand on regarde les gens qui sont à l'aise qu'ils ne restent pas trop longtemps au même endroit. Sauf, y'a les obligations oui. Mais (inaudible). Je veux pas déprimé les jeunes hein, mais moi j'ai bien profité. Dans ma jeunesse avec mon métier, même avant. **Mais maintenant j'ai dit voilà, j'ai eu ma chance, j'ai bien mangé j'ai bien vécu, je regrette pas. Mais maintenant c'est un autre chapitre, c'est une autre approche de vie, il y'a d'autres valeurs.**

A : (inaudible)

21 :45

G : Bah bien sûr. C'est pour ça si maintenant quelqu'un me propose un boulot à l'usine je dis non, désolé, plus jamais, j-plus jamais. Faire les 3-8, non. Non. A la rigueur travailler dans les vignes oui, un petit vigneron, mais pas un gros truc ou il y'a 60 ou presque une centaine d'ouvrier ça non. Mais un petit vigneron qui a quelques parcelles, qui fait ses je sais pas quoi, 200 au max 300 hectolitres, c'est faisable avec 2-3 bonhommes. Pour le reste non, là je dis j'ai plus envie de passer par un broyeur d'humains. (inaudible)

A : C'est comme ça que vous voyez votre ancien boulot ?

G : Ah oui. Au début c'était bien , au début on était une équipe, mais quand le directeur est parti en retraite, bien méritée, parce qu'il restait même une dizaine d'années de plus. Et il a dit tant que lui il reste personne sera viré. (inaudible). L'autre directeur arrive et la tout de suite « blam », et là on dit oh merde.

A : Et ça a duré combien de temps...

G : Je ne sais pas si il est encore la parce que je m'intéresse plus.

A : Et vous vous êtes restés combien de temps pendant qu'il était là ?

G : Oh bah moi je suis resté, moi j'ai quitté en mois de juin, et c'était en février qu'il y'avait encore l'ancien directeur parce qu'il y'avait la grande réunion. Ouais c'était au mois de mars avril qu'il était là. En 2 mois il a tout changé la politique de l'usine et tout le monde était mécontent. Comme il y'avait des gens, quand tu gagnais pas mal de sous, ils ont pris des crédits c'est à dire des obligations alors ils pouvaient pas partir. Et moi j'ai dit moi je m'en fous. Moi je louais un petit appart, je vais pas rester. Je prends les 6 mois payés et pour le reste, hop.

A : Et quand vous êtes parti vous saviez déjà que vous alliez partir et voyager comme ça ?

G : Euh partir ça mijotait. C'était pas vraiment encore tout concret mais ça mijotait un moment. Je dis non dès que tu pars je pars du nord aussi je vais venir vers le sud, et comme j'avais une copine à Valence dans la Drome, je dis bah je vais démarrer par la et travailler vers le sud. Ce que moi j'avais prévu, c'était suivre les Pyrénées pour remonter vers l'atlantique, OK maintenant bloqué physiquement et aussi avec les administrations avec les papiers, voilà. Pour le moment je dois vivre comme ça.

A : Et qu'est-ce qui a été le déclencheur, qui a fait que vous vous êtes dit « bon c'est bon je le fais, je prends ma tente et je pars ! » ?

G : Moi, moi.

A : Y a pas eu d'autre événement ?

G : Non, c'était **juste de quitter l'usine, abandonner, enfin j'ai téléphoné le proprio j'ai dit « écoute on peut se voir » ? . je donne le préavis je vais partir comme ça vous récupérez les clefs. J'ai même laissé les meubles parce que je dis j'ai pas besoin.** J'ai loué sans meuble, et bah tout ce que j'ai récupéré avec le temps je laisse, ou si vous voulez jeter moi je vais partir et je peux pas prendre les meubles avec moi. Et ça vaut pas la peine non plus de les mettre dans une box pour les récupérer plus tard parce que moi je vais pas payer pendant des années et des années un box pour garder des meubles.

A : Et après vous êtes allé à Valence et vous avez commencé une formation ?

G : (inaudible) mais j'ai dû gagné des sous. Et aussi pour préparer parce qu'on veut pas quand même resté jusqu'au dernier sous. Et tout le monde m'a dit « Valence même c'est du de trouver du boulot, c'est mieux de passer par les petits villages ». et du coup voilà, c'est pour ça j'ai démarré la formation à Thonon sur Rhône, après j'ai trouvé des formations sur Tain-L'Hermitage, c'est juste en face. Et du coup voilà, ça faisait quelques années que j'étais dans le coin, et comme le patron il a pas voulu me donner un contrat un CDI, alors j'ai dit bah ça vaut pas la peine non plus. Alors j'ai dit bah on continue le voyage. Voilà.

A : Et vous viviez dans un appart à l'époque ?

G : Oui oui. J'avais un petit appart, tranquille, le voisinage agréable. Y'a toujours un ou l'autre qui fait la misère mais on s'en fout de ça. Moi si quelqu'un essaie de me faire chier je l'ignore hein. Ça sert à rien de se rendre malade à cause d'un con dans la rue. Ça vaut pas la peine. Il était connu, c'était pas contre moi, c'était pas contre un autre. Il y'en a des gens comme ça. dès qu'on va manger dans un foyer ou les assocs, il y'a toujours l'un ou l'autre qui déconne, ou des mecs ou des femmes qui peuvent pas se voir, voilà. Et des fois ça dégénère un peu. Alors je prends ma tartine et je pars. Y'a le soleil, y'a des parcs, je vais manger tranquillement et pour le reste.

A : Et quand vous avez commencé à voyager vous étiez encore avec votre copine ?

G : Non non non. **Là c'était parti aussi, c'est pour ça je dis j'avais pas d'obligation.** J'avais pas de casser un couple ou de, comment dire, de faire mourir le couple à petit feu. Comme c'était déjà fini. J'avais des petites relations entre temps mais. C'est pour ça maintenant je peux pas lier avec une femme. Je connais pas mal de femme, mais je dis non, je peux pas me mettre avec. Je veux pas qu'elle souffre ou moi que je souffre, je ne sais pas. Je dis, moi je connais le bonheur d'être en couple pendant des années, mais voilà. Ça aussi c'est un bouquin de fermé. La page elle est tournée. Et maintenant je dois m'organiser d'une autre façon. C'est un peu de jour à jour. Pour moi je réfléchis pas trop qu'est-ce que je vais faire la semaine prochaine, qu'est-ce que je vais faire dans un mois, je dis ça dépend, ça dépend. Peut-être même que je reçois un courrier de pôle emploi pour un boulot, je ne sais pas.

A : C'est fait d'imprévu c'est ça ?

G : Oui, quand il y'a un imprévu c'est pour ça je préfère être libre, pas lié, pas fixe à un endroit, non je veux pas trop jeter l'encre, je dis non non. C'est, comme je dis je ne sais pas ce qui se passe. Si peut être l'un ou l'autre, comme j'ai fait pas mal de connaissance, aussi sur Thonon, sur Tain-L'Hermitage, il y'avait pas mal de personne qui sont parties, qui sont retournées en Bretagne, en Normandie. Peut-être qu'un jour ou l'autre il y'a un téléphone ou un petit courriel ou un petit message quelque part qui me dit de passer. Pourquoi pas, dès que j'ai les sous. Non c'est pour ça je me casse pas trop la tête (inaudible). Je pleure pas non plus, j'ai pas de bagages. Pas d'attaches, pas de bagages, voilà non. Ça peut être, si j'aurais maintenant pas les problèmes de santé, peut être que j'aurais déjà changé (inaudible) . c'est vraiment la liberté et ça c'est vraiment le plus important pour moi maintenant.

A : Et quand vous en parlez-vous avez l'air d'être super heureux et détendu, on dirait que c'est ce que vous avez toujours voulu toute votre vie.

G : Oui oui. T'as pas un horaire, t'as pas le rythme, le boulot dodo, non c'est pas ça. Et de plus en plus je vis sous la tente sur le terrain tranquille, de plus en plus je remarque que j'ai des problèmes de me réintégré dans ce système. Moi je me vois, pour l'instant je me vois très très mal, si quelqu'un me téléphone et me dit « écoute demain 8h tu démarres », là j'aurais un problème. J'aurais pas de problème à me lever à 7h pour travailler à 8h, mais passer la journée ou tout sera chronométré ça non. Là je crois bien que je vais avoir un gros problème. C'est maintenant pas que j'ai peur de travailler, c'est pas ça le problème, c'est juste les journées répétitives. Si maintenant il y'avait un boulot créatif ce serait encore autre chose. Un travail créatif ça veut dire il faut avoir la liberté aussi.

A : Parce que vous avez des boulots créatifs en tête quand vous dites ça ?

G : Bah je suis pas artiste, c'est pas ça. Mais artisan, je dis créatif mais c'est pas forcément de peindre, de sculpter, non ça je suis très mauvais. Mais je dis créatif c'est de travailler avec ses deux mains, construire un mur ou je sais pas. Arranger les vignes, travail dans le jardin, mais pas dans une pépinière ou il faut empoter des milliers de petites plantes, ça c'est l'usine.

A : Ce que vous aimez c'est utiliser vos mains mais comme vous voulez, avec indépendance.

G : Quand moi je travaillais dans l'informatique j'étais indépendant, quand moi je travaille dans les vignes la plupart j'étais seul, c'était juste le patron qui venait voir. Bon la première année c'est normal j'ai appris, là c'est normal qui me lâchait pas des yeux. Mais quand il a compris que j'avais compris, que j'avançais bien, la pour le certificat, de plus en plus il a lâché la laisse. C'est pas que je l'appelais à 7h du matin dans les vignes encore en train de ronfler. Ça c'est pour moi un travail, enfin j'ai eu pas exemple à Thonon sur Rhône, j'ai eu un copain qui était carreleur, mais du coup dans son métier il trouvait pas trop de boulot dans les villages, la ta clientèle elle est vite limité. Alors du coup il travaillait chez Saviel, ça c'est une usine de viandes qui font les barquettes pour Lidl, pour, bah les premiers prix. Moi j'ai dit « le pauvre David, ça c'est pas pour toi. Quand tu faisais le carrelage c'est toi tu planifiais ta journée, tu planifias ton chantier, et la tu rentres, tu mets ton bleu, tu laisses le vestiaire (cerveau) dans le casier et pour le reste ». Il a tenu 3 semaines. Il a dit plus jamais. Je dis c'est dommage, j'aurais dû faire un pari sur toi.

A : Ca m'était arrivé moi, j'avais travaillé à Leader Price, et je l'ai fait une seule journée, j'ai dit plus jamais.

G : Leader price pour quoi faire ?

A : Je devais faire de la mise en rayons.

G : La mise en rayon ça va encore, mais c'est le truc ou faut aller vite.

A : Bah ça va encore, niveau stimulation... (inaudible)

G : Bah moi je me rappelle encore (inaudible), le pire c'est les caissières. Parce que là il faut avoir la cadence, remplir les rayons, faire le tri, ok c'est pas maintenant stimulant mais maintenant une journée, deux journées ou peut-être même pour une saison, quand il y'a les fêtes de Noël machin tout ça il y'a pas mal d'embauche juste pour les 3-4 semaines avant les fêtes. Il y'a du personnel qui prend des congés de fin d'année, début d'année, juste pour remplir le compte. Mais pour le reste je dis non c'est pas du travail pour toute la vie hein. Pour remplir le portefeuille, pour gagner quelques sous, mais la aussi c'était à l'âge de 15 ans, l'âge officiel ou tu peux travailler, mon premier boulot c'était en pépinière. Pendant les vacances de Pâques. Pendant 2 semaines, même en travaillant le dimanche, le samedi et le dimanche, et je faisais

que prendre les petits pots e, argile, retirer les jeunes plantes, remettre du terreau, remettre des engrais, remettre du terreau, et après la prochaine. Et t'avais des serres de la jusque là-haut. et quand tu finissais la haut tu redescendais, tu repartais. Alors fin de journée heu.

A : J'avais travaillé pour Leclerc, et c'était dans les entrepôts d'approvisionnement, et c'était un entrepôt qui approvisionnait tous les Leclerc du nord-est de la France. On devait faire que ça, on prenait des grandes palettes avec des caisses de pêches par exemple, et après on en mettait 2 sur la palette de tel magasin, 3 sur l'autre. Préparer des commandes. Et ça j'ai fait ça 2 mois, et j'ai dit plus jamais je fais ça. Et vous c'est plutôt ce style de travail qui vous dérange ou plutôt le fait d'être salarié ?

G : Oh bah moi j'ai rien contre d'être salarié. C'est vraiment le genre de travail. C'est si tu peu pas te servir de ta cervelle. Alors la c'était pour les vacances de la pentecôte, j'ai trouvé un autre boulot chez un électricien pour faire les installations. Ok c'était le petit main d'œuvre parce que moi j'avais pas le droit de toucher les installations, mais préparer les murs machin tout ça c'était plus stimulant. Fallait bien réfléchir comment trouver le milieu tu plafond, percer les trous pour accrocher les lustres, les appliques électrique. Quand même c'était autre chose. (inaudible). C'était pas que tu voyais pas la fin.

A : Vous devez partir à 11h20 cette semaine aussi ?

G : Je vais voir, parce que après je vais à la gare pour charger le téléphone, je vais prendre le petit bus place Rigaut. Je suis pas pressé parce que j'ai a manger sous la tente. Vous avez besoin du pain ? parce que chez Gérard on peut récupérer du pain. Vous connaissez l'endroit ? je vous le montre ?

A : Oui je veux bien. maintenant ?

Date : Lundi 24 février 2020

Enquêté : Jurgen, 51 ans

Enquêteur : Antoine DAVID

G : J'ai déjà fait la petite trotte ce matin. Y'a la route de Canet, j'ai passé le pont Joffre, et pis je suis monté direction le centre hospitalier, et le retour. Au moins j'ai déjeuné, j'ai pris quelques fruits.

A : Ca fait loin dis. J'étais vers la gare moi, et fallait que j'aille en cours à Percier, c'est à l'IRTS. Donc fallait traversé tout Perpi.

G : Oui des fois ça m'arrive que je traverse carrément tout Perpignan.

A : Bah là j'étais à vélo donc ça va. Mais t'arrives la bas et y'avait pas cours. Je me suis dit tant pis, au moins je suis levé.

G : Oui. Moi ça m'a bien appris à réfléchir 3 fois avec le pied. Cette semaine-là ça sera finit, parce que moi je me sens déjà mieux. Je vais voir cette après-midi avec la kiné qu'est-ce qu'elle dit. Je vais même demander si elle va me faire une ordonnance, ou soit je vais voir avec le médecin pour une ordonnance pour, comment ça s'appelle, c'est comme des chaussettes pour les sportifs. Les straps. Voilà, comme ça pour soutenir l'articulation. Pas des hatèles, mais des fois ils portent ça autour du coude ou des genoux.

A : Oui c'est des straps.

G : Voilà. Ça existe aussi en chaussettes, je vais voir cet après-midi. Non ça avance les affaires. Parce que ce que moi j'ai prévu si tout va bien, c'est que le vendredi samedi moi je vais aider à un déménagement, faire quelques sous. C'est pour ça maintenant je veux pas trop exagérer pour ne pas me blesser machin tout ça hein. D'un coté aussi il faut faire un peu d'exercice pour tenir le muscle flexible, parce que si on reste trop immobilisé à un moment ça devient tout raide.

A : Et c'est pas trop dur ? enfin je veux dire, si vous avez pas de papiers et tout de vous faire soigner et tout ?

G : Non. non non non. Comme j'ai eu la carte vitale, je l'ai plus mais j'ai les attestations. Comme j'ai travaillé en France. Alors la vraiment je suis pris en charge il n'y'a pas de problèmes, pour une fois ça ça marche. Parce que je dis non ça me manquerait encore, si tu tombes malade machin tout ça. Bah l'été dernier je me suis fait opéré 3 fois, là je dis punaise comment tu vas faire. Là c'était tout pris en charge.

A : Qu'est-ce qui vous était arrivé ?

G : On m'a mis des élastiques dans l'œsophage, on m'a recousu des varices dans l'estomac, et on m'a retiré 10cm du colon. C'est pour ça je dis comment on va faire, bah non. Parce que comme j'ai la complémentaire, je suis assuré encore à 100%. Soit une assurance soit l'autre assurance qui paye. Alors pour ça je me tracasse pas. Pour le reste, c'était dimanche dernier, je suis tombé dans un contrôle de la police nationale dans la gare, je dis désolé j'ai que les copies, ils ont regardé, ils ont téléphoné à la centrale, alors par Interpol c'est négatif ça veut dire je suis pas recherché. Alors je dis voilà, il y'a rien. Non non y'a vraiment pas de soucis. Aussi d'un côté, là je suis un peu fainéant pour les papiers aussi, je n'avance pas, je cours pas à gauche à droite non plus. Tant que moi je sais je suis en ordre, je suis pas recherché, tout le monde me connaît, alors pourquoi se stresser. Je ne vois pas pourquoi les gens des fois ils se cassent la tête pour un rien. Je dis mais c'est quoi ça ? c'est vraiment... et pire, c'est il y'a encore des gens qui ont des piaules, et qui ont, qui sont dans une bonne situation. Et qui vont encore manger dans des restos solidarité machin tout ça pour gratter à gauche à droite, et ils sont ceux qui provoquent un peu, pas la jalousie, l'envie des autres. Parce qu'il y'en a qui ont 3 fois rien, et on voit quelqu'un qui a une piaule. Je dis pas la petite chambre hein mais carrément la maison avec terrain, qui viennent là avec les sachets pour ramasser les gâteaux. Alors là tu comprends a un moment donné que ça va chauffer un peu. Mais ça devient de pire en pire, j'ai jamais vu, pendant les 5 ans que je suis à Perpignan, j'ai jamais vu pareil comme l'année passée. Là j'ai dit « Ouh la, là il y'a quelque chose qui tourne très très mal ». Est-ce que c'est en général ou est-ce que c'est les gens qui profitent. Enfin si t'es SDF et que t'as pas, de quoi tu profites ? tu vas pas sucer les cailloux. Voilà c'est ça, et puis les autres ils disent « moi je paye les impôts alors je vais profiter aussi ». et voilà. Samedi j'étais mangé à la paroisse, derrière la gare SNCF, et eux ils prévoient normalement une bonne trentaine de places. Quand moi je suis arrivé ils étaient au deuxième service, ils avaient déjà passé 65 couverts. Ça veut dire ils ont fait 2 fois le deuxième service complet, et ils préparaient pour un troisième.

A : C'est pas que des SDF qui viennent ?

G : Ah non non. Il y'a bah qui ont leur piaules, qui ont des dettes à gauche à droite je ne sais pas, mais dès qu'ils touchent les sous bah ils ont plus rien. Ils sont déjà à sec, la semaine a à peine commencé, le mois a à peine commencé, boum hein. Il y'a plus rien. Je dis « il faut apprendre à vivre avec le petit peu que tu as. ». Oui mais quelqu'un qui fume, quelqu'un qui a les habitudes d'antan, il y'a des gens qui n'arrivent pas à changer ça. A changer de valeurs. Moi je fume pas. Je dis je me paye du vin rouge, dans le temps je buvais des bouteilles, c'était à 12€, 20€, des fois même 30€ la bouteille mais je travaillais. Maintenant j'achète la piquette à 2€, je le coupe à l'eau encore, pour que ça tienne. C'est pas pour me souler c'est juste pour le gout.

Et puis quand tu prends la piquette, tu la coupes avec l'eau, bah le gout il reste pareil. On remarque pas la différence, ça change même pas de couleur. Alors je veux pas savoir ce qu'il y'a dedans. Je dis, moi j'arrive à vivre avec 5€ la semaine, et quelqu'un qui touche le RSA il a 5€ par jour plus ou moins. Alors si maintenant tu fais les courses au restau du cœur, à la croix rouge il faut être adhérent et la tu payes je crois bien c'est entre 5 et 7€ pour les courses. Mais t'as le chariot plein, franchement. Il y'a la banque alimentaire, là il faut s'inscrire aussi, il faut avoir le bulletin pour tes ressources, la fiche d'impôts tout ça. C'est normal hein. Mais si tu t'inscris à 2 ou 3 assocs, et même il y'a encore plusieurs, il y'a encore le secours catholique, il y'a d'autres sources, tu peux aller au marché récupérer des fruits et des légumes. Il y'a plein de moyens de remplir le frigo. C'est, alors, je dis sur les 5€ par jour, faut pas compter la bouffe parce que la bouffe c'est presque négligeable. Moi je fais les courses seulement aux restaus du cœur et je suis tranquille pour la semaine.

A : Et le reste vous faites comment ? c'est la fin des marchés vous récupérer .. ?

G : La fin du marché, voilà. Les commerçants soit ils donnent, soit ils mettent à côté des poubelles. Comme maintenant place Cassanyes il y'a un compacteur, mais avant de jeter dans le compacteur ils mettent les caisses de fruits à côté. Tout le monde peut se servir. Moi je prends mes 2-3 bricoles. Ça me sert à quoi de remplir tout un sac. Il y'a tous les jours. Non c'est vraiment. Et puis, quand on attend le soir, il y'a le carrefour il ferme à 8 heures et demi, si on attend 9h moins le quart, des fois ils jettent des affaires que les clients ils ont passé par la caisse mais ils avaient pas de sous ou je sais pas, ils le jettent. Ils remettent pas dans le rayon, alors moi je récupère. Et même, si ça vous intéresse, il faut demander au caissier, s'il y'a pas le responsable, parce qu'ils ont un chariot quand ils font le tri le soir. Ils ont un chariot qu'ils mettent derrière dans le frigo, et la tu peux te servir pour 1€. Voilà, ça c'est. L'autre jour pour 50 cts j'ai eu 4 boudins noirs. La compote de pomme, j'en ai eu à la boutique, les pommes de terre j'ai eu au marché Cassanyes. Alors les pommes de terre sautées avec du boudin noir dans la poêle, avec de la compote de pommes, voilà ça fait un bon repas. Les oignons on en a tout le temps, tout ce qu'il faut. Pour 50 cts on a mangé à deux.

A : Et comment vous avez appris à vous débrouiller comme ça ? ça a pas été trop compliqué au début ?

G : Peut-être ça c'est une histoire d'éducation. Comme mes grands-parents n'étaient pas les bons riches non plus, déjà le gaspillage c'était interdit. Ça veut dire même quand on épluchait les pommes de terre, même la peau on gardait pour faire les chips avec. D'abord, avant d'éplucher, tu nettoies bien la pomme de terre, tu prends l'économe, et tu coupes le plus fin que possible. Pas trop fin non plus hein, il faut pas que tu vois à travers, et après tu peux le sauter

dans l'huile. Ça c'est un repas étudiant. Alors tu fais un repas avec les pommes de terre, et avec la peau tu peux faire des chips.

A : Et la à perpi vous connaissez tous les coins et tout, mais quand vous avez commencé c'était comment ?

G : Moi je suis arrivé sur perpignan parce que, moi je voyageais, je faisais toutes les plages de la bouche du Rhône, et quand je suis arrivé sur perpignan c'était un lundi matin. Et est-ce que c'est par hasard, je suis tombé tout de suite sur la boutique solidarité avenue Joffre, comme je suis arrivé de rivesaltes, ça veut dire c'est carrément l'arrivée principale en entrant à perpignan. Alors j'ai pris mon ptit dej, j'ai parlé avec un peu de monde, et voilà on m'a donné l'adresse pour le lundi après-midi pour prendre mon casse-croute au refuge alpha. Alors j'avais déjà 2 adresses. J'avais trouvé un hôtel abandonné, j'avais trouvé, enfin ça c'était le matin, avant de venir en ville, c'est un hôtel au polygone nord. Alors moi j'avais trouvé une place pour dormir, j'avais déjà 2 adresses pour manger, alors voilà. Ça s'enchaîne. Si tu connais une adresse, 2 adresses, après tu parles avec des gens, tu trouves d'autres moyens, d'autres adresses, et voilà. Tout vient ensemble.

A : Et avant d'arriver à perpi, quand vous vous étiez en voyage, c'était comment ?

G : Bah la je faisais carrément le soir ou le matin les invendus pour les commerces. Et tous les jours j'avais à manger. Même des gens qui m'invitaient, surtout quand tu vas à Canet, tu vas à St-Cyprien, tu vas un peu dans les boulangeries qui font salon de thé ou café, alors je peux dire peut être j'étais chanceux, mais tout le temps les gens m'offraient un café ou un thé. Ils ont même payé le gâteau machin tout ça. Ou même, t'as besoin de quelque chose. Moi je dis j'ai du pain, je peux pas trop porter non plus. Ça sert à rien que je me promène toute la journée avec un gâteau qui fond dans le sac à dos hein. Voilà. Pas de problème. Si je faisais un peu de sous, ou peut aller au super U, en fin de journée on prend les produits démarqués qui sont fin de date, et bah pour 3€ tu peux trouver une barquette de viande, et je faisais le barbecue à la plage. Je sais pas, est-ce que je suis chanceux de me débrouiller comme ça, est-ce que c'est un don, je sais pas. Le sens de l'observation, je ne sais pas pourquoi.

A : Parce que vous avez l'air vachement débrouillard quand même.

G : Oui. J'ai pas l'air d'être affamé, j'ai encore du gâteau dans les poches, j'ai du fruit. J'ai même pas encore commencé à faire les courses aux restos du cœur. C'est un truc, quand on observe un peu, après on trouve les endroits où on peut récupérer.

A : C'est un coup à prendre, une manière de faire...

G : Il faut observer. Voilà. C'est, puis Ok si tu parles avec des gens, tu connais des adresses, bon ok il y'a aussi des endroits il faut éviter parce que ça termine toujours en bagarre, voilà ce

sont des endroits à éviter, et pour le reste, sur perpignan c'est impossible d'avoir faim. C'est vraiment, il faut avoir la malchance. Si maintenant il y'a un orage, une tempête, la tente elle s'envole et avec ça toute la bouffe là ok je serai un peu dans la merde pour une journée. Peut-être parce qu'il faut tout recommencer à zéro. Mais de l'autre côté quand on sait ou trouver quoi, il y'a toujours plusieurs endroits. Si même un endroit il y'a rien, alors t'es chanceux au deuxième ou troisième. Voilà. Moi j'ai déjà passé Noël, j'avais du saumon, j'avais du confit de canard, j'avais du foie gras, j'avais ...

A : Ah oui vous étiez pas à plaindre ce Noël-là.

G : Non ! la seule chose que j'avais pas c'était le pain. Parce que j'avais loupé la boulangerie et tout le pain il était parti et j'avais pas du pain. J'avais du fromage à crever. Je dis beh c'est impossible ça. Comme ça j'étais sous la tente, je me gavais avec toute la viande, le poisson, mais non, c'est comme ça. On rigole, mais vraiment, ce qu'on voit, qu'est-ce qu'il est gaspillé, c'est vraiment incroyable. Je connais le samedi après 1h 1h30 il faut aller à la place de la République, là où il y'a l'auditoire de l'université maintenant, l'ancien théâtre. Là il y'a une boucherie catalane mobile et elle a toujours des spécialités catalanes. Et lui à la fin du marché il jette, des produits emballés, sous vide, alors moi je récupère. C'est pas tous les samedis qu'on trouve ça, mais moi je suis déjà rentré un samedi chez un copain, je fais la cuisine chez lui, comme c'est plus confortable que le camping gaz, pour faire la bonne cuisine, j'avais récupéré des boudins, j'avais récupéré des queues de porc, des cuisses de poulet, ça fait 2 repas.

21 :00

A : Vous trouvez tout ça dans les poubelles ?

G : Ah oui ! ah oui !. si on fait bien attention, tu peux remplir ton frigo gratuit. Pas besoin de faire la bagarre, rien. C'était entre les fêtes, une jeune femme qui m'a invité, parce qu'elle était seule et elle me dit tu restes pas seul pour les fêtes, tu restes pas seul pour le nouvel an. Ok, j'avais les clés pour l'appart, je pouvais rentrer et sortir comme je voulais. Non parce que moi je voulais pas resté toujours derrière elle, et je voulais pas profiter non plus. Elle n'est pas riche non plus, elle fait aussi des études, mais moi j'ai rempli le frigo. J'ai été faire les invendus au magasin bio c bon à côté du Castillet. Moi je suis rentré j'avais un cabas plein de fruits, de légumes, de chez bio. Du pain, il y'avaient des céréales. Parce que là tu commençais ton muesli toi-même. Mais ils ont foutu tous les invendus à la benne, enfin à côté. C'est pas avec les ordures. Tu te sers. C'est pas tous les jours, mais il y'a des jours. Ça devient un réflex, ça devient un instinct. Tu sais plus ou moins, c'est les jours de fête, il y'a eu une braderie je sais pas, voilà. Tu sais. ça devient un instinct, un sens. Tu vois tout de suite, là il y'a quelque chose à gratter ce soir. Tu vois comme il y'a le visa de photo, sur perpignan, bah là je fais le tour des

hôtels. Parce que quand il y'a les réceptions, il faut faire ça la nuit vers 2-3h du matin, la quand ils jettent les plateaux, qui étaient en trop, ça veut dire encore des plateaux qui viennent d'un traiteur et qui sont, pas sous vide, mais encore fermés. Là j'ai récupéré, tu sais les tartine buffet, avec du pâté, des anchois, des petites pizzas, voilà. Je dis, faut avoir le sens observation. Est-ce que c'est un coup à prendre je ne sais pas, il n'y'a personne qui m'a montré ça. Est-ce que c'est l'instinct de survie ?

A : Et y'a pas d'association qui s'occupe de récupérer tous ces produits la pour les répartir ?

G : Moi j'en ai déjà parlé. Je ne sais pas pourquoi il y'a personne qui vient avec un diable avec moi. Parce que des fois, je pouvais ramener des cagettes de fruits. Je dis je peux pas porter. J'en ai fait une fois, j'ai vu les fruits pourrir chez un pote, j'ai dit non. Pas envie de me trimballer avec 10kilos de fruits et de légumes à travers perpignan et après on laisse pourrir on fout tout à la poubelle. Non non non. Maintenant je prends mes bricoles à moi. Maintenant si je sais celui-là il aime ça, celui-là il aime ça, je prends et puis, je dis écoute si tu veux, t'as deux jambes t'as deux bras, vas-y toi-même. Moi je dois traverser tout Perpignan toi t'habites a côté. Voilà. C'est pour ça j'ai arrêté ça. Et si les assoc elles bougent pas aussi, est-ce que c'est aussi à cause des lois d'hygiène, de pas trop récupérer dans les bennes ou à côté des bennes. Parce que dans le cas où il y'a un empoisonnement, une intoxication de nourriture. Mais voilà, t'as servi quoi à manger ? quand moi je faisais la cuisine dans les foyers, on était obligé de garder les emballages dans le cas où.

A : Ouais j'avais travaillé dans une cuisine cet été et c'était comme ça, c'est ce qu'on faisait aussi. On gardait tout tout tout et les emballages étaient pris en photo aussi.

G : Oui voilà, dans le cas ou maintenant si quelqu'un tombe malade tu peux retracer. Est-ce que c'était à cause de la nourriture ou est-ce qu'il l'a attrapé autre part. voilà. Non c'est, je comprends ça. Ça m'arrivait aussi, au tout début quand j'étais au refuge alpha, j'étais le mercredi surtout le matin, c'est ouvert de 10h à midi et il rouvre à 3h. alors moi j'étais a 1h30 au marché de place Cassanyes, je récupérais des fruits, je mangeais mon petit bout à l'église st jacques il y'a un joli jardin. Et voilà je passais une heure, deux heures la, des fois j'étais à la médiathèque, juste en face, surtout l'hiver, et moi je ramenait le sac avec les fruits au refuge alpha. Et la carrément quand je parlais, des gens « ah bah non moi je mange pas des poubelles ». comment ça vous mangez pas des poubelles ? et moi j'ai carrément retirer le bol avec les fruits, il me dit pourquoi ça ? je dis « bah ça vient de la poubelle, j'ai ramassé à Cassanyes ». mais il y'a des gens comme ça, est-ce que c'est la honte, je sais pas. Ils touchent pas des choses par terre, même si c'est encore dans le carton, dans l'emballage de temps en temps. Surtout les bananes, les kiwis, les choses comme ça, c'est emballé. Et c'est un truc de ouf. « non non on

touche pas à ça », mais si tu présentes le même fruit, tu le présentes sur une assiette, là ils bouffent. C'est pire que les enfants. Comme les gosses, « non on aime pas les petits pois », je vais te préparer les petits pois tu vas les bouffer.

A : Y en a qui savent pas faire tout seul et qui attendent non ?

G : Je dis c'est l'éducation. Je dis-moi j'ai eu la malchance au départ d'être retiré de mes parents parce qu'ils étaient trop jeune, moi j'ai grandi en internat et chez mes grands-parents, la ferme, ma grand-mère, du côté père. Mais c'est elle qui m'a pas mal appris beaucoup, mon grand-père il m'a appris à travailler la terre, il a dit « tu travailles la terre, t'as jamais faim. Tu peux faire l'école comme tu veux », il paye l'école, les études, tant que je ramène les bons résultats. C'est pas d'aller au lycée et puis faire le feignant hein. Et puis j'ai eu la chance d'apprendre l'informatique, l'électronique plus tard, voilà. Mais j'ai dû travailler la terre aussi. Et ma grand-mère elle m'a appris faire les tâches ménagères, ça veut dire cuisine, même recoudre des boutons, j'ai même appris à tricoter, carrément. Et entre poteaux, quand on passait les week-end ou les vacances chez les grands-parents, bah ils avaient encore la famille, nous on trainait toujours, à côté du village il y'avait une déchetterie publique, pendant longtemps c'était encore autorisé. Maintenant c'est interdit à cause de toutes les toxiques dans les déchets. Maintenant c'est interdit, mais dans le temps, nous on jouait à la déchetterie, on récupérait des jouets, on réparait des jouets. C'est peut-être de là d'où ça vient, l'habileté de quand on trouve quelque chose, on sait faire quoi.

A : Vous avez appris la débrouille déjà tout petit.

G : Oui oui, mais petit à petit. C'est maintenant pas, comment on dit, tu vas à l'école, comme un cours, maintenant on va, pendant 2h à la déchetterie, amusez-vous, et après on repart au lycée et on va réparer les affaires. Non mais, j'ai l'impression ça va revenir. Parce que quand on voit tous les programmes de recyclage, tout ça, la nécessité il y'a.

A : Vous avez parlé de vos parents tout à l'heure, vous les avez jamais connus du coup ?

G : Pas tellement. Je connais ma mère à peine, mon père je l'ai connu comme j'ai grandi chez mes grands-parents paternels, mais maintenant s'il passe devant moi en ville j'ai aucune idée ? aucune idée. J'ai pas de nouvelles. pour moi, pour ma grand-mère, j'étais le deuxième fils. Comme mon père il a fait la taule, je ne veux pas ça. Ça c'était, comme mes parents ils étaient pas majeurs quand ma mère était enceinte de moi, et au Luxembourg c'était interdit. Ça veut dire l'enfant est condamné d'être retiré et élevé par l'état. Voilà. Non mais je dis d'un côté peut-être c'était bien d'être élevé comme ça. Parce que moi je ne vois pas d'inconvénients. Pour moi franchement l'internat c'était joli.

J'entends d'autres qui disent « pour moi l'internat c'est la punition, c'est la prison », moi j'ai jamais vu comme ça.

A : Parce que vous avez été élevé en internat en fait ?

G : Oui oui.

A : C'est dans un collège ou un lycée ?

G : De l'école primaire jusqu'au lycée. C'était juste les deux dernières années, la j'ai vécu chez mes grands-parents parce que j'ai dû changer de lycée pour l'informatique parce qu'il y'avait que un seul lycée qui proposait ça et le plus proche c'était chez mes grands-parents. Parce que sinon pour aller de l'internat jusqu'au lycée, j'en aurait eu pour 1h30 de trajet le matin et autant le soir, si tout va bien en train. Ça veut dire 3h de tartin chaque jour, et puis il y'avait des jours comme le lundi t'avais des cours de 8h le matin jusque 6h le soir. Alors comment tu veux faire. Tu te lèves à 4h tu matin et tu rentres à 10h le soir. Ça c'est pas possible. Pour moi, je dis comme c'était seulement un petit internat, on était seulement une trentaine, de tous les âges, carrément de 4 ans jusque 18-19. Et normalement tu trouvais assez vite un boulot. Donc soit tu voyageais, moi j'ai choisi mon voyage. Après mon service, j'ai choisi de voyager. Comme j'avais pas trop d'attaches, voilà.

A : C'est à ce moment-là l'Angleterre ?

G : Oui oui. J'étais parti sur l'Angleterre, c'était prévu pour juste 3 semaines puis je suis resté presque 3 ans. Bah oui. Voilà, ça c'est la liberté. Juste de donner un coup de téléphone aux grands-parents pour dire « je reste ». je passais juste les vacances à l'étranger, voilà. Ça c'est la liberté.

A : Donc en fait vous avez été élevé par l'état et vous avez quasiment pas vu vos grands-parents ?

G : Si si, pour les vacances. Quand je dis les week-end, c'était option. Est-ce que tu voulais resté à l'internat. Ou si la famille, je dis en général, parce qu'il y'en avait, il y'avait encore la mère ou le père ou les parents, ils étaient toujours des familles en séparation, en divorce, ou des orphelins. S'il y'avait quelqu'un de la famille, tante oncle je sais pas, tu pouvais passer. Voilà. Y'avait pas de problème, c'était un internat pas une prison hein. Pour les vacances c'était pareil. Normalement c'était d'accord parce qu'ils voulaient bien savoir où tu restes, ou tu dors. C'est pas maintenant que tu dis toi-même « je vais passer le week-end chez les grands-parents », et bah tu faisais la fête. Si les grands-parents disent tu restes chez nous et après tu faisais la fête ça c'est autre chose. Mais au cas où il y'a eu un accident c'était eux les responsables.

A : Ca me fait penser aux histoires que me racontait mon grand-père moi, parce qu'il a grandi dans des conditions un peu similaire, c'était 30 ans avant mais c'était ça. Sa mère elle avait 16

ans je crois quand elle l'a eu, et son père est parti direct. Donc c'est ses grands-parents qui l'ont élevé aussi.

G : Oui bah dans le temps c'était comme ça. Quand je dis l'internat était laïque, bon ok dans le temps il y'avait moins de problèmes de religions. Ça veut dire on connaissait à peine les problèmes musulmans, les problèmes juifs. Je dis problèmes, il n'y avait pas. Dans l'école primaire, il y'avait 2 juifs, avec moi, quand moi j'étais pas baptisé, mais nous on devait sortir pour les cours de religions et on devait attendre dans le couloir. Ça c'était le seul inconvénient. Mais pour le reste, l'éducation c'était pareil. Et même pour les vacances, on a passé des super vacances. Que certaines familles ne pouvaient pas se payer, ou les parents n'avaient pas le temps, parce que le père il bossait, la mère avait 3-4 gosses à la maison, voilà. Mais nous on faisait des promenades avec l'éducatrice de l'internat, le sac à dos préparé pour un semaine, et chaque jour une vingtaine de kilomètres de l'auberge de jeunesse à l'auberge de jeunesse. Ok on dormait pas dehors come les sauvages mais déjà là c'était un peu prévu dans le cas où, on sait jamais. C'est une autre éducation. Si tu fais ça aujourd'hui, je ne sais pas si ça va mal tourner. T'as les parents qui vont dire « mais qu'est-ce que tu fais à nos gosses », je ne sais pas. Maintenant il faut tout préparer, ça doit être tout prévu. D'un côté, ça doit être tout formaté, tout fabriqué, et d'un autre côté ils râlent parce que c'est tout contrôlé. Mais qu'est-ce que tu veux, à l'improviste quand même. Voilà. Et tu peux pas dire je fais ça et ça et ça de la semaine. Moi j'ai prévu des choses, mais je ne sais pas encore...

A : Faut laisser une place à l'imprévu.

G : Voilà voilà. Faut toujours laisser un peu de marge. Voilà c'est ça. Comme j'ai dit pour le déménagement. Moi je me suis proposé un moment, moi je sais et lui il dit « on attend jusque ta patte sera guérie ». Je dis pour bouger quelques cartons démonter des meubles et tout ça ça arrive. Moi je me sens motivé pour faire ça. Bah voilà, y'a encore 4 jours, je dis chaque jour maintenant je peux marcher jusqu'à la gare. J'arrive presque à la même vitesse que d'habitude, alors je dis voilà, faut pas trop exagérer ? garder des forces quand même, acquérir la souplesse du pied. Ça prend son temps, même si je boite un peu. Et ça guérit. Voilà. Pour le reste, j'ai un peu mes idées, comment je vais passer mes semaines, mais en laissant toujours une marge pour des imprévus ou des contretemps. Voilà. Peut-être que le téléphone il sonne et il dit « bah c'est annulé » parce que le camion pour le vendredi matin. Parce que lui aussi il travaille les après-midis comme serveur, alors on a que entre 8h du matin jusque midi. Ça veut dire il faut tout boucler ça en quelques jours que le matin. Voilà. Enfin on verra bien. moi je suis content avec ma vie comme ça. Moi je suis pas stressé, quand moi je pense, quand moi je travaillais chez Goodyear dans l'usine, oh bah c'était... je pourrais plus le faire, franchement. Même pour

2000€ ou 3000€ je ne sais pas, je ne sais pas. Non j'ai trop pris le gout de la liberté, même pas de sous je m'en fous, j'arrive à manger. De temps en temps je me dis je me paye une bouteille, et voilà. Ou il y'a le problème ? j'ai pas le stress de me lever à 8h du matin pour être à 8h15 la et la, si la voiture elle me lâche ou si les transports publics ils sont en grève machin tout ça, je m'en fous. Ça c'est...

A : Oui parce qu'on nous apprend quand même, dans la philosophie générale, que c'est l'argent qui va nous permettre d'être libre. Et votre mode de vie ça montre exactement le contraire.

G : Oui. Il y'a des gens qui se font le maximum de blé pour se faire du plaisir. Et comment on dit, pas consacrer le... zut j'ai perdu...

A : Sacrifie ?

G : Sacrifie voilà ! sacrifie, ils sacrifient du temps de leur vie pour récupérer quelques heures de plaisir. Alors là je dis pourquoi ? si tu peux avoir un certain plaisir et ton bonheur sans l'argent, ou sans les valeurs matérielles, pourquoi courir derrière ? de sacrifier des heures et des heures pour te payer un plaisir ? pour moi ça fait, quand moi je fais (interruption, un homme demande une cigarette). Quand moi j'étais en Tunisie, moi j'ai fait des connaissances là, mais pour moi je vois pas l'avantage des gens qui sont à l'hôtel, qui ont travaillé toute l'année pour se payer une semaine ou 2 semaines, avec des agences de voyage premier prix, pour prendre le petit dej à l'hôtel, pour passer ensuite à la plage ou à l'hôtel, pour attendre midi pour manger, et puis repasser à la plage pour attendre 6h pour souper, et puis je sais pas, rester à l'hôtel ou peut être sortir. Parce que là ou j'étais c'était Hammamet, c'était quand même, Hammamet ça faisait quand même 3 quarts d'heure de route pour aller à Tunis, et on avait quand même, c'était pas un petit bled mais le soir c'était mort. Alors qu'est-ce que tu fais ? trainer dans les orangers les citronniers la ? il y'avait que ça, il y'avait des cactus, il y'avait rien ! alors tu fais quoi ? moi je préférais rester alors chez les potes, on buvait du thé, il y'avait aussi l'alcool de temps en temps, pas tous les jours, il y'avait l'épicerie, le matin on faisait les courses. C'est pour ça j'ai appris un peu l'arabe, maintenant j'ai tout oublié mais c'était pour me démerder au moins de déchiffrer le pain, du lait, de l'eau, les trucs au moins je pouvais me débrouiller. Et là je dis je passe un bon moment. Quand j'étais en Espagne, là je voyageais. La base c'était à Salou, mais moi je trainais plus à Tarragone. Mais dans des quartiers, des fois tu dis ohlalalala. Y'avait un autre pote il dit « mais t'es sur ? ». je dis bah oui, pas de problème. C'est, surtout le soir, tu vas dans des quartiers. Enfin je parle d'ici, ça fait une bonne trentaine d'années aussi. Mais tu vas dans des coins comme ici le soir et c'est « psst psst, hachich hachich, shit shit ». comme ça, ou les filles. Je dis maintenant on va manger une bonne paella par exemple, et t'as peur de rentrer dans l'immeuble hein. Mais une fois t'es dedans, tu vois la déco, le salon tu manges, et après tu

prends une gamelle de paella comme ça. Tu as toute la soirée, tu prends ton temps. Pour moi voyager c'est pas dire à l'agence de voyage « je veux aller en Espagne ou en Tunisie ou au Danemark » et après je traîne dans l'hôtel je fais des connaissances d'autres touristes. Non, je fais pas connaissances des gens, des mœurs, des façon de vivre, machin tout ça. Ok des fois c'est un peu, pas gênant, mais contraignant quand on a pas trop de sous. Mais d'un autre côté tu vois les vrais gens. Pour moi c'est trop facile de gagner des sous et après tu les dépenses à l'hôtel. Mais tu connais pas le pays, tu connais pas l'arrière. Tu sors pas. Déjà les voyages organisés t'as un rythme, t'as des cars, tu sors pas du quotidien du tout. C'est organisé ta vie, comme au travail. T'as ton planning. Et voilà, quand tu fais des vacances, c'est pour en sortir de ça. Ou quand tu voyages, c'est pour sortir du quotidien, du vécu tous les jours pareils. Non ça c'est, pas besoin de prendre des grandes aventures à la Robinson Crusoe, être tout seul sur un île, c'est l'autre extrême. Mais les vacances, il faut carrément jeter le réveil, il faut jeter l'ordinateur, il faut tout oublier ça à la maison. Ou soit tu réapprends vivre. Et aussi de prendre un peu de recul pour revoir ses idées, pour revoir le travail, pour revoir si maintenant des problèmes de famille, pourquoi ? Mais la t'as le recul, si tu restes toujours dans le mécanisme et tu es toujours le petit maillon dans une chaîne, bah non, non. Tu t'en sors pas.

A : Mon père il est comme ça oui, il est hyper carré et tout, il a besoin de tout prévoir tout le temps, et du coup en vacances moi ça me plombe un peu parce que j'adore ne pas prévoir et ne pas savoir ce que je vais faire et me laisser un peu porter. Et du coup c'est difficile de pouvoir faire ça ouais. Mais il y'a des gens, je sais pas, est-ce que c'est l'éducation ou est-ce que les gens ils sont faibles, c'est pour ça tout doit être organisé, et il sont tout de suite, tout de suite ils perdent le cap dès que ça change de direction, hop ils sont perdus. Moi j'observe les gens à la gare SNCF quand je suis en train de charger mon téléphone, j'observe quand il y'a les portes automatiques. Ça suffit une porte automatique est en panne il y'a des gens ils sont perdus. Ils sont perdus carrément. Je dis mais c'est pas possible, t'as 3 portes, une à côté de l'autre, mais non. T'as des gens, ils cherchent, ils prennent un chemin chaque jour, et si la porte elle est en panne il faut dériver un peu à droite, et bah non ça marche plus. Ils commencent à râler voilà, nom de dieu. Je dis non mais, il faut pas changer. T'imagines les gars-là ils perdent leur boulot ou y'a quelque chose de grave dans la vie qui arrive, bah ils sont complètement secoués. Non non. C'est ça la vie, il faut s'adapter à chaque situation. C'est pareil pour les fameux tests d'intelligence, le QI. C'est quoi la définition d'intelligence ? quelqu'un qui connaît les 500k mots dans le dictionnaire français par cœur ? ou qui connaît toutes les dates historiques des événements importants ? ou quelqu'un qui sait s'adapter dans la nature ? hop tu lui donnes

d'autres situations chaque jour pour trouver à manger, voilà c'est qui le plus intelligent alors ? c'est qui qui va survivre ?

A : Oui il y'a un cadre à l'intelligence.

G : T'es sur un bateau qui coule, et t'as le droit de prendre 1 objet sur toi parce qu'il faut partir à la nage. Ça veut dire tu peux pas prendre tout un sac a dos, tu vas couler avec hein, alors dans les objets t'as un cailloux, ou ton smartphone trop cher. Ton téléphone il sert a rien du tout. Déjà s'il survit à la flotte, qu'est-ce que tu fais sur l'ilot au milieu du pacifique, il y'a pas d'antenne. Alors tu peux même pas appeler les secours. Alors le caillou je crois bien qu'au moins tu peux casser les noix. Voilà.

A : Oui y'a personne qui soit absolument intelligent. Y'a que des gens qui sont intelligents dans un contexte, dans certaines situations. Il faut trouver ou on est bon ou apprendre a s'adapter.

G : Oui c'est pour ça je me méfie un peu des résultats des tests de QI, je me dis ça sert peut être dans certains métiers, si tu testes une personne maintenant, quand moi je travaillais dans la logistique chez Goodyear c'est normal, parce qu'il faut aller vite, il faut avoir une bonne perception des poids des masses. Faut voir la relation, tu cherches pas au kilogramme. J'ai un prof de maths qui me disait, 2 décimales après le commun ça suffit. Si tu cherches plus t'as un problème. Y'a des gens ils cherchent trop, pour certaines choses c'est important, mais en général, pourquoi se casser la tête pour tout ça ? pour des détails que ça change rien ? Pour certains trucs, certains travail, il y'a une importance des tests. Mais des tests qui sont vraiment prévus pour. Est-ce que t'es vraiment apte à faire ce boulot ? et il y'a d'autres à l'usine qui faisait que charger les chariots avec les balles de gomme. Mais eux ils s'en foutent carrément des formules chimiques machin tout ça. Pour lui ce qui comptait c'était que lui il tienne la cadence et que le tapis il tient la cadence aussi. Et pour le reste voilà. alors t'as pas besoin d'être Einstein pour faire des boulots comme ça. C'est un broyeur les usines, un broyeur de chair humaine. Non le meilleur boulot que moi je faisais c'était l'informatique. Mais là aussi moi j'étais indépendant. J'avais mon patron mais je pouvais organisé ma journée moi-même. Même des projets, normalement j'avais des projets entre 3 mois 6 mois, ça veut dire je pouvais gérer mon temps d'emploi. Normalement au départ je travaillais 10-12h par jour pour avancer sur le projet, et quand je voyais voilà le projet est plus ou moins conclu, là je pouvais déstressé, relaxé. Mais là aussi il faut pas se tromper, dans l'informatique quand tu fais la programmation t'as des réseaux à faire, le gros travail il se fait dans un petit temps. Mais après pour déboguer, la ça prend beaucoup de temps. C'est pour ça c'est mieux que tu avances au début, et quand tu crois que t'es à 95%, je peux te dire les derniers 5% ça prend beaucoup de temps. Et des fois même ça arrive tu te dis « la j'ai tout fait, j'ai tout débogué », tu peux mettre un singe entre la chaise

et le clavier, bah il trouve encore quelque chose ou ça bogue. Non mais c'était bien. c'est pour ça aussi, j'ai trop besoin de la liberté dans ma profession.

A : C'était avant Goodyear ça ?

G : Oui ça c'était avant. Mais OK a Goodyear je me suis adapté, mais là aussi j'étais un des plus âgés dans les tests. Je dis mais punaise tu vas rentrer dans quel jeu-là ? mais c'était carrément, c'était pire que la sélection on cherche la nouvelle star, ou le nouveau talent ce truc là. On a démarré, c'était une session sur pôle emploi, bah l'équivalent, c'était pôle emploi Luxembourg qui gérait ça. C'était carrément les préliminaires. On avait rendez-vous, on était un après-midi, on avait rendez-vous à midi, on était 80, à 2h on était réduit à 20. Et c'était carrément sur les 80, « est-ce que vous êtes prêts à travailler 7j/7 ? », non ? ok tu peux sortir. Quelqu'un a un problème le dimanche après-midi ? oui ? pourquoi, ton fils il joue le football ? tu préfères aller au football ? ok ciao, bim. Carrément. Oulah, ah oui, quelqu'un qui s'est fait opéré avec le dos, est-ce qu'il y'a un problème machin, ou quelqu'un qui a un problème, ok 5 qui partent. Et puis quand moi j'étais avec un collègue qui était dans ma situation, on a fait connaissance et on était les plus vieux. Et puis voilà, c'était plus ou moins la fin. Et puis oui « nous on embauche entre 25 et 33 ans ». moi j'avais passé les 35, je tournais vers les 36, le pote il était un mois plus jeune que moi. On se regarde, bah maintenant c'est pour nous. Maintenant c'est bim vous pouvez sortir. Et le mec il nous regarde, « vous avez un problème monsieur ? », je dis « bah vous dites-vous embauchez entre 25 et 33, bah pour 25 on est un peu plus vieux mais pour les 33, moi je vais tourner 36 ». il a dit tout de suite « si vous avez tenu jusque-là, vous pouvez rester ». je dis oh punaise, c'est pas possible. Et après c'était les tests chez Goodyear même. On avait une semaine pour, entre le premier entretien et l'entretien même à Goodyear. Et moi je me suis renseigné pour les tests qu'ils font, tu peux trouver sur internet. Moi je téléphone au pote, je lui dis-tu tiens au boulot ou pas ? Lui il savait pas, il dit on va essayer. Je dis écoute j'ai trouvé les tests similaire, semblables, comme ça on peut se préparer. Et voilà, on a pris les tests parce que c'est des qcm, des tests logiques, avec le chronomètre. ça veut dire soit les tests deviennent de plus en plus durs, soit le chronomètre devient de plus en plus serré. Et on était comme ça. Sur les tests c'est prévu, si par exemple tu réfléchis bien, tu fais au maximum tu peux remplir à 90% tes questions. Ou soit tu vas vite, ça veut dire tu commets des fautes, pour achever les 100% du questionnaire, mais par contre la tu risques de faire que 80, entre 80 et 90% des réponses correctes. Voilà. et nous on en a pris les tests pour tenir la cadence. Et là c'était pareil. On nous donnait les tests, on a démarré sur une vingtaine dans la présélection. 1min pour remplir les questionnaires, alors le sélectionneur il ramassait les papiers, on sortait, et on rentrait dans une autre salle. Et il y'avait 2 qui manquaient déjà. Ils

sont perdus ? <et bah encore une fois, un autre test un autre chronomètre, tout le monde dehors, et on rentre un par un, encore une fois deux qui manquent. Ça veut dire tu commences à stresser déjà. Si tu sors tu sais pas, parce qu'ils disaient pas si t'as réussi ou pas. Tu dis merde c'est dur comme sélection. Et 2 jours comme ça. Tu dis mais ils jouent à quoi ? on est pas ici pour devenir astronautes !

A : C'est vous qui avez été pris à la fin ?

G : Oui oui, nous deux, les deux vieux. Je dis mais c'est quoi ça ? non mais c'est... et puis il y'avait encore les tests physiques, la visite médicale, le bilan sanguin, tout ça. Je dis mais vraiment ? ils cherchent quoi ? qu'est-ce qu'ils vont nous faire là ? pendant 2 jours les tests et une journée pour le physique. Je dis mais qu'est-ce qu'ils nous foutent. L'autre il est resté 3 mois, il a dit non. Moi j'ai fait presque 5 ans. C'était le broyeur, pas la liberté. Ou peut-être c'était un poste assez responsable aussi. Mais pas de liberté hein. Des fois je faisais 12h hein, 12h, du coup j'avais aussi le chauffeur. Et je peux te dire, on me conduisait dans des bagnoles, y'a pas tout le monde qui a eu la chance de même les voir en réalité, ni s'asseoir dedans. Alors si t'as un chauffeur qui te conduit, la tu pouvais frimer, carrément.

A : Mais c'était un gros poste ?

G : Bah c'était dans la logistique, ça veut dire faut surveiller les machines, les chaines. Moi j'étais pas, le chef de production il voulait me proposer la place de chef de production, mais moi je voulais pas. Je dis non, je vais pas tenir. Mais c'était la logistique. Moi j'avais le planning de l'équipe pour savoir à telle ou telle heure telle ou telle gomme quelle machine a besoin. Des fois il fallait courir dans le technical center pour avoir l'autorisation que la gomme elle soit autorisée de s'en servir. Parce la gomme au départ c'est comme une pâte, ça veut dire elle périmé, mais il faut qu'elle se repose aussi. Ça veut dire une fois que c'est passé dans le broyeur, faut pas que la gomme soit trop trop récente mais elle a pas le droit d'être trop vieille non plus. Ça veut dire tout à temps, ça veut dire t'as pas le droit de trainer entre les machines pour savoir quelle gomme machin tout ça, vérifier le planning, ah bah non telle gomme j'en ai besoin dans ça, il faut regarder avec le release date machin tout ça, et après je dis le soir je rentrais chez moi, je savais plus ou j'étais. La pour décompresser, des fois pendant 1 semaine, parce que sur 6 semaines on avait 1 semaine longue, ça veut dire 7j/7, et je peux te dire le dimanche, plutôt le lundi à 6h du matin je rentrais chez moi, j'étais plus moi-même hein. C'était le programme qui tournait encore dans la tête. La tu deviens fou hein. Soit il y'a des postes comme ça, soit il y'a des postes tu laisses vraiment le cerveau dans le vestiaire. Tu as juste à suivre la cadence du tapis, comme les pièces elles arrivent tu les mets dans un chariot, dans un carton ou dans un emballage, n'importe, mais pour le reste.

A : Oui c'est les temps modernes de Chaplin.

G : Oui oui oui. C'est bien vu hein. Non mais c'est... comme il faut s'adapter aussi, il faut connaître les machines là aussi pour les bruits, comme tout était informatisé, il faut regarder les disques, un peu comme es anciens disques des camions, maintenant c'est avec une carte électronique. Et là c'était pareil, ça veut dire si un broyeur il était à l'arrêt, l'opérateur de la machine il devait marqué sur le disque « la machine elle était en panne ou rupture de gomme ou je sais pas quoi ». Mais il fallait marqué. Sinon le chef de production dit pourquoi la machine était à l'arrêt ? c'est pas marqué ? et il fallait tout tout tout contresigné. Tout. C'était pour éviter, bah ils ont même, sur une série de pneus de camion, il y'avait des pneus qui s'éclataient, pendant le pneus roulait sur la bande d'essai, la chance hein. Et les ingénieurs ils se sont demandé comment c'est possible ? et puis ils ont trouvé des bulles d'air dans tout l'assemblage du pneus entre les différents segments de gomme. Et comme tout est signé, qui reçoit quelle gomme a quelle stage de la production, ils ont trouvé que le mec qui chargeait certaines pièces de gomme il avait une maladie de peau, il mettait la pommade sur ses mains, sans gant, et c'est ça qui détériorait la gomme. Ça veut dire c'est lui le porteur d'un virus. Mais carrément ils ont trouvé, en regardant le numéro de série et en découpant les pneus, quel niveau de production ça se produisait et ils ont trouvé le mec qui avait des problèmes de santé. C'était tellement contrôlé comme ça.

1 :19 :45

A : Je comprends mieux le besoin de liberté après un taf comme ça.

G : C'est, non c'était pas pour notre malheur d'un côté, c'était vraiment pour la sécurité, la sécurité. T'imagines tu roules avec un pneu puis le pneu il explose ? Là tu dis pourquoi ? t'as eu la bonne pression, t'as pas trop gonflé, il était pas en dessous d'une certaine pression, tout était correct mais pourquoi le pneu il casse ? Non mais c'était tout, toute pièce était signée, marquée, c'est un peu comme si tu fais un puzzle, et celui qui t'as donné le puzzle il a signé chaque petite pièce du puzzle lui-même. Ça veut dire quand tu crois t'as terminé ton puzzle il te manque une pièce, ou t'as une pièce de trop et tu regardes il y'a une signature, alors tu retournes le puzzle et tu regardes est-ce qu'il n'y'a pas une pièce de trop qui n'a pas de signature. Un peu comme ça. Et après tu dis mais elle vient d'où cette pièce ? c'était hyper contrôlé. Tu savais à chaque moment qui était ou, qui a chargé quelle pièce, les chariot, parce que c'était pas encore un stockage robotisé, mais plus ou moins automatique, ça veut dire tu trouvais à chaque instant, t'avais un stockage avec les chariots de pièces, tu savais ce chariot la était posé par tel ou tel chauffeur, il était chargé par telle et telle personne, il y'avait quelle heure pour la production des pneus. Avec un numéro tu pouvais tout trouver. Tu vas au broyeur de gomme,

tu pouvais même retracer carrément à la plantation, de là où la gomme elle venait. Tu pouvais carrément dire tel et tel pneu, ça c'est une partie de la gomme de Polynésie, ça c'est de la gomme synthétique. Tu pouvais tout retracer. D'un côté c'est intéressant mais quand ça va contre la montre. C'est pour ça il y'a eu les tests, est-ce que t'es capable de tenir le rythme. Voilà, parce que quand il y'a des imprévus, ça veut dire dans le mixage, il y'a eu un soucis avec le broyeur, ils étaient en retard de livrer la gomme. Ça fait retarder toute la chaîne, tu peux pas faire des éclairs si t'as pas la pâte. C'est tout bloqué. Alors qu'est-ce qu'on peut faire à la place, quelle gomme elle est prête ? alors il faut changer les moules, il faut changer tout tout tout. Le plus vite possible, pour que la machine elle sera pas trop à l'arrêt. Il fallait tout organiser, voir le chef de production, lui expliquer tout, voilà, et lui il donne l'autorisation. C'était pas moi de décider, c'était à moi de faire le rapport, et lui il décidait. Est-ce qu'on a assez de gomme, ça sert à rien de changer la production et après tu te rends compte y'a pas assez de gomme. Voilà, tout le temps y'avait un imprévu, normalement c'était prévu que t'avais assez de tout, mais ça arrivait des journées où il y'a un imprévu, si une machine prend feu, ça arrivait. C'était au mixing, les bennes bury pour les préparations des gommes. Et bah ils étaient pendant 6 mois au chômage technique. Toute l'usine. Ça cramait, 3 bennes bury, bah 3 machines rentraient dans la cours. Et il y'avait 6. Alors quand ça prend feu la gomme avec le charbon, parce qu'il y'a beaucoup de poussière de charbon, pour donner la couleur noir à la gomme. Parce que si tu prends la couleur naturelle de la gomme, le pneu il serait marron, c'est pour ça ils mettent le charbon avec. Et aussi pour vulcaniser. Non c'est, il y'avait des précautions, des endroits tu avais pas le droit de rouler avec des chariots avec moteur à explosion, t'avais que droit avec des chariots électrique mis à terre. Là aussi, tous les chariots, au départ on avait chacun sa clef, ça veut dire le matin avec ton équipe tu prenais la clef, et c'était toi t'étais responsable. Si quelque chose arrive, c'est toi tu prenais la gueule. Et le soir, tu redonnais la clef et tu signais et le chef il signait. Et après ils ont fait sur les chariots élévateurs ils ont mis un code. T'avais ton pin, ils pouvaient retracer chaque fois qui roulait avec quel engin, à quelle heure.

A : C'était comme ça aussi dans l'usine ou je bossais oui. Avec les tire palettes.

G : Et pour éviter les accidents, d'un côté il faut aller vite, ça veut dire tu réfléchissais de ne pas rouler à vide pour ne pas faire des aller-retours, tu réfléchissais aussi à quel chemin tu prenais dans l'usine, quel parcours tu fais, tu regardes sur ton programme qu'est-ce qu'il faut livrer. Quand tu livres quelque chose, tu reviens pas à vide, c'est pour travailler déjà en avance. Et si tu cognais contre un obstacle, le chariot il était bloqué. T'avais la vitesse intérieure au départ elle était à 12km/h à vide et 6 en charge, et quand tu heurtais un obstacle ton chariot il était bloqué à 3km/h. et il fallait mettre un code de secours à toi aussi, et t'étais dans la merde. Ça

veut dire tu faisais attention de ne pas cogner contre un obstacle, t'étais pénalisé deux fois. C'est pour ça je dis, quand on vit sous la tente on a la liberté. C'est pour ça je dis va travailler à l'usine, tu verras bien. tu vas partir en courant et tu vas rejoindre n'importe quel endroit ou t'es tranquille, au bord de la rivière.

A : Quand j'y avais bossé moi je m'étais juré de plus jamais y retourner. Ça vous ennuie si on s'arrête la ? faut que je sois à la fac à 13h moi.

G : Pas de problème, pas de problème.

Annexe N°7 : retranscription Adrien

Entretien du 18 février 2020, 10h, dans un parc.

Enquêté : Adrien

Enquêteur : Antoine

Durée de l'entretien : 1h45min

E : Hop, j'ai démarré là.

A : Très bien :

E : T'hésitais à partir en quoi ?

A : En double licence philosophie sociologie. J'ai hésité, j'avais cette idée à une époque, au final j'ai juste commencé la philo, j'en ai fait 3 mois.

E : Parce que la première fois qu'on s'est parlé, on s'était vu une fois devant le carrefour en bas de chez moi place Rigaut, mais y'a longtemps, je crois que c'était au mois de septembre, septembre ou octobre.

A : La bas ? carrefour la bas ?

E : Ouais, mais je t'avais vu qu'une seule fois la bas.

A : Ouais parce que j'y vais jamais la bas. J'ai peut-être été faire la manche une fois ou deux la bas.

E : Mais ouais c'était un soir, c'était un soir comme ça.

A : Honnêtement je m'en souviens pas.

E : Ouais mais tu dois en voir plein des gens. Je me souviens de toute les têtes, puis je connaissais déjà mon sujet moi donc je retenais aussi les gens que je voyais. Et je me souviens que je t'avais vu la bas et je m'étais tout de suite dit que t'avais l'air assez lettré quoi. Et que du coup ce serait vraiment bien si je pouvais discuter avec toi.

A : Bah mon parcours scolaire est assez compliqué, enfin compliqué... non j'ai juste jamais rien branlé mais je m'en suis toujours bien sorti sans jamais rien branler. Et du coup c'est plutôt en terminale que ça a été compliqué. Première année j'avais rien branlé donc du coup j'avais envisagé une prépa scientifique, MPSI, car j'étais en terminale scientifique à l'époque.

E : MPSI c'est maths physique sciences de l'ingénieur ?

A : Maths physique science de l'ingénieur. J'envisageais une prépa MPSI, j'avais un dossier de merde donc du coup je me suis dit aller on l'aura l'an d'après avec mention et avec un bon dossier en bossant un peu plus, histoire d'être accepté en prépa, parce qu'avec le dossier de merde que j'avais c'était impossible. Du coup tout ce que j'avais fait c'était rendre mon épreuve de spé maths et de physique. Spé maths j'avais eu 18 et 16 en physique. Pisse de chat ce qu'on

fait au lycée en sciences wallah. Enfin en physique ça va c'était intéressant, mais le reste pfff. Je me fais chier. Et du coup deuxième année j'étais en psychiatrie pendant les épreuves du bac, du coup bah (rire) je l'ai encore pas eu la deuxième année. Parce que la première année j'avais juste rendu maths physique, le reste copie blanche. Deuxième année aller hop psychiatrie. Et troisième année du coup je me suis réorienté en L, spé musique après une S spé maths. J'ai fini par...

E : C'était dépayasant non ?

A : Oh ça m'a beaucoup intéressé aussi, j'ai trouvé ça intéressant. Autant les sciences cartésiennes, enfin dites cartésiennes, comme tout ce qui est mathématiques scientifiques, physique, ce genre de choses, ça m'intéressait énormément, mais les sciences humaines aussi, philo, sociologie, histoire, tout ça ça m'intéresse énormément aussi. Du coup je suis parti en L et j'ai fini par avoir mon bac L spé musique. Et après ça j'ai commencé une licence de philo. J'en ai fait 3 mois, mais j'ai fait licence de philo. Commencé.

E : Et qu'est-ce qui a fait que t'as arrêté la licence ?

A : Bah du coup pour te donner la chronologie, ma licence de philo je m'y étais inscrit en 2018. Du coup, c'est récent, 2019 c'est l'année qui vient de commencé hein ? du coup c'est ça, septembre 2018 à Lille.

E : T'as fait un sacré voyage jusqu'ici.

A : Euh ouais, parce qu'il fait froid. Avant de venir me perdre par ici j'étais en Auvergne, dans le Puy-de-Dôme, à Clermont-Ferrand, Montluçon, un peu du côté de Vichy. Enfin nan, les Vichy tu fais la manche la bas ils te mettent 68€ direct. Ici pareil à Perpignan y'a un arrêté du maire qui interdit aussi la mendicité à perpignan, ils peuvent te mettre 68€ mais ils font pas chier ici. Du moins si tu te mets en dehors du centre-ville ils tolèrent. Y'en a certains devant le carrefour la bas qui viennent te dire de te déplacer.

E : Si tu fais une manche passive ça va ? enfin passive, juste rester assis et...

A : Bah moi dans tous les cas quand je fais la manche je suis là, je lis mon bouquin, je fume mon pétard, je joue avec le chien mais dans tous les cas je demande rien à personne. Je dis bonjour au revoir aux gens qui passent et basta.

E : Et du coup t'es plus jeune que moi toi ?

A : 22

E : Ouais, j'vais avoir 24 ans moi bientôt.

A : Du coup t'es en licence ?

E : Je suis en master. Première année de master.

A : Master. Du coup tu prépares ton mémoire ? c'est ça ?

E : Ouais, je fais mon mémoire et je , ouais j'ai fait plein de trucs aussi avant. J'ai eu mon bac en 2014, bac scientifique aussi mais je l'ai eu tu vois c'était 720 points je crois pour avoir le bac, et je l'ai eu de 3 points.

5 :00

A : SSI ? SVT ?

E : Nan, SVT par contre.

A : Ouais moi aussi malheureusement. J'aurais aimé être en SI mais dans le lycée où j'étais y'avait pas de SI. Que de la SVT, pue la merde, ça m'emmerde la SVT.

E : Ah j'aimais bien moi.

A : Bah j'aimais bien aussi hein, mais pas ce qu'il y'avait au niveau terminale. J'avais des potes qui étaient en licence de bio je trouvais ça très intéressant, mais bah c'était comme ça pour quasiment toutes les matières. Je me suis tout le temps fais chier, je me suis tout le temps fais chier dans ma scolarité. Par contre arrivé en terminale j'avais des potes qui partait en prépa ou en licence de sciences, ils me montraient leurs programmes, c'était beaucoup plus intéressant déjà. Pour ça que la prépa MPSI j'aurais beaucoup aimé.

E : Et du coup...

A : Et du coup ma licence j'ai arrêté

E : Ouais la licence t'as arrêté

A : Au bout de 3 mois parce que justement j'étais dans cette situation tu vois, faire la manche pour bouffer et suivre la licence en même temps c'est compliqué parce que, quelques jours, deux jours, trois jours après ma pré rentrée, 2 jours avant ma rentrée tu vois, je me suis acheté le coran, juste par simple curiosité pour le livre tu vois, comme je me suis acheté la bible et divers textes hindous. Et les parents, complètement fascistes, pro FN, racistes, intolérants, ils m'ont dit « ahh nan pas de ça ici, t'es bien gentil mais casse toi ». juste pour le Coran et une boulette de haschich, mais une boulette euh...

E : Un dix balles ?

A : Même pas, même pas ! attends je vais te montrer, je vais te sortir ce qu'il a trouvé sur mon bureau, un truc que même moi j'avais oublié t'sais. Il est ou mon bordel.

E : Putain ouais quand tu me disais à cause d'un coran et d'une boulette de shit c'était pas une connerie.

A : Nan c'était pas une connerie ! wallah c'est vrai. Et pour une boulette, pour une boulette genre un tout petit truc comme ça qui était pommé sur mon bureau tu vois. Il a vu ça et c'est

bon. Plus après le fait que j'assume pleinement ma bisexualité, ça leur a jamais plu non plus tu vois, voilà. Du coup y'a eu, ça faisait déjà longtemps que y'avait des conflits sur diverses choses. Étant aussi plutôt marxiste-léniniste, du coup forcément ça colle pas tu vois avec le genre de fachos que c'était. Du coup y'a eu pas mal de conflits pour ça, et voilà, le jour où je me suis acheté le coran pour le lire par rapport à la culture tu vois, bah voilà. 3 jours avant la rentrée, aller casse toi.

E : Et t'avais pas de copine, pas de potes pour t'héberger ?

A : Bah si j'avais une copine mais qui vivait chez ses parents donc j'allais chez eux de temps en temps le week-end, sur Arras, dans le pas de calais. Mais du coup la semaine j'étais à Lille pour être à la fac. Et du coup justement sur Lille j'avais rencontré une nana à la pré rentrée qui est devenue une pote qui m'a dit « non tu restes pas dehors tu viens à la maison ». genre dans son studio, pendant 2 mis j'étais chez elle la bas. Du coup je me démerdais pour ramener un peu de bouffe ce genre de choses, voilà. Et du coup pas de bourses parce que le revenu des parents était trop élevé, du coup aucune bourse et c'est pour ça que j'étais dans la merde.

E : Et ouais en fait, même si une situation comme la tienne, ou tes parents te donnait rien, et ou t'étais à la rue, t'as pas moyen de choper les bourses ?

A : Peut-être que si, mais sachant que j'avais pommer ma carte d'identité juste avant, pour faire les démarche c'est chiant. C'était très compliqué. Et depuis j'ai toujours pas refait ma carte d'identité. Bah hier j'ai chopé de l'internet hier matin pour me faire envoyer des actes de naissances quand même, c'est toujours utile d'avoir des actes de naissances si je me fais contrôler par la police, messieurs ces aimables policiers municipaux de Perpignan. Si ils me demandent une pièce d'identité je suis pas sans rien, je peux toujours leur montrer mon acte de naissance. En attendant de refaire ma carte d'identité, que je trouve une domiciliation n'importe qui qui veuille bien me laisser son adresse, que je puisse au moins juste la faire et au moins basta quoi. Parce qu'au moins avec la carte d'identité je serais plus obligé de rester en France, je pourrais me casser plus au sud encore. En Espagne, un jour. Espagne, Italie, j'aimerais bien ça.

E : Tu parles euh d'autres langues ?

10 :00

A : Un poquito. Nan je parle très bien anglais, après en allemand je peux me démerder, l'espagnol je peux le comprendre à peu près mais le parler j'en parle 3 mots. En allemand je peux me démerder à peu près pour tenir une conversation mais c'est tout. Sinon je parle très très bien anglais mais à part ça... j'aimerais beaucoup apprendre l'arabe, l'espagnol aussi,

l'italien. Étrangement, les langues et la linguistiques c'est un domaine qui m'intéresse beaucoup aussi. C'est un intérêt qui m'est venu beaucoup plus tard.

E : Mais souvent quand tu as l'esprit scientifique et que t'es curieux, t'as pas du tout de mal à apprécier les langues, à apprécier les sciences humaines et à y trouver de l'intérêt. Même si ton intérêt premier était ailleurs.

A : Ouais il était à la base dans les mathématiques, et la physique. Surtout la physique. Parce que les mathématiques c'est quand même bien gentil mais c'est très abstrait. La physique c'est plus concret déjà. Parce que, la physique une fois qu'on arrive en scientifique hein, et encore en première ça reste gentil, parce que de ce que je me rappelle des programmes de première ça restait gentil. En terminale ça commençait déjà à être plus intéressant. Par contre ce que j'ai vu des programmes de physique à l'époque, et j'ai pas trouvé, sur d'autres potes qui y étaient, j'sais pas je trouvais pas ça spécialement intéressant. Le programme de spé maths était beaucoup plus intéressant je trouve. calculs matriciels et arithmétique. Arithmétique j'avoue j'ai jamais rien compris, je l'avouerai en spé maths c'est le truc où je comprenais rien du tout.

E : Je m'en souviens plus du tout j'ai pas fait de maths depuis le bac.

A : Oui pareil j'ai pas fait de maths depuis le bac du tout. Ça fait moins longtemps mais depuis que je suis plus en S j'ai pas fait de maths. Surtout que je me suis retrouvé en L spé musique après. Bon après si j'ai quand même refait un peu des mathématiques. Parce qu'en philosophie j'avais une matière à Lille de la logique, du coup logique des propositions. Ça commence par les syllogismes de Socrate, donc Socrate et Platon ça commence comme ça, la logique des propositions. Puis c'est clairement des mathématiques, des maths associées au langage donc j'ai trouvé ça très intéressant aussi. Et pour justement pour la logique et ce genre de choses il faut, il faut avoir quand même être capable un minimum de faire une démarche cartésienne tu vois, très carré, mathématiques. Parce que bah justement c'est pareil tas des formules, des genres de formules pour les logiques des propositions et c'était très très intéressant.

12 :44

E : Et y'avait, je sais plus qui sait qui disait que la philo c'était le même principe que les mathématiques mais avec des mots.

A : D'une certaine manière oui.

E : Du coup y'a quand même pas mal de lien entre philo et tout

A : Oui bah après, les sciences et les lettres sont d'une certaine manière assez liées. Parce que tu as beaucoup de, beaucoup j'en sais rien, je vais pas m'avancer la dessus, mais t'as certains scientifiques ou hommes de lettres qui ont écrit aussi, enfin scientifiques qui font de la recherche

ou quoi ou qu'est-ce qui ont écrit également. D'ailleurs quand tu soutiens ta thèse de doctorat c'est une thèse de recherche et tu écris une thèse. Ton mémoire c'est un peu d'une certaine manière de la recherche et tu dois l'écrire et ensuite le soutenir. Du coup c'est pour ça les sciences et les lettres ont toujours été un peu liées. Je pense. Et de toute façon à la base la philosophie c'est surtout, Socrate, Platon, le disciple de Platon là, Aristote, ce connard d'Aristote, je supporte pas ce bonhomme. Aristote qui du coup bah philosophe de l'antiquité, disciple de Platon dans l'antiquité grecque qui était du coup philosophe mais qui était aussi le Wikipédia de l'époque si tu vois ce que je veux dire. il a écrit un peu sur tout et n'importe quoi dans tous les domaines. Et à l'époque la philosophie et les divers écrits bah d'Aristote ça pouvait être associé bah comme de la science parce que pour eux ils essayaient de lister, de dire les choses de la nature. La physique c'est l'étude des choses de la nature mais du coup ils faisaient à l'époque avec ce qu'ils voyaient, avec leurs mesures, avec le peu de moyens qu'ils avaient et du coup y'a la philosophie, surtout chez Platon, y'avait quand même du mystique derrière ses idées. Tu vois le démiurge, son démiurge qui d'un côté à les idées pures et claires et de l'autre côté façonne le monde en essayant de reproduire les essences des idées qu'il voit. Voilà à l'époque la philosophie la physique c'était à peu près la même chose, ça visait à étudier la nature. Du coup les sciences et les lettres dans l'antiquité était très liées. Ça s'est un peu séparé avec le temps mais ça reste quand même d'une certaine manière l'un avec l'autre.

16 :08

E : Ouais, c'est la spécialisation aussi qui fait que ça s'est séparé. C'est plus le savoir grandit, moins on peut tout savoir. Enfin oins une personne peut tout savoir.

A : Ca c'est sur

E : C'est pour ça la spécialisation aussi.

A : Oui, tu te spécialises comme ça tu peux approfondir aussi les connaissances dans un domaine plutôt que d'avoir des connaissances dans plusieurs domaines mais moins poussées.

E : Et donc pour en revenir plus à ton parcours, tu m'as dit qu'il y'avait plusieurs éléments qui avaient déclenché le fait que tes parents te virent.

A : Ouais bah les déclencheurs c'étaient le coran la boulette de haschich, le coran que j'ai acheté la boulette de haschich qui a été retrouvée. Après bah non avec le temps y'a eu une accumulation de divers conflits idéologiques si on peut dire ça comme ça, voilà, ce genre de chose.

E : Bah je veux bien que tu me parles, pas forcément dans le détail, mais que tu me fasses une chronologie de ça si ça te gêne pas.

A : Une chronologie qu'est que tu entends par là ?

E : Bah du coup tu me dis que c'est des idées que tu as développées, de gauche, enfin de gauche, j'en partage beaucoup moi de ces idées-là, j'ai des embrouilles avec mon père aussi à cause de ça. Mais moi j'étais plus dans le courant de l'anarchisme tu vois, Kropotkine, les mecs comme ça.

A : Oui bah je vois très bien de quoi tu parles, je me dis marxiste léniniste mais quand même avec des gros penchants anarchistes. Léniniste dans le sens révolutionnaire, tu vois, l'état et la révolution de Lénine si tu l'as pas lu je te recommande, si tu l'as jamais lu je te le recommande beaucoup. Et du coup ouais Bakounine j'ai lu aussi ce bonhomme, j'ai quand même des tendances très anarchistes. Je me dis marxiste dans le sens communiste avec l'idéal marxiste du communisme qui est un pas vers l'anarchisme. C'est plutôt ça l'idéal marxiste dans le fond. L'anarchie, un monde sans état et sans dirigeant ça serait très beau mais c'est une utopie. Malheureusement ça pourra jamais se faire mais je partage ces idées là aussi.

E : Pas de notre vivant en tout cas.

A : De notre vivant et même après, l'humanité fonce droit dans le mur. De toute façon les 4 cavaliers de l'apocalypse qui sont dans la bible ils sont sur terre.

E : Je les connais pas moi

A : Les 4 cavaliers de l'apocalypse, dans les livres des révélations de jean, les 4 cavaliers qui arrivent pour annoncer la fin du monde, enfin la fin des temps. Du coup les 4 cavaliers sont la mort, la guerre, la famine et la maladie. On est en plein dedans avec la maladie, le coronavirus qui est arrivé y'a pas longtemps, on est en plein dedans.

E : Oh y'en a d'autres

A : Oui mais le coronavirus en ce moment c'est lui qui fait peur, c'est lui qui fait vraiment flippé de ce que j'ai compris. Après ouais y'a d'autres maladie, y'a eu le sida, y'a eu Ebola y'a quelques années, les cancers, oui.

E : Quand tu regardes les causes des maladies surtout, elles sont en expansion énorme, la pollution en France je crois que c'est 50 000 morts par an de la pollution, pourtant on est pas un pays très pollué.

A : On est pas un pays très pollué mais c'est quand même suffisant pour développer les cancers et ce genre de chose.

E : Non mais par rapport à la chine ou à des pays d'Afrique on est quand même moins à plaindre et pourtant on est déjà pas mal dans la merde.

A : En Chine quand tu vois le smog qu'il y'a dans certaines ville là, ouais, des nuages de pollution mon pote. A Londres, pendant le XXème siècle aussi, y'a eu une grande période où à Londres y'avait un smog partout. Le brouillard de pollution.

E : Bah t'avais peut être vu ça en SVT, les, merde comment ça s'appelle, les papillons de nuit-là j'ai oublié le nom, qui avaient mutés et qui avaient changés de couleur.

A : Les phalènes ?

E : Ouais les phalènes ouais c'est ça, qui avaient changés de couleurs parce que les troncs d'arbre étaient devenus trop foncé à cause de la pollution.

A : Ouais bah l'adaptation au milieu pour mieux survivre, c'est la sélection naturelle, seuls les individus qui sont les mieux adaptés au milieu survivent et donc la sélection naturelle fait que seuls les individus les plus performants, je m'en souviens.

E : Et ouais du coup t'as commencé à avoir des idées, à lire sur ce sujet la et à avoir des idées sur ça, dans ce style la vers quel âge ?

23 :30

A : Bah j'ai commencé, bah déjà lorsque j'étais en S, mon année de terminale en philosophie je devais avoir 3, j'ai rien branlé, alors qu'au final je me suis retrouvé à avoir 16 de moyenne en L en philo, au bac pareil, alors que bon mes 2 années de terminale S, les cours j'en avais rien à foutre, je lisais les bouquins d'auteurs qui m'intéressaient dans mon coin tu vois et c'est tout. Du coup j'ai commencé à lire Marx, j'avais commencé à lire Marx, le manifeste du parti communiste du coup qu'il a écrit avec Friedrich Engels. Et du coup le film der Jünger Marx, le jeune Marx, si tu l'as pas vu, très intéressant sur la jeunesse de Marx et Engels. Si tu as l'occasion, enfin chut c'est pas légal mais chope le en streaming, chope le quelque part. der Jünger Marx du coup en VO, e jeune Marx en VF. Quand j'ai commencé à lire Marx je devais être en seconde ou en première quand j'ai commencé à lire ces trucs là. J'ai commencé par le manifeste du parti communiste ensuite j'ai lu le capital. J'ai lu un peu de Trotski et Lénine, Bakounine aussi, un autre aussi qui avait écrit, Blanqui, Louis-Auguste Blanqui, le toast de Londres je sais plus mais il a écrit quelque chose de très intéressant à propos de ces messieurs de là-haut. Louis Auguste Blanqui. Max Stirner aussi dans l'anarchisme.

E : Oui c'est l'anarchisme individualiste ça non ?

A : Ouais, c'est plutôt individualiste Stirner. Je partage pas les idées de Stirner, l'individualisme je suis pas trop pour l'individualisme à la base, le communisme, l'anarchie où on s'entraide, qui est loin de l'individualisme de Stirner.

E : J'avais lu un gars aussi, merde, comment il s'appelait. Marius Jacob !

A : Je connais de nom mais je n'ai jamais lu.

E : C'est des bouquins ça va vite à lire, y'en a un en une demie heure tu l'as lu, c'était l'histoire de son procès enfin du procès des travailleurs de la nuit, et l'autre c'était l'histoire de son arrestation, son dernier coup et son arrestation. Il est vraiment, vraiment vraiment bien. C'est,

le dernier jour d'un révolté je crois, quelque chose comme ça. et tu le trouves, quand tu vas sur Wikipédia, tu le trouves. Je crois que c'est le dernier jour d'un révolté.

A : J'ai pas internet sur mon internet la mais je pourrais en trouver. Du coup Jacob c'est J-A-C-O-B ?

E : Ouais, classique. Et, attends je les ai je peux chercher.

A : Bah si tu peux voir le titre exact rapidement je veux bien.

E : Alors y'a pourquoi j'ai volé, ça c'est son procès. Et l'autre c'est... (il me propose son joint), non merci j'ai arrêté, je fume plus du tout.

A : Je ne te forcerai pas. Je n'inciterai jamais personne à la consommation de quoi que ce soit, même de ça.

E : Souvenirs d'un révolté. Je confonds toujours le dernier jour d'un condamné de Hugo, je mélange toujours les deux titres. Et donc tu penses que les conflits avec tes parents et ton père ça a commencé...

A : Mon père ? non c'est pas mon père, ç'est plus la mère et le beau-père. Le père c'était plus le genre d'alcoolique violent mort de la cirrhose à 29 ans. Du coup c'est pour ça je ne bois pas, j'ai eu le bon exemple à suivre dans l'ascendance directe. Je ne bois pas d'alcool.

E : Et tu l'as connu ton père ou pas ?

A : Oui ! il est décédé j'avais 7-8ans, a peu près. Peut-être 9 mais dans ces eaux-là. Du coup oui je l'ai connu et j'en ai bouffé. Du genre je prenais pour les conneries de ma sœur, ma petite sœur 2 ans plus jeune. Je lui en veux pas à ma sœur hein elle y est pour rien, bon mon père est con c'est pas de sa faute. Mais voilà, j'ai pris pour les conneries de ma sœur, j'ai pris des tartes dans la gueule pour rien, des fois le bonhomme tellement bourré tu vois il oublie d'aller nous rechercher à l'école le soir, et du coup la maman qui bosse donc on se retrouve à attendre comme des cons parce que tu vois, c'est un abruti trop bourré pas capable de penser à ses gamins tu vois ce genre de choses. Le jour où il est décédé j'en étais très heureux (rires).

28 :00

E : C'est vrai ?

A : Ah ouais, un soulagement. Plus ce connard dans les pattes à aller voir régulièrement. Et du coup la mère et le beau père ouais.

E : Et c'était avec ton beau-père que c'était tendu ?

A : Ah oui le beau-père totalement. Au début ça allait, puis avec le temps ça a plus été. tu vois il est tatoueur le beau-père actuellement, il a ouvert son salon de tatouage, ça faisait quelques années avant qu'il tatouait sur des peaux de cochons. Ses premiers tatouages il les a fait sur ma

mère, ma sœur et moi. Du coup ouais j'ai trois tatouages ça a été fait à l'œil par le beau-père parce qu'à l'époque ça allait, puis après ça allait plus.

E : T'avais quel âge quand il te les a fait ?

A : Le premier j'avais, le premier tatouage j'étais en première, 16ans.

E : Et donc c'est après ça encore que ça a commencé à être tendu ?

A : Ouais nan, fin de seconde. Fin de mon année de seconde le premier, le deuxième c'était pendant les vacances d'été entre la seconde et la première, ouais il me l'a fait juste après je me suis barré un mois chez mon ex de l'époque. Ils me l'ont fait direct après je suis parti chez mon ex, c'est pour ça que je m'en souviens. Le deuxième. Le troisième c'était un peu plus tard, c'était deuxième année de terminale.

E : Et t'étais parti parce que c'était chaud déjà ?

A : Non juste parce bah pour les vacances quoi, pour les vacances d'été, juste pour ça. A l'époque ça allait à peu près. Ça commençait déjà à être tendu mais ça allait à peu près. C'est après, c'est après ma deuxième année de terminale, la fin de ma première année de terminale que ça a commencé à être tendu. C'est parti en couille la première fois que je suis parti en Psychiatrie.

E : Et sans indiscretion t'y étais allé pour quoi ?

A : Pour tentative de suicide, dépression chronique depuis l'âge de 15ans, et plus tard à l'âge de 19 ans y'a eu un diagnostic de trouble schizo affectif, syndrome de la bipolarité et de la schizophrénie. Voilà. Du coup j'étais cachetonné à une époque, j'ai tout arrêté et étrangement, tu vois, depuis que je suis loin d'eux, je me porte bien mieux.

E : Ouais c'est étonnant (sarcasme).

A : Ouais (rires), étrangement hein, la dépression ça s'est calmé, bon j'ai quelques périodes de rechute encore par moment tu vois, des épisodes dépressifs par moment, de l'anxiété, mais plus d'épisodes dissociatif, qui est un symptôme de la schizophrénie qui arrive. Depuis que je suis plus chez eux c'est arrivé 2 fois les épisodes dissociatifs ou beh ça part en couille et une crise totale, j'en ai aucun souvenir je sais pas ce qui se passe, voilà.

E : Ca ressemble à quoi un épisode dissociatif ?

A : Un épisode dissociatif c'est lié au trouble de la schizophrénie et du changement d'humeur d'un coup. Les symptômes chez moi tu vois on commence à avoir le bout des doigts qui s'engourdit, ensuite les mains, on sent plus le corps et bah après l'esprit il est ailleurs, ça pete un câble et ça peut être dangereux pour moi comme les autres. Tu me verras jamais en short parce j'ai les mollets charcutés. Y'a eu de la scarification, les bras y'a encore une cicatrice là, une-là, mais voilà tu vois y'a rien. C'est les mollets vraiment que je me charcutais.

32 :30

E : Pendant les épisodes dissociatifs ?

A : Non pas forcément pendant ces épisodes la, parfois aussi de manière pleinement consciente parce bah, juste dépression, t'es vide, tu sens rien, du coup tu te fais mal pour sentir quelque chose. Pour extérioriser un mal ou quel qu'il soit.

E : Je connais assez bien ça moi, enfin...

A : Du coup ouais j'ai fini en psychiatrie quelques fois. A l'époque j'avais des cocktails de traitement. Neuroleptique, antidépresseur et anxiolytique. Du coup j'étais un légume. Enfin au début j'étais un légume, après je sentais plus rien. Même quand ils augmentaient les doses ça faisait plus rien alors que ça, il m'ont dit c'est une dose, juste les cachets que je prends le matin ça assomme quelqu'un sain d'esprit. Il dort après toute la journée le bonhomme. Je me suis retrouvé avec des benzos, xanax enfin alprazolam qu'on vend en France, le xanax. Abilifaille comme neuroleptique, stabilisateur d'humeur.

E : Et des antidépresseurs aussi j'imagine ?

A : Antidépresseur oui, y'en a eu beaucoup. Jamais un seul d'efficace .

E : T'en prends toujours là ?

A : Non. J'ai complètement arrêté les cachets. J'ai complètement arrêté y'a un peu moins d'un an.

34 : 15

E : Et donc la réaction de ton beau-père et de ta mère à ça c'était quoi ?

A : Pour eux c'était du foutage de gueule, pour eux je je je, c'était de la comédie tu vois, ils disaient arrête ta comédie sauf que les gars, si je finis en psychiatrie, même les psychiatres et les psychologues te le disent. Mais non ils y croyaient pas. Donc c'est pour ça aussi que c'est parti en couille. Le diagnostic, un des premiers épisodes dépressifs à l'âge de 15 ans et ils y croyaient pas, il disaient ouais, il s'en foutaient. Quand y'a eu des tentatives de suicides pour eux ils se disent « aller arrête tes conneries, tu fais ça juste pour qu'on te regarde » je sais pas. Voilà basta, ce genre de couillons quoi. Peu importe. Ils ont juste pas conscience que les troubles psychopathologiques t'y peux rien. J'ai une de mes ex qui est borderline.

E : Borderline c'est quoi déjà ? manque d'empathie des trucs comme ça ?

A : Il peut y avoir des manques d'empathie de temps en temps, mais borderline honnêtement je saurais plus t'expliquer. Il peut y avoir des grosses crises qui font peur à voir.

E : Et donc c'est là que ça a commencé à être tendu chez toi, tes relations avec ta mère et ton beau-père.

A : C'est quand j'ai commencé à être interné en psychiatrie pour tentative de suicide ouais.

E : Et y'a eu des choses qui ont aggravé encore derrière ?

A : Le fait que je commence à ouvrir ma gueule sur leur idées de droite de merde, enfin de droite, d'extrême droite. Le fait que je commence à ouvrir ma gueule la dessus. Et après bah ouais, le fait que je me mette à leur dire de fermer leur gueule avec leurs idées racistes, les islamistes radicalisés de l'islam politique ça a rien à voir avec l'islam religieux, qui reste une religion relativement belle. Tu vois. Les cultures arabes et la religion musulmane je trouve que ça reste assez beau tu vois. Mais juste l'islam politique, les attentats terroristes, al quaida à l'époque de ben laden, du world trade center et ces choses-là, de daesh plus récemment, c'est de l'islam utiliser de façon politique pour revendiquer des idées de merde, extrémistes, radicales, d'extrême droite hein, qui peuvent être associées à l'extrême droite. Putain je me gèle le cul la, le vent. Du coup c'est pour ça c'est quand j'ai commencé à leur sortir des arguments concrets sur ces choses-là qu'ils m'ont dit de me la fermer tu vois.

E : Oui ouais, c'est pas très agréable généralement quand tu comprends l'absence d'idée.

A : Du coup forcément ça leur plaisait pas, donc les ferme ta gueule, je me prenais des ta gueule, ta gueule ou tu prends la porte. Voilà.

E : Et le fait que tu leur ai parlé de ta bisexualité ça a été reçu comment ?

A : « Arrête tes conneries », « t'es dérangé toi ». en plus le pire tu vois c'est que pour eux les bis c'est pire que les homos pour mes parents. Ils considèrent que le bisexuel il sait pas choisir tu vois, il est indécis et il est pire. Il sait pas trop ou allé voir. Alors que tu vois les 3 ex que j'ai eues c'est toutes des nanas, mais les mecs que je me suis tapé c'était juste pour du cul. Bon ils l'ont su, ça leur a pas plu tu vois, c'est surtout ça qui leur avait pas plu. Et honnêtement, ils l'ont su et je m'en bats les couilles, j'ai rien à caché à personne et je l'assume. Je me suis déjà tapé des mecs, et alors ? ceux à qui ça plaît pas je m'en fous, tant pis pour eux, je fais ce que je veux de mon cul wallah. Je suis majeur, je suis conscient, en pleine possession de mes moyens. Je fais ce que je veux encore, voilà. Que ce soit d'un point de vue idéologique ou de mon corps, je peux encore en faire ce que je veux. Cette liberté la on me la retirera pas.

E : Et quand ils t'ont viré définitivement du foyer, t'as été...

A : Du coup chez Juliette, la collègue à Lille. Anecdote, cette nana c'était une chaudasse, elle se tapait tout ce qui bougeait, mais il s'est jamais rien passé entre nous alors qu'on dormait dans le même clic clac. Parce que moi j'avais mon ex à l'époque, donc du coup je lui ai dit non, rien du tout et elle a dit OK. Elle aurait bien aimé mais elle respectait ça. Alors que c'était la meuf qui allait vraiment se taper tout ce qui bougeait wallah. Des fois elle ramenait un gars chez elle bah « allez y je dors par terre à côté », de toute façon je dors mieux par terre que sur un matelas, j'ai moins mal au dos, scoliose, et quand tu dors par terre c'est rigide, ça te maintient la colonne

vertébrale droite, alors qu'un matelas elle est tordue. Je dors sur le dos pour avoir la colonne toujours relativement droite. C'est pour ça ça m'a jamais dérangé de dormir par terre ou sur un truc très fin. Du coup c'est pour ça, des fois elle se ramenait des mecs, ils faisaient leur truc, j'étais à côté je m'en fous t'sais. Ça me faisait assez rire ça, ça m'avait fait assez rire.

E : Et comment ça se fait que ça ait pas duré le fait que tu vives chez elle ?

A : Bah parce que je t'ai dit, se démerder quand même pour ramener à bouffer, parce que je vais pas juste être là à rien branler tu vois, j'allais pas juste rester là à rien branler ça c'est quelque chose je peux pas, si je suis chez quelqu'un bah quand même un minimum, on participe à diverses choses.

E : Et donc ouais t'as commencé à faire la manche quand t'étais encore scolarisé ? enfin scolarisé, t'étais encore à la fac

A : Ouais je faisais la manche, à l'époque je l'avoue je bricavais un peu de shit. Je vendais à la base surtout pour payer ma conso, donc je me mettais rien dans les poches, juste pour financer la conso et basta, les clopes derrière, du coup juste pas énormément et voilà. Du coup je me suis mis à vendre un petit peu plus pour ramener à bouffer . au bout d'un moment j'en ai eu marre, faire ça, devoir se démerder comme ça et être à la fac en même temps, devoir bosser c'est compliqué donc aller, on prend le sac à dos et hasta luego, on va voir ce qui se passe un peu ailleurs. Je suis parti à Rouen donc, de Lille à Rouen en novembre 2018, le jour du premier acte des gilets jaunes. Je m'en souviens de ça, le jour du premier acte des gilets jaunes j'ai pris le train, j'ai débarqué à Rouen, le jeudi juste après j'ai récupéré Baghera. Voilà. Le jeudi juste après. Et depuis donc je vadrouille un peu.

E : Ouais donc en fait tu as pris la décision.

A : Ouais c'est ça, j'ai pas choisi d'y être mais j'ai choisi d'y rester. Du coup y'a une certaine liberté que t'as pas quand t'es à la fac, que t'as des contraintes quelles qu'elles soient quand t'as un travail, un logement, des relations familiales ou amoureuses. Y'a une certaine liberté et c'est pour ça, je le vis très bien cette situation. Ça durera pas, je me donne encore maximum 2-3 ans pour vadrouiller un peu et après certainement, maximum 2-3ans, même si je t'avoue que dernièrement j'envisage de plus en plus de voir pour me réinscrire à la fac, là ici à Perpignan, trouver une licence de philo, reprendre ça.

E : Je crois pas qu'il y ait philo à Perpignan, j'ai un doute je sais plus, y'a peut-être lettres. Mais je peux regarder pour toi si tu veux.

A : Si tu peux regarder oui, y'a sûrement quelque chose qui m'intéresse. Lettres non, lettres toutes seules non. Ok je lis énormément, mais je me vois pas étudier les lettres. Les lettres, tu vois de quoi je parle, parce que la philosophie c'est des lettres aussi mais c'est des sciences

humaines. C'est de la littérature et tout, ça m'intéresse mais beaucoup moins que la philosophie.
La linguistique ? y'a ça sinon dans le pire des cas ?

45 :30

E : Je crois pas... t'as de la socio sinon.

A : Socio pourquoi pas, ça m'intéresserait beaucoup également.

E : La fac de socio de perpi est bien. Moi j'suis tuteur des premières années, donc je vois un petit peu ce qu'ils font et tout, moi je les ai pas faites les premières années, je suis arrivé en 3^{ème} année, et les profs sont bien.

A : Tu t'es réorienté du coup ?

E : Moi j'ai fait plein de choses. J'ai eu mon bac en 2014 et je suis qu'en 4eme année. J'ai fait médecine après le bac, 1 semestre. Après une année et demie de psycho.

A : Y en a à Perpi ? j'aime beaucoup la psycho moi. J'ai lu Freud, Lacan, surtout Freud, Lacan un peu moins mais un peu quand même. La psycho ça m'intéresse aussi. Tout ce qui touche aux sciences humaines de toute façon, qui touche à la compréhension de l'être humain ou de l'esprit humain. L'histoire à la limite, dans le pire des cas, mais plus philosophie, sociologie, psychologie. C'est les 3 domaines que j'aime le plus. Mathématique physique je tenterai bien mais pour y rentrer je pense, ça fait trop longtemps que j'en ai pas fait, je vais débarquer honnêtement je serai paumé. J'aimerais bien reprendre mais trop compliqué, ça fait trop longtemps que j'ai pas pratiqué, j'ai encore quelques souvenirs de certaines notions. Après ouais je pourrais faire des remises à niveau, ça se fait en plus parfois, avant d'entrer à la fac maintenant ils peuvent proposer une remise à niveau dans certaines matières.

E : Pour les sciences humaines t'as l'esprit encore vachement aiguisé, donc tu peux...

A : Bah après je lis encore beaucoup, j'ai beau fumé mes pétards à longueur de journée et être dans la rue je lis toujours énormément. Après bon je vais pas dire, le joint y'a quand même des effets secondaires qui peuvent être handicapant. Genre la mémoire immédiate qui commence à déconner parfois, genre je pose un truc quelque part 5 minutes après je le cherche, j'oublie ce que j'ai fait hier, la veille, ou un truc important qu'on m'a dit ou que je dois faire le lendemain, parce que bah fumer. Même si a force le corps s'habitue, je suis plus complètement défoncé, bah la mémoire elle prend un coup quand même. Ça je peux pas dire l'inverse, je vais pas dire « y'a que des effets bénéfiques », y'en a mais pas que. Faut en être conscient. Y'en a beaucoup qui font l'apologie du cannabis, qui disent « c'est le meilleur truc », ok y'a des vertus thérapeutiques, médicales, surtout avec le CBD d'ailleurs.

E : Ouais j'avais essayé ça mais je trouvais pas ça...

A : Bah hier j'ai un pote qui a été chercher du CBD au Perthus, donc du coup du cannabis légal, il a ramené des petites boîtes de conserve tu vois, des petits trucs qui s'ouvrent, des boîtes en métal. Et du coup, 3,5 grammes il a payé ça 25 euros, donc ça revient à peu près à 8 euros le gramme. De tête c'est ça, c'est peu près ça. Et du coup, 0,2% de THC et 10% de CBD. Et ouais, déjà, bon il a pris des goutte barbabapa, et du coup ouais en effet, juste quand il a allumé son père t'as l'odeur de beuh directement, qui sent assez fort avec l'odeur de bonbon un peu, et même au goût tu le sens. Ça te relaxe mais ça te défonce pas comme du cannabis normal avec du THC que tu trouves en vente dans les quartiers bah pas légal. Du coup j'ai goûté ça hier, un pétard de beuh CBD, il en avait pas mis beaucoup mais il piquait la gorge. Et du coup ouais la drogue je peux t'en faire une sacrée liste de ce que j'ai goûté.

51 :15

E : C'était après que tu sois à la rue ?

A : Non avant. J'ai commencé un peu à aller dans des festivals, des teufs, en soirée, avec des pote, ce genre de choses. Bon j'ai commencé à fumer à 16 ans, le premier pétard. La clope nan c'est venu bien plus tard. J'ai commencé par les pétards. En soirée, de temps en temps en soirée je fumais des pétard. Voilà. Puis après je me suis mis à acheter de temps en temps, un dix balles par ci par là. Et voilà, les clopes c'est venu après.

E : Et tout à l'heure tu m'as dit « j'ai pas choisi de me retrouver dans cette situation mais j'ai choisi d'y rester ».

A : Bah du coup oui pour l'instant j'ai choisi d'y... parce que je voulais sortir de ce truc, je pourrais très bien bouger mon cul poser des CV partout postuler pour du taf. Rien ne m'en empêchait, rien du tout qui m'en empêche. Surtout que d'où je viens, j'ai plein de gens qui pouvait me pistonner pour du taf. Du coup voilà, c'est moi que j'ai choisi bah « on part, voilà on part voir un peu ce qui se passe ailleurs » quoi. Voir un peu ce qui passe ailleurs. Du coup depuis un an j'ai traversé la France du nord au sud.

E : T'as fait ça comment ? en train ? à pied ?

A : Surtout en train et en covoiturage. Et là j'ai chopé un vélo, j'ai chopé une remorque. Elle est à Pollestres, sur le terrain d'un collègue faut que j'y bricole une attache pour le vélo. C'est une remorque pour le vélo hein c'est prévu pour. Mais l'attache qu'il y'a dessus elle est prévue pour s'installer là. Et j'ai le câble de frein qui passe devant donc je vais bricoler, je vais demander à un collègue qu'il me bricole un machin pour accrocher là à la selle. Et c'est une remorque solide, avec des roues de mobylette. Je peux y foutre le chien, la tente, le sac à dos ça bougera pas. J'ai prévu d'aller à Clermont-L'hérault avec pour aller voir un pote, un pote rencontrer sur un serveur Discord, dans une communauté d'entraide pour les jeunes, les

adolescents qui sont pas bien, qui ont différents soucis aussi. Voilà. Du coup je suis un peu aussi, avant j'allais un peu sur ces serveurs pour essayer de les remonter aussi, voilà. C'est un gosse, enfin gamin, un gamin trans, physiquement une nana mais c'est un mec.

E : Tu veux dire c'est quelqu'un de né femme qui veut devenir homme ?

A : ouais ce genre-là.

E : et c'est pour les gens qui ont des soucis comme ceux que tu avais eus avant ?

A : ouais, à la base ça partait d'un truc instagram, tu vois c'était une communauté qui avait été créée sur instagram par un mec qui voulait rassembler un peu les jeunes, enfin les gens qui avaient besoin de parler de ces choses-là, qui soient pas seuls enfin tu vois. J'ai trouvé le projet intéressant j'ai commencé à suivre, puis c'est parti sur un serveur discord, on a créé un serveur discord puis voilà. Sur le téléphone j'ai le serveur discord, je vais faire un tour dessus de temps en temps quand je chope de la wifi, je discute avec une nana en Auvergne, du côté de Vichy, que j'aime comme ma petite sœur d'ailleurs, et un pote a Clermont-l'Herault. Je vais aller à Clermont-l'Herault pour aller voir le petit, qui est en première je crois cette année.

E : Tu les connaissais avant ?

A : Non absolument pas. On s'est connu comme ça sur Instagram.

E : Non mais je veux dire avant d'être dans cette situation ?

A : Oui j'ai connu cette communauté... Du coup je les ai connus avant d'être dans cette situation-là. Je les avais connus sur Instagram, puis quand c'est parti sur discord, j'ai modéré l'ancien serveur discord pendant un moment. Veiller à ce que ce soit calme et qu'il y ait pas de soucis. Parce qu'à une époque ça partait en couille avec certains, c'était violent. Y'en a, parce que à une époque y'avait des gars qui...

E : Venaient troller ?

A : Ouais c'est ça. Voilà.

E : Oui c'est le bon endroit pour faire ça.

A : Bah oui évidemment, des mecs qui sont pas forcément bien tu vois, qui peuvent être atteints de troubles psychopathologique, anxiété, dépression, manque de confiance en soi, donc forcément c'est des cibles faciles. Donc ouais y'a des mecs à une époque des mecs du 15-18 et du 18-25 de JVC qui étaient venus troller. Et comme j'avais de l'expérience dans la modération j'ai, enfin sur divers autres forum, chat, IRC. La plupart tu vois, la plupart des gens du discord maintenant que le gars qui a lancé le projet a abandonné parce que trop de soucis personnels dans sa vie, du coup ça a été repris, parce que la plupart des gens maintenant ils ont pas beaucoup plus de 18 ans tu vois je suis un des plus âgés sur, si ce n'est le plus âgé des membres actuels du serveur. Du coup ouais à une époque j'ai beaucoup modéré leur serveur, mais du

coup maintenant depuis que j'ai plus de portable avec de l'internet à foison je peux plus. Et de toute façon maintenant ils ont plus besoin de moi c'est très calme. Des trolls y'en a plus, le lien du serveur il est plus accessible à tout le monde.

E : Donc c'est une communauté qui est fermée maintenant ?

A : Non elle est pas fermée elle reste ouverte, mais juste ouais, dès que y'a un mec qui vient faire chier il se fait instaban. On cherche pas à comprendre, je leur ai fait comprendre aux jeunes, je leur ai quand même appris aux jeunes tu vois comment modérer des serveurs. Parce que des serveurs teamspeak, mumble, de genre de choses, j'ai fait de la modération dessus. Du coup c'est pour ça je leur ai appris comment faire régner l'ordre tu vois, porter ses couilles même quand on en a pas l'habitude, surtout que c'est tous des jeunes qui ont pas trop confiance en eux, je leur ai appris maintenant.

1 :00 :13

E : Ouais ça les aide aussi.

A : J'ai modéré à une époque, j'ai réorganisé leurs serveurs en grande partie pour qu'ils aient un truc propre. Je me suis occupé dès le premier troll qu'il avait, à un moment tu vois j'étais H24 sur mon PC tu vois chez les parents, pour être le moins possible avec eux. J'étais avec mes bouquins, mon PC à chercher des trucs sur internet. Un peu de jeux vidéo mais surtout internet pour chercher des trucs, me renseigner, voilà, ce genre de chose. Donc ouais en parallèle j'étais toujours sur le discord, j'avais toujours un onglet discord sur le PC ouvert. L'appli, si y'avait un soucis, le discord sur le téléphone aussi, si y'avait un soucis j'étais joignable tout le temps. Ça leur a fait un choc le jour où j'ai perdu mon téléphone qui avait encore, sur lequel y'avait de l'internet. Parce que du coup, ma mère elle m'avait délogé mais ce qu'elle avait pas prévu du coup c'est que c'était un forfait, un abonnement 48 mois sur mon téléphone qu'elle était en train de payer. Du coup j'en avais encore pour un moment si je voulais. Mais j'ai perdu le téléphone, enfin on me l'a volé ce téléphone avec la carte sim.

E : Dans un... genre la croix rouge les trucs comme ça non ?

A : Même pas tu vois, c'est ça le pire.

E : Parce que la du coup tu vis dans une tente ? c'est ça ?

A : Un collègue, il a un terrain, il a un camion complètement en panne il roule même pas mais il est aménagé. Et sinon bah je, si je veux j'appelle un couple, tata « Nadine » et « Richard », qui d'ailleurs est prof de psycho criminologie à la fac, elle donne des cours. Elle a eu son doctorat en septembre dernier. 36 ans, marocaine, voilà.

E : Ca m'intéresserait bien moi. J'suis en train de voir pour rentrer en criminologie l'année prochaine.

A : Bah si tu veux je peux essayer de te mettre en contact avec. Si tu veux.

E : Et comment tu les as rencontrés ?

A : A carrefour, je faisais la manche, ils venaient tout le temps. Souvent, quand ils passaient faire leur course par-là, ils me ramenaient des trucs pour le chien, pour moi, et ouais du coup ils me ramenaient des trucs et ils ont fini par me dire « maintenant quand t'as un problème, tu viens à la maison ». du coup bah si j'ai la flemme de retourner jusque Pollestres, si je veux je les appelle je dors chez eux ils s'en foutent. Du coup j'y vais pour pour prendre une douche quand j'ai besoin, si il faut sinon, y'a une assoc le carud. Bon c'est un truc de toxicomane à la base, il faut avoir consommé des produits pour y aller. Genre t'y vas, tu sors une excuse, tu dis que t'as besoin de matériel propre pour fumer ta coke, te piquer, que sais-je, je m'en fous je touche pas a ces trucs la moi. Mais ayant consommé des produits, et consommant encore certaines choses de temps en temps, autres que ça (le shit), lsd, mdma, pas d'ecstasy surtout pas, j'aime pas, j'en veux pas. Ça fait serrer la mâchoire, horrible. Les Taz. Par contre la MD en cristal pur ça je veux bien. Ca c'est bon. LSD, kétamine, PCP, enfin PCP une fois j'ia eu l'occasion de goûter, parce que c'est un truc qu'on trouve plus. Le PCP c'est un truc, la poudre d'ange, angel dust, du coup c'est de la même famille que la kétamine. C'est une molécule, la phencyclidine, du coup synthétisée dans les années 50 à la base, utilisée en médecine humaine comme anesthésiant, mais qui a vite été retirée parce qu'il y avait des effets secondaires trop mauvais, genre des propriétés dissociatives. Et du coup la kétamine, qui peut être utilisée comme anesthésiant local en médecine humaine, ou surtout anesthésiant en médecine vétérinaire. Chevaux, éléphants. Y'a pas longtemps j'ai eu de la kétamine indienne.

E : T'en prends occasionnellement ?

A : Ouais ce genre de chose là c'est occasionnel. Y'a quelques temps je faisais la manche à carrefour et y'a un collègue, le collègue là du terrain qui me dit « Alex, vient j'ai de la kéta ». ok bah j'arrive. On y va. Il avait un demi gramme, il a séparé ça en deux, bah ça m'a scotché. Après le LSD j'en ai fait des abus de ça. C'est pour ça que y'a eu des troubles psychopathologiques qui sont apparus. Trouble bipolaire, c'est un symptôme de la schizophrénie, c'est apparu après que je commence à en bouffer. J'ai jamais eu de bad trip ou quoi que ce soit avec les hallucinogènes hein, mais à mon avis y'a certains troubles qui sont liés à ça.

E : Ouais ça attaque quand même.

A : Bah ouais surtout que je commençais par en manger un, puis après quelques teufs, festivals, j'ai commencé à en bouffer un, puis un deuxième, puis un troisième, puis j'ai fait des trucs du genre en bouffer 4 d'un coup. Puis après du LSD en goutte. Du coup-là goutte, beaucoup plus fort qu'en buvard. En micropointe, la gélatine, ce genre de choses. Des gouttes parfois à me

foutre 2-3 gouttes dans une bouteille de jus de fruit que je bois comme ça. Au final tu te mets 2-3 gouttes qui sont mélangées dans la bouteille, au final une fois que t'as bu la bouteille entière c'est comme si tu t'étais envoyé plusieurs buvards très très forts quoi. Le LSD en gouttes c'est de l'acide, l'acide lysergamide pur ou quasi pur en gouttes, une goutte t'as un dosage beaucoup plus élevé en microgramme que sur un buvard. Les buvards ils sont préparés, ils ont leur plaque de buvard prédécoupée, ils ont leurs buvards puis ils font leur merde, ils les aspergent un peu de produit. Ensuite ils les mettent sous cellophane ou quoi pour pas que ce soit exposé à l'air. Parce que l'acide lysergamide, le LSD se désagrège très vite à l'air libre. Du coup tu te mets 2-3 gouttes dans une bouteille comme ça mon pote... ma plus grosse perche au LSD que je me suis prise je suis resté perché pas loin d'une semaine, 5 jours et demi. Cette fois la j'avais bouffé 5 buvards, foutu 2 gouttes dans la bouteille. d'abord 5 buvards, ensuite la bouteille je l'ai bu en 5-6h quand même, j'y vais doucement. Mais genre en plus de ça je rajoute, un pote qui a préparé de la gélatine, bah vas y balance un bout de la gélat.

1 :10 :48

E : mais ça ressemble à quoi une perche de 5 jours ? tu peux pas dormir du coup. Enfin 5 jours

A : Ah bah non tu dors pas, tu restes tripé pendant 5 jours.

E : T'as fait quoi t'es resté dans ta chambre comme ça ?

A : Non bah je me baladais un peu partout avec des potes sous trip ; je faisais des trucs, je vivais ma vie sous buvard à balle. Du coup ouais 5 jours et demis sans dormir, pas d'autres produits hein, les amphet, le speed, les méthamphétamines j'ai jamais touché. Cocaine j'ai déjà goûté une fois, j'ai pris un trait une fois, on m'en avait proposé mais non, j'ai pas kiffé. Le cœur qui palpite, tout ça, non je peux pas. J'aime les hallucinogènes, la marijuana, les relaxants. Et j'ai goûté beaucoup d'hallucinogènes, le LSD, la kétamine, qui est considérée comme un hallucinogène dissociatif qui est pareil, hayauasca, datura, peyotl. C'étaient des infusions. J'ai déjà goûté du DMT pur. Et ça c'est pas juste des hallucinations comme sous champi ou quoi, c'est vraiment des visions, je sais pas comment t'expliquer. C'est vraiment quelque chose complètement fou. Une fois j'ai goûté, ça m'a suffi. La datura, la DMT, l'hayauasca, le peyotl, c'est des choses que j'ai goûté une fois je referai plus. Ça m'a suffi. Ça cogne fort. Autant tu vois des grosses perches au LSD je veux bien, tant que c'est dans un bon contexte entouré de bonnes personnes. Parce que les hallucinogènes c'est pas trop la forte dose qui provoque les bad trips, c'est justement le mauvais entourage, le mauvais contexte, le mauvais état d'esprit, tout ça. Tu peux t'envoyer autant de LSD que tu veux, déjà pour faire une overdose au LSD c'est très compliqué, parce que dans le pire des cas si tu fais une overdose au LSD bah de ce qu'on m'a dit, si tu fais une overdose au LSD tu peux te mettre à... moi j'ai jamais fait

d'overdose de quelque produit que ce soit, mais de ce qu'on m'a dit une overdose de LSD dans le pire des cas tu vas avoir un peu la tête qui part en arrière tu vas pisser du nez. Mais aussi à savoir en cas d'overdose de produits acides, faut pour faire redescendre, équilibrer le pH dans le corps parce que bah si tu fais une overdose t'as trop d'acide dans le corps, du coup trop d'acidité dans le corps ça pète un plomb. Du coup pour rééquilibrer le pH il faut fumer de l'héroïne ou de l'opium. Pour prévenir les overdose d'acide, tu fumes de l'héroïne, de l'opium, de la cocaïne enfin du crack, que t'as préparé. J'ai jamais goûté le crack. Je suis énormément renseigné sur toutes les drogues que j'ai goûtées, même juste une fois. Même la cocaïne tu vois je sais la cuisiner parce que plusieurs fois j'ai vu quelqu'un le faire. C'est déjà arriver un pote trop défoncé « eh tu peux me cuisiner mon truc stp ». Aller balance, file la cuillère et je te le fais.

1 :19 :00

E : C'est pour se piquer la cuillère et tout ?

A : Bah non c'est pour cuisiner. C'est ce qu'il prennent. Ils prennent une petite cuillère et ils mettent leur coke. Ça dépend de la quantité après. Donc j'ai déjà cuisiné pour des gens trop défonçés mais j'ai jamais pris. Tu prends une ptite cuillère, tu mets ta coke dedans, un peu d'ammoniac, tu chauffes jusqu'à ce que ça cristallise, ça fait pour que toute la coupe de la cocaïne est éliminée, du coup il te reste que de la cocaïne ou presque, il te reste peu voire pas du tout de coupe. Et en plus d'avoir éliminé la coupe, ça fait cristallisé le produit. Tu le chauffes, ça va te faire une goutte d'huile dans ta cuillère et une fois que la goutte d'huile est faite tu éponges l'ammoniac, tu rinces avec de l'eau parce que vaut mieux pas se retrouver avec de l'ammoniac dans les poumons, même si c'est pas pour moi j'ai pas envie que mon pote qu'il se foute ça dans les poumons, donc tu le rinces avec de l'eau, et si tu veux vraiment bien le rincer... (interruption par une dame et son petit-fils qui voulait caresser le chien)

E : Donc pour la fin moi y'a des infos que je demande à tout le monde, c'est l'âge, tu me l'as dit c'est 22 ans. Donc t'as l'âge, t'es né la même année que ma petite sœur. Ensuite c'est les études que tu as faite, les diplômes que tu as. Donc t'as un bac L.

A : Un bac littéraire oui. Après avoir passé 2 ans en terminale scientifique j'ai donc un bac littéraire spécialité musique. Qu'est-ce que je fais avec ça moi maintenant ?

E : Ensuite c'est le niveau d'étude de tes parents.

A : Ma mère à l'époque a eu un bac médico-social. Sciences médico sociales, SMS à son époque. Et mon beau père il a eu un bac pro en Belgique ou un cap je sais pas. Et le père j'en sais rien, peut être un cap dans le bâtiment ou un BEP, c'était plutôt un BEP à l'époque de nos parents.

E : Ensuite c'était les boulots, soit les boulots que tu avais fait toi...

A : Surtout dans les champs en saison, les patates les betteraves. Sinon c'était en festival, en bénévolat, dans le staff de festival au main square festival a Arras notamment si tu connais.

E : Ouais y'avait Wiz Khalifa qui était passé la bas.

A : Y'a rammstein, Iron Maiden, Ghost, Alice in chains, y'a plein de trucs qui sont passés la bas. Orelsan, Vald, Die Antwoord. J'ai le compte deezer d'une nana que j'ai rencontrée. Je dirai rien a son propos tant qu'il y'a l'enregistrement. Je te raconterai après.

E : Après le dernier truc c'est les boulots qu'ont fait tes parents.

A : Mon père sur mon acte de naissance y'a écrit qu'il était peintre en bâtiment, après de ce que je l'ai connu jamais il n'a bossé. Chômage tout le temps. Ma mère elle a bossé en usine dans la couture, dans l'aide à la personne, actuellement elle est assistante de vie pour les personnes âgées. Quoique non, elle a changé de boulot après que j'ai plus été chez eux, il me semble qu'elle ait changé de boulot, elle est dans une structure où elle s'occupe d'enfants en foyer. Quelque chose comme ça.

E : C'est un peu paradoxal non ?

A : Bah du coup ma mère ouais elle bosse dans le social ouais, elle a bossé dans la couture en production, pas que dans la couture il me semble mais je suis plus sur. Et sinon ouais elle était secrétaire médicale aussi.

E : C'est un peu paradoxal de bosser dans des structures pour aider les jeunes en difficulté et te voir dans cette situation...

A : T'as vu ça, sachant que le 20 novembre dernier pour son anniversaire je lui ai envoyé un SMS et elle ne m'a même pas répondu. Pour ça, maintenant ils vont se faire voir.

E : Ouais j'allais te demander si t'avais essayé de reprendre contact avec eux.

A : Bah ouais tu vois j'avais encore quelques contacts avec eux au moins les premiers mois tu vois. Je prenais quand même des nouvelles de temps en temps. Après elle s'est mis a plus répondre. Aller ok tant pis je m'en fous. Si je veux reprendre contact avec eux bah ça sera le jour où je me créerais un compte facebook et ou je les retrouverai. Même leurs numéros je les ais plus. J'ai quelques numéros qui sont notés sur papier de personnes que j'ai choisies, de la famille qu'on choisit hein, qu'on porte dans son cœur et qu'on choisit, mais pas la famille biologique.

E : Et même ta petite sœur ?

A : Même mes petites sœurs. J'ai une petite sœur et une demie sœur. Mais c'est pareil, pour moi c'est pareil, je m'en fous.

E : Et t'as plus de contacts avec elles à cause de...

A : Bah a cause de ça justement.

E : Tu penses que c'est ton beau-père qui a ...

A : La mère aussi. Les deux. Les deux dont ça fait aussi que toute la famille c'est pareil. J'ai jamais connu toute la famille paternelle mais la famille maternelle c'est pareil. Si je pouvais éviter de les voir le plus possible je m'en portais très bien. Déjà avant ça. Et après ça bon j'ai vu quelques fois ma grand-mère, l'hiver dernier quand j'étais encore dans le nord. J'allais voir un petit peu ma grand-mère maternelle mais c'est vite parti en couille parce que y'avait ma mère aussi derrière. Avec mes sœurs tu vois y'a jamais eu de soucis, mais justement mes sœurs me disent que c'est ma mère derrière qui foutait la merde tu vois. Parce que sinon ma grand-mère après elle aurait été prête à m'héberger, à que je foute son adresse pour que je refasse ma carte d'identité et que j'aille postuler en intérim. Et elle m'hébergeait le temps que je trouve un truc tu vois.

E : Et en fait c'est la pression de ta mère qui a fait qu'elle l'a pas fait ?

A : Y a eu ça et le fait que je pensais déjà à vadrouiller tu vois. J'étais parti à Rouen en novembre 2018 tu vois, puis après pour l'hiver au moment des vacances de noel j'étais remonté dans le nord pour voir mon ex. mon ex que du coup j'ai rencontré lors de ma troisième année de terminale, bon elle était en seconde à ce moment-là. Lors de la troisième année de terminale. Elle est passée en première après et du coup cette année elle est en terminale. J'avais eu quelques nouvelles y'a quelques temps elle se porte bien, je suis très content pour elle. **Elle me manque beaucoup d'ailleurs, faut pas y repenser d'ailleurs. C'est pas grave faut pas y repenser.**

E : Ouais les ex c'est dur.

A : Autant la première qui a contribué à me faire tomber dans la dépression et a niqué le peu de confiance en moi que j'avais déjà, j'en ai rien à foutre, la deuxième ça me laisse complètement indifférent tu vois de penser à elle, ça me fait ni chaud ni froid, mais la plus récente elle me manque quand même.

1 :32 :39

E : Mais la plus récente c'était quand ?

A : On est plus ensemble depuis mars dernier. Voilà. Du coup c'est récent. On est resté ensemble 6 mois. notre relation amoureuse ça a commencé fin des vacances d'été début septembre, 2018. Du coup de septembre à mars.

E : Et donc t'étais déjà à la rue pendant que t'étais avec ?

A : Bah quand elle m'a connu j'étais au lycée chez les parents, on s'est rencontré au club théâtre au lycée. C'était une nana étudiante en art du spectacle qui avait fait un club théâtre au lycée. Du coup aller, et je l'ai rencontré la bas. On a fini ensemble après, je me suis retrouvé dehors

du coup, hébergé pendant 2 mois. après ouais chez Juliette à Lille, elle était chez ses parents, j'allais chez elle de temps en temps. Ensuite quand j'étais à Rouen pendant un mois je l'ai pas vu mais on est resté en contact, j'ai toujours des solutions pour charger un machin et avoir des sms. (...) moi je le vis bien honnêtement, bon y'a des jours la manche ça galère tu vois, normal. Mais bon je m'en fout, tant qu'il y a le minimum pour que le chien mange et que moi je mange aussi, c'est bon. Après les clopes le pétard c'est du bonus. Et honnêtement tous les jours j'ai largement ce qu'il faut pour manger, fumer, me racheter des bouquins de temps en temps s'il faut ou des trucs utiles, toujours. J'ai même un peu d'argent de coté, j'y touche pas.

E : Tu gagnes des thunes comment, avec la manche c'est tout ?

A : Juste la manche. J'ai aucun revenu, j'ai même pas de compte en banque nulle part. voilà. Mes seuls revenus c'est la manche et j'ai un peu de thunes de côté si vraiment vraiment je suis dans la galère. Ou alors le jour où je devrais investir dans quelque chose d'utile. Genre le permis de conduire, bon même si le permis j'en suis encore loin, je pense que c'est pas avec les 140€ que j'ai de côté actuellement que je vais me payer le permis hein. Mais au moins c'est déjà ça, le jour où j'ai mon acte de naissance j'ai déjà le timbre fiscal pour la carte d'identité qui a été perdue. 25€ de timbre fiscal du coup je sais que je les ai.

E : bah ouais, si ton projet c'est de reprendre, de t'inscrire à la fac l'année prochaine essaie de faire tes papiers ouais.

A : L'année prochaine ça c'est pas sur parce que du coup je vais aller à Clermont-l'Herault à vélo. Du coup ça va peut-être me prendre du temps. Puis comme je risque de rester la bas quelques temps avec le pote...

E : Après c'est quoi, 140 bornes tu m'as dit, t'en as pour 5 jours.

A : Google maps dit 8h, après 8h en vélo en s'arrêtant pas. Quand je suis parti quand même les 10 km entre perpignan et Pollestres je les fais en à peine une heure 15, à pied, avec le sac de 35 kilos sur le dos. Voilà. Quand il faut que je me déplace j'y vais et je m'arrête le moins possible. Je cavale quand je suis à pied. Tout le monde, que ce soit des ex ou des potes, tout le monde me dit « ralentis tu marches trop vite ». du coup si tu as d'autres questions vas-y.

E : Ouais ! bah je pense que ce que je vais faire c'est que je vais le retranscrire et puis je verrai.

A : 1h40 la, bon courage.

E : Bah 1h40 ça va me prendre...

Annexe N°8 : retranscription Patrick

Entretien réalisé le 12 mars 2020 à 10h 30, place de la république

Enquêté : Patrick

Enquêteur : Antoine

Durée de l'entretien : 40min

A : C'est bon j'ai démarré.

F : Ouais.

A : Donc du coup est-ce que tu veux me raconter...

F : Comment ça a commencé ? d'aller à la rue ? en fait bah j'ai trouvé mon meilleur ami il habitait au-dessus de chez moi, il m'avait trouvé l'appart et tout ça se passait bien, et tout, on se faisait des soirées et tout, blablabla, et une fois je le voyais pas b-pendant 2 jours, j'ai péché la porte, hop je l'ai trouvé avec son matos. La ça m'a fait une claque et j'ai arrêté de payer les loyers, je me suis mis à me défoncer encore plus, et je me suis fait virer, je me suis retrouvé à la rue j'ai fait une dépression, et personne m'a aidé tout le monde m'a enfoncé, et après bah toutes mes thunes qui y passaient, ils m'ont bloqué le RSA à la fin, j'avais une fiche, ma mère a fait une fiche de recherche j'sais pas quoi, je me suis fait emmerder dans tous les sens enfin bref, voilà. C'est comme ça que ça a commencé, et là depuis que j'essaie de remonter et d'arrêter, et bah tu vois ils te font la misère. Les dealers et tout. Une fois un dealer il m'a dit « si tu veux rester dans le quartier tu viens acheter que chez nous ». oh c'est quoi ça, c'est quoi cette histoire. Donc tu vois, le monde de la rue, la came et tout, c'est bon. Et voilà comment que ça a commencé et là j'en ai marre et j'ai repris des forces et je vais reprendre la boulangerie et voilà quoi. J'attends la voiture et puis c'est bon.

A : Ouais. Parce que c'était y'a combien de temps que ça t'es arrivé ?

F : Euh, y'a 3 ans. Octobre, on est quand là, octobre 2017. C'était vraiment de le voir comme ça ça m'a foutu un choc quoi et personne, même l'assistante sociale c'est moi qui lui disait comment faire les papiers, j'avais plus d'assistante sociale, plus moyen de faire une adresse, plus rien. C'est comme si j'étais zappé du système. Tain c'est pour ça je me disais y'avait une...

A : Et en fait tu vivais...

F : En squat ouais, en squat. Dans un squat là avec un mec que je t'ai dit là, celui qui m'avait volé 5€ enfin bref. L'histoire-là. On vivait ensemble mais je ramenait tout il ramenait rien, j'en ai eu marre et tout donc hop je me suis mis d'un côté il s'est mis de l'autre et ça a mal fini et c'était moi le méchant dans l'histoire quoi alors que, bah bon je vais pas dire mais dès que j'ai trop à manger bah je donne à tout le monde quoi, je sais pas si c'est normal ou pas. Voilà c'est

mon caractère je suis comme ça, j'aime bien donner. Même si une famille vient et a pas à pas à manger bah je mangerai pas, je donnerai ma bouffe. Et quand je travaillais t'inquiète, je gagnais bien en boulangerie je donnais plein, enfin plein, plein d'argent à des SDF, des gens dans le besoin. Mais bon maintenant j'ai mon projet de vie, je m'y tiens et c'est tout.

A : Et c'est quand que tu étais boulanger ?

F : Oh de 2000 à 2015. Ouais ouais.

A : Et du coup entre 2015 et 2017 il s'est passé quoi ?

F : Bah euh il s'est passé quoi, je, avec mon pote on faisait les, on faisait les vendanges, les saisons. On se baladait avec des voitures on faisait si, ça, on faisait la cueillette, après on a été aux pommes et tout, voilà. J'avais fait un arrêt sur la boulang' parce que je me sentais pas capable de bosser en boulang et j'avais envie d'ailleurs quoi.

A : Donc du coup t'étais boulanger et t'as voulu arrêté t'as changé de boulot...

F : Non non non non, c'est juste pour faire les saisons et être tranquille pendant 6mois, et j'en avais marre du boulot, et quand t'es dans la drogue tu cherches plus à te droguer et à trouver des sous pour la drogue qu'aller tafer. Quand t'es vraiment dedans on va dire quoi. Après quand je travaillais aussi bon bah je peux dire que c'était plus facile d'avoir de la bonne. Mais bon la du moment que j'ai tout arrêté, que je me suis bien calmer parce que j'ai d'autres choses à foutre, je vois le monde différemment.

5 :30

A : Tu prenais de la drogue pendant que t'étais boulanger ?

F : Ah ouais ouais ouais, et les parents de mes copains ils hallucinaient, ils étaient la « comment tu fais ? tu fais la soirée avec nos enfants et tu vas travailler après ? », même mes potes ils hallucinaient, je dis bah non, je suis insomniaque et j'aime bien faire la fête et aller travailler ça me dérangeait pas, j'aime bien être tout seul dans la nuit, hop tu vois travailler, 4h minuit 1 h du mat, hop je suis tout seul dans mon fournil je bosse je suis peinarde quoi.

A : Et tu prenais quoi sans indiscrétion ?

F : En drogues ? Tout. J'ai tout essayé on va dire sauf la datura, les trucs la les trucs qui rendent débile, ça je touche pas. Et les trucs qui rendent, tu sais pas, si t'es mal, comme l'ayahuasca, bon on en a pas ici mais si t'as pas un chamane a coté tu peux vriller et tu arriver à rêver que tu te fais bouffer par, j'sais pas un anaconda, et tu dis « oui mange-moi », tu vois le délire. Autrement ouais, le LSD, les ecstasy, MD, speed, tout quoi.

A : Et t'étais dépendant ? genre t'en prenais tout le temps ?

F : Non non non non, dépendant on va dire que je peux arrêter tout d'un coup. Mais après il me faudrait un bédouin le soir ou un petit machin, histoire de se poser. Mais le bédouin c'est pas méchant

quoi. Après j'ai jamais été, enfin ce qui rend dépendant c'est quand tu fumes la, comme les crackers. L'ammoniac, là, je sais pas si tu fumes mais... et bah voilà, et ça ça les rend dépendants et ça les rends compte, et vu qu'à 18 ans, pas chez tout le monde mais la croissance tu vois elle finit à 18-20 ans, et après tes neurones ils restent pas stagne, ils diminuent. Et quand tu fumes t'en perd encore plus et ça les rend débile, ça les rend, je sais pas, c'est pas un truc. Et vu que mon meilleur pote est mort comme ça ça m'a encore plus mis le seum. (il me propose de l'eau et parle à son chien).

F : On fait plus rien de nos mains à part ce qu'on nous dicte. Moi le mode productiviste ça m'intéresse pas. Si je refais une boulangerie ça sera associatif à moitié. Pour les riches, y'aura des produits pour les riches et des produits pour les pauvres. Pour tout le monde. T'as des baguettes au prix de revient, sans faire de marge, pour les pauvres. Je veux faire ça, je dis pas ou.

A : Tu veux retourner en Bretagne ?

10 :30

F : Non en équateur. Y'a la Pachamama qui est mis dans la constitution maintenant. Tu peux plus faire de nucléaire, tu peux plus faire de barrages hydroélectriques, de toucher aux minerais, t'as plus le droit. L'équateur et la Bolivie est en train d'essayer de la faire, mais l'Équateur l'a mis dans la constitution, la Pachamama. C'est pour ça que je préfère être là-bas. Donc ouais je vais la bas, mon projet, si je peux faire ça, j'ai 40 ans c'est bon je vais pas passer ma vie à rester dans la rue à me défoncer parce que je sas très bien dans 5 ans je serai plus là. Si je continue. Et la tout le monde voit, ceux qui me connaissent, que ouais j'ai changé, ça bouge.

A : Parce que t'as arrêté de prendre des drogue ?

F : OUAIS, et de faire le con, de gueuler sur tout le monde, de taper, j'essaye de moins taper mais bon quand t'es à la rue il faut se la mettre.

A : Du coup en fait t'étais boulanger pendant une quinzaine d'années, et ensuite tu as décidé de voyager, de travailler en saison,...

F : Ouais de me lâcher, j'ai fait un road trip quoi, on va dire. j'étais en ~~Allemagne~~, en Espagne, au Portugal, j'aidais ma femme qui faisait ses études. Bon après j'ai vu le truc arriver, on a fait chacun une connerie, on s'est baladé, je la suivais, et après bon moi je me suis barré, je suis revenu ici et depuis que je suis revenu ici bon bah, ça fait 10 ans la que j'habite ici à peu près, j'habitais à Rigaud, j'habitais au Puig, j'habitais ici, et bah après j'étais en squat et tout. Et personne, en fait la politique de la ville ici c'est, il ont fermé le CCAS pour les adresses, ils essaient de foutre dehors tous les SDF et tout, ils font rien pour eux, mais attend t'en aura toujours et t'auras toujours des gens pauvres. Et t'as vu Pujol, non Aliot, 35% des sondés. Le

mec il va passer maire quoi. Et si y'a pas d'alliance, parce que les autres ils veulent pas s'allier, donc le Grau la, et le Pujol, ils veulent pas s'allier. Y'a un truc qui va mal, parce que lui s'il arrive il va dire aux flics « tu mets une amende ou tu mets un mandat de dépôt », tu les amènes à chaque fois en dehors de la ville. Y'en a ils ont été viré du département. Tu peux plus rentrer, y'en a tu peux plus rentrer dans le département. Après c'est au cas par cas, par rapport à ce que t'as fait, et par exemple t'as plus le droit d'aller dans le département, comme des lois t'as plus le droit d'aller en Espagne, moi j'étais interdit en Espagne parce que j'avais en fait, j'étais en mobylette ou je sais plus quoi, en scooter, et en fait j'avais passé une ligne droite, bon j'étais bourré, et ils m'ont mis en dégrisement et ils m'ont mis 8 mois d'interdiction et 2000€ de machin. Je lui dis « mais moi je viens ici en scooter pour acheter du tabac pas cher j'ai pas les moyens », la juge à 8h du mat un dimanche elle voulait déjà pas bosser... (on fait une pause pour écouter la chronique de Tanguy Pastureaud)

F : Une fois y'en avait un qui agressait tout le monde ici personne disait rien et tout, fermait sa gueule, moi j'y vais j'arrache mes vêtements je dis viens on va se la mettre, parce que quand il a fait peur aux gamins là je me suis énervé. Et tu sais ce qu'on m'a dit après ? « ouais tu devrais pas faire ça t'étais méchant » et tout. Je dis vous êtes contents de vous faire agresser ? y'a un mec qu'arrive faut le faire dégager, et tu vois j'étais la mauvaise personne alors que j'ai soutenu. (interruption par un homme qui hurle dehors). Tu m'excuses moi je dis toujours ce que je pense. Comme l'autre la qui faisait la manche quand t'es arrivé, il fait que mentir, je lui dis mens pas dis la vérité, tu vas voir ça marchera mieux. Tu dis pas « wohhh je me pique donne des sous », le mec il me dit on m'a viré mon, il est suivi par l'udaf, sans qu'il me dise rien je savais qu'il avait la H (hépatite ?), je savais qu'il était suivi par l'UDAF, je savais qu'il avait à manger et tout. Tu sais ce qu'il me dit ? « je peux pas rouler mes clopes c'est pour ça que j'achète des blondes je sais pas rouler ». je dis tu fais la manche pour t'acheter des blondes ? t'as honte de rien toi. Je vais nettoyer là-haut et après je vais faire mon tour.

A : Tu habites là-bas ?

F : Ouais dans le grenier là-haut. on est bon ou ?

A : Je sais pas, tu veux t'arrêter toi ?

F : Bah je sais pas, qu'est-ce qui y'a d'autre.

A : Je sais pas, je voulais bien que tu me parles de par exemple les études que t'as faites, ce genre de choses.

F : Les études j'ai fait un BEP biochimie, BEP agro-alimentaire et après je suis reparti en BEP boulangerie. Je devais faire mon bac, j'ai arrêté, voilà, je voulais aller travailler et gagner ma vie. Mon patron, son fils, le père de mon patron c'était le président de la fédération de

boulangerie donc il voulait que je fasse mon brevet de maitrise machin, mais ça appartient qu'à moi. Parce que après, brevet de maitrise, tu vas chez le banquier et il te suce la bite hein. Pour ouvrir une boulangerie. Et voilà c'est ça les études que j'ai fait, après des trucs normaux quoi, j'ai vite vite arrêter parce que je crois que c'est le spliff qui m'a, non je sais pas, c'est me donner des bonnes excuses mais je suis plus manuel que... après maintenant tu vois j'aime bien, j'adore la psychanalyse, la philosophie les trucs comme ça, les histoires toute ces merdes là. Ouais, j'suis peut-être le seul à lire de la rue. Nan y'en à 2 ou 3, mais ouais moi j'adore bouquiner. J'adore m'intéresser parce que je m'intéressais à rien avant, j'étais le plus con des cons, je dis ça comme ça, à la masse quoi.

22 :40

A : Et quand tu t'es retrouvé à la rue en 2017 tu avais personne, pas d'entourage pour t'aider ?

F : Non pas d'entourage parce qu'en fait ma sœur, depuis qu'on est jeunes, depuis que mes parents ont divorcé on avait, je sais pas, 7-8ans, bah depuis elle a tout fait pour accaparer ma mère, alors que ça aurait été le contraire, le complexe d'Œdipe, les trucs comme ça tu vois. Non elle a fait ça pour, ma mère elle était psychologiquement, voilà, psychologiquement ça allait pas, donc elle s'est fait attraper par sa fille et depuis c'est moi la merde de la famille gros. Pas que j'étais bien avant, mais maintenant je suis traité comme une merde. Pour te dire, à la caméra, tu vois à monoprix y'a une caméra au-dessus ? et bah ils comptent mes bières que je bois la journée. Depuis que ma mère a appelé pour savoir où j'étais, disparition inquiétante, ils avaient une fiche avec eux, et dès qu'ils me voyaient ils mettaient une croix.

A : Parce que ta mère elle a fait disparition inquiétante parce qu'elle avait pas de nouvelles de toi, elle savait pas ou t'étais ?

F : Ouais bah j'ai coupé les ponts, je lui dis arrête de m'appeler, elle me dit « je vais faire une disparition inquiétante », je lui dis « je t'appellerai quand je t'appellerai », elle me dit « non non je vais le faire ». Depuis, quand je dis un truc je reviens pas dessus, et elle m'aurait dit bon je vais pas le faire mais je t'appellerai dans un mois, à la rigueur. Non non elle a voulu le faire tout de suite parce que sa fille flic, son mari garda républicain à l'Élysée je sais pas quoi tout le bordel, tous ces connards, toute cette merde là. Je suis désolé de dire ça. Après je sais pas si t'as des parents flics toi. Après c'est pour ça je supporte pas comment ils parlent aux gens. Tu vois mémé elle arrive avec son caniche elle passe crème, elle peut rentrer dans tous les magasins. Une fois je suis rentré chez lui là le bollos là, je rentre chez lui, je vais poser mon chien, et tout, « oh non tu rentres pas », je dis « je vais juste aux toilettes », non tu rentres pas. Mamie arrive juste derrière avec son chien il lui fait la bise, tu vois. C'est quoi ça. Parce que je suis à la rue

je suis une merde je vais faire tâche ? non je vais juste aux toilettes. Les aprioris de merde. C'est horrible, horrible.

A : Et c'est ton beau-frère qui est flic ? ou ta sœur ?

F : Ma sœur est gendarme dans les bureaux, et mon beau-frère il est garde républicain mais dans l'imprimerie. Et son grand-père c'était le garde du corps de François Mitterrand. Pendant le mariage il était en train de m'en raconter des bonnes, on s'était mis tous les deux, et sa fille elle était venue le chercher pour lui dire « ferme ta gueule ». Après c'est des histoires de cul que j'ai entendu, c'est pas des histoires de tueries, de j'sais pas quoi, de ventes d'armes et de j'sais pas quoi, qu'on connaît tout mais bon.

A : Et tu as juste une sœur c'est ça ?

F : Ouais enfin pour moi c'est plus une sœur.

A : Oui voilà. Et c'est toi qui a choisi de couper les ponts avec ta mère y'a quelques années quand tu t'es retrouvé à la rue.

F : Ouais parce que elle m'écoute pas. Je parle c'est comme si je parlais dans le vent. C'est, tu vois, on a tous des choses intéressantes, inintéressantes à dire, à faire, tu vois. Elle s'est toujours foutu de sa gueule quand elle était jeune, et ça j'aimais pas tu vois. Tu te fous pas de la gueule de ta mère tu vois. Et hop du jour au lendemain qu'elle a eu ses gosses, elle a appelé, « bah tiens, tu peux me les garder ? », tu vois. Voilà hop j'ai besoin de toi quoi. Et ça j'ai pas aimé. Voilà après bon c'est pas passé parce que voilà, je sais pas j'suis un connard, j'suis à la rue, et vu que c'est m'a fait chier bah voilà ça me fait chier bah je vais encore plus quoi, et du coup bah j'ai fait ça quoi. Tu me dis je vais appeler les flics pour disparition inquiétante je vais me mettre à trainer. Voilà je suis bête et j'suis con. J'ai fait le con, maintenant je me remets, je suis sorti de ça.

A : parce que tu penses que quand tu t'es retrouvé à la rue ça a changé les rapports avec ta famille ?

F : Ah encore pire ouais. Et à ce qui paraît on m'a dit, c'est même pas ma mère, ils ont envoyé ma tante, qui a le cancer qui est en fin de vie, pour venir me chercher. C'est même pas ma mère. Et quand j'habitais en Bretagne tu vois avec ma femme, elle venait même pas faire 100 bornes. Et elle allait faire 600 700 bornes pour voir sa fille. Et moi elle venait même pas faire 100 bornes. Et moi je lui ai dit, plein de trucs comme ça, c'est les petites attentions, c'est ça qui font tout. Elle a pas voulu le faire bon bah voilà. Et moi je lui dis bah je coupe les ponts parce que toute façon tout ce que je dis c'est pris à la légère, c'est de la merde, et j'ai aucune crédibilité avec eux, donc voilà, je préfère rester comme je suis quoi. Après quand on me connaît, je suis peut-être idiot je sais pas, je suis con, mais je suis comme je suis, et puis voilà quoi. Mais non,

moi j'ai plus de famille quoi. Ils passent, ils vont faire leurs vacances en Espagne, tu vois tu passes l'A9, tu fais Carcassonne Narbonne, Narbonne Perpignan, moi j'habitais Argeles, tu peux faire Argeles et passer par la côte tu vois, Rosas, aller voir le truc à Salvador Dali et tout, n'importe, mais non, « Oh bah on est passé à côté de chez toi » ils m'envoient un texto. T'aurais pu t'arrêter, juste dire bonjour quoi. J'avais préparé le lit et tout, j'avais préparé la chambre, que des trucs comme ça, ça fout les boules quoi ?

A : Et tu dis que tes parents se sont séparés quand t'étais gamin, ton père t'as plus de contact avec lui ?

F : Ah non ma sœur elle a englobé les deux, parce que complexe d'Œdipe à l'envers, déjà le père elle l'avait dans la poche, elle a réussi à avoir les deux. Et le pire c'est que quand je travaille pas je suis une merde, et quand je travaille ils seraient capables de venir me voir, machin et tout, en boulangerie. Mais autrement, vu que c'était un ancien boulanger, autrement, je suis la pire des merde quoi.

A : Et du coup tu as plus de contacts non plus avec lui ?

F : Non.

A : Depuis que tu es à la rue ?

F : Ouais ouais ouais, je commençais à être à la rue, hop je discutais blabla, ça se sentait au téléphone, ça s'entend aux voix quand on parle, quand on te voit comme une merde ça s'entend quoi. Ouais.

A : Et tu me disais tout à l'heure que t'avais une femme, ...

F : La femme c'était à la réunion, mais ici c'était plus une copine, je l'ai aidée, bon après normalement ça aurait du me poser mais c'était l'inverse parce qu'après elle me dit « j'ai trouvé le bon mais la maintenant je vais faire la fête, j'étais bloqué ». Donc on fait la fête, après ça lui allait pas parce qu'on faisait trop la fête, tu vois. Un moment tu comprends plus rien quoi. A un moment à la fin on dégage de Rennes je dis « non bah moi je veux rester à Rennes », et elle elle allait à Châlons-en-Champagne, et dans son premier boulot, à l'Ademe et tout bien, tu vois un beau truc.

A : Je viens de la bas moi, je viens de Châlons-en-Champagne.

F : Et bah elle travaillait à l'ADEME. Tu vois ce que c'est ?

A : Ouais c'est l'environnement.

F : Le truc de l'environnement là. Je dis « bah maintenant elle va être bien ». et là elle m'a dégage, dès qu'elle a eu sa paye dégage, dehors.

A : C'était quand ça ? C'était en quelle année ?

F : C'était y'a 5-6ans. Après elle me dit retourne plus a Perpignan, genre en mode si t'y vas on va te faire la misère. C'était même pas un conseil, plus une menace. Et ici j'ai rencontré, tu vois le fureton, celui qui m'a volé 5 balles, Farid, bah tu vois il est sorti avec une meuf, et son ex meuf c'était son meilleur pote c'était mon meilleur pote des Corbières, qui connaissait mon ex-femme. Tu vois c'est un petit machin, et voilà. Et depuis, j'ai que des gens qui ont côtoyé mon ex, et que j'ai que de la merde.

A : Parce que en fait, vous étiez tous les deux à Perpignan pendant un moment ?

F : Non non on était à Narbonne. Elle était à Narbonne en droit de l'environnement, et ouais non non on était à Narbonne, après on était à Rennes, et de Rennes, la je lui ai fait, vu que c'était chez moi, on est sorti on a fait des trucs, ça se passait, c'était magique et tout, en plus moi je suis fidèle, ça se passait très bien j'étais content. (il dit bonjour à une dame qui ne lui répond pas). Quand ils veulent les gens. J'ai hâte que je me casse.

A : Tu vas partir bientôt ?

F : Là je devais avoir le machin, le break, mais au final je vais prendre le premier véhicule qui vient et voilà. Je vais dormir même dans une Corsa. Je voulais un break pour mettre mon chien et moi et pour dormir. Mais voilà.

A : Parce que tu as pas de nouvelles de la voiture ?

F : Non la meuf elle se cache, elle veut pas se montrer, elle m'envoie, je lui dis « donne moi ton nom et ton numéro », elle me dit non. Elle veut pas. La voiture elle sort d'ou, y'a 2 cartes grises, je sais même pas. Je l'ai acheté 500€ mais attend y'a l'aile qui est cassée, y'a machin, moi je suis désolé, elle veut ses 500€ parce qu'elle l'a acheté 500€ . mais moi j'suis désolé j'ai que ça. J'ai même pas les 574€. J'ai un mec qui m'avait mis en adresse la et en fait du jour au lendemain il se barre. Il me dit ça au bout de 2 mois. si t'as pas d'adresse t'as pas de RSA, et vu que j'ai pas de domiciliation mon RSA il va être coupé.

A : Y a pas une assoc qui te permet d'avoir ça ?

F : Si, mais ils ont mis de la mort aux rats a mon chien. Les mecs de la rue ils ont mis de la mort aux rats à mon chien.

A : mais non ?

F : SI ! au solidarité machin, vers l'hôpital. La croix rouge, vu que j'ai été une fois chez eux, hop ils m'ont viré la deuxième fois parce que j'allais pas chercher mon courrier. Et la on les a appelé ils m'ont dit qu'il y'a prescription qu'on peut te prendre. Ils vont me prendre, je dois aller lundi à 9h30.

A : Y a une assoc ça s'appelle, attends, vers la gare.

(interruption des policiers municipaux qui nous demandent de partir.

Flic : Bonjour messieurs, vous êtes devant une habitation.

F : On se décale là juste.

Flic : Vous voulez pas aller vers les marches la bas plutôt ? mettez-vous sur les marches la haut.
le chien est à vous ?

A : Oui oui.

Flic : Y a rien contre vous monsieur, c'est une directive que l'on a donc on applique juste la directive. En plus y'a... (il allait dire que ce n'est pas hygiénique que Patrick soit à proximité des terrasses et des commerces alimentaires).

Annexe N°9 : retranscription Steven

Entretien réalisé le dimanche 2 février 2020, 17h30

Nom de la personne enquêtée : Steven

Lieu de la passation de l'entretien : dans la rue, esplanade méditerranéenne

Enquêteur : Antoine David

Durée de l'entretien : 1h 15min

A : C'est démarré. Donc vous c'est Steven.

M : Oui c'est ça.

A : Vous avez quel âge ?

M : J'ai 37 ans.

A : 37 ans. Et ça fait combien de temps que vous vivez à la rue ?

M : Exactement vraiment, ça fait 5 ans.

A : 5 ans ? comment c'est arrivé ?

M : Bah mon père il est mort. Et j'ai du faire certaines bêtises voilà. Après je suis tombé en prison. (inaudible), surtout dans ces milieux là, et le fait que je suis tombé malade. A cause de ça hôpital, voilà. les aides il y a des aides mais c'est pas ce qui me sauve la vie non plus.

A : Le RSA les aides comme ça ?

M : Non les assistantes sociales les restaus du cœur on parle de ce genre de chose, c'est pas ça non plus qui aide à faire les choses. Surtout quand on touche pas spécialement beaucoup d'argent.

A : Et en fait avec la maladie vous avez perdu votre boulot ?

M : Ouais, j'ai perdu pas mal de choses. J'ai fait l'armée, je faisais plus de 90 kilos et maintenant j'arrive pas à en faire 60. Depuis le début que ça a commencé. Après c'est un peu pareil que ma femme mais la mieux pour parler de ça c'est elle, parce que elle, comme certains ont un casier judiciaire, elle elle a un casier scolaire qui est vraiment très... voilà c'est une bonne élève.

A : Et vous avez fait des études ?

M : J'en ai fait. Comme tout le monde hein. Travail j'en ai fait, j'ai travaillé dans pas mal de choses.

A : Comme quoi par exemple ?

M : J'ai travaillé en boucherie, j'ai fait des formations de moquettiste, tout ce qui est revêtements muraux papiers peints tout ça. J'ai un CAP d'architecte paysagiste. Voilà j'ai travaillé en maçonnerie, dans plein de choses. Mais y'a des choses qui m'intéressent pas et y'en a d'autres qui m'intéressent dans tout ça. Et vous savez pourquoi j'ai fait tout ça ?

A : Pourquoi ?

M : Bin le jour que je me retrouve dans la merde, je dis la merde je parle pas de la merde dehors, le jour que j'ai besoin de faire juste du papier peint, bah comme ça j'ai pas besoin de demander à quelqu'un.

A : Pour être indépendant.

M : Pas spécialement indépendant, c'est que vous comprenez, comme l'écureuil de la caisse d'épargne, on sait jamais ce qui peut arriver. Je suis hypochondriaque mais vraiment hypochondriaque ma femme elle vous le dira, je pense toujours à demain. En plus la dans la façon qu'on vit c'est encore pire.

A : Ca doit être assez effrayant quand on est hypochondriaque non ?

M : Pas effrayant. J'ai pas peur forcément des gens ou des ptites choses qui peuvent arriver, mais ce que je veux dire c'est que je pense à tout en même temps. Ça ça ça si c'est pas comme ça c'est que voilà. c'est comme ceux qui font la vaisselle 3 fois 4 fois c'est la même chose.

A : Et donc vous avez fait de la prison, après ça vous vous êtes retrouvé à la rue ?

M : A la rue. On m'aide pas, on met tout le monde dans le même lot. Vous comprenez.

A : Et c'est venu juste après ?

M : C'est un enchaînement de tout. A la base quand c'est arrivé j'étais chez mes parents, les deux premières je suis retourné chez mes parents donc j'étais pas à la rue, j'étais majeur. Après voilà moi je mens pas, le cannabis je prends que ça, ou l'herbe mais je prends rien du tout d'autre. Je prends pas de drogue dure, même si le cannabis c'est une drogue dure, après j'ai pas raconté comment ça c'était fait parce que voilà.

A : C'est enregistré mais ça sera pas diffusé.

M : En fait c'est mon grand frère, ça a toujours été mon modèle. Il est plus grand de 5 ans, mais il est très con. Et moi j'ai commencé à fumer parce qu'il fumait. J'ai vu des gens ils étaient avec du tabac des feuilles à rouler avec mon frère, donc j'ai fait comme lui. Après j'ai fait la cigarette, j'ai fait tout le contraire. Pour ça, j'ai fumé du cannabis, comme je vous ai dit mon père est mort en 2005, et voilà à cause de l'argent comme tout le monde, mon frère il travaillait (inaudible). En 2006, il fallait bien aussi pas s'occuper d'elle parce que c'est mon frère qui s'occupe d'elle mais... j'ai du mal à m'exprimer parce que moi je parle beaucoup avec mes émotions... au moins préparer le terrain pour qu'elle soit bien. que mon frère il est pas de problème. Moi j'ai été en foyer, pour des raisons, mon père était routier ma mère était enceinte. C'est accouchement difficile, donc on est resté et les services sociaux pour s'en sortir c'est très dur après. Après c'est les ptits problèmes.

A : Donc déjà dans votre jeunesse vous étiez déjà en foyer ?

M : Oui oui oui, après enfin oui parce que je comprends pas. Parce que y'a aucune raison que j'y aille.

A : C'était vos parents qui voulaient ?

M : Non. C'est une fois qu'on rentre dedans voilà. après ma mère elle a du courage elle est brave, elle a des enfants 3 garçons une fille on lui en a fait voir à ma mère. On a pas tous, comment dire, la possibilité de bien écouter les choses. C'est avec la sagesse plus tard qu'on comprend. Quand on nous dit écouter votre mère vous en avez qu'une, voilà. mais après, revenons aux choses, ma femme elle est dans la rue parce que elle est travaille pour le politique à la base. Elle est directeur de publication, directeur et elle a travaillé à St-Pierre-et-Miquelon, elle a travaillé à la Réunion, le problème c'est que quand elle était à St-Pierre-et-Miquelon, les législatives, les maires, c'est tous les 5 ans. Et tout le partis politiques ont déjà leur petit clan, que ce soit de droite ou de gauche, et bien souvent c'est un parti politique qui gagne, il vire tous ceux qui étaient avant, et c'est ce qui s'est passé avec elle. Pendant 5 ans elle a travaillé, elle faisait ceci cela, mais vraiment un travail. Et du jour au lendemain, **déchéance** totale. Plus rien. Des affaires des souvenirs, tout ça a un cout, on est dans la rue on fait la manche, après c'est différent la manche, y'a le mensonge aussi dans la manche, vous comprenez les gens sont hypocrites aussi.

A : C'est à dire le mensonge dans la manche ?

M : Vous allez comprendre, c'est pour ça je vous ai dit de pas que interviewé que moi. Allez à la gare demandez, n'ayez pas peur.

A : C'est, on demande pour manger et on utilise pour autre chose ?

M : C'est pas pour manger, c'est pour autre chose. Dans la rue y'a plein de choses, combien y'a d'enfants d'une vingtaine d'années qui sont dedans ? juste parce que des fois... y'a des gens pour des raisons, même si ils ont commencé juste maintenant ils ont aucune raison. Juste parce que la famille ça va pas, je suis à la rue ? moi je suis à la rue, **je suis malade à en crever**, je pleure pas sur mon sort. Je pleure je vais vous dire pourquoi c'est que je suis comme ça. On a les choses, jamais rien n'est facile. Pourtant je touche une pension de mon père je touche 800€ un appartement ou quoi je peux avoir. Mais quand on demande de toucher 2-3 fois le truc c'est bon ça suffit. Un garant aussi.

A : Donc en fait c'est parce qu'il y'a personne autour pour vous aider que vous êtes comme ça ?

10 :00

M : Non non, moi j'aime ma France, vous savez pas c'est un beau pays mais si on continue comme ça on va ressembler à la Roumanie. C'est plus avec des pistolets que la police elle va contrôler ce qui se passe c'est avec des cailloux. Vous comprenez ? j'en ai besoin vous savez

pourquoi ? même si je fais des bêtises ça évite que ma mère et ma sœur se fasse violer. La vraie raison pour laquelle je suis dehors aussi, c'est la justice ! ils parlent de réinsertion, moi a chaque fois on m'a dit non, et remis dans le même endroit. Le même environnement, le même endroit. On fait quoi quand on a eu l'habitude de faire ça ? l'habitude. Moi ce qui me fait peur c'est d'avoir l'habitude de faire les choses. C'est pour ça maintenant les gens ils savent que je suis comme ça, quand je suis fatigué je dors sous l'immeuble. Quand on a l'habitude (inaudible) après pour arrêter c'est difficile. Quand on fume pendant 3 mois, ça devient une habitude. Même si pendant un moment on essaie de les mettre de côté, elles vont revenir.

A : C'est ça qui vous fait peur ?

M : C'est ça parce que moi... c'est pour ça après, y'en a qui ont des problèmes de famille qu'ils ont mis dans la drogue comme ça. Parce que ils suis resté dans la rue, après la drogue, après ça devient une habitude. Après à la rue ils vont aimer être à la rue et pas dans un appartement. Parce que faire la manche, avoir tout, voilà. et que vous, vous avez un appartement vous faites ça, même si vous êtes plus riches que moi, et bah on est hypocrite parce que la vraie raison c'est qu'on est dans un cercle vicieux. On est dans un cercle vicieux parce qu'on a pas d'aide. Quand je vous ai parlé de came et de shit la, y'en a qui vont s'y mettre bien avant d'être à la rue. **J'avais 8 ans** quand j'ai commencé la came.

A : 8 ans quand quoi ?

M : Mon premier joint. C'est pour ça je vous dis que c'est bien avant d'être dans la rue. Après je sais ce que c'est d'avoir mal à cause de la cigarette à cause de ci ça. Et quand je regarde qu'il y'a des enfants de 8ans 10 ans qui me demandent une cigarette, ça me fait du mal parce que moi j'ai vu, quand mon père me disait ça j'aurais dû écouter, vu maintenant comment je suis devenu. Après la cigarette même avec ça je me suis fait opéré d'un poumon, j'ai une bulle d'un centimètre de ce côté-là, j'ai plein d'emphysème, j'ai un trou là un trou là un trou dans le dos, c'est vrai je vous mens pas. Mais après ici en France y'a pas de social. Même les bénévoles c'est des faux bénévoles parce que la plupart ils sont pas sérieux. Ils tapent dans la caisse même si c'est des haricots verts. Après ça revient pas à ceux qui en ont vraiment besoin. Même les gilets jaunes volent les haricots verts quand ils sont bénévoles. J'aime Macron, c'est le président je suis obligé. Dans certains pays on se ferait casser la tête, ici même si on se rebelle ça va.

A : Pour en revenir un peu a comment vous êtes devenu SDF, c'est ...

M : C'est tout ça. On a pas d'aides on a rien.

A : Vous pouvez m'en parler plus en détails de ça ? c'est d'abord à cause d'une addiction ?

M : Nan c'est pas une addiction. C'est l'enchaînement. C'est pas l'addiction. Moi je fume parce que j'ai fait des AVC vous pouvez demander à ma femme j'ai des douleurs vous savez même

pas. J'ai des médicaments dans mon sac vous pourriez même pas les prendre. Pourtant y'a aucune drogue, c'est juste des médicaments pour ma santé, et ils vont me tuer encore plus vite que mon AVC. Comme le médiateur sur mon père. Pendant au moins plus de 10 ans le médiateur mon père. Pour le cœur ou pour les obèses, le diabète. C'est comme ma mère avec le médicament là, quand j'étais en prison à Maillol, c'est à cause de ça aussi que j'ai perdu l'appartement que j'avais à St-Assisele. Parce que j'ai une femme qui est stressée angoissée tout le temps. Avant elle était pas comme ça, mais le fait qu'elle est tombée bien bas et qu'elle a connu ça. Comme la dernière fois vous avez vu elle était agressive, on s'est engueulé elle est retournée à Bompas et je suis resté là. Hier.

A : A cause de moi ?

M : C'est pas vous, comme ça grâce à vous elle avait une raison de m'attaquer. Ah oui parce que je ferme pas ma gueule. Moi cette fille la je l'aime pas pour l'argent ou je sais pas quoi, c'est ma femme, c'est comme ma mère c'est comme ma sœur. Vous savez pas ce qu'on a vécu pour en arriver là, avant d'être ici. Parce que comme elle est, avant d'être à la rue elle était directrice. On est pas des parasites non plus. Parce que la plupart des gens faut voir comment ils nous insultent, « va travailler », mais moi si je sors le matin dans les cafés...

A : C'est honteux de dire ça.

M : Bah moi je peux comprendre qu'on soit en colère, mais s'attaquer à l'autre ça je comprends pas. Regardez où on habite. J'essaie de me contrôler aussi. Ça nous arrive tout le temps et tous les jours. Va travailler mais si ils savaient que la maintenant y'a bien des personnes qui... si je leur disais les salaires que je me faisais avec ma femme avant. Moi déjà c'était 2500 quand je travaillais dans la communication. Là j'avais pas fait de formation (inaudible). Parce que dedans y'avait la communication, la sérigraphie. Je connaissais déjà ça. A la base j'ai pas le droit de toucher un ordinateur, voilà j'ai une addiction à l'ordinateur et je sais rentrer dans des choses que les gens savent pas. J'adore ça. C'est inné. J'ai fait des tas de choses, je faisais des montages, des trucs par ordinateur aussi. Et en même temps je faisais des slogans pour les pubs et je filmais les maquette avec les écrans verts je faisais tout. J'ai fait plein de choses, depuis petit je m'intéressais à plein de choses. Même avec tout ça, le fait d'être dans la rue le fait de pas avoir d'adresse pour le travail bah on l'a dans le cul. Moi je peux pas marcher, je suis épuisé avec tout ce que j'ai. Moi quand je marche je suis obligé de penser, et en même temps quand je parle à ma femme ou à des gens en même d-temps c'est compliqué. Maintenant j'ai du mal à me gérer tout ça. C'est la vérité. Je reste dans un périmètre et voilà. j'en fais toujours des annonces, pour le boulot, pour les appartements. Ma femme elle a tous les trucs pour le travail parce que moi je suis obligé de passer par un truc, parce que je suis un travailleur handicapé. Je peux

travailler mais plus comme je faisais avant. Je fais plein de choses, on fait plein de recherches. Y'a un truc la qu'est gratuit pour tout ce qui est papiers administratifs et même recherches d'emploi. On va la dedans. On se fait engueuler parce qu'on recherche des appartements.

A : Donc en fait si je résume, vous êtes arrivés à la rue en sortant de prison ? et en fait avant de rentrer en prison vous étiez tombé malade ?

M : Ouais en sortant de prison et maladie.

A : C'est ça ? et à cause de la maladie vous aviez perdu votre boulot ?

M : Je pouvais plus ouais. Vous comprenez pas les douleurs qu'on ressent dans la tête et dans le corps. De se lever toujours comme ça. Après tellement qu'on a mal on dort plus la nuit et après on vit plus le jour on vit a nuit. Parce que pendant toute la nuit on a mal et toute la nuit on prend des médicaments. Quand je vous dis que j'ai ça, je vous promets que c'est vrai. (il me montre une petite boulette de shit). Pour 5€ ça me fait une semaine. Quand j'ai vraiment mes douleurs et que j'ai pas, vous savez pas la douleur que je ressens. Vous êtes pas dans ma tête. Les séquelles neurologiques sont très lourd à porter. Y'a qui pour moi ? quand je vais à l'hôpital ils comprennent pas. Mes accidents « cérébraux » ils savaient même pas. Ça fait plus de 10 ans déjà. Je suis tombé 6 mois dans le coma. J'avais la bouche de travers. Après moi j'avais pas spécialement... j'avais la jambe qui avait tourné, la jambe come ça, le pied comme ça. J'entendais tout ce qu'on me disait, je ressentais tous les actes qu'on me faisait, le tuyau dans le nez ça fait très mal je vous le dis. Le shit ça fait bien les choses mais ça fait pas que du bien. Je viens bien qu'on dépénalise mais pas légaliser.

A : Vous pensez que c'est à cause de ça les accidents ?

M : Ouais c'est à cause de ça. **J'ai 2 grosses phobies, c'est la blouse blanche et l'électricité, l'orage. J'étais éclaireur de France et on est parti une fois, j'ai vu la foudre frapper une tente. Ça a tué tout le monde. Tout le monde.**

A : Vache. Vous étiez gamin ?

M : Oui. Ah oui, j'étais éclaireur de France quand j'ai commencé à être en foyer, j'avais 7-8ans. Pendant 4-5 ans comme ça. C'était marrant. On partait en vacances, on apprenait des choses. On peut vivre seul, mais pour survivre on a besoin de quelqu'un. Pour l'instant j'ai besoin de personne.

25 :00

A : Donc votre femme vous l'avez rencontré dans la rue ?

M : Ouais.

A : Et vous étiez marié ou accompagné avant de...

M : Non. Vous savez ce que c'est un diable de Tasmanie ? et bah quand on parle des femmes c'est comme chercher ça. Moi je suis très fidèle de toute façon, même si on s'embrouille ou quoi ça reste ma femme. Je suis fidèle, elle est comme ça aussi. On s'est connu quand on était encore seuls. Ça fait 4ans, 5 ans qu'on est ensemble. Si on continue comme ça on va droit dans le mur, et je parle pas du couple spécialement, je parle de nous, elle et moi. C'est l'environnement qui faut changer, changer le lieu, la ville, les gens. Sans les oublier, mais il faut se refaire. Faut mourir pour renaître.

A : donc sortir de la rue aussi ?

M : Oui, et arrêter que les gens nous mettent des bâtons dans les roues. Y'a un truc que je comprends pas, je fais des plus d'un an de prison...

A : Pour juste de la consommation ?

M : Ouais, mais j'ai un passé de tout ça. Moi à la base je suis pas connu pour ça je suis connu pour... récidive.

A : Donc la prison a chaque fois c'était pour le cannabis ?

M : On va dire ça comme ça. La première fois je raconterai pas, la deuxième fois c'est parce que mon grand frère a pété un plomb, voilà le fait que je fasse des bêtises, je lui payais ses billets d'avion pour qu'il aille au Japon.

A : C'était de la revente en fait ?

M : Ouais, je revendais pour moi déjà, et après j'en gardais un peu pour moi.

A : votre père il est décédé en 2005 et les peines de prisons c'est venu après ça ?

M : Après oui. Et la maladie aussi.

A : A cause de la consommation de drogues ?

M : Ouais la drogue aussi et le fait que je fume aussi, la on parle des poumons et tout donc ouais. Ce qui fait mal aux poumons c'est de fumer, et moi je fume ça va faire 30 ans. J'ai 37 je vais avoir 38 cette année donc ça va faire 30 ans que je fume. Je fumais des joints a 8 ans. Mais moi ce que je reproche dans ce pays c'est qu'il y'a pas de social. C'est du faux social. (inaudible). A une époque quand j'étais en foyer on m'avait dit « tu veux faire quoi toi dans la vie ? », moi j'avais dit « je veux pas grandir ». parce que quand on grandit on voit très bien l'injustice des choses, que ce soit avec les parents ou le père Noël la petite souris tout ça. Tout ça fait que. Après moi j'ai pas peur de la police, c'est un peu le chat et la souris. Après j'ai le shit. Ma femme elle boit, c'est comme moi avec le shit. Dès qu'il y'a une contrariété elle boit. Puis après elle me reproche tout et je me laisse pas faire et ça part en couille. Parce que moi je suis un gueulard, j'suis comme un chien j'aboie, je mord aussi. Quand je mord c'est que je répond aux provocations des gens. J'ai pas peur des engins j'ai peur des gens qui les manient.

(inaudible). Ma colère a moi c'est l'injustice. Y'en a qui adorent la rue. Ils sont en squat, rien a payer, ils font rien, ils profitent de la France. Ils sont dans leur drogue.

A : Et donc vous dites y'en a qui s'y plaisent et y'en a c'est un choix la rue, vous c'est pas du tout un choix ?

M : C'est pas un choix moi. Je galère pour avoir les choses. Même quand on fait un dossier de la MDPH vous croyez qu'on touche de l'argent ? ça met du temps, la dernière fois ça a mis 3 ans pour que le dossier soit fait, et après on me renvoie... mais le pire ils sont très cons, vraiment très cons parce que moi j'envoie le courrier en recommandé et ils l'ont pas reçu. La première fois j'envoie le courrier, pas de nouvelles rien du tout, des mois après la caf me renvoie l'enveloppe que j'ai mis avec mes papiers et le tampon de la caf sur l'enveloppe. L'injustice c'est pas de l'injustice, si la personne s'énerve c'est normal. A chaque fois on a des problèmes de santé, moi je touche la MDPH, j'ai pas le droit à la CMU, faut se prendre une mutuelle, 40€ par mois, à l'année ça représente une somme à deux. Pourquoi on se sent pas heureux ? à cause du matériel. Parce que le bonheur de l'être humain c'est s'abriter et manger. Là on vit dans un monde de consommation donc des gens à la rue y'en aura plein à cause de ça. Les gens ont une conscience... (inaudible). Le mec qui est dans un appartement, qui doit payer l'eau, le gaz, l'électricité, il gagne beaucoup moins que le mec qui vit à la rue. Et vous savez pourquoi c'est un choix maintenant d'être à la rue ? c'est parce que si on change de situation on aura moins d'argent et beaucoup moins d'aides.

A : Mais la vie sera moins dure non ?

M : Ouais mais après ça dépend. Si vous avez des addictions avant ou pendant d'être à la rue, si ils sont pas entourés si ils changent pas d'environnement les choses vont être très compliquées. J'ai bien dit très compliqué, par impossible. Moi j'ai une addiction au cannabis c'est pas pour ça que j'ai perdu l'appartement ou que je pouvais pas payer le loyer. Parce qu'on a les APL.

A : C'est pour quoi que vous les avez perdus ?

M : Bah prison tout ça. (inaudible) Y a plus de logique, y a plus de sens.

A : Et vous voyez toujours votre famille ?

M : Oui oui. Là ils habitent loin mais je les vois toujours.

A : Et vous étiez déjà à la rue et vous êtes arrivé à Perpignan après ?

M : Oui. C'est long, ça va faire 5 ans. Je me suis fait arrêté parce que je fumais un joint, j'avais l'appartement la haut, j'ai fait 7 mois pour ça.

A : 7 mois parce que vous fumiez ?

M : Ouais. Et l'appartement, ils le retirent. Là c'est une des fois que je me suis retrouvé à la rue. Je suis parti en 2018, 2017 et je suis sorti en 2018.

A : Donc en fait y'a des fois vous étiez à la rue mais avec un appartement quand même ?

M : Oui parce que je fais les choses moi je reste pas comme ça.

2^{ème} partie

M : Maintenant on va venir aux inconvénients de la rue quand on est SDF. on peut parler des toilettes, on rentre dans un bar c'est 50cts ou c'est pour les clients.

A : Ils font payer dans les bars ?

M : Bah oui ! y'en a certains qui sont biens, qui sont honnêtes, qui ont une conscience. Donc ils le font. Y'en a c'est des chiens, des vrais enculés. Quand on est une femme c'est dur. Elles ont des problèmes qu'on a pas aussi, tous les mois. (inaudible).

A : Moi j'ai juste une petite question. Je vois un petit peu votre parcours et tout, mais j'ai un petit peu de mal à voir la chronologie.

M : La chronologie ? bah quand je suis tombé à la rue c'était quand je me suis fait arrêter la deuxième fois.

A : C'était en 2014 ça ?

M : C'était en 2007 – 2008. Je suis déjà tombé malade a cause de mes poumons. Puis j'avais déjà aussi le RSA. C'est quand je suis sorti de prison. Je suis parti à Douai, j'ai fait les tests, je suis resté jusqu'en 2010. Entre 2010 et 2011 j'ai fait mes accidents cérébral, et là on m'a délogé.

A : Délogé de l'armée ?

M : Oui. J'étais malade, ils m'ont jamais rien donné, j'ai jamais eu d'argent après par eux. Pourtant j'ai fait des choses, j'étais quasiment à la fin du contrat.

A : En fait vous aviez eu, entre 2005 et 2007, vous aviez eu des maladies aux poumons ?

M : Ouais ça s'est passé en 2006.

A : Après ça en 2007 vous êtes allés en prison.

M : Ouais encore, 2007-2008, c'était en fin d'année.

A : Vers 2010-2011 vous étiez à l'armée ?

M : Ouais, et c'est là que mes AVC sont venus.

A : Vous en avez fait 2 ?

M : Non j'en ai fait plein ! y'a un truc que les médecins me disent même pas c'est que pour eux c'était pas du tout les premiers que je faisais.

A : Et donc après ça vous vous êtes fait virer de l'armée il se passe quoi ?

M : La rue, la rue, la rue. Après je suis reparti en prison, après la rue encore, après j'ai trouvé des appartements, j'étais a Périgueux je louais une maison pour 360€ par mois tout compris avec un jardin. Jusqu'à ce qu'on m'arrête et qu'on m'enlève tout. Tout ça pour un joint.

A : Et ils vous ont accusé de quoi ? de vente ou de...

M : Non juste de consommation. La première fois. Ils avaient trouvé des fusils d'assaut aussi. Je sais plus qui je suis maintenant, avec les problèmes de santé tout ça, on est plus le même qu'avant. C'est comme la jeunesse et la vieillesse. Des fois ceux qui sont dans la vieillesse ils ont encore le cerveau jeune tout ça, il assume pas ce qu'ils sont maintenant. Moi je voudrais bien assumer qui je suis maintenant. Je rends service tout le temps, je m'embarque dans les choses parce que les gens commencent à venir me marcher sur le pied, j'ai plus la même force. Je crois plus en rien, là je vous parle parce que j'en ai marre, mais sinon on aurait jamais parlé ensemble. J'ai pas confiance aux gens, la plupart du temps ils mentent parce qu'ils sont tous hypocrites. (inaudible). Y'en a un que je connais depuis longtemps, je l'ai même hébergé quand j'avais l'appartement, c'est parce que ma femme le connaissait moi je le connaissais pas. Quand on l'a hébergé, il était dans la drogue dure, maintenant c'est plus le même. Les autres ils viennent à côté de moi, ça me déplaît mais je leur fais pas voir. Vous savez très bien comment ça peut se terminer. Il me serre la main c'est tout, part après moi je reste là.

A : C'est pour vos amis là ?

M : Moi j'ai aucun ami. Je préfère dormir à côté du serpent que à coté de quelqu'un parce que le serpent il viendra pas te faire de mal s'il y a pas de choses qui vont faire que. Pour moi les gens ils ont tous le venin. Vraiment que je suis à la rue c'est depuis 2011.

A : Depuis 2011 ? et depuis 2011 vous avez passé 5 ans dans la rue ?

M : 2011 2012 c'est ça oui. Après je suis allé à droite à gauche. Ma mère qui m'aide aussi un peu, là je suis à Perpignan ma mère elle est en Picardie dans l'Oise, quasiment 1000 km. Là je suis reparti, l'église m'a payé mon aller, ma mère elle a fait un chèque en bois. Là j'ai 70 € d'un côté, 80€ de l'autre sans compter les tickets de métro. Vous croyez que c'est normal ça ? pourquoi on le prend en fraude ? ça vaut pas ça, ça vaut vraiment pas ça. Parce que l'état il a une part dedans, donc les travaux quand ils marquent on a eu ci ça ça, vous avez pas injectez tout, l'état a contribué. Qui fait rentrer de l'argent à l'état ? bibi, même en étant à la rue. Déjà sur les tickets de caisse, ça sert à payer nos soldats et ce genre de choses. Beaucoup de gens c'est pas ce qu'ils veulent. Pourquoi ils veulent pas d'un appartement ? parce qu'ils aiment aussi faire la manche. Ils continuent leur drogue, parce que s'ils ont un appartement avec leur drogue bah ils perdent l'appartement. Ça coute trop cher. Quand je parle de drogue je parle pas de cannabis, le cannabis fait pas tout ce que l'alcool fait. Le cannabis c'est l'addiction la plus douce. Ceux qui sont vraiment dans la rue, dans leur pensée leur tête c'est la rue, on fait ceci comme ça, vous comprenez les marginaux, ceux qui sont à la gare et qui font la manche pour pouvoir boire tout le temps. Eux ils font la manche toute la journée pour leur bière. Avec ma femme on partage tout. Les bières on en boit une à deux. Les cigarettes on les fume à deux.

Quand on va au restaurant on prend un plat pour 2. Quand je touche ma MDPH. Mais le problème c'est que même avec ma MDPH j'ai pas assez pour dormir. Les hôtels c'est combien, voilà. manger, si on veut manger vraiment bien, équilibré, 5 fruits et légumes par jour ? au lieu d'acheter un sandwich comme on nous donne la, qui va nous tuer aussi avec tout ce qu'ils mettent dedans. Bah des fois on va au restaurant. Moi et elle on a un petit défaut, on aime les huitres. Une fois par mois vous êtes sûr qu'on claque au moins 40 ou 50€ dedans parce que ça coute cher, donc on en prend 12 chacun. Et on les mange hein, on adore ça. Après des fois on paye même un truc de moules à 12€ on le mange à 2. Des fois on achète de la salade au restaurant, on en prend des fois parce que voilà, c'est une femme, elle aime la salade les trucs comme ça et non moi c'est les pâtes. Même un salade ça vaut 7€, on la mange ensemble parce que 7€ chacun on peut pas. On se fait un plaisir mais c'est pas un vrai plaisir parce que voilà. c'est ça que les gens comprennent pas des fois. Si y'a pas un petit truc qui va faire que le cerveau est encore vivant, on va sombrer. Moi je le supporterai pas, j'accepterai pas. Je dis pas qu'un jour ça va pas arriver parce qu'on dit toujours jamais. Petit on dit toujours jamais, mais vous avez bien vu tout ce que vous avez dit jamais souvent ça s'est déroulé. Donc les choses arrivent. On est tous des hommes, des êtres humains, on a tous les mêmes faiblesses. Regardez, vous allez avoir une peine, le plus gros dessins. Il se passe un truc avec votre femme, c'est la façon dont vous réagissez et que la personne à une femme ça lui arrive pas, lui il est calme dans sa tête il est pas en colère ni rien. Vous vous allez pas agir sur les mêmes choses, sur l'injustice, donc sur la colère. Bien souvent les gens parlent mais ils font exactement la même chose quand ça leur arrive. C'est comme aux chiottes, égalité liberté, va te faire niquer. Y'a pas de fraternité. Pour moi ça veut dire t'es moi, t'es pas moi. Ton frère t'es avec lui, même si dans certaines familles y'a des embrouilles. En tout cas, on laissera pas ton frère avoir mal. (inaudible).

A : Oui c'est qu'on nous a appris à regarder ce que font les autres et pas ce qu'on fait nous.

M : Dans toute famille y'a des clashes, des bagarres. On a pas choisi sa famille. Mais on peut choisir sa famille avec qui on veut vivre. Là je parle de la sagesse après. Bien souvent la personne n'est pas sage avant qu'elle se brule ses ailes. C'est quand elle se brule ses ailes à en avoir mal qu'on a la sagesse. La vie c'est comme ça. Y'a un truc qui est vraiment vrai, c'est nos désirs personnels à chacun qui font désordre. C'est nos plaisirs, ce qu'on voudrait avoir, ce qu'on a pas et qu'on voudrait, tout ça. Y'aurait personne dans la rue, moins d'addictions, mais après c'est un petit peu le monde du bisounours, ça arrivera pas ça.

A : Je pense qu'on va s'arrêter là-dessus, moi j'ai rendez-vous à 19h. Tu veux qu'on s'arrête là-dessus ?

M : Ouais. Moi la journée était compliquée. C'était compliqué aussi avec les AVC, et j'aime pas ne pas être prêt de ma femme.

A : Après juste pour finir moi j'ai quelques questions à vous poser, c'est sur le contexte familiale tout ça, c'est des questions que je pose à tout le monde, c'est juste pour me faire une idée de la famille dans laquelle vous avez grandi. Donc les questions c'est qu'est-ce que vous avez comme niveau d'étude ?

M : Moi à la base je suis dyslexique, donc j'ai pas spécialement d'études, à part le CAP de paysagiste. J'ai des diplômes de formations, des contrats de qualif^o qui montrent que j'ai fait ci ça, mais pour moi c'est pas des diplômes. Comme le brevet à l'école.

A : Une autre questions c'est quels métiers vous avez fait, ça vous y avez déjà répondu.

M : J'en ai fait plein, mais mon plus gros job a moi c'est ce qui est paysagiste architecte.

A : Après c'est quels diplômes ont vos parents ?

M : Le certificat d'études, à l'ancienne. Après mon père il a fait beaucoup de choses aussi, je tiens de mon père pour ça.

A : Il a fait quoi ?

M : Mécanicien, dans la cuisine, il bricolait, a tous les anniversaires tout ça, parce que j'ai fait 13 ans d'arts martiaux, niveau national équipe de France avec mon frère et ma sœur.

A : Ah ouais ? c'était quoi comme arts martiaux ?

M : Le judo. J'aime contrer et la soumission après, pas attaquer. Moi il faut pas que je sois deuxième ou troisième, c'est pas possible. Dans ma tête j'y vais pas pour être dernier.

A : Et votre mère elle a quel diplôme ?

M : Je sais pas. Elle est un peu plus jeune que mon père, lui il est né en 55, elle est née en 61. Après elle aussi elle a fait plein de choses. Je sais plus trop en vérité c'est un petit peu compliqué.

A : Ouais. Et vos frères et sœurs. Ils faisaient quoi ?

M : Mon grand frère il est électricien, il a fait son CAP d'électricien et après il a travaillé dans plein de choses aussi. Mon petit frère pareil. Mon grand frère dans ce qu'il fait il taf bien, il fait bien les choses. Mon petit frère pareil, ma petite sœur elle travaille avec les personnes handicapées et âgées. Y'a que mon petit frère qui a pas fait de foyer. Ma sœur et mon grand frère voilà.

A : Et leurs diplômes c'est pareil c'est des CAP aussi ?

M : Ouais. BEP, CAP. Mais eux ils se perfectionnent dans des choses assez complexes.

A : Bon je pense que c'est tout pour les questions.

Annexe n°10 : retranscription entretien Aymeric

Entretien réalisé le 10 octobre 2020 avec Aymeric. Durée : 1h31 minutes.

A : hop j'ai démarré. Bah du coup c'est, assez simplement, est-ce que tu peux te présenter, me dire d'où tu viens, me dire ce que tu fais ?

C : d'accord. Bah moi je m'appelle Boyer Aymeric, je viens à la base de Haute Savoie, de villefranche-sur-Saône. J'ai travaillé en Haute-savoie. **Avec mon père, tu vois on va dire j'ai eu l'enfance tranquille tu vois, vraiment bien. petite famille aisée, vacance tout ça machin pas de soucis. Après j'ai ma ptite vie tranquille d'adolescent, qui était normale tu vois normal, tu sors tu fais des rencontres machins. Puis un jour j'ai eu une gadji, une copine en français, et une copine c'était une non voyageuse, chez nous ça passe pas très bien donc moi je l'aimais et mes parents ils voulaient pas, donc j'ai décidé de la suivre, tu vois j'avais 16 ans, 15ans, 16 ans et pendant 2 ans je l'ai suivi chez elle, et bah tu vois ça s'est fini donc j'avais plus ma gadji et j'avais plus personne. Plus de famille plus rien parce que je leur avait tourné le dos depuis 2 ans tu vois. J'avais juste à les rappeler, ils m'auraient accueilli mais ma fierté a fait que non.** Puis eux ils voyageaient beaucoup donc laisse tomber tu vois. Et du coup bah je suis resté dehors tu vois, tout simplement je suis resté dehors quand ils m'ont foutu à la porte. Donc au début j'ai retrouvé un taf direct, c'était à sport dépôt je m'en rappelle, et à sport dépôt y'a un gadjo qui était avec moi, un mec, et il savait que j'étais sans logement et tout que je dormais dans une voiture que j'avais pris, qu'on m'avait donnée, enfin qu'on m'avait pas donnée, qui était sur le parking abandonnée et qu'on m'avait ouvert comme ça je dormais dedans. Et je voulais pas que les patrons ils voient tu vois, du coup je me faufilais le soir et le matin j'allais au travail, je me douchais à la bouteille d'eau comme je fais la et le gadjo il s'est garé à côté de moi et il m'a vu, du coup il m'a accueilli chez lui. Tout en disant rien aux patrons. Et le probleme c'est que ce gadjo il tapait de l'héroïne. Et les 2 premiers mois moi je voulais pas y toucher ça m'intéressait pas, mais comme ça faisait déjà 3 mois que j'essayais de récupérer ma gadji et un jour elle s'est mise avec un autre, j'ai pas accepté. Je suis allé le taper, vraiment fort, je me suis fait arrêté, j'étais mineur donc j'ai fait voilà je suis passé au tribunal pour mineur, j'ai eu une grosse amende, donc la l'amende elle est chez mes parents et ils ont compris que j'avais fait des conneries, que j'étais dehors etc, et moi je voulais pas leur dire ou j'étais et ou je travaillais. Du coup bah tout simplement je suis retourné chez lui quand je suis sorti de..., parce que j'ai fait 3 semaines là bas en réinsertion, et que mes parents voulaient venir me récupérer et j'ai demandé à sortir un jour après, voilà un jour c'est quoi donc mes

parents ils croyaient que j'étais sorti le surveillant il a rien dit à mes parents il a été gentil, et du coup je suis retourné chez mon collègue et bien sur j'avais plus de travail mais il m'a quand même réinvité, et c'est à ce moment la que j'ai touché l'héro. Donc je trouvais toujours des petits boulots comme ça pour me la payer tout ça, et au bout d'un moment ça demande trop d'argent et tu sais que quand tu vas faire la manche tu vas faire très vite de l'argent, au début quand t'as 16 ans, 17 ans, les gens ils te donnent, quand t'as encore un visage pas marqué tout ça ils te donnent vraiment vite. Ils prennent pitié. Et du coup tu gagnes bien plus que quand tu vas travailler quand t'es petit jeune. Et voilà, donc j'ai arrêté de chercher du boulot. Je me levais le matin j'allais faire la manche, mon collègue il allait travailler il savait que j'avais de l'héro donc à lui laisser chez lui, voilà les gens ils me donnaient de la bouffe donc je remplissait le frigo tout ça. Et comme ça ça a démarré, les moments de la vie tu vois. C'est comme ça que ça a démarré, j'avais quoi j'avais 18 ans, de 18 à 21 après mon frère il est venu me chercher donc j'étais en Haute Savoie et mon frère il était à Lyon. Il est venu me chercher dans la rue et heureusement. Oui parce que je te dis ça, au bout d'un moment on s'est engueulé avec mon collègue parce qu'il m'avait volé de la thune machin enfin des trucs de toxico quoi. Il perdait son travail lui il allait plus au travail mais il allait pas non plus machin, pas de thunes il payait juste le loyer. Donc il a arrêté de payer donc c'était le merdier, et du coup je me suis barré et ça a commencé, j'avais 21 la première fois que j'ai dormi dehors. 21 ans, j'étais en tente, en machin, après j'ai connu un peu les squats ça dépend, tout le temps ça changeait. Mon premier squat j'avais 20 ans quand je l'ai cassé. C'était une petite maison, enfin une grande maison bien abandonnée depuis longtemps, on a réussi à remettre l'eau l'électricité, on était une petite dizaine, quinzaine. Et j'avais, voilà, c'était à Annecy ça. Non c'est pas ça mon premier squat c'était un appartement chez un collègue, un appartement abandonné c'était mon premier squat. Et après j'ai décidé de tailler la route, mon frère m'a récupéré, il a essayé de me faire arrêter l'héroïne en m'enfermant dans le garage de ma mère, j'étais d'accord. Et ça a marché sauf que le problème c'est qu'au bout de 2 mois je suis reparti faire un peu de route, et j'ai recroisé des gens de la rue et j'ai retapé. Et du coup bah je me suis sous traitement de méthadone, et là l'héro ça a été terminé. Mais le problème, quand j'ai arrêté l'héro chez ma mère dans le garage, j'ai fait que boire que boire que boire pour pas penser à ça, et du coup je suis tombé dans l'alcoolisme comme ça. J'ai remplacé le diable par un autre diable tu vois. Et ça a été la merde après parce que l'alcool c'est encore un vice de fou tu vois, c'est encore bien pire que l'héroïne pour moi. Déjà je sais si tu es au courant, tu peux avoir le manque de l'héroïne, le manque de cocaïne, c'est psychologique, le manque d'héroïne c'est physique et psychologique, le manque

de l'alcool c'est les deux et en plus si t'en as pas tu peux en mourir, tu fais des crises de délirium. Et ça m'est arrivé 2 fois.

6 :00

C : je me prenais pour Picasso je sais pas quoi, je m'en rappelle pas moi, mes collègues ils m'ont dit. J'ai voulu arrêter l'alcool parce que des fois tu prends un coup de speed tu te dis vas y, je me relève, j'étais enfermé dans une pièce, j'avais pris 50DVD, 50 films, et au bout de 3 jours j'arrivais plus à tenir, je délirais complet. Et heureusement que mon collègue il est passé parce que je sais pas comment j'aurais fait sinon. Et voilà après j'ai voulu tailler la route, j'ai pris mon sac à dos et la tu tournes dans la rue. Mais vue que ça fait 2 ans que tu tournes dans la rue, que t'as ton mode de vie, ta routine, et bah t'as du mal à t'en sortir. Vraiment, au bout de 2 ans, pour retrouver un travail alors que t'as l'habitude de dormir dehors depuis 2 ans, c'est pas la même. Et de savoir que tu dors pour te lever le matin...

(Kévin, le colocataire de Aymeric, passe me dire bonjour).

C : je sais pas après si t'as des questions en particulier, je sais pas.

A : bin du coup je veux bien que tu me dises depuis combien de temps tu es à la rue par exemple.

C : je suis tombé à 21-22, j'ai 27, ça va faire 5-6 ans. Mais après je jongle, je suis à la rue, je suis dans des squats, mais souvent je trouve du travail, des petites missions tu vois. La ça va, je suis calé en ce moment, mais tu vois ça le fait pas encore. Il m'appelle pas tous les jours, le marché ça a été très bien la saison, la saison elle s'est finie le 15 septembre, j'ai gagné pas mal. Si je me serai bougé le cul que j'avais fait mon RSA j'aurais le double, enfin le double, 500€ en plus, que j'ai pas fait parce que je suis, les papiers c'est pas mon truc. Ils sont deux là ou je vais et y'a tellement de monde que t'y vas toute les deux semaines. Et moi si on me suit pas tous les jours laisse tomber, je fais autre chose. J'arrive pas à les faire. **Je suis pas un, tu me demandes de monter un portail de couler une dalle je te le fais. Tu me demandes de faire les papiers, pfff.** C'est pas le truc que je fais, je laisse tomber à chaque fois et après je regrette. Parce que j'ai fait beaucoup de conneries, je passe beaucoup au tribunal, je suis suivi par le spip la, l'application des peines, j'avais rendez-vous dans la semaine et je l'ai pas appelé tu vois. C'est grave ça, parce que si je l'appelle pas et que j'ai raté le rendez-vous c'est direct une fiche de recherche, ça veut dire que t'as pas pointé, il te fait tomber ton sursis direct.

A : parce que t'es en sursis en ce moment ?

C : ouais, j'ai presque deux ans à faire, pour 5 conneries différentes. Des bagarres, des vols, des squats, un truc que j'ai cassé dans un squat. Je dormais dans une maison à montpellier, c'était une maison de vacances y'avait tout dedans : écran plasma machin. Et j'ai cassé le plasma. Ça m'a coûté 4000€ que j'ai pas payé encore et 4 mois de sursis, alors que le truc il vaut 1500.

C'est l'amende en plus, je suis à 30 000 là, autour des 30 000. Là j'ai reçu encore plein d'amendes pour bière dans la rue, bon 68, pas payée 180, t'en as 4/5, 5/6 boum c'est un billet de 1000 qui part direct. Alors que nous on boit toute la journée. J'suis alcoolique hein, je suis tombé dans l'alcool enfin je t'ai dit. Je prends juste ma métadone. Pour moi, je suis tombé à la rue, c'est la drogue, franchement c'est la drogue. Puis la démotive aussi, peut être à l'époque pour la gadji. Après y'en a beaucoup aussi si t'es jeune, c'est ou par rapport aux parents qui te laissent tomber qui te mettent dans la merde tu vois, ou la drogue bien sur, ou alors que c'est, je sais pas comment dire, si t'es une gadji c'est pas pareil je pense, et je peux pas parler au nom des filles. Chacun a ses raisons de tomber dans la rue mais les plus grosses fréquentes, c'est l'alcool, ou alors la famille, si t'as une famille de merde qui te suis pas derrière tu vois. Mais si toi tu peux pas...

(Kevin entre dans la pièce pour demander des feuilles a rouler).

11 :43

A : et du coup tu me disais, toi c'est à 16 ans t'es parti de chez tes parents ?

C : ouais, à 16 ans ouais. J'étais en quelle classe, j'étais en CAP ouais, CAP première année. 3^{ème} ou première année de Cap ouais. Et j'ai pas fini mon CAP parce que je me suis barré.

A : tu faisais quoi comme CAP ?

C : CAP vente à l'époque. J'avais une grande gueule et je parle bien avec les gens tu vois, et à l'époque ça me servait bien tu vois. Mais j'aurais jamais pu faire ça. Ah ouais parce que en fait en gros, je t'ai même pas expliqué... du coup ouais, après j'étais en CAP j'ai arrêté, on s'est, je me suis barré chez elle, on avait aménagé le garage chez elle, chez sa mère machin, ça a duré 2 ans hein ! et vers 18 ans je travaillais chez sport depot comme je t'ai dit, la la gadji elle s'est barrée machin, et à peu près un an après que j'ai commencé à toucher l'héro et que j'étais déjà dans la rue j'ai appelé mon père. Je suis allé travaillé avec lui, il a une entreprise de plomberie en haute savoie. Putain c'est vieux, ça fait 10 ans ça. Et du coup, il m'avait pris. Parce que mon père c'est pas un voyageur, c'est ma mère la voyageuse, mon père c'est un sédentaire. Et j'ai travaillé quoi, 2 ans avec lui à peu près, en plomberie. Mais en tapant l'héroïne tu vois.

A : c'était après l'histoire avec la fille ?

C : ouais. A 16 ans je suis sorti avec elle, au bout de 2 ans on s'est quitté, j'ai commencé à sport dépôt 6 mois-1 an...

A : ouais, et t'es tombé sur le gars qui prenait de l'héro.

C : voilà, j'étais dans son appart, je tapais l'héro, je suis sorti dans la rue. Et un an après d'être à la rue j'ai rappelé mon père. Qui m'a dit vas y viens à la maison. En fait c'est surtout rapport au tribunal que j'avais à 16 ans qu'il me cherchait. Et ça c'était avant que mon frère il me prenne.

Et en gros j'ai travaillé 2 ans avec lui et au bout de 2 ans tous ses collègues et tout ils ont vu que j'avais des traces sur les bras et tout tu vois et du coup ça m'a grillé. Et mon père il a péte un cable de fou, il a voulu me mettre dans une cure et je me suis barré à Annecy. Donc là il a appelé mon frère et 6 mois après il est venu me chercher pour me mettre dans le garage de chez ma mère pour me faire arrêter. Mais ça a été la misère, ça a été la misère au début parce que à Annecy c'était l'hiver, quand tu te tapes l'hiver à Annecy dehors c'est chaud. Et là encore y'avait pas le corona machin, on pouvait encore dormir dans les parkings machin, parce que là tu peux plus ça, et tu te retrouves dans la merde totale. Et c'est chaud hein, c'est chaud. Y'en a qui ont de la chance, comme moi on va dire, d'avoir un petit logement ou tu peux te mettre bien si t'es propre. Parce que là c'est le merdier tu vois. Je vais finir les travaux. Et sinon y'en à c'est la croix rouge machin, ça c'est le pire parce que les foyers ; t'as deux sortes de foyers, t'as les foyers qui sont hyper bien surveillés ou t'es seul par pièce ou à 2 parce que quand même y'a beaucoup de monde, et les douches c'est propre. Et t'as les autres foyers, les dortoirs ou t'es 4 dedans, ou les douches t'as ça d'eau dedans que c'est noir que tu choppes une mycose des machins, et que les gens ils puent des pieds, ils rentrent bourrés, ça se drogue quand même dans la pièce, ils te piquent tes trucs, si tu caches pas les choses c'est mort t'as plus rien le matin. T'es 4 dans une pièce mais si le mec il fait 2 mètres et toi tu fais 50kilos tu fais quoi ? tu vas pas dire rend mon portable. Et après une fois que t'es comme ça y'a tellement de monde à s'occuper que les assistantes sociales elles peuvent pas, elles peuvent pas aider comme ça. Elles en aident une dizaine sur une centaine, à fond, pour les faire sortir. Si tu fais pas ça vite t'es mort, tu te fais avoir, après c'est un cercle vicieux. Tu te lèves le matin tu sais qu'il faut que tu fasses la manche, bah tu fais ta manche et t'arrête de chercher du travail. De plus en plus tu restes dans ton délire de mort, tu te fais avoir. Et puis voilà.

A : après, enfin sur un autre sujet, tout à l'heure tu m'as dit que toi t'étais voyageur ? et du coup ça consiste en quoi ?

17 :00

C : un gitan. Quand on dit un voyageur c'est que ma mère est voyageuse, elle est née en caravane. Mon père c'est un sédentaire, c'est pas un manouche c'est pas un gitan, il est né en maison mais ils se sont mariés. donc moi j'ai un nom de français, un nom de non-voyageur, Boyer, et ma mère c'est une Chèdre, nom de voyageur. Et moi je suis un demi-voyageur ou un demi sédentaire. Moi j'ai grandi 3 ans en caravane, mais après j'ai voyagé avec mon sac à dos, donc rien à voir. C'est pas du tout pareil. Quand on voyage avec le sac à dos on voyage comme un Roots on appelle ça chez nous. Y'a les roots, les voyageurs, les tziganes et les forains.

A : et en fait ta copine elle faisait partie des voyageurs ?

C : non pas du tout justement, c'est pour ça que mes parents voulaient pas. Ma mère elle voulait que je sois avec une voyageuse, que je me mette bien tout ça. Mon père... ils étaient déjà divorcé, et je vivais chez ma mère. Mon père ça aurait pas été la même, c'est pour ça que je l'ai rappelé, lui il comprenait. Parce que nous les voyageurs faut se marier à 16 ans, à 16 ans tu penses pas à ça. mais j'étais amoureux d'elle tu vois.

A : ouais je vois. Et tes parents ils étaient séparés et tu vivais chez ta mère ?

C : oui, à Villefranche-sur-Saône. Mais en fait en gros j'allais souvent chez mon père, parce que à chaque fois je m'engueulais avec ma mère, je lui faisais vivre l'horreur puis mes cousins ils m'entraînaient, ils m'entraînaient dans des vols dans des merdiers tu vois. Quand je suis tombé parce que j'ai tapé l'autre parce qu'elle m'avait trompé la, enfin elle m'avait pas trompé on s'est séparé et elle s'est mis avec un autre gadjo mais le gadjo je le connaissais c'était un ami à moi c'est pour ça je lui ai rentré dedans. J'étais avec mes cousins c'est pour ça que j'ai pris autant pour un gamin de 16 ans.

A : vous y êtes allés à plusieurs ?

C : non, ouais, en fait on a coincé ses frères en haut dans la maison, on a fermé, on a foutu un peu le feu en bas, pas vraiment, pas pour que ça prenne feu hein, pour qu'ils croient, ils sont derrière la porte ils sentent la fumée tu vois. On a juste pris une poubelle on a mis le feu pour pas qu'ils sortent. L'autre il a couru dans le jardin je l'ai chopé dans le jardin. Je suis allé au poing américain je l'ai marave. Malheureusement, parce que maintenant 10 ans après je regrette. Le mec, c'était une belle femme, ça faisait 3 mois on était séparé voilà, j'aurais dû penser comme ça.

(Kevin entre dans la pièce, on discute un peu avec Kevin et Aymeric, puis Kevin me dit :)

K : tu sais dans cet immeuble y'a eu un meurtre. Y'avait du sang partout dans les marches on a tout nettoyé, y'avait des impacts de balles et tout. Le malheur des autres fait le bonheur des autres. En 2005.

C : j'avais 12 ans en 2005.

K : je devais avoir 18 ans. Pas loin de 18, je suis né en 88. J'ai 33 ans.

C : et toi comment t'es tombé à la rue ?

K : j'ai déménagé de la Rochelle, je travaillais j'avais un bon boulot, mon appart, ma meuf elle m'a quitté et ma mère elle voulait déménagé ici parce que j'ai ma grand-mère qui habite à ste-marie. Du coup j'ai fait plaisir à ma mère je suis parti avec elle, je lui donnais mes 300 balles de RSA, ils tisent ils se tapent dessus. Fallait rentrer à 20h30 sinon la porte était fermée, des trucs comme ça. A 27 ans, tu rentres pas chez toi à 20h30 à 27 ans. Et voilà, puis mes parents c'est eux qui m'ont envoyé en prison frérot laisse tomber. J'ai tapé 3 ans à Maillol c'est pas

pour rien. Ils m'ont volé 3 ans de RSA j'ai mis une toise à mon beau-père et j'ai pris 3 ans fermes. La je suis même dans la merde avec la SPIP parce que je lui ai dit que je travaillais et tout et en fait le mec il m'a pas appelé. Et la SPIP je suis pas allé la voir depuis un mois. elle m'avait demandé de faire ma déclaration d'impôts, je l'ai pas fait, elle m'a demandé de faire mon truc ANPE je l'ai pas fait parce que a chaque fois je suis radié de l'ANPE. Et elle m'a demandé de m'inscrire dans une boîte d'interim mais je l'ai pas fait. Je vais voir lundi mais je m'en fout. Ça fait un an et demi que je suis sorti de prison, ça fait un an et demi qu'elle croit que je suis à la croix rouge.

(Kevin s'en va. Aymeric m'interroge sur mes études et sur mon travail. Kevin propose des cafés.)

C : ce qui faudrait que tu fasses c'est que tu demandes à 3 générations. On va dire je suis la génération du milieu, la trentaine. Après tu parles à des gamins de 18 ans. C'est dommage parce que j'ai un couple que j'ai accueilli la semaine dernière, une petite renoi métisse et un ptit jeune de 18 ans, ils ont tous les deux 18 ans. Et ils viennent de se faire foutre à la porte de chez leur parents je sais pas pourquoi. Ils prennent pas de drogue, ils prennent pas d'alcool. C'est le genre de gens avec qui il faut que tu parles. Eux c'est vraiment la famille, moi c'est la drogue, tu vois ce que je veux dire.

A : j'en avais vu un de jeune de 22 ans.

C : ça faisait longtemps qu'il était dans la rue ?

A : 2 ans.

C : quand t'es aussi jeune dans la rue si c'est pas la drogue c'est ça. Après y'a aussi les gens qui, comme un collègue dans la maison ou on était beaucoup, mon deuxième squat, et comme on avait un lycée à côté moi je sortais avec une gadji qui était dans ce lycée et elle avait des amis. Et du coup au début ils venaient quand ils avaient fini les cours boire une bière, fumer un joint. Au début, lui, Julien il s'appelait. Il venait que le soir quand il avait fini les cours. Au bout de 3 mois, il a rencontré une fille qui était avec nous dans le squat qui aussi était partie de chez ses parents. Du coup il venait la voir l'après-midi. Déjà il commençait plus à aller en cours l'après-midi. Et au bout de 2 mois 3 mois il venait là dès le matin. Lui il est tombé à la rue comme ça. Je l'ai revu quand je suis allé chercher mes papiers, ça fait 6 ans, il faisait la manche, il était tombé dans l'héro et tout. Une épave. Alors que moi je l'ai connu 8 ans avant, il était tout bien. c'était un bon gars, il avait un bon avenir, il avait une famille normale. Et voilà. **donc ça dépend de tes fréquentations. Comme ceux qui tombent en prison parce qu'ils ont des mauvaises fréquentations, tu peux tomber à la rue parce que t'as des mauvaises fréquentations.** Après c'est à toi de te contrôler, on était pas plus différents que les autres au

final. Si on buvait 2-3 bières machin, mais voilà. y'en a dans le squat qui allaient en cours, qui se sont toujours accroché. Y'en a qui étaient plus faibles mentalement disons. Tu vois. Et tout le monde a son petit truc différent. C'est pour ça je te disais d'aller voir les jeunes et les vieux aussi, parce que là...

A : ouais c'est ce que je fais, j'en ai vu un de 50ans.

C : et il est tombé pour quoi lui ?

A : il en avait trop marre de son taf et il a quitté son taf parce que y'avait des licenciements de masse tu vois, sur 4000 personnes ils en ont viré 1000. Il a dit je me porte volontaire comme ça je touche 6 mois de salaire. Il voulait plus du tout faire le boulot qu'il faisait et il est allé bosser dans les vignes faire des trucs comme ça. Et en fait après ça il a commencé à voyager avec sa tente et il s'est fait piqué tous ses papiers.

C : ça m'est arrivé trop de fois. Ce qui me fait mal au cœur c'est un vieux avec sa ptite canne tout cassé. Un jour j'ai parlé avec lui et en fait c'est un carreleur, il a fait 45 ans de carrelage dans la même entreprise. T'imagines, la routine totale. Et il est quand même à la rue. J'arrive pas à savoir, j'ose pas lui demander. Il est tout cassé. Je voudrais bien savoir comment au bout de 45 ans dans la même entreprise t'as pas assez. Je comprends pas. Pour moi je serai toi je demanderai un peu à tout le monde.

34 :53

A : c'est ce que j'essaie de faire mais après y'a des gens qui, y'en a beaucoup qui me disaient non.

C : c'est dur de dire sa vie. T'attends pas que y'ait des gens tu leur demandes ils vont commencer à parler après ils vont peut-être se mettre à pleurer tu sais pas. C'est pas facile. Moi ça me dérange pas. Après y'a beaucoup de flemmards aussi, de mecs « vas-y je m'en fous ».

A : celui a qui t'es allé dire bonjour tout à l'heure qui était allongé sur les trucs électriques ?

C : lui c'est un voyageur. En gros il a 8 enfants mais il est dehors pour la coke. Je sais pas du tout si il serait d'accord. Si tu veux son attention, arrive avec une bière. Tu vois t'arrives, « j'ai deux trois questions à te poser » et tu viens avec une bière. Si tu viens comme ça il va te dire non faut que je fasse la manche. Y'a rien sans rien avec eux. Mais après ils se bougent pas le cul eux. Je l'aime bien hein je l'aime bien, mais tu vois il a 8 enfants il va pas les voir. Il attend que tout tombe du ciel. T'as des gens comme ça et y'en a qui vont se lever tous les matins pour essayer de trouver un truc tu vois. Faudrait que tu parles aussi avec des femmes.

A : c'est hyper dur. Je suis allé voir des femmes et elles disent non à chaque fois.

C : c'est le plus dur. La rue pour une femme c'est hyper dur. Déjà il leur faut un chien, t'as pas de chien t'es mort. Si tu savais tout ce qui se passe. Que ce soit la prostitution ou quoi, tu leur

proposes un billet, elles disent non non non mais quand t'as faim... moi ça me tue. Des fois je me bagarre parce que y'a des gadjos qui les récupèrent pour leur mettre la sécurité mais au final y'a que du profit là dedans. J'en ai envoyé un en l'air là, pour une question de, tu vois ils les traitent mal, ils les mettent dans la drogue et ensuite il les envoie sur le trottoir. Et ça c'est pour les mecs de la rue, après y'a d'autres mecs qui ont l'appartement, le boulot. La c'est encore plus du profit. Ils les laissent dans leur appartement mais ils ont tous les profits à côté, que ce soit pour passer la nuit avec ou le ménage.

A : du coup toi tu prends que de l'alcool ?

C : ouais ! bon après de temps en temps je me prends une ptite trace. Hier j'étais avec un collègue et j'ai pris un peu d'héro que l'autre il m'a donné, Kévin, et du coup je me suis mis à tout ranger. Mais sinon c'est rare, très rare. Mais l'alcool beaucoup, beaucoup trop d'ailleurs. Si j'ai pas une bière toutes les 45min 1h ou que j'en ai déjà 5 dans le cornet, ça va aller très mal. Mais vraiment. Y'a des gens qui vont supporter l'alcool mieux qu'autre chose. J'avais des manques d'héroïne pas très fort mais j'ai des gros manques d'alcool. Du coup voilà je mange des protéines des machins, des trucs de merde. Je prends du shit aussi je t'ai pas dit. Ça aussi je voudrais bien arrêter la cigarette. Je travaille avec des mecs, ils vont chercher leurs cigarettes en Espagne. Ils m'avancent un paquet, 5€, bon bah pour le travail dès que tu réfléchis un peu, dès que tu sais pas quoi faire tu sors une clope. 15h t'as presque plus de clopes, « bon tu me refais un paquet ? », et t'as perdu 10€ en une journée. Ça fait beaucoup, 10 par jour pour s'empoisonner. A la fin du mois ça fait 300€. Je sais même pas d'où je les sors. Je suis rentré dans une routine où je perds mes sous. Et encore moi je vole pas. Parce que mon collègue hier il est venu, il m'a déposé une voiture. Parce que en fait j'ai ce squat et j'ai une camping, une caravane au camp des voyageurs où je travaille là-bas. J'ai pas le permis mais je sais que je vais gagner un billet de 150. Donc je prends le risque de prendre la voiture, de faire des conneries et d'aller là-bas. Tu vois ce que je veux dire ? j'ai jamais eu le permis de ma vie je me fais arrêter je suis mort. Je prends 5 ans, juste pour 150. T'as plus la notion de vivre comme les autres, tu t'en bats les couilles de tout. C'est pour ça que je t'ai dit « tu veux rentrer ici ? » tu vois. Y'en a jamais ils mettent les pieds. En plus c'est pas propre et tout. Y'avait pas de lumière dans les toilettes donc j'ai foutu un coup de poing américain dans la porte pour ouvrir, le collègue il était pété il a voulu faire la même chose il m'éclate la porte. Donc t'as les odeurs. Ce mode de vie moi je m'en fous tu vois. La dernière fois j'étais avec une gadjie j'ai voulu la ramener là tu vois, et sur la route j'ai dit « qu'est-ce que je fais je vais pas la ramener dans le squat ». bon j'avais un peu de sous, on est allé à l'hôtel. Mais tu prends ce rythme de vie. Quand tu fais ça tu te rends plus compte, t'as plus envie de te lever pour aller chercher du travail. Moi

je le fais encore, j'ai 27 ans, mais Kévin il le fait plus c'est terminé. Et l'autre karim il a 44 ans, terminé, il le fait plus. Il a pris son rythme de vie pour lui c'est le destin ça se passe comme ça. Et ça c'est mortel pour les gens parce que tu t'en sors pas. C'est la routine de vie. Quand tu bouleverses ta routine et tes habitudes, ça va pas. C'est comme si tu changeais de vie, ça demande trop d'efforts, comme quand tu tombes à la rue au début ça va pas. Et bin une fois que tu y es, quand il faut s'en sortir, pour trouver du travail, que tu y es depuis 2 ans, de dormir jusque 10h, de faire la manche pour boire ta bière avec les copains, que là il faut que tu te lèves à 6h du matin, que t'as pas ta bière que t'as pas machin, que ça change tes habitudes, et bah tu vas te lever une fois le matin, 2 fois 3 fois et au bout de 2 semaines tu vas pas continuer ton taf. Y'a beaucoup de gens dans la rue que tu prends et ils travaillent avec toi qui arrêtent très vite. Et après ils comprennent pas les patrons. Moi je les comprends, parce que ce que je t'explique, il faut voir tous les aspects qu'il y a, mais y'a pas assez de gens comme toi qui s'occupent de savoir pourquoi et comment, et ça c'est le plus mortel. Parce que un gamin de 18 ans qui va tomber à la rue, qui va trainer qu'avec des gens qui boivent toute la journée, il va commencer à boire si on s'occupe pas de lui tout de suite. Il va prendre l'habitude et c'est terminé. Quand tu tombes à la rue à 18 ans ou 20 ans comme moi, c'est très jeune. J'ai 27 ans, y'a des matins ou des nuits, déjà on dort pas, on a beaucoup de stress. Y'a beaucoup de matin je regrette, je me dis bah j'ai niqué 7 ans de ma vie. Tu vois je fais que boire, j'étais coach sportif. J'ai travaillé chez herbalife pendant 1 an et demi, tout en étant à la rue. Ça c'est avant que je tombe à la rue, quand j'avais 18 ans. Après y'a la drogue, l'alcool, les gens ils te remarquent. Ça se voit que je suis alcoolique, que je suis marqué, ça se voit dans le blanc des yeux, que je suis creusé, que je tremble, ça aussi ça marque. Si tu commences à boire, que tu le laisses tout seul, le gamin il va commencer à boire, à faire sa vie machin, lui il va pas forcément se détériorer. Mais les autres ils le voient. Et ils vont pas lui proposer un taf ou un avenir ou un logement un machin, parce que tu crois qu'il va te voler te machin parce qu'il est alcoolique, parce qu'il est crade, donc tu le laisses dans sa merde.

50 :00

(kévin entre et m'offre une boîte de bonbon)

A : ouais donc toi en fait tu penses que c'est quoi qui t'as donné envie de bouger comme ça ?

C : la motivation c'est que je vais arriver, parce que la ça fait après le confinement que je me suis bien bougé le cul, déjà parce que y'a l'application des peines qui me poussent le cul, donc je fais les papiers je veux pas aller en prison, et surtout je vais arriver vers 30 ans, et à 30 ans je voudrais bien arriver tu vois à avoir un taf, ma ptite camping, ou mon ptit appartement, une gadji et surtout un gamin. Parce que si j'ai pas une bonne situation je veux pas d'enfant. Je vais

avoir 30 ans dans 3 ans, 3 ans ça passe très vite. J'ai pas de permis, j'ai pas de taf, pas de gadji, pas d'appartement, c'est la merde. Je regarde sur facebook de temps en temps, je vois mes collègues ils ont 22, 23 ils ont le taf le permis la voiture tout, ils ont déjà des enfants ils sont posés. Et tu vois qu'ils ont des enfants qu'ils sont heureux. Je m'aperçois que si je me bouge pas le cul maintenant je suis mort, une fois passé les 30 ans ça fait 10 ans que je suis dans la rue je suis mort. La barre des dix ans, tu vois ça fait déjà 7 ans c'est énorme. Imagine tout ce que j'aurais pu faire. Puis le regard des gens c'est le pire. Je dis que je m'en fous mais en vrai ça te fait chier, tu voudrais être mieux.

A : et moi je me demandais, parce que tu me disais qu'avec tes cousins vous faisiez des vols et tout. Et du coup je me demandais dans quelle famille tu avais grandi, comment c'était quand t'étais jeune.

C : **bin j'étais avec ma mère. Mon père était en Haute savoie dans maison avec ma belle-mère. Ma mère on était a Villefranche. En gros mes parents ont divorcé parce que ma mère l'a trompé avec son patron. Avec le patron de ma mère. Et après 1 an et demi après il se sont remis à se fréquenter, il revenait souvent à la maison tout ça. Bon elle elle était avec lui mais moi je pouvais pas le voir. Je lui ai crevé les pneus**, des conneries, je lui ai mis la misère. Et à chaque fois je me barrais de la maison j'allais chez ma tante, et avec les cousins on y allait, c'était le samedi soir on jouait à la play, y'a pas de bouteille pas de vodka de clopes de shit rien. On sort sur le parking on essaie de choper les voitures qui sont ouvertes. Et on prenait des cartes, y'avait pas le sans contact à l'époque. On mettait le code sur internet, on prenait un truc par exemple, on mettait des sous sur des jeux, genre 100 balles sur ses items et tout, et lui il nous donnait 80 balles. Y'avait des lunettes rayban, tout ce qu'on pouvait trouver.

A : t'avais quel age ?

C : mon premier vol j'avais 12 ans 13 ans. Avec mon cousin du même âge. Ça c'était des tout petits vols parce que y'a pas vraiment de vol, y'a pas d'effraction. La voiture elle est ouverte, c'est à eux de fermer leur voiture ils peuvent pas porter plainte. Même si ils ont ta photo qu'ils te voient le faire ils peuvent rien faire. Après ça a été les autres trucs. Un jour j'étais avec mes collègues, on jouait à la play et la télé elle s'est mise à fumer. Et hop terminé, en plein match. Mon collègue il s'est énervé comme pas deux, il a pris la voiture et on a fait notre première maison. C'était la maison de son ex, il savait comment rentrer et tout, et on a pris la grande télé qui était la bas. On l'a posée, et le lendemain matin quand ils sont tous partis, j'étais dans le sous sol de ma tante, et la je dis putain c'était si facile. Bon après moi je me suis pas trop accroché. Mes cousins, le jour ou je suis pas allé, ils se sont fait peter. Ils sont partis, ils faisait un cabanon de jardin. En fait quand tu prends un cabanon de jardin dans une maison, t'as le

grillage, tu prends une poubelle, tu l'amènes la, tu coupes le truc et y'en a un qui lance les outils, les disqueuses, visseuses, etc, tu remplis la poubelle. Tu avances avec la poubelle et dès que tu vois des phares tu lâches la poubelle et tu continues à marcher avec ton collègue. C'est ça qui faut faire. Comme ça quand les gens ils passent ils vont pas savoir que tu as volé et que c'est dans la poubelle. Tu vois. Y'a pas de preuves. Même si ils ouvrent la poubelle, « ils ont jeté ça ça marche plus ». ils ont aucune preuve. Eux ce qu'ils ont fait c'est qu'ils ont garé la voiture à cul. Bon ils se sont fait pété j'étais pas là. Y'en a un il a pris 2-3 ans de prison parce qu'il était suivi déjà. Dans le petit village les gitans y'avaient que nous. Et c'est ça qui m'a fait arrêté. Sinon je serai entré en prison peut-être par ça, je sais pas. Tellement c'est facile.

A : parce que t'en as jamais fait de prison du coup ?

C : non. Mais j'ai beaucoup de sursis à faire. Après, si j'appelle pas, je sais pas. Souvent j'hésite à demander à y aller. Je me dis j'y vais, je demande à y aller, je fais 2 mois, 4 mois, et moi ça va m'apporter quoi ? ça va m'apporter que je vais pouvoir manger matin midi et soir, ça me fera arrêter l'alcool, et je peux demander un médecin pour arrêter mon traitement de méthadone. Je serai que 2h par jour dehors, mais je suis croyant je lis la bible, le temps il passe vite. Je lis beaucoup, je me lève et puis voilà. c'est 3 mois, je suis avec la télé, la bouffe, j'ai un codétenu, je vais reprendre du poids je vais être mieux. Je vais repartir à zéro. Mais le problème c'est que j'ai peur que ça se passe pas comme ça et qu'elle me fasse tomber mon un an et demi. Parce que 2 mois ça passe vite, on est en octobre je suis sorti fin de l'hiver. Que là, si je prends tout, je sortirai en 2022. Ça me fait flipper, 1 an et demi là bas ça veut dire tu passes en grosse peine, et t'es dans toutes les cellules ouvertes avec les dealers machin. Nan. La ça craint. Tu peux te faire planter pendant la sieste, ils te forcent à faire... tu vois. Je connais personne ici, faut connaître du monde. C'est de ça que j'ai peur. On verra bien pour la prison mais faut que je me bouge à faire mes papiers. Si je me bouge pas le cul je suis mort.

A : je sais pas si y'a d'autres trucs que tu veux me dire ?

C : non, dis moi toi.

A : j'ai des questions que je pose à tout le monde pour poser le cadre, c'est est-ce que t'as des frères et sœurs ?

C : oui j'ai un grand frère, de 90 donc 30 ans cette année. **Et une grande sœur que je peux pas me voir et qui peut pas me voir non plus. En fait elle c'est une voyageuse comme moi,** mais pour elle on est de la sale race tu vois. Pour elle se faire un tatouage c'est la fin du monde tu vois. Mettre une photo de son gamin sur internet c'est la fin du monde. Elle a énormément d'argent, elle est marié avec un mec qui a énormément d'argent, qui a fait des beaux coups je dois le reconnaître, parce que lui c'est un italien, mais un forain aussi. Quand je dis les forains

faut pas croire que c'est les gitans, c'est pas un gitanos, un gitanos c'est un andalousien. Et en gros il est sur le marché aussi. Et il a beaucoup d'argent, il a bien réussi sa vie. Donc pour elle un mec qui a pas beaucoup d'argent, qui vit dehors, qui est en squat, c'est la fin du monde. Parce que oui je t'ai pas dit ça, tu sais ce que c'est une rave party ? une teuf ?

A : ouais ouais.

C : moi j'allais en rave party avec mes cousins j'étais jeune, encore aujourd'hui j'y vais, j'adore ça. Et elle tu vois elle comprenait pas, elle comprenait pas du tout ce mode de vie. Y'a beaucoup de gens qui sortent en teuf et qui finissent à la rue, parce que tu vois on est en squat, en camion, ça donne plus trop envie de faire une autre vie tu vois. C'est des gens assez jeunes et ce mode de vie t'amène à la rue très rapidement si tu sais pas t'accrocher. Si tu vas que en teuf machin, t'es mort. C'est pour ça que y'a énormément de SDF qui vont en teuf, parce que la drogue, ça permet de s'évader machin. De bouger. Et ça j'en vois de plus en plus, c'est hallucinant. Après c'est la drogue surtout qui les font tomber. Tu vois ils vont se défoncer le samedi, au début ils encaissent, donc le dimanche ils se reposent, après t'as du mal à te coucher, tu prends un trip de LSD des fois t'es calé pendant 2 jours. Ça veut dire qu'ils vont pas au taf le lundi, ou à l'école. Ça veut dire le mardi ils se mettent bien, mercredi ils vont à l'école, jeudi ils vont à l'école ou au travail, et vendredi ils finissent à midi ils remettent ça. Après tu vois c'est toute la semaine, et ou le patron il te dit dégage, ou le prof il te dit dégage, et donc après ils sont à la maison, ils commencent à rechercher un taf, à s'en sortir, et soit ils arrivent pas à trouver parce que toute la semaine ils se déchirent, soit c'est le même engrenage. Ils continuent à sortir et ils tiennent pas. Ça c'est mortel, et ça aide pas à se relever je te le dis.

(on discute de la vie étudiante).

C : Quand j'étais en CAP je faisais le truc des jeunes travailleurs. C'était chiant ça ! enfin c'était bien, jusqu'à ce que ceux de la chambre d'à côté ils me pètent les couilles. C'est chiant de vivre en communauté des fois, avec Kévin on se prend la tête des fois. Des fois c'est chaud. On s'est mis des coups de bâtons. Regarde, y'a un impact mon frère. Il m'a mis un coup de bâton, je me suis baissé j'ai esquivé sinon je serai pas là. C'est dangereux la rue. Y'en a un qui s'est fait égorger l'année dernière, François.

A : ouais, dans un squat rue émile zola non ?

C : ouais, la meuf qui l'a égorgé elle m'a fait ça (cicatrice à la mâchoire). Elle m'a mis un coup de couteau, trois semaines après elle égorgeait l'autre. C'est pas passé loin. J'ai enlevé le couteau il était planté dans la dent. Elle m'a enlevé une dent, gadji de mort. Une droguée, pour que dalle en plus. Il a pas voulu la payer, coup de couteau. C'est pour ça, je suis toujours armé,

tu regardes dans le truc machin t'as des couteaux, poing américain, un gun, j'ai mes balles là. Faut être armé sinon t'es mort, tu te fais manger.

(échanges sur des SDF de perpignan)

1 :08 :00

(Kévin vient discuter)

C : après y'a aussi beaucoup d'arabes d'immigrés de machin qui sont à la rue qui dorment à la croix rouge. Des gens de quartier qui apportaient trop de problèmes à leur parents, ils font pas la manche rien, ils vivent avec le minimum, ils vont vendre un petit bout de shit comme ça pour gagner vite fait. J'en vois beaucoup à la croix rouge. Tu les vois dans la rue ils sont toujours bien habillés, ils s'achètent des beaux vêtements mais ils sont dans la merde. Y'a beaucoup de catégories dans les gens de la rue. Y'en a 3000 à perpignan, tous les foyers sont pleins, plus tous ceux qui sont en squats.

(on discute du logement d'Aymeric)

A : mais parce que toi tu as été plombier avec ton père tu me disais ?

C : ouais, j'avais 19 ans. De mes 19 ans à 21-22.

A : mais du coup ce qui t'as amené à la rue c'est que tu es parti de chez..

C : de chez l'autre.

A : parce que t'es parti de chez tes parents à 16 ans et t'es allé vivre chez ta copine. Et après vous vous êtes séparés et la tu vis chez sport dépôt tu vis dans une voiture, et t'as ton pote de ches sport dépôt qui t'héberge.

C : ouais. Au début je le voyais pas avec l'héro, il se mettait dans la chambre et moi je rodais, j'ai capté, je voyais de l'alu partout et tout. Du coup je lui dis je m'en fous, tu peux taper devant la télé. Et 2 mois 3 mois après ma gadji elle s'est mise avec le gadjo, je l'ai tapé, je suis parti au centre de réinsertion, la prison pour jeunes, et quand j'ai fini ma peine je suis retourné chez mon collègue. Premier jour que je suis rentré chez lui je lui dis vas-y fais moi essayer. C'est parti comme ça, j'avais autour des 18ans.

A : et en fait au bout d'un moment tu as rappelé ton père ?

C : ouais parce que au bout de 6 mois on s'est engueulé avec mon collègue. Et après je suis parti, et la j'étais à la rue à Villefranche sur saone. Je rappelle mon père, il me dit vient à la maison pour le week end, je suis monté la haut pour le week end je suis parti le lundi, et le lundi soir c'était ma première journée à la rue. Je dormais avec des mecs que je connaissais pas, je faisais la manche, ils sont venus me parler avec leur bières, on a parlé, je suis allé dormir dans leur squat. Ça m'a pas plu, je suis parti j'ai fait ma manche, j'ai rencontré un collègue qui m'a fait dormir dans son premier squat, je suis resté un mois, après j'ai rencontré des collègues avec

qui on trainait tous les jours, et là on a pété la maison ou on était tout le temps ou y'a le gadjo qui a arrêté l'école. On était une vingtaine, on avait une maison, 3 salles de bain, au moins 17 pièces. C'était une vieille maison, quand t'as 18 ans que tu vis avec des personnes, que t'as tout le temps du monde, c'est toujours la fête, c'était trop bien. ça attire trop, t'as pas trop envie de te relever quand c'est comme ça.

A : et tes parents ils l'ont pris comment quand t'es parti à 16 ans ?

C : mon père il était pas de la maison. Ma mère elle dit « va avec ta gadji de mort ». parce qu'elle voulait que je sois avec une voyageuse, elle savait très bien que j'avais que 16 ans que ça allait pas marcher. Mais bon elle était belle.

A : elle voulait un mariage arrangé ?

C : non non non absolument pas, on est pas chez les arabes. Nous les gitans on fait pas ça. Non c'est une fille qui lui plaisait bien et que je connaissais depuis toute petite. Les parents de cette fille c'étaient les meilleurs amis à ma mère. Je l'aimais bien hein. Elle elle voulait absolument mais moi non.

A : et tu me disais avec ton père c'était tendu quand t'étais plus jeune ?

C : il voulait même pas que je traîne avec mes cousins déjà. il savait ce qu'on faisait. Quand ils sont partis en prison il le savait t'façon, il m'a dit t'as de la chance de pas être parti avec eux. C'est comme ça.

A : et t'as encore des contacts avec tes parents aujourd'hui ?

C : ouais, j'ai repris. Ça faisait 3 ans je les avais pas appelés. La on s'appelle, on se parle par facebook, ça va. Mais ma mère elle voudrait que j'arrête de vivre comme ça, que j'arrête l'alcool. Elle aussi elle a pris de la maturité, de l'âge. Elle sort avec un gadjo ça fait quelques années. Ça veut dire elle a laissé de côté le côté voyageur et elle a pris le côté sédentaire, elle comprend mieux maintenant. 15 ans en arrière elle m'aurait dit vit comme ça tant que tu bois pas trop d'alcool. Le truc c'est que quand elle m'a revu la dernière fois elle a vu que j'ai perdu, que je suis marqué. Je faisais 76 kilos quand j'étais coach sportif, j'en fais 60 je crois. Ça change, laisse tomber.

A : et comment t'es arrivé à Perpi ?

1 :20 :00

C : je voyageais, commé ça. J'ai fait montpellier, je marchais. A la base je sortais de rave party, je suis allé voir une gadji que j'avais rencontré en rave, on est resté 2 semaines en tente au bord de la Têt, et puis elle habitait à Paris, et moi je suis resté. Je voulais bouger à l'époque, j'étais bourré un jour à la gare, je faisais chargé mon téléphone, j'avais 2 chiens, j'avais un cane corso, et un berger allemand rottweiller. J'étais à la gare, je faisais charger mon téléphone, je me suis

endormi, et le mec de la sncf ce trou de balle, le mec de la ferroviaire, il voulait me réveiller il m'a donné un coup de pied. Un ptit coup aller réveille toi. Le problème c'est qu'entre moi et son pied y'avait le chien, le berger allemand-rottweiller de 50kg, il l'a mordu direct. Moi ça m'a fait flipper tu vois, j'entends ça je jette ma bière je flippe, je savais pas que c'était lui. Je lui jette la bière dans la gueule, il pisse le sang du nez, je vois la ferroviaire, ils m'arrêtent, l'autre il tase le chien, il tape le chien. Du coup je suis passé au tribunal, et le temps de passer je suis resté à Perpignan. j'ai cassé un appartement, je vivais dedans voilà. je suis sorti du tribunal, un mois après je refais une connerie, 5 fois outrage en un an, et puis voilà. du coup j'ai pas bougé de perpignan depuis 2 ans, malheureusement. Et je compte bientôt partir, j'en peux plus je te jure. Ils me gavent. La mentalité des gens, je vais retourner à Toulouse ou Montpellier, chercher du taf la bas et dès que j'en ai je me tire.

A : et ouais tu sais tout à l'heure je te disais y'a des questions que je pose à tout le monde et en fait j'ai oublié de continuer. Je te demandais tes frères et sœur. Après c'est ce qu'ils ont fait comme études ?

C : alors lui mon frère c'est un voyageur, il voyage en sac à dos à pied. Il a fait ses études en charpente. ceux qui créer les maisons en 3D sur l'ordinateur mais tout en bois, puis il en avait marre il a pris son sac à dos il a décidé de faire le tour du monde à pied. 8 ans qu'il est parti, il a fait près de 100 pays, il est revenu avec le corona mais il était en Amérique du Sud. L'ambassade lui a payé le billet de retour. Il attend de repartir, il a pas fini son voyage. Il voulait faire le tour du monde à pied avant ses 30 ans. Il compte à peu près une dizaine d'années. Il a fait tous les pays que tu peux imaginer. Ma sœur elle elle est infirmière, elle a toujours fait ça. Je sais même pas ce qu'elle devient. J'étais allé la voir un jour, c'était à peine je venais de tomber à la rue, parce qu'elle a eu un accident de voiture un matin. Elle a tué une grand-mère en fait. Et en plus pas de chance, c'était la grand mère de sa meilleure amie du lycée. Du coup ça l'avait choquée, toute la famille on s'était réunie, donc là je l'avais vu, c'était y'a 6 ans en arrière. Bah quand j'étais chez ma mère pour l'héro, pas longtemps après. Déjà elle voulait à peine me parler à cause de l'héro.

A : et après c'est la même question mais pour tes parents. Qu'est-ce qu'ils ont fait ?

C : mon père il a travaillé chez un patron, toujours le même, et il a vendu son entreprise et il a laissé l'entreprise à mon père. Et après mon père quand il a eu des thunes il a racheté la nouvelle entreprise du gars, petit à petit. Et ma mère elle a fait plein de boulot, cuisinière, secrétaire, plein de petits métiers comme ça, comptable, elle s'en sortait bien. et la elle est barman, elle a acheté un petit bar-tabac là-bas. Dans le ptit village ou je suis né. Si mon père il a bien réussi quand même, monsieur roule en R8, en Aston Martin, il a beaucoup d'argent. 200 personnes

dans l'entreprise. Il est bord de suisse hein, $\frac{3}{4}$ de ses chantiers c'est à genève. Sa maison elle est en France mais il bouge, c'est un magouilleur. Mais bon il gagne bien sa vie. Une route devant une école à 30, il roule à 180, il perd son permis que 2 semaines. Il connaît des gens et il paye beaucoup. Il a laché un billet de 50k a mon avis. Il peut pas perdre le permis plus de 2 semaines, sinon son entreprise il peut pas la gérer. Tu vois c'est ça les magouilles. Puis la il travaille l'or en ce moment, il doit être content, 30€ le gramme d'or, à la base il vaut 17€. Il achète, il met 10k€, il prend un lingot, il le laisse pendant des années, dès que le prix il monte il le vend. Il a du voir le prix à 30 il a du même pas hésiter. Il a du se faire un billet de 50k facile, facile. On en parlait avec mon frère, si ce n'est 100k parce que ça fait des années que je l'ai pas vu.

A : et t'as encore des contacts avec lui ?

C : ouais non, mais si je l'appelle il répond, si je vais le voir il m'ouvre la porte. Pas de problèmes pour ça. Mais bon, j'ai encore plein de gens à voir la bas quand je vais y retourner. C'est pas demain que je vais y aller mais bon. On verra bien. j'ai pas envie de les voir avec ce visage otut marqué la. On verra. Plein de gens à aller voir. Il faut le permis, comment tu veux le passer quand t'es alcoolique.